00100372

BOMBAY BRANCH
OF THE
Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

100372

TOME XIII.

LIBRARY ... ASIATIC SOCIETY

A BERLIN:

Et se trouve à LONDRES
CHEZ G. G. J. & J. ROBINSON.
1789.

00100372

TABLE DES MATIÈRES,

TOME XIII.

	Page
CORRESPONDANCE entre le Roi & le Prince de Pruſſe - - - -	1
Correſpondance entre le Roi de Pruſſe & le Général Fouquet - - - -	61
De la Littérature Allemande - -	373
Dialogue de Morale, à l'uſage de la jeune Nobleſſe -	421
Eloge de Voltaire - - - -	441

CORRESPONDANCE

ENTRE LE ROI

ET LE PRINCE DE PRUSSE.

RELATION.

QUELQUES jours après la malheureuſe bataille de Collin, le 18me Juin en 1757, ſa Majeſté me fit ſavoir par une lettre, qu'elle avoit réſolu de me fier l'armée battue, augmentée de quelques régimens.

Je fus alors au camp de Leutmeritz avec le Maréchal de camp Keith. Le Roi y arriva le 27me Juin. Il me fit entrer dans ſon appartement, & m'entretint de tout ce qu'il avoit ordonné que je fiſſe. Il avoit la carte de Bohème devant lui. Je tâchois à bien retenir tout ce qu'il me dit; & étant de retour, je lui écrivis, que, comme il me pourroit être arrivé n'avoir pas bien compris ſes ordres, je prenois la liberté de lui en faire un mémoire ſur une feuille pliée, & qu'il étoit le maître de marquer en marge ce que j'aurois oublié, ou de rayer ce que je n'aurois pas aſſez bien compris. Ma lettre fut très-bien reçûe, & le Roi me dit lui-même, qu'il y ajouteroit quelque choſe.

J'efpérois que le Roi figneroit ce mémoire qui me pouvoit fervir d'inftruction. J'eus les ordres de partir le 29 Juin avec mille chariots chargés de farine, & efcortés de deux bataillons & de cent huffars, fous les aufpices de Dieu & de la fortune.

Etant chez le Roi lui dire adieu, & prêt à m'en aller, il me rémit un rouleau de papier; je me hâtois de le déployer: mais quel fut mon étonnement de révoir mon mémoire, fans que le Roi l'eût figné, ni ajouté un mot de fa main. Je partis donc fans inftruction, & me mis à la difcrétion du Roi, qui démeuroit toujours le maître d'approuver ou de repréhender mes actions.

L'inftruction que le Roi m'avoit donnée de bouche, m'enjoignit:

1. De foutenir le pofte de Jung-Buntzlau, autant qu'il me feroit poffible.

2. D'y faire mettre fur des chariots une provifion de pain pour dix jours, qu'en cas que je duffe paffer en Siléfie, l'armée foit pourvue de pain, jufqu'à tant qu'elle fût arrivé aux environs de Schweidnitz pour le tirer de là.

3. D'avertir le Général Brandeis de hâter fa marche, & de mener par Zittau le convoi de farine qui venoit de Siléfie pour aller à l'armée.

4. De faire reconnoître les chemins, qu'en cas que je vouluffe joindre le Roi à Leutmeritz, ou que le Roi voulût me joindre, que cela fe pût aifément faire.

Les gouverneurs des fortereffes en Siléfie, & la

chambre de Breflau, eurent les ordres de me faire leurs rapports. J'étois pourvu de chiffres pour faire la correfpondance avec fureté.

Ce fut le 1[er] Juillet qu'après trois marches j'arrivai au camp de Buntzlau; j'y trouvai les chofes dans un état tout-à-fait différent de la peinture que le Roi m'en avoit faite. Je ne trouvai pas un boiffeau de farine dans le magafin, il y eut au contraire une misère univerfelle dans le camp, une grande difette de vivres, & l'avis prefque fûr que l'ennemi avoit en vue de nous renfermer, ce qu'il pouvoit aifément faire felon la fituation du camp. J'écrivis au Roi la lettre N° I, & le troifième Juillet je me mis en marche vers le camp de Neufchlofs, ce que le Roi ne defapprouva point.

Le Général Winterfeld, en qui le Roi mettoit beaucoup de confiance, me confeilla de faire encore une marche en arrière, & d'affeoir mon camp à Leipa: je fuivis fon confeil, parce que ce mouvement m'approchoit du magafin de Zittau, & qu'il facilitoit beaucoup le convoi.

Je mis garnifon dans les châteaux de Gabel & de Reichftadt pour rendre fûr le chemin de Zittau. Le Général Brandeis arriva heureufement avec le convoi, & nous apporta de la farine pour dix jours; le Roi m'écrivit la lettre du feptième, où il défapprouva fort que j'avois quitté le camp de Neufchlofs. Nous eumes avis de l'ennemi, que le Prince Charles avoit joint le Maréchal de camp Daun avec l'armée qui avoit été bloquée à Prague, qu'ils avoient paffé

l'Elbe près de Brandeis, & dirigé leur marche le long de l'Ifer ; que leur quartier général étoit à Klaffer, lieu voifin de Munchengrætz ; que le Général Morotz avec les huffars avoit été détaché à Nimes ; & que le Général Beck s'étoit pofté près de Neufchlofs, avec un corps de troupes regulières & quelques pandoures ; que le corps de Nadafti étoit marché à Leutmeritz, & que le Général Keil avoit paffé en Siléfie avec 10000 hommes. Par ces rapports il n'étoit point difficile de deviner le deffein de l'ennemi. J'écrivis au Roi, que fuivant la pofition de l'ennemi, il paroiffoit avoir en vue de me couper de Zittau, & qu'il y réuffiroit plus aifément s'il alloit établir fon camp près de Nimes ; mais que, fi je faifois au plutôt occuper à l'armée le pofte de Gabel, on pourroit faire échouer fon deffein fur Zittau, n'ayant alors qu'une marche à faire pour y arriver. Vous verrez la reponfe que le Roi me fit le 3^me^. Je lui écrivis le 2^me^ pour la feconde fois ; la reponfe du 4^me^ n'arriva que plufieurs jours après. Voyant que le Roi vouloit abfolument que je ne quittaffe point le camp de Leipa, malgré la néceffité de couvrir le magafin de Zittau, je formai le deffein de détacher un corps de douze bataillons & de quelques efcadrons, pour occuper le camp de Gabel, & ce détachement devoit partir le 13^{me}. La nuit du 12^{me} au 13^{me} je reçus la lettre fatale du Roi du 10^{me}, où il m'ordonna de faire marcher un corps confidérable vers Tetfchen, parce qu'il croyoit que l'ennemi alloit attaquer cette place. Cet ordre étoit un coup de foudre pour moi, car je prévoyois le

malheur qui en ſuivroit. Ce détachement affoiblit tellement l'armée, qu'à l'approche de l'ennemi je ne pouvois me paſſer d'un ſeul regiment, ſans m'expoſer au péril.

Le 14me il falloit envoyer nos charettes à Zittau, prendre de la farine pour dix jours. Le Général Putkammer eut les ordres de l'eſcorter avec deux bataillons. Winterfeld, à qui j'avois donné le corps qui dévoit ſecourir Tetſchen, étoit arrivé à Kamnitz. Il me manda, que tout étoit tranquille en ces quartiers-là, qu'il avoit parlé à quelques hommes venus de Tetſchen, qui aſſuroient n'avoir pas vu un ſeul homme de l'ennemi. Ainſi le Roi avoit été mal informé. Morotz qui, comme je viens de dire, tint le poſte de Nimes, rendoit la communication de Gabel bien difficile, je ne pouvois avoir de rapports, il en fallut donner au porteur une eſcorte de trente huſſars & de douze grénadiers. Il y eut deux défilés à paſſer; on me donna ſouvent les rapports par des gens deguiſés qui furent obligés à faire de grands détours. Le 14me j'eus quelque avis de Gabel. Le matin entre cinq & ſix heures j'entendis une grande canonnade du côté de Reichſtadt, où notre convoi devoit paſſer, & peu après le Général Putkammer me fit ſavoir, qu'il étoit retenu par un corps de troupes régulières. Je fis d'abord prendre les armes à trois bataillons, monter un régiment de dragons, & marcher ces troupes ſous le commandement du Général Leſtwitz avec les ordres, qu'il devoit tâcher à délivrer le convoi, & à le ſuivre tant qu'il vît, que la tête

en eût atteint le dernier défilé de Gabel. Je fis dire au Général Winterfeld de joindre d'abord l'armée avec son détachement. L'ennemi n'ayant pas plutôt apperçu la marche du Général Leſtwitz, qu'il ſe réplia, & parut ſe déſiſter de ſon deſſein ſur le convoi. Le Général Leſtwitz retourna l'après midi au camp, & rapporta, que l'ennemi étoit rentré dans ſa coquille, & que le convoi avoit tranquillement pourſuivi ſon chemin. Entre cinq & ſix heures nous entendimes une grande ſalve d'artillerie & de mouſqueterie. Je ne fus pas peu embarraſſé, ne doutant point que le convoi ne fût attaqué près de Gabel. Peu après je vis arriver au grand trot par des détours & des ſentiers les cinq eſcadrons de huſſars que j'avois détachés à Gabel, & qui me dirent, qu'ils n'avoient pu paſſer le grand chemin, parce que l'ennemi tenoit les défilés. Le major qui commanda ces huſſars me rapporta, que le Général Putkammer, étant arrivé à Gabel, avoit rencontré un corps de troupes régulières qui l'avoit aſſailli par une canonnade; qu'il avoit eu bien de la peine à amener à Gabel les deux bataillons & une partie des charettes; qu'en même temps un autre corps avoit attaqué la ville, & que toute l'armée du Maréchal de Daun jointe à celle du Prince Charles c'étoit campé près de Nimes. Ce major fut bien étonné, que le grand nombre de couriers qu'il avoit envoyé pour me donner cet avis, ne fûrent pas arrivé. J'aſſemblai les généraux les plus entendus pour ſavoir leurs ſentimens ſur ce qu'il nous reſteroit à faire. L'événement étoit de conſequence.

Winterfeld s'excusa sur ses blessures & ses fatigues, disant, que nous aurions demain assez de temps pour délibérer. Les résolutions qu'il nous restoit à prendre, étoient :

1. D'aller avec toute l'armée à Gabel, pour soutenir ce lieu. Cela parut raisonnablement impossible, parce que, pendant la marche, il falloit prêter le flanc à l'ennemi, passer par des défilés, & attaquer 20000 hommes avec 25000.

2. D'aller joindre le Roi à Leutmeritz. Dans ce cas nous abandonnames Zittau, avec le magasin & la garnison.

3. D'aller à Zittau par Kamnitz & Rumbourg. Cette dernière résolution nous parut comme la seule possible pour sauver l'armée, peut-être encore Zittau même.

Après avoir bien pesé cela, & consulté ceux qui connoissoient le pays, je disposai tout pour la marche. Le Général Schmettau eut l'avant-garde avec les ordres de gagner la ville de Zittau le plutôt qu'il lui seroit possible, & d'occuper l'Eckersberg, qui est un poste important. Les bagages escortés de plusieurs bataillons, devoient suivre l'avant-garde. Après les bagages le Général Winterfeld devoit faire l'avant-garde de l'armée avec quelques bataillons. Nous ne pumes marcher que sur une colonne, parce que les chemins étoient impraticables. Etant incertain sur le sort de Gabel, je suivis le conseil du Général Winterfeld, & j'y fis marcher le Général Rebentisch, avec trois bataillons, pour tâcher d'en avoir des avis sûrs.

A peine ce général fut-il arrivé dans les monts à une demi-mille du camp, il vit avancer à grands pas un corps ennemi pour lui couper le chemin. Il m'y falloit au plutôt envoyer le Général Manteuffel avec trois autres bataillons, sur lesquels le Général Rebentisch se replia, & qui couvrirent sa rétraite, il m'amena un bourgeois de Gabel qui raconta, que la garnison, après une vive défense, ayant eu manque de poudre, avoit été contraint de capituler. Quatre bataillons attaqués d'une armée ne sauroient naturellement avoir d'autre capitulation que celle de se rendre prisonniers de guerre.

Ce fut le soir du 15me que l'avant-garde, sous le commandement du Général Schmettau, se mit en marche. Elle auroit marché plutôt, si le pain eût pu être plutôt cuit, & c'est ce qui en causa le retardement. Je comptai de suivre à la pointe du jour avec l'armée, mais j'en perdis l'espérance, lorsque le 17me à cinq heures les derniers chariots de bagage furent encore dans le camp. Pour faciliter la marche en question, & prendre une bonne situation, car j'avois un si grand terrain, je fis un mouvement de mon aîle droite, & mis mon camp sur les hauteurs d'Oberlibich, où j'avois un défilé en front.

Le 18me l'armée alla sur une colonne à Kamnitz. Les bagages qui défilèrent par Kreywitz, furent attaquées près de Hassel; la peur & le désordre des goujats qui croient le péril toujours plus grand qu'il ne l'est en effet, furent cause que plusieurs chariots s'entre-choquèrent, & se rompirent, plusieurs pon-

tons furent renverſés; l'ennemi pilla beaucoup de bagages, & nous prit un bon nombre de chevaux. Les pandoures qui s'étoient poſtés derrière un abatis fait à la hâte, firent feu ſur les nôtres, pendant que d'autres attaquèrent les bagages; notre compagnie franche & nos chaſſeurs firent le tour de l'abatis, attaquèrent les pandoures & les obligèrent à ſe retirer. Comme les bagages bouchèrent entièrement le chemin, il fallut ſe reſoudre à mettre les chariots en pièces & à les laiſſer là, à ceux près, de la conſervation deſquels nous ne pouvions nous paſſer. Le Général Winterfeld fit ſuivre l'avant-garde de travailleurs pour débacler l'abatis, & reparer les chemins; la plûpart des pontons mal attelés, de chevaux furent mis en pièces: deux raiſons nous portèrent à hâter notre marche.

1. Nous n'avions de pains que pour dix jours.

2. Il falloit faire ſon poſſible pour prévenir l'ennemi à Zittau.

Le 19me à quatre heures après-midi, le Général Winterfeld me fit ſavoir que les chemins étoient nettoyés, l'armée ſe mit en marche, & l'avant-garde ſe hâta de gagner les hauteurs de Kreywitz. A peine l'armée eut-elle décampé, le Général Winterfeld me fit dire, qu'il voyoit venir, du côté de Zittau, un corps pourvu de canons & de cavalerie, fort d'environ 6000 hommes, qu'il croyoit que ce corps alloit gagner Kreywitz, mais qu'il feroit tous ſes efforts pour le prévenir.

Pour renforcer le Général Winterfeld, je fis marcher treize bataillons & deux regimens de cavalerie, qui passèrent un autre chemin, plus court que celui de l'armée. Ce chemin n'étant qu'un sentier un peu large, à travers les rochers, les bataillons marchèrent sans canons & sans garde-regimens. Nous joignimes le Général Winterfeld à temps. La tête de l'armée ayant passé le village de Hassel, nous entendimes une mousqueterie mêlée de coups de canons, ce fut un corps de pandoures qui s'étoient cachés dans la forêt de Kaltenberg, & qui firent feu, lorsque le dernier bataillon de l'avant-garde, qui étoit celui de Brunswick, alloit entrer dans le défilé pour couvrir la marche du régiment de dragons de Wurtenberg; le bataillon se rangea & chargea les pandoures; les dragons se postèrent sur une hauteur près du bataillon; le Prince de Wurtenberg eut le cheval tué sous lui, mais il n'en eut aucun mal lui-même.

Aussitot que l'armée arriva, j'envoyai le Général Lestwitz avec trois bataillons soutenir celui de Brunswick, & frustrer le pillage des pandoures. A peine ces bataillons eurent-ils pénétré la forêt, qu'après la charge d'un quart heure, tout devint tranquille. La nuit survint, le défilé que nous eumes à passer s'étendoit à un quart de mille. Je n'eus garde de faire cette marche pendant la nuit, parce qu'au moindre bruit le désordre auroit été inévitable; de plus, tous les chemins étoient bouchés de chariots, de sorte que nous ne pumes faire passer aucun canon.

Je pris la résolution de poster les régimens sur le

Kaltenberg aussi bien qu'il étoit possible. La cavalerie campa au milieu de l'infanterie que j'avois postée autour de la montagne. La forêt & toutes les avenues d'alentour furent gardés de piquets & de postes avancés ; on ne dressa point de tentes, parce que la place étoit trop étroite : nos gens s'en trouvèrent fort mal, ils étoient harassés de la marche, n'avoient ni pain ni eau, & couchèrent en rase campagne, ce qui fut encore l'une des causes de la grande désertion. L'un des chasseurs à cheval du Roi vint me demander quelques hussars, disant, qu'il espéroit trouver un chemin qui mene autour de la montagne, que les dragons de Wurtenberg tenoient. Il avoit bien jugé, & me rapporta que de l'autre côté de la montagne il y avoit un terrein assez spacieux pour faire camper un régiment en front & trois ou quatre régimens derrière. Cette découverte me donna beaucoup de joie, parce qu'elle me delivra de quelques regimens ; car nous étions trop à l'étroit. Le même chasseur vint une seconde fois me demander une escorte de hussars, il trouva un chemin qui mena à Kreywitz. C'étoit un chemin si peu battu, que je crus que personne ne l'a passé depuis longtemps. Cette découverte me fit résoudre à marcher sur deux colonnes.

Le Général Lestwitz me fit dire, qu'il avoit heureusement joint le Général Winterfeld. Nous fumes sûrs que les pandoures avoient quitté le défilé qu'ils tinrent la veille ; on disposa les choses en sorte, qu'une partie de l'armée devoit prendre le chemin

de l'avant-garde, & l'autre colonne devoit passer celui que le chasseur avoit trouvé. Un bataillon fut envoyé encore parcourir la forêt, & l'on envoya des travailleurs enléver les chariots rompus du chemin.

Ce fut enfin le 20me à quatre heures du matin que tout se mit en marche, & les deux colonnes arrivèrent heureusement, & sans coup férir, près de Kreywitz, où l'avant-garde campoit déja. N'ayant plus de pain ce jour-là on donna à chaque homme deux gros. L'après midi le Général Winterfeld décampa avec l'avant-garde qui s'étoit reposée, & je lui donnai des ordres d'aller aussi loin qu'il se pourroit, sans fatiguer les gens. L'armée suivit par brigade, afin qu'un régiment pût se reposer autant que l'autre. Nous passames Kreywitz, & fumes obligés de monter une montagne, où nous trouvames par-tout des chariots rompus. Le Général Winterfeld avança le même jour jusqu'à Rumbourg, & je fis camper l'armée près du village de Shoenlinde. Les pandoures s'étoient postés dans un bois, & s'escarmouchèrent toute la nuit avec nos chasseurs & notre compagnie franche, sans leur faire tort. Un bataillon de grenadiers, formé de Saxons, qui couvrit le bagage, donna le même jour une marque de sa fidélité; il fut envoyé tenir le bois; tout le bataillon, à 200 hommes près, mit les armes bas & passa du côté de l'ennemi.

Je fus averti le 12me le matin par le Général Winterfeld, que l'armée pourroit abréger le chemin, si elle laissoit Rumbourg à gauche, & qu'elle marchât

droit aux hauteurs de Unterhennerſdorf, où il en attendroit l'arrivée avec l'avant-garde. J'appris le même jour par le Général Schmettau, qu'il étoit arrivé le 19^{me} à Zittau, où il avoit rencontré un corps de 15000 hommes ſous le commandement du Prince d'Arenberg, & qui l'y avoit prévenu. Il y trouva de l'infanterie poſtée ſur l'Eckerſberg, qui le canonnoit ſans effet, & environ trente eſcadrons firent mine de l'attaquer en flanc & par derrière. Le général, ne trouvant pas là un bon poſte à prendre pour lui, fit entrer toutes les troupes dans la ville, & faute de fourrage, il en fit ſortir la cavalerie le 20^{me}, & l'envoya joindre le Général Winterfeld. L'avant-garde avança jusqu'à Spitzkannerſdorf, & l'armée campa ſur les hauteurs de Unterhennerſdorf le long d'un étang, afin de ne pas manquer d'eau. Le Général Schmettau nous fit avertir, que la plus grande partie de l'armée ennemie étoit arrivée le 12^{me}, que ſon camp s'étendoit depuis Grottau juſqu'à Giſmanſdorf, ayant la Neiſſe en front, & que le Prince Charles avoit fait ſommer la ville, & reçut la réponſe ordinaire.

L'armée marcha le 22^{me} à la pointe du jour; le peu de bagages qui nous reſtoit, eut ordre de ſuivre l'armée. Etant arrivés au haut de Kalberbuch, nous découvrimes le camp ennemi au-delà de la Neiſſe, & deux corps conſidérables, dont l'un fut poſté au deçà de la Neiſſe & l'autre au deçà de l'Eckerſberg. Peu après un corps de cavalerie allemande s'approcha file à file de la plaine, pour obſerver notre mouve-

ment. La tête de l'avant-garde avança jusqu'à Herbsdorf, où l'ennemi avoit placé de l'infanterie avec des canons sur le cimetiere. C'est pourquoi on trouva à propos de prendre à gauche, & d'aller autour de ce village, qui est fort long; ce que nous fimes aussi. La cavalerie ennemie qui nous avoit observés, se posta sur une hauteur au bout du village d'Herbsdorf à main droite.

Quand nous eûmes fait le tour du village, & répris à droite au bout du dit village, la tête de la colonne fit halte; on assembla les généraux pour délibérer sur les moyens d'aller prendre le pain à Zittau. Le Général Winterfeld fut d'avis, de faire marcher l'armée sur deux colonnes le long d'Herbsdorf, qu'il falloit laisser à main gauche, & d'approcher de Zittau l'aîle droite de l'armée, soutenant qu'alors on pourroit aller prendre le pain sans danger. Les généraux qui connoissoient le terrein, firent l'objection; que, si nous marchions avec toute l'armée à la plaine, & que l'ennemi se fût caché dans les ravines au pied d'Eckersberg, nous serions obligés de faire front, aussitôt qu'il en sortiroit. Dans ce cas notre aîle droite seroit incommodée de la cavalerie qui avoit observé notre marche, & derrière laquelle on ne pouvoit savoir s'il n'y eût encore quelque infanterie cachée, & notre aîle gauche seroit tout-à-fait exposée aux canons d'Eckersberg. Si outre cela l'ennemi détachoit un corps pour occuper les hauteurs que nous tinmes, toute l'armée seroit tellement renfermée qu'il seroit mal aisé de se tirer d'affaire. Pendant qu'on

délibéroit

délibéroit l'ennemi nous tira de cette incertitude, en faiſant défiler beaucoup de troupes derrière Sieferſdorf, & qui s'approchèrent des hauteurs, où il appuyoit ſon aîle gauche. Ce mouvement fixa la poſition que nous eumes à prendre; notre aîle gauche s'arrêta ſur les hauteurs où nous fumes, ayant Oderwitz derrière le dos, un bataillon occupa une vieille redoute, & l'aîle droite ſe tint le long du village d'Herbſdorf, que l'ennemi avoit abandonné. Le Général Winterfeld marcha avec quelques bataillons vers Zittau, & le Général Schmettau ſortit avec deux bataillons de la ville pour aller au devant de lui apporter à l'armée du pain pour un jour & demi. L'ennemi canona le Général Winterfeld ſans lui faire tort. Quand tous les poſtes furent occupés, & qu'on avoit pris les meilleures meſures en profitant du terrain, & n'étant éloigné de l'ennemi qu'à la portée d'un canon; on donna aux troupes les ordres de ne point dreſſer de tentes, & de demeurer habilées.

Le corps de cavalerie que l'ennemi avoit poſté ſur les hauteurs de notre aîle droite, ſe replia à l'approche du Général Winterfeld, les hauteurs furent occupées des nôtres, & c'eſt là que s'appuya notre aîle droite.

L'ennemi fit tout le jour défiler les troupes ſur le petit pont de Shönau. Sur le ſoir preſque toute ſon armée ſe trouva en-deça de la riviere vis-à-vis de nous; pluſieurs déſerteurs de l'ennemi dépoſèrent, qu'on avoit donné les ordres de ne point dreſſer de

tentes. Nous crûmes être attaqués le lendemain, la ſupériorité de l'ennemi en troupes l'y auroit dû porter. Les batteries de l'ennemi étant prêtes, il ſe mit à bombarder bien vivement la ville de Zittau le 22^{me}, tout fut en feu ſur le midi, il ne tira point ſur la garniſon. Le 23^{me} au matin, lorſque tout fut tranquille, je fis tracer le camp & dreſſer les tentes ; l'ennemi fit la même choſe. Le Général Rebentiſch eut les ordres de marcher avec quelques bataillons à Zittau, & d'y mener les chariots de l'armée pour être chargés de pain & de farine. La trop grande chaleur & les maiſons à demi brulées qui tombèrent les unes ſur les autres, l'empêchèrent d'exécuter cet ordre. Vers une heure le Commandant me fit dire, que la chaleur cauſée par l'embraſement, le mettoit hors d'état de ſe tenir plus long-temps, & qu'il attendoit de nouveaux ordres.

Je lui fis dire de ſoutenir ſon poſte autant qu'il lui ſeroit poſſible, de ſortir après cela avec la garniſon, & de venir joindre l'armée. Cela ſe fit ſur le ſoir. Les ſix bataillons qui compoſoient la garniſon arrivèrent heureuſement à l'armée, ſans avoir perdu un ſeul homme par l'ennemi, mais pluſieurs par la déſertion. Un bataillon de grénadiers, formé des regimens de Saxe, battit la chamade, força le Frauenthor, & s'enfuit vers l'ennemi, à 100 hommes près qui arrivèrent auſſi à l'armée. Le colonel de Diezelſky, qui en etoit le commandant, fut coupé de ſes gens par une maiſon renverſée, lui & la diviſion qui couvrit le drapeau furent faits priſonniers, comme auſſi le

major ainé de Kleift du regiment du Margrave Henri avec les drapeaux.

Toute la ville de Zittau fut réduite en cendre, fans que nous fuffions en état de la fecourir ; l'ennemi la bombarda de l'autre côté, où nous ne pumes aller, fans défiler avec l'armée. Ne pouvant fauver la farine, & n'ayant du pain que pour un demi-jour, ils ne nous reftoit qu'à décamper au plutôt poffible.

On fit la difpofition fuivante :

Le Général Schultz marcha le 24^me^ à fix heures le foir avec quelques bataillons, & quelques huffars, & les bagages de l'armée. Les 10 bataillons & les 30 efcadrons qui compofoient l'avant-garde, & que commandoit le Général Winterfeld, devoient prendre les armes à dix heures. L'armée devoit fur la minuit fe mettre en marche fur une colonne.

L'arrière-garde forte de 12 bataillons & de 20 efcadrons, fous le commandement des Généraux Leftwitz & Ziethen, devoit occuper les hauteurs, & couvrir la marche de l'armée.

L'armée devoit marcher à gauche, laiffer à droite la forêt nommé Bois Royal, & paffer à un quart de mille autour de l'aîle droite de l'ennemi, pour venir au grand chemin qui mene par Rupperfdorf, Herrnhut, Strahwald, & Loebau. Cette difpofition fut heureufement executée du 24^me^ au 25^me^, mais avec la différence, que dans l'obfcurité quelques regimens de l'avant-garde fe croifèrent, & manquèrent le chemin du rendez-vous ; par-là il arriva que l'armée qui devoit être partie après minuit, ne le fut qu'avec

l'aurore. Nous crûmes tous, que notre arrière-garde feroit attaquée avec fureur : on peut dire que nous fumes à la difcretion de l'ennemi, qui pouvoit faire une difpofition qui nous auroit fort retardés, & contre laquelle fa fupériorité de force nous auroit fans doute empêché de nous défendre. Ce ne fut qu'une vaine prévoyance, l'ennemi ne nous alarma point, & nous fimes la marche fans mauvaife rencontre. Notre arriere-garde ne fut fuivie que d'environ 500 huffars, qui harceleront notre compagnie franche.

L'armée arriva dans le camp de Loebau, une heure après minuit; le Général Schultz y fut déjà arrivé, avec les bagages, fans avoir perdu un feul chariot. Le 26me fit camp de féjour, & le pain arriva de Budiffin. Le 27me nous marchames à Budiffin, le Général Winterfeld campa avec l'avant-garde fur les hauteurs de Hochkirchen, ce pofte affura la communication avec la ville de Loebau, en cas que le Roi eût eu deffein de rentrer dans ce camp: le 28me le Général Winterfeld décampa à l'approche d'un corps ennemi, & vint joindre l'armée près de Budiffin. J'appris que le Roi y arriveroit avec 16 bataillons & 28 efcadrons.

Le 29me il envoya fon aide-de-camp Oppe avec les ordres de montrer à celui-ci la fituation du camp, afin qu'il en pût faire le rapport au Roi, qui vouloit regler fon camp fur le nôtre.

A dix heures le Roi arriva à l'aîle droite de notre camp, accompagné de la garde-du-corps, des gens-d'armes, & des fourriers, à qui il fit marquer le camp

pour les regimens qu'il amena. Je montai à cheval pour aller au devant du Roi, accompagné du Duc de Bevern, du Prince de Wurtenberg, & des principaux généraux Le Roi ne nous eut pas plutôt apperçu, qu'il tourne ſon cheval, & ſe tient à-peu-près un quart-d'heure dans cette poſture. Mais il falloit retourner enfin pour faire place aux fourriers. Je m'approchai de lui pour lui rendre mes devoirs. Mais il ne dit mot, ne daigna pas me regarder, & m'ôta à peine le chapeau. Le Duc de Bevern, & les autres généraux, ne furent pas mieux reçus. Peu après il appella le Général Goltz, & lui dit: Dites à mon frère & à tous ſes généraux, que pour bien faire, je leur devrois faire trancher la tête à tous. Ce compliment n'étoit pas agréable; quelques généraux en furent affligés, d'autres fâcheux, & encore d'autres le tournèrent en raillerie.

J'appris que le Roi avoit défendu aux regimens qu'il avoit amenés, tout commerce avec ceux qui furent ſous mon commandement, ſous pretexte que mes officiers & mes ſoldats avoient perdu courage & ambition. Le Roi chaſſa le Général Schultz, que j'avois envoyé ſavoir le mot du guet pour mon armée; & lorſque je fus lui remettre moi-même les liſtes & les rapports de l'armée, il me les prit bien vîte d'entre les mains, & me tourna le dos.

On ordonna au Général Schmettau de ſe retirer de devant les yeux du Roi, & d'aller à Dreſde avec la première commodité.

Après cet honteux traitement je pris la reſolution

de quitter le camp, & de m'aller loger à Budiſſin. Le lendemain j'écrivis la lettre ſuivante au Roi.

MON CHER FRERE,

LES lettres que vous m'avez écrites, & l'accueil que vous me fites hier, me font aſſez connoître, qu'à votre avis je me ſuis perdu d'honneur & de réputation. Cela m'afflige, mais ne m'abaiſſe point, n'ayant pas le moindre reproche à me faire. Je ſuis parfaitement convaincu, que je n'ai pas agi par caprice, je n'ai pas ſuivi les conſeils de gens incapables d'en donner de bons, j'ai fait ce que j'ai crû être convenable à l'armée. Tous vos généraux me rendront cette juſtice. Je tiens inutile de vous prier de faire examiner ma conduite, ce feroit une grâce que vous me feriez, ainſi je ne ſaurois m'y attendre. Ma ſanté a été affoiblie par les fatigues, mais plus encore par le chagrin. Je ſuis allé me loger en ville, pour me rétablir.

J'ai prié le Duc de Bevern de vous faire les rapports de l'armée; il vous peut rendre raiſon de tout: ſoyez aſſuré, mon cher frère, que malgré les malheurs qui m'accablent, & que je n'ai pas mérités, je ne ceſſerai jamais d'être attaché à l'état; & en membre fidèle de ce même état, ma joie ſera parfaite, quand j'apprendrai l'heureux événement de vos entrepriſes. J'ai l'honneur d'être.

Le Roi me fit la réponſe ſuivante, écrite de ſa main.

MON CHER FRERE,

VOTRE mauvaiſe conduite a fort délabré mes affaires. Ce ne ſont pas les ennemis, ce ſont vos meſures mal priſes qui me font tout le tort. Mes généraux ne ſont pas à excuſer, ou parce qu'ils vous ont mal conſeillé, ou qu'ils vous ont permis de prendre de ſi mauvaiſes reſolutions. Vos oreilles ne ſont accoutumées qu'à écouter les diſcours des flatteurs. Daun ne vous a pas flatté, & vous en voyez les ſuites. Dans cette triſte ſituation il ne me reſte qu'à me porter à la dernière extrémité. Je vais combattre, & ſi nous ne ſaurions vaincre, nous allons tous nous faire tuer. Je ne me plains point de votre cœur, mais bien de votre incapacité, & de votre peu de jugement à choiſir les meilleurs moyens. Quiconque n'a que peu de jours à vivre, n'a que faire de diſſimuler. Je vous ſouhaite plus de fortune que je n'en ai eu ; & que tous les maux & les aventures déſavantageuſes que vous avez eues, vous apprennent à traiter des choſes importantes avec plus de ſoins, de raiſon, & de reſolution. La plus grande partie des malheurs que je prévois, ne vient que de vous. Vous & vos enfans vous en ſerez plus accablés que moi ; ſoyez cependant perſuadé que je vous ai toujours aimé, & qu'avec ces ſentimens je mourrai.

Je crus qu'il valoit mieux ne pas répondre à cette lettre : ayant appris que le Roi marcheroit le ſoir à Weiſenberg avec 18 bataillons & 28 eſcadrons, je lui fis demander par le Lieutenant-Colonel

Lentulus la permiſſion de partir pour Dreſde avec la première eſcorte. Le Roi repondit, que cela dependoit de moi-même, & qu'une eſcorte partiroit encore le même ſoir.

Tous les généraux qui avoient été ſous mon commandement, étoient venu prendre congé de moi, & tous approuvèrent ma reſolution. Le Général Winterfeld étant allé trouver le Roi, eut un entretien de deux heures avec lui. Il ſe vantoit, que le Roi l'avoit excepté du nombre des généraux dont il n'étoit pas content. Le Duc de Bevern, que le Roi ne regarda point, en fut bien chagrin: Winterfeld n'avoit rien fait, & conſeillé de mieux, que tous les autres: cette diſtinction excita beaucoup de ſoupçon, & plus encore, lorſqu'on apprit qu'il avoit eu une correſpondance ſecrette avec le Roi. Je partis le ſoir à cinq heures avec deux bataillons de Hautſcharmoi, & 400 chariots. Nous couchâmes dans un village, & le 13^{me}, à midi, j'arrivai à Dreſde. J'écrivis d'abord au miniſtère & à tous les gouverneurs des fortereſſes de Siléſie, pour leur montrer l'impoſſibilité où j'étois de leur envoyer du ſecours.

Le Roi, pour ſe défaire de leurs plaintes, les avoit tous addreſſés à moi, leur ſignifiant que j'étois autoriſé de leur envoyer le ſecours néceſſaire à mettre la province à couvert des pillages des troupes légeres, & tout cela dans le temps qu'il ſavoit que j'étois environné de toute l'armée Autrichienne, & que j'avois beaucoup de peine à ſortir d'affaire le mieux que je pouvois.

LETTRES
ENTRE
LE ROI
ET
LE PRINCE DE PRUSSE.

LETTRE I.
DU PRINCE DE PRUSSE.

Au Camp de Buntzlau, le 1 Juillet, 1757.

MON CHER FRERE,

JE suis arrivé cette après midi dans ce camp-ci avec tous les chariots ; les hussars ennemis nous ont bien attaqués, mais nous ne fîmes pas la moindre perte. Il est de mon devoir de vous parler franchement de l'état où nous sommes. Soyez sûr que j'ai parlé aux généraux, avant que d'écrire cette lettre. Il n'y a ni un quartier de farine, ni un pain pour l'armée à Buntzlau. Notre camp est aussi bien établi qu'il s'est pu faire, parce qu'il s'agissoit de soutenir la ville. Le camp n'est que trop fort en front, mais si l'armée ennemie venoit à passer l'Elbe près de Brandeis, comme il paroit par les nouvelles que nous

en avons, nous ſommes coupés de Leutmeritz. Nous ſommes maintenant environnés des troupes légeres de l'ennemi, ſi bien qu'il n'y a ni liqueurs ni vivres dans le camp. L'ennemi ſemble avoir pour but, de nous forcer par la faim, car la ſortie du camp ſera plus difficile à la vue de l'armée ennemie. De plus, nous manquons d'eau ; car l'aîle droite, pour n'être pas coupée par trois gorges, a dû être poſée, comme elle l'eſt maintenant, ce qui l'éloigne de l'Iſer.

Les régimens ont fait charier leurs bleſſés à Zittau. La plupart des régimens n'ont pas leurs chariots de bagage avec eux, ainſi je crois qu'il ſera difficile d'envoyer juſqu'à la moitié de chemin de Leutmeritz, autant de chariots qu'il en faut pour aller prendre du pain.

Vous propoſant, mon frère, ce que je crois devoir faire en faveur & pour la ſureté de l'armée, je vous déclare que ce conſeil ne vient pas de moi ſeul, mais des généraux qui ont plus d'expérience que moi, que ſi nous pouvions au plutôt poſer notre camp à Neuſchloſs, nous pourrions commodement vous joindre d'ici comme auparavant. Nous couvrons par là la Luſace, & ſelon les circonſtances de l'affaire, nous pourrions plus aiſément paſſer en Siléſie. Le convoi du Général Brandeis nous peut joindre ſans peine. Il y auroit plus de vivre au camp, & les ſoldats ſeroient contens, ce qui eſt la principale choſe dans l'état préſent. Voilà la véritable ſituation où nous ſommes.

Nous avons vû un corps considérable de troupes légeres qui campe près de Stenitz, pas loin de notre camp. Nous en sommes separés par un chemin creux. Les déserteurs qui viennent d'arriver, assurent, que le Prince Charles passera aujourd'hui l'Elbe avec son armée, pour nous attaquer ou venir camper près de nous. Si cette nouvelle est véritable, & que je demeure dans le camp, ce que je ne suis pas sûr de soutenir avec honneur, en cas que je sois attaqué; je m'aquitterai de ce que je dois à vous, à l'armée, & à l'état.

Je dis donc, qu'en cette rencontre je marche sans attendre vos ordres; mais en cas que l'ennemi ne passe pas l'Elbe, j'attends une réponse à laquelle je me soumets, comme je dois: vous pouvez être persuadé, que tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire est conforme à la vérité. Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE II.

DU PRINCE DE PRUSSE.

MON CHER FRERE,

Au Camp de Buntzlau, le 2 Juillet, 1757.

VOUS aurez vû, par ma dernière lettre, quels avis nous a apporté un hussar ennemi & une femme de Brandeis. Tout cela me paroît conforme à la vérité. Nous nous donnons toutes les peines du monde

pour avoir des nouvelles de l'ennemi. L'un de nos trompettes revenu de l'armée de Daun, a rapporté une lettre datée du camp de Liffa, ainfi il eft vraifemblable que l'armée du Prince Charles eft au-deça, & celle du Maréchal de Camp Daun au-delà de l'Ifer ; tout le corps de Nadafti s'eft allé camper près de Stranow & de Sobinka, ce camp eft feparé du nôtre par un chemin creux affez large. Le Général Winterfeld s'eft engagé à marcher avec quatre bataillons à Lobes, pour avoir des nouvelles plus certaines de l'ennemi. En cas que les chofes ne changent, le Prince Maurice marchera demain avec fon régiment, avec le bataillon de grénadiers Finck, les régimens de Brunfwick, de Stechau & cent huffars, qui fuivant vos ordres doivent venir prendre le pain à Pleifwedel. Nous manquons de tous les vivres ; cette misère fait raifonner le foldat. Je n'ai rien autre chofe à vous dire, je m'en rapporte à ce que j'eus hier l'honneur de vous écrire, & je fuis, &c.

LETTRE III.

DU PRINCE DE PRUSSE.

MON CHER FRERE,

Au Camp de Buntzlau, le foir du 2 Juillet, 1757.

LE Prince Maurice vous fera un rapport exact de l'état & de l'impoffibilité où nous fommes de foutenir le camp de Buntzlau ; le manque d'eau, de fourrage & de vivres, en eft la principale caufe ;

mettez-y encore les avis qui nous viennent de tous côtés, que le Prince Charles a passé l'Elbe près de Brandeis, que Daun campe à Lissa, & le corps de Nadasti à Stranow, par où ils nous coupent les vivres & la communication avec Leutmeritz. Je me vois donc contraint d'occuper un camp aussi sûr & mieux situé que celui-ci, je veux dire à Neuschloss. J'attends à tout moment le rapport du Général Winterfeld, qui est allé avec quelques bataillons reconnoître l'ennemi; dès que je l'aurai, je ferai la disposition de la marche. N'ayant point reçu de lettres de Leutmeritz, depuis quelques jours, je crains que les chasseurs n'aient été enlévés.. Vous pouvez être assuré, mon frère, qu'on ne négligera rien de ce qui est conforme à votre volonté & convenable à l'armée. Je suis, &c.

LETTRE IV.

DU ROI.

Qui est la réponse à la dernière lettre.

A Leutmeritz, le 3 Juillet, 1757.

UN *hussar déguisé m'apporta un petit rouleau*, sur lequel je trouvai ces trois mots :

Marchés à Hirschberg.

LETTRE V.

DU PRINCE DE PRUSSE.

Qui eſt la réponſe à ce billet.

MON CHER FRERE, Au Camp de Neuſchloſs, le 4 Juillet, 1757.

LE huſſar eſt heureuſement arrivé avec le billet. J'avois poſé le camp près de Hirſchberg, parce que je ne pouvois atteindre Neuſchloſs. La quantité d'équipages a fort retardé la marche. Nonobſtant cela, nous n'avons pas perdu un chariot, & l'arrière-garde ne trouve à dire qu'un homme du bataillon le Noble. J'ai pris ce camp qui n'eſt qu'une petite mille de Hirſchberg, parce que dans l'état préſent il eſt fort commode pour l'armée, qui peut ſé délaſſer ici, & que nous ne manquerons pas d'abord de vivres. J'envoyerai demain un ingénieur à Leipa pour reconnoître la ville ; & la grandeur de la garniſon ſera conformée à ſon rapport. Quand nous aurons mis garniſon dans cette ville, nous manquerons moins de vivres, & nous gagnons d'autant plus de terrain à fourrager.

J'ai fait aujourd'hui ſavoir au Général Brandeis de hâter ſa marche. Le Général Rebentiſch peut renforcer ſon eſcorte à Zittau, où le Prince Maurice l'a détaché. Le bataillon de Plok demeure à Goerlitz auprès des bleſſés, & le Général Rebentiſch joindra le Général Brandeis avec les bataillons de Kalkreuter,

& cinq escadrons de Werner. Le colonel qui est à Zittau retient un bataillon de pioniers & le régiment Kursel pour en couvrir le magasin.

Tous ces environs sont occupés de petites troupes de hussars & de pandoures : nous n'avons pas le moindre avis de l'armée de Daun, outre qu'un trompette nous a apporté une lettre encore datée de Lissa.

Je ferai reconnoître les chemins qui menent d'ici à Leutmeritz, à Zittau & par Aicha à Hirschberg en Silésie, afin d'être prèt à tout événement. Le Prince Maurice m'a écrit, que le Général Bulow est arrivé avec le pain à Pleiswedel, & que le Général Meinecke nous l'apportera aujourd'hui. Les brigandages & les désordres que les goujats & les femmes font, sont tellement en vogue, qu'il sera fort nécessaire de faire un exemple, c'est pourquoi je vous prie de me mander comment me conduire pour cela. Je suis, &c.

LETTRE VI.

DU ROI.

Qui est la réponse aux premières lettres du Prince.

MON CHER FRERE, A Leutmeritz, le 3 Juillet, 1757.

VOUS ne pourrez plus vous retirer en Silésie. Il ne vous reste donc d'autre retraite que la Lusace. Il faut fourrager tous les quartiers, & ruiner tout ce que vous ne pouvez consumer, pour rendre la sub-

ſiſtance difficile à l'ennemi. Dès que vous avez établi le camp à Hirſchberg, la communication avec Leutmeritz ne donnera plus de peine. Il faut faire notre poſſible de nous ſoutenir juſqu'au quinzième Août, & comme Zittau eſt un poſte de peu d'importance, je vous laiſſe à poſer votre camp à Reichenberg, à Grottau, ou à Gabel. En cas que l'ennemi s'aviſe de ſe tourner vers la Luſace, il faut établir votre camp avec beaucoup de circonſpection, le laiſſer paſſer, le ſuivre alors, & lui couper les vivres; par là il ſera contraint de venir vous attaquer dans un terrain que vous pouvez choiſir, en conſultant le Duc de Bevern, & pluſieurs autres capitaines qui connoiſſent ces environs-là. Si l'ennemi va avec toute ſa puiſſance à Landſhut, il faut que vous marchiez à Greiffenberg pour lui couper les vivres. Winterfeld, & ſurtout le Major Embers, à qui ces lieux-là ſont connus, peuvent diſpoſer votre marche, & choiſir votre camp. Ne précipitez rien ſur des avis incertains, & ne prennez point de reſolutions, avant que d'être ſûr des vues de l'ennemi. Faites courir le bruit dans l'armée, que vous avez un grand deſſein, & que l'affaire auroit en peu une toute autre iſſuë. Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

DU ROI.

Qui est la réponse à la lettre du quatrième du Prince de Prusse.

MON CHER FRÈRE, A Leutmeritz, le 5 Juillet, 1757.

JE suis bien satisfait du camp que vous avez établi à Neufchlofs, & vous l'avez pofé, comme il le faut, pour l'état préfent. Ayant appris que l'ennemi a des vuës fur Tetfchen, il faut être fûr vos gardes, & empêcher qu'un corps ennemi ne s'établiffe entre votre camp & l'Elbe. Car fuppofé qu'un corps ennemi vint camper dans ces quartiers, il faut que vous détachiez auffitôt un corps vers Budiffin, qui obligera l'ennemi à fe défifter de fon deffein. En cas que toute la puiffance ennemie aille à Leutmeritz, ce qui nous obligeroit à nous joindre, j'ai choifi un camp entre Plofchkowitz & Zaorzan, qui eft très-fort ; mait cette conjonction ne doit fe faire qu'à toute extrémité.

J'ai reçu la nouvelle que l'armée du Prince Charles eft marchée à Wittendorf. Mais je n'en crois rien. Si vous avez quelque chofe à me faire tenir, il faut prendre pour cela un huffar qui fait la langue Hongroife, & l'habiller en Autrichien ; fous cette figure, il paffera fûrement par les poftes, & fi on venoit à le

découvrir, n'importe, parce que la lettre eſt écrite en chiffre ; mais vous lui pouvez donner l'aſſurance, que, quand il arrivera, il aura toujours 6 ducats. J'ai donné aux commandans des fortereſſes de Schweidnitz, de Neiſs, de Glatz, de Coſel, & au Colonel Kreutz, les ordres de vous faire les rapports de tout ce qu'ils ſauront des mouvemens de l'ennemi, & des lieux où il a établi ſes magaſins, par où l'on pourra juger quelles ſont ſes vues. Au reſte ſi le brigandage & le déſordre des femmes & des goujats continuent, il ſera bon de faire un exemple, & de faire pendre quelques uns de la canaille. Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

DU PRINCE DE PRUSSE.

Qui eſt la réponſe à la première lettre du Roi.

MON CHER FRERE, — Au Camp de Neuſchloſs, le matin du 6 Juillet, 1757.

DEPUIS la nuit du 3me Juillet je n'ai point reçu de lettre par quelque chaſſeur ; je crains qu'il ne ſoit difficile d'entretenir la communication avec la ville de Leutmeritz ; à moins qu'on ne mette garniſon dans les villes d'Auſch & de Drum ; mais ces lieux n'étant pas tenables, en cas que l'ennemi les attaque avec force, & je ne le voudrois pas conſeiller.

Vous voulez que nous fassions notre possible de nous soutenir en Bohème jusqu'au 15ᵉ Août : c'est le manque de vivres & de fourrages qui rendra ce dessein difficile. Tout ce que je crois pouvoir faire, c'est d'attendre les ordres, avant que de faire le moindre mouvement avec l'armée ; & si selon la rencontre il faudra prendre d'abord sa resolution, vous pouvez être sûr que je m'entretiendrai là-dessus avec les généraux les plus expérimentés, avec ceux qui connoissent le pays, & que surtout on ne resoudera rien à l'étourdie. J'ai reçu un billet du Général Brandeis, qui est arrivé le 2ᵐᵉ à Zittau, & je lui ai écrit de se mettre en marche avec 700 chariots, & avec l'argent ; comme il passera près de Gabel, j'avois détaché le Major Billerbeck avec un bataillon de grenadiers pour lui en faciliter le passage. Le major vient de me mander, que l'ennemi l'a prévenu, & que pour cela il s'est arrêté avec le bataillon à Leipa. Un homme venu comme deputé de Reichstadt, pour s'excuser auprès du commissariat de ce que la ville n'a pas livré les provisions imposées, parce que les Autrichiens avoient gardé tous les chemins, me dit, qu'il avoit vû des dragons & des cuirassiers, & qu'il avoit ouï dire, que le corps de Nadasti avoit passé l'Iser à Munchengrætz pour marcher à Zittau, & que l'avant-garde de ce corps étoit près de Nimes. Ces avis ne nous ont pas peu troublés à l'égard de la marche du Général Brandeis ; pour en être sûrs, nous envoyerons aujourd'hui deux patrouilles fortes, l'une vers Gabel, & l'autre vers Nimes,

pour reconnoître la puiſſance de l'ennemi; & comme nous ne pourrons nous paſſer de la communication avec Zittau, la force du détachement, qui doit s'emparer de Gabel, ſera proportionnée au rapport que les patrouilles feront. Le Général Brandeis eſt informé de tout, & a les ordres de ne marcher que quand on le lui mandera. Le régiment de Brand eſt entré aujourd'hui à Leipa, où la boulangerie s'établira.

Le Général Goltz a écrit au Général Retzau touchant le pain, & il demande un nouveau tranſport de farine. Notre infanterie eſt forte de 21135 hommes, & la cavalerie de 6037 chevaux, les huſſars y compris. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IX.

DU PRINCE DE PRUSSE.

MON CHER FRERE,

Au Camp de Neuſchloſs, le 6 Juillet, 1757, après midi.

NOUS tenons les avis ſuivans de trois différens eſpions que le Général Werner a envoyé épier les actions de l'ennemi. Le corps de Nadaſti doit marcher ſur trois colonnes; la première eſt compoſée de huſſars, de pandoures, de cavalerie & d'infanterie regulière, qui arrivèrent hier à Nimes; ils ont pour but de nous couper la communication avec Zittau. La ſeconde colonne ſe trouve à Hirſchberg, & con-

fifte dans les 3 régimens de cavalerie de Saxe, en quatre régimens de huffars, & mille pandoures. Le refte du corps de Nadafti eft maintenant entre Dauba & Berftein. L'armée de Daun doit avant-hier avoir paffé l'Ifer près de Benatek, & faire aujourd'hui une marche en avant. On dit hautement dans l'armée ennemie, qu'elle avoit en vue de nous couper de Zittau & du magafin. Tous ces avis, confirmés par nos patrouilles, m'ont porté à fuivre le confeil du Général Winterfeld, & à pofer le camp à Leipa, où le Général Brandeis, paffant par Georgenthal, nous pourra joindre. Après cette jonction nous fommes en état de détacher un grand corps vers Gabel. La communication avec Leutmeritz n'en fera pas plus difficile que de ce camp-ci. La principale raifon qui m'a portée à faire cette marche, eft la confervation de la communication avec Zittau, & la jonction du Général Brandeis avec les provifions & la caiffe de guerre, deux chofes qui courent rifque d'être perdues, fi elles ne font affez couvertes.

Le Général Winterfeld marchera demain à Georgenthal avec cinq bataillons, & un régiment de dragons & de huffars, pour vuider le chemin de Zittau. Je n'ai pas encore reçu le rapport du Major Belling, qui patrouille vers Gabel. Je fuis, &c.

LETTRE X.

DU ROI.

Qui est la réponse à la lettre précédente.

MON CHER FRERE, A Leutmeritz, le 7 Juillet, 1757.

J'AI reçu vos deux lettres du 6me sur le même sujet. J'agrée pour ce coup la marche que vous avez faite avec l'armée, mais j'espère que dès à présent vous ne reculerez plus, afin que vous ne vous trouviez pas au milieu de la Saxe, sans y penser; il me semble que le poste de Neuschloss étoit assez fort, & vous n'aviez qu'à détacher deux grands corps qui eussent pû aller au devant du Général Brandeis, lui faciliter le passage. J'ai maintenant lieu de craindre qu'il ne soit attaqué de l'ennemi, avant que de vous joindre, parce que les hussars m'ont rapporté, qu'ils avoient entendu tirer dans les environs de Gabel, ce qui ne sauroit être autre chose. Le corps de hussars qui a été détaché contre vous, ne sauroit être aussi grand qu'on le fait, parce que l'ennemi a détaché deux régimens de hussars pour aller à la ville de Nurenberg. Un régiment campe dans ces environs, & trois escadrons sont encore avec l'armée. Quand vous aurez la farine & l'argent que le Général Brandeis vous apporte, je vous prie au nom de Dieu de ne marcher plus à reculons, car je vous prédis, qu'il n'y a point de fourrage en Saxe, ainsi en vous y re-

tirant, vous manquerez de tout, & par conséquent tout sera perdu. Nous avons reçu ce soir par un trompette des lettres du Maréchal de Camp Daun. La lettre vient de Cosmonos. J'espère que vous aurez reçu celle que je vous ai fait tenir ce matin par un hussar. Je suis, &c.

LETTRE XI.

DU PRINCE DE PRUSSE.

MON CHER FRERE, Au Camp de Leipa, la nuit du 7 au 8 Juillet, 1757.

NOUS sommes entrés aujourd'hui dans le nouveau camp de Leipa, qui est bien fort, & qui assurera la marche du Général Brandeis. Nous campons maintenant à trois milles de Tetschen : je ferai au plutôt reconnoître les chemins de Budissin & de Leutmeritz. J'ai reçu aujourd'hui avis des Majors de Belling & de Billerbeck. Ils sont heureusement arrivés à Gabel, & ont mis garnison dans la ville. Ils ont point vû de pandoures pendant leur marche; cinq-cent hussars ont escarmouché avec les nôtres: nous n'avons perdu qu'un cheval.

Le Général Winterfeld doit arriver ce soir à Georgenthal: il m'a fait dire, qu'il esperoit que le chemin de Zittau seroit assuré demain, & qu'il avoit fait dire au Général Brandeis de se mettre en marche. Dans ce moment un de nos trompettes revient. Il a

été jusqu'au village de Walken, voisin de Hirsch-berg, où il a trouvé un major avec un détachement du régiment d'Odonell. Il a trouvé des hussars dans tous les villages par où il a passé, mais il n'a point vû de pandoures. Il n'a point apporté de lettres, parce qu'on lui a dit, que j'en aurai demain du côté de l'ennemi par un trompette. Il est difficile de deviner les vues de l'ennemi; car la quantité de troupes légeres empêchent d'en rien savoir, & l'on ne peut faire état sur l'avis des campagnards. L'armée de Daun doit camper près de Buntzlau, cela est vraisemblable, & le corps de Nadasti près de Hirschberg, & encore un autre corps s'est, à ce qu'on dit, mis en marche vers Weiswasser, & doit passer du côté de Zittau. Ce dessein sera bien annéanti par nos mesures.

Je n'ai pas la moindre nouvelle de l'armée du Prince Charles. Un des grands inconveniens de l'armée, c'est que, pour faire une marche, il faut que je le sache trente-six heures auparavant, afin que je fasse prendre le devant aux bagages, en quoi j'abonde. Je les ai fait revoir par un officier de l'état-major, pour me défaire de leur superflu. Cependant il en faut garder beaucoup de ce dont les régimens ne sauroient se passer. Les avis que me peuvent donner les gouverneurs des forteresses en Silésie, me feront bien connoître les projets de l'ennemi; mais en cas que l'on fasse dessein sur cette province, & surtout sur le magasin de Schweidnitz, je vous tromperois, si je vous disois, que dans l'état où je suis je pour-

rois contribuer à l'empêcher suivant vos ordres. Je fis hier partir un hussar déguisé avec une lettre; je ne sais s'il arrivera; j'ai fait trois copies de cette lettre, que je vous ai fait tenir pas trois différens messagers. J'ai écrit aujourd'hui au commandant de Tetschen de m'apprendre comment vont les affaires dans ces quartiers-là: je m'estime heureux de me conformer en toutes choses à vos sentimens. Vous pouvez être assuré que mes vœux seront accomplis, quand je pourrai vous convaincre de mon estime & du respect avec lequel je serai toute ma vie.

LETTRE XII.

DU ROI.

A Leutmeritz, le 7 Juillet, 1757.

MON CHER FRERE,

J'AI avis sûrs que toute l'armée de l'Empire qui s'assemble à Furth, n'est forte que de 18000 hommes. C'est trop peu pour me faire une diversion. Je soupçonne presque que les Autrichiens ont en vue d'entrer par Landshut en Silésie. Le Général Kreutz m'a écrit, qu'un corps de 3000 hommes s'est montré en ces quartiers-là, mais qu'il s'est retiré. Daun couvre les mouvemens de son armée par ses troupes légeres, cependant Dieu sait ce qu'il fait.

Entretenez un commerce continuel avec le Capitaine & Vice-Commandant d'Or à Glatz, & avec le Général Kreutz, afin que vous puissiez avoir avis de

ce que l'ennemi entreprend dans ces quartiers-là, & faites bientôt la disposition de votre marche, en cas que vous y deviez passer. Le Général Winterfeld & le Major des Ingénieurs Embres connoissent le pays, & les camps que vous aurez à prendre. Si cette province devient le théâtre de la guerre, & que vous puissiez prévenir l'ennemi à Landshut, vous trouverez dans les montagnes des camps avantageux qui couvrent la Silésie. La première chose que vous devez observer, c'est que, si vous êtes obligé de vous rétirer par la Lusace, vous serez contraint, en cas que Nadasti vous suive avec sa cavalerie, de lui opposer un corps que vous laisserez à Zittau, pour en empêcher les invasions ; en cette rencontre je ferai relever ces troupes, & vous donnerai bien encore un renfort d'autant de troupes que je m'en pourrai passer. Je suis, &c.

LETTRE XIII.

DU PRINCE DE PRUSSE,

Qui est la réponse à la dernière lettre.

MON CHER FRERE,

Au Camp de Leipa, le 8 Juillet, 1757.

LE hussar m'a sûrement apporté la lettre du septième. Le commerce que je dois entretenir avec les commandans des forteresses de Silésie, sera difficile, parce que toute la communication est interrompue

par la quantité de troupes légeres de l'ennemi ; cependant je ferai mon possible. Je vous demande en grâce de me donner un ordre positif sur ce que vous voulez que je fasse ; dois-je couvrir la Silésie, ou demeurer en Bohème pour couvrir la ville de Zittau aussi long-temps que j'ai du fourrage ? Car si vous craignez une irruption en Silésie & que j'y doive passer, je crois qu'il sera difficile & même impossible de prendre un autre chemin que par Zittau, à cause de la quantité de bagages qu'il faut faire avancer, & charger des choses nécessaires. Outre cela il faut prendre du magasin de Zittau le pain, & y attendre que les chariots en soient chargés. Il faudroit du moins 15 bataillons tels qu'ils sont maintenant pour couvrir Zittau, en cas que je passasse en Silésie ; car le corps de Nadasti est cru être fort de 10000 hommes.

Le Général Brandeis m'a écrit de Gabel, où il est arrivé le 7me avec les premiers chariots ; j'ai détaché le Colonel Croce avec 2 bataillons d'infanterie & avec des hussars & des dragons, pour lui faciliter la marche. Nous n'avons pas la moindre nouvelle de l'armée de Daun. Tout notre camp est environné de petites troupes de hussars ennemis, mais ils n'osent sortir des bois. Un homme venu de Goerlitz rapporte, qu'un corps ennemi y a campé sur le midi. Je tâcherai à en avoir avis. Je n'ai point reçu aujourd'hui de nouvelles du Général Winterfeld. Il a eu pour but d'être aujourd'hui à Georgenthal ; je crois qu'il y est, & que son rapport a été in-

tercepté. Le Général Goltz m'a assuré, que nous ne pourrions nous mettre en marche avant le 14^me, parce que la farine n'arrivera que demain, & qu'il nous faut du pain pour six jours. Le Général Winterfeld vient de retourner; il a laissé 2 bataillons à Reichstadt; il n'a vu que 400 pandoures & quelques hussars, qui se sont d'abord retirés. Le chemin de Zittau est maintenant assuré par la garnison de Reichstadt, & je crois que le Général Brandeis arrivera demain au camp.

Le Général Goltz m'a dit, qu'il étoit absolument nécessaire d'ordonner que l'on renvoie les chariots de Silésie, qui ont apporté la farine, & que la consomption en pain & fourrage seroit autrement trop grande. J'ai suivi son conseil, & donné ordres pour cela.

Le Général Winterfeld m'a dit, qu'il étoit averti que ce ne sont que 600 chevaux qui marchent vers la Silésie; il espère être mieux informé des desseins de l'ennemi, ayant reçu un espion fort rusé. Je suis, &c.

LETTRE XIV.

DU PRINCE DE PRUSSE.

Cette lettre est la réponse à la première lettre du Roi du 7me Juillet.

MON CHER FRERE,

Au Camp de Leipa, le 10 Juillet, 1757.

LE huſſar que j'envoyai hier à Leutmeritz avec la ſeconde lettre, n'ayant pu paſſer, eſt heureuſement retourné ce matin. J'eſpère que celui-ci ſera plus heureux, & je les lui confie toutes deux.

Le Général Brandeis arriva hier heureuſement ici avec tous les chariots, par là nous avons de la farine pour dix jours, & la ſolde pour deux mois. Il a apporté l'augmentation. L'infanterie a perdu 213 hommes par la déſertion. Les poſtes de Reichſtadt & de Gabel étant occupés, le convoi a ſûrement pû paſſer; quelques huſſars & pandoures ſe montrèrent à l'arrière-garde, mais ils furent repouſſés par un coup de canon. Un trompette Autrichien arriva hier avec une lettre du Général Morotz, qui a ſon quartier à Nimes; ſon corps doit être fort de 5 à 6000 hommes, & compoſé de huſſars & de pandoures.

Je ferai demain retourner à vuide les chariots que le Général Brandeis a amenés, & ils ſeront eſcortés de deux bataillons. Ces bataillons demeure-

ront à Zittau, pour les couvrir toujours, quand nous aurons à aller prendre de la farine de ce lieu.

Je vous envoye le rapport d'un déferteur & d'un autre homme. Et quoique je n'ajoute guère foi à ces difcours-là, je n'ai pas voulu manquer de vous le mander. Je ne fortirai pas de ce camp fans ordres ni raifons importantes. Je n'ai jamais crû, qu'en paffant avec l'armée par Zittau en Luface je m'y arrêtaffe plus long-temps; mais j'ai bien crû, que je pafferois par la Luface en Siléfie pour en couvrir les frontières. Ignorant tous vos deffeins, je crois avoir bien agi de faire reconnoître les chemins de Zittau, & mettre garnifons dans les lieux qui couvrent ce chemin. Monfieur le Colonel le Noble, foutenu par cent huffars, veut cette nuit attaquer un corps de pandoures; il eft allé reconnoître les chemins du bois, & croit les couper.

Il vient d'arriver un trompette Autrichien avec une lettre du Maréchal de Camp Daun, datée de Munchengrætz depuis le 7me. On m'a envoyé avec lui un valet qui a volé fon maître, le Capitaine Bos d'Itzenblitz: j'ai fait examiner celui-ci, & j'ajoute fa relation.

LETTRE XV.

DU PRINCE DE PRUSSE.

MON CHER FRERE,

Au Camp de Leipa, le 11me Juillet, 1757.

NOUS avons fait partir aujourd'hui un trompette Autrichien pour Leutmeritz, avec des lettres pour le Général Retzau, & pour sa sureté nous lui avons donné pour compagnon l'un des nôtres qui avoit des lettres. Nous esperons que les postes avancés de l'ennemi le laisseront passer; ce coup a reussi, & notre trompette vient de retourner, & de rapporter la lettre. Je vous prie très-humblement de m'honorer de vos ordres pour les incidens, que voici:

Tous les avis sont d'accord que la grande armée combinée a passé l'Iser près de Munchengrætz, & va camper à Nimes, où est maintenant le Général Morotz; ce mouvement l'approche du chemin de Zittau, qui y mène par Gabel & Reichstadt. Si l'ennemi y pose son camp, il peut arriver à Zittau en même temps avec nous; & quand nous y voulons marcher, le plus proche chemin que nous aurons à prendre, quoiqu'assez impracticable, sera celui de Georgenthal, si nous ne voulons que l'ennemi nous prenne le flanc.

Je vous envoie-ci joint la relation d'un déserteur Autrichien & d'une femme, comme aussi le rapport du Major Belling à Gabel. Le Général Winterfeld

a tâché de fonder le trompette Autrichien, qui arriva hier ici, & tout ce qu'il en a fû, c'eft que le Général Keil a été détaché avec 15000 hommes. Je vous demande encore une fois la grâce de me donner des ordres pofitifs fur ce que vous voulez que je faffe. Outre cela il faut vous dire encore, que nous n'avons ici du pain que pour dix jours, & que le tranfport de farine que le Général Brandeis a amené à Zittau, ne fuffit que pour trois femaines.

Je ferai reconnoître un camp qu'on m'a confeillé d'occuper, en cas que Daun aille établi le fien à Nimes. Par là notre aîle droite s'étendroit jufqu'à Brins, nous aurions Walten en front, & notre aîle gauche feroit du côté de Gabel, & l'on couvriroit par là le chemin de Zittau.

Nous manquons ici principalement de viande, tous les régimens ne font pas pourvus de bœufs, & les habitans du pays n'en fauroient affez fournir, parce que les huffars & les pandoures y mettent obftacle. Le Noble a mis le feu à quelques baraques des pandoures, & a emporté leurs manteaux. Je fuis, &c.

LETTRE XVI.

DU ROI.

Quoique cette lettre soit de plus ancienne date que les précédentes, on ne l'a pu transcrire qu'ici, pour ne pas interrompre la connexion de plusieurs réponses précédentes.

MON CHER FRERE,

A Leutmeritz, le 8 Juillet, 1757.

JE vous prie de vous bien tenir sur vos gardes, & de ne pas divulguer ce que je vais vous écrire, & qui est de la dernière conséquence. Vous n'avez que faire de rien craindre pour Schweidnitz, cette place est pourvue de tout, & ne pourra aisément être prise, si ce n'est par un siége dans les formes.

La première chose que vous aurez à faire, c'est de joindre le Général Brandeis avec la caisse militaire & les 700 chariots de farine & d'augmentation, & de renvoyer aussitot les chariots déchargés.

Voilà après cela ce que l'ennemi peut faire.

I. Il peut former des projets sur la Silésie. Je vois que maintenant —— il n'y pense pas, & n'a pour but que de nous chasser de Bohème. Ainsi quand nous nous rétirerons en Saxe, ce qui doit bien se faire aujourd'hui en six semaines, & que l'ennemi fait tous ses efforts pour pénétrer dans la Lusace, & envoyer encore un corps vers Cotta, vous n'ignorez

pas mes ſentimens ſur ce qui regarde la Siléſie auſſi bien que la Luſace. J'ai des avis ſûrs qu'il a détaché trois régimens à Nurenberg. L'armée de l'Empire ne ſauroit ſe mettre en marche avant la moitié du mois d'Août.

———— ———— ———— ———— ———— ————
———— ———— ———— ———— ———— ————
———— ———— ———— ———— ———— ————

(Comme il eſt ici queſtion des manœuvres de camp qui ſe feront en Saxe & qu'il ſe peut faire, que cela s'execute encore avant la fin de la campagne, on a trouvé à propos d'omettre ce peu de lignes, qui outre cela n'ont point de rapport aux opérations de Bohème.)

Vous ferez la même choſe en Luſace, mais comme nous ne ſommes pas capables d'agir offenſivement des deux côtés, vous ſongerez à fortifier vos camps, tandis que mes expéditions durent, alors je vous envoyerai du ſecours; ou je viendrai faire la même choſe, & agir offenſivement. En cette rencontre je vous conſeille ſincérement de donner vos attaques avec une aîle.

Pour apprendre bientôt ces manœuvres à vos officiers, il faut vous dépêcher d'incorporer les bataillons de Kahlenberg & de Baer dans les bataillons ruinés. Les régimens de Manſheim & de Wiederſheim feront unis à ceux de Bevern, du Prince Henri, de Munchaw, de Schultz & de Wied. Les généraux en peuvent choiſir les meilleurs officiers pour les rendre complets. Les autres officiers, le Général

Wiedersheim, & ceux qui perdent les compagnies seront payés de ma caisse. Pourvû de tous ces secours, vous pouvez rentrer dans le camp de Neuschlòss. Cette marche en avant ne sera pas de mauvaise conséquence.

LETTRE XVII.

DU PRINCE DE PRUSSE,

Qui est la réponse à la lettre précédente.

Au Camp de Leipa, le 12 Juillet, 1757.

MON CHER FRERE,

JE reçus hier au soir votre lettre du 8me: vous pouvez être assuré que je n'abuserai pas de la confiance que vous mettez en moi, & que j'observerai inviolablement le secret sur tout ce que vous me mandez dans votre dernière lettre.

Vous voulez que je vous apprenne sincérement, & sans déguisement, de quelle manière j'envisage l'état présent des affaires. Vous saurez déjà sans faute, que le Général Brandeis nous a heureusement joint, & qu'il a laissé à Zittau de la farine à peu près pour un mois. Les chemins de Zittau sont fort impraticables. Si nous voulons avoir du pain pour dix jours, il faut envoyer 550 chariots prendre la farine, avec une escorte proportionnée à la force de l'ennemi. Depuis le camp où nous sommes maintenant,

tenant Gabel & Reichſtadt, le convoi peut aller & venir en toute ſureté, parce que nous ſommes en état de ſoutenir ces deux poſtes. Si un corps ennemi campe à Nimes, nous pouvons envoyer faire camper quelques bataillons à Gabel; en cas que je doive poſer un camp vers les terres baſſes, je ſuis garant que l'ennemi ne m'en doit point empêcher. Mais je ne puis garantir alors, que les chemins de Zittau demeurent libres; & ſuppoſé que l'ennemi nous prenne un ſeul tranſport de farine, nous manquerons de pains, ce qui tirera à conſéquence.

Suivant les avis que nous avons de l'ennemi, il s'eſt campé entre Liebenau & Swigau, le corps de Nadaſti eſt devant ce camp, & le corps de Morotz près de Nimes, & fait l'avant-garde de Nadaſti. Il me ſemble, que le plus grand tort que l'ennemi nous pût faire, ce ſeroit de prendre notre magaſin. Celui de Siléſie eſt couvert par la fortereſſe de Schweidnitz. Il lui reſte donc celui de Zittau, auquel il pourroit bien avoir les yeux. Si je me tiens avec l'armée comme je ſuis, il n'oſera rien entreprendre pour cela, parce que je pourrai arriver à Zittau avec lui, peut-être que je l'y pourrai prévenir. Mais ſi je dois avancer avec l'armée, il eſt le maître de faire avancer un grand corps, & de couvrir celui-ci par l'armée.

Le manque de fourrage me portera à quitter ce camp dans l'eſpace de huit jours. Je vous laiſſe donc à déliberer, ſi je dois avancer, ou former un camp, ayant pourtant peur de perdre la communica-

tion avec la ville de Zittau, ou ſi vous voulez que je rentre dans le camp de Gabel, qui n'eſt pas loin d'ici, & par où je puis couvrir la ville de Zittau.

Les troupes légéres de l'ennemi ſe font rarement voir; le plus grand dommage qu'elles nous font, c'eſt de mettre obſtacle aux convois. La plupart des régimens manquent de bœufs; le Général Goltz fait tous ſes efforts pour nous en procurer par des contributions, mais qui ſont peu reſpectées.

L'incorporation des régimens ne doit peut-être ſe faire que quand les régimens ſeront en garniſon; car, ſi cela ſe fait en campagne, il eſt à craindre que les ſoldats ne déſertent beaucoup, avant que d'être connus de leurs officiers.

J'attends vos ordres là-deſſus, & je m'en acquitterai en toutes choſes.

J'ai vû l'augmentation des régimens, les gens ſont propres au ſervice & aſſez exercés. La plupart des chevaux ſont jeunes, ceux des régimens de Kiow & de Stechow ſont dans le meilleur état du monde. Le régiment de Wurtenberg eſt fort dechû, & n'eſt point dans l'ordre qu'il faut. Le Major Dalwitz eſt abſent & bleſſé, ainſi ſon régiment n'a ni chef, ni officier commandant, ce qui eſt cauſe qu'il n'a rendu de ſi bons ſervices au commencement de la campagne. Je ſuis, &c.

LETTRE XVIII.

DU ROI.

Qui est la réponse à cette lettre.

MON CHER FRERE,

A Leutmeritz, le 14 Juillet, 1757.

J'AI reçu votre lettre du 12me : si vous reculez une fois, vous serez adossé dans un mois contre Berlin. L'ennemi ne fait que vous suivre. Si vous manquez de bœufs, envoyez en chercher en Lusace. Si vous vous retirez, vous aurez manque de fourrage, & le ——— vous prendra toujours en flanc, de quelque côté que vous tourniez. Nadasti campe à Gastorf, & Daun à Nimes; nous avons entendu sa retraite. Je vois que vous vous laissez emporter aux avis, & qu'on vous les grossit; vous avez les chariots de provision qui vous pourront apporter autant de farine qu'il vous en faut. Je trouve plus à propos & plus nécessaire de détacher un corps de 5 à 6000 hommes à Schweidnitz, pour couvrir les frontières contre les incursions de Keil. Je me réglerai pour cela sur les avis que vous m'en donnerez.

Il faut que l'incorporation des régimens de Saxe se fasse en même temps. Le Major Dalwitz est malade à Dresde. Je le porterai à retourner à son régiment. Il faut cependant que le Colonel Putkammer prenne soin du régiment comme du sien.

Ce qu'il y a d'ennemis ici ne consiste qu'en 2 ré-

gimens de huſſars, 2 de cuiraſſiers, & 4 de dragons de Saxe; 6 bataillons d'infanterie Hongroiſe, & environ 3000 pandoures. Laudon ſe trouve à la Baſcapol avec 1500 huſſars & pandoures, & 7 à 800 ſont tantôt à Graupen, à Zinwalde & à Oſſegg, tantôt à Marienſchein & à Schneeberg; rabbattez tout cela du corps que l'on dit être contre vous, & vous verrez que l'on vous groſſit le nombre des troupes qui vous environnent. Je ſuis, &c.

LETTRE XIX.

DU ROI.

Cette lettre, quoiqu'auſſi de plus ancienne date que la précédente, n'a pu être placée qu'ici, à cauſe de pluſieurs réponſes précédentes qui doivent être enſembles.

MON CHER FRERE,

A Leutmeritz, le 10 Juillet, 1757.

NOUS avons depuis hier au ſoir un grand corps ennemi devant nous, qui ſe campe entre Wegſtadt & Schurzan. Je ne vous puis dire ſi c'eſt toute l'armée ou non. Ils ont détaché un grand corps vers Auch, que je crois fort de 4000 hommes. C'eſt à Tetſchen que l'on en voudra, à ce que je puis juger. Vous êtes à portée, & pouvez détacher un corps par derrière, ce que je ne ſaurois faire d'ici. Ainſi il ſera à propos de faire marcher auſſitôt un corps de 7000 ou de 8000 hommes, qui empêchera les entrepriſes de l'ennemi. Je ſuis, &c.

LETTRE XX.

DU PRINCE DE PRUSSE.

Qui est la réponse à cette lettre.

MON CHER FRERE, Au Camp de Leipa, le 13 Juillet, 1757.

LE chasseur est heureusement arrivé cette nuit avec la lettre du 10me. Le Général Winterfeld se mettra en marche avec 7 bataillons de dragons & 10 escadrons de hussars, aussitôt que le pain sera cuit. On dit que les chemins de Budissin sont fort mauvais, & que les canons n'y pourront passer, ainsi le Général Winterfeld marchera à Kamnitz, & il croit prévenir le corps qui, au dire de ses espions, veulent attaquer Tetschen & Pirna.

Je viens de recevoir une lettre du Général Kreutz, & une autre du Ministre Schlaberndorf, qui me mandent que l'ennemi avoit pris Landshut. Le Général Kreutz m'apprend, qu'il s'étoit retiré avec le bataillon à Schweidnitz; les forces de l'ennemi me sont inconnues. Le Général se rapporte à la lettre qu'il m'a écrite, & que je n'ai pas reçue. Demain les chariots, escortés de 2 bataillons, iront prendre à Zittau de la farine pour neuf jours. En cas que vous me commandiez de marcher, il faut que je le sache 36 heures auparavant, afin d'envoyer les chariots prendre le devant. J'ai maintenant encore 33 bataillons, 35 escadrons, & 15 escadrons de huf-

ſars avec moi. Je n'ai point eu de nouvelles de l'ennemi. Nous changerons de camp cette après-midi, pour boucher l'ouverture & n'occuper pas trop de terrain. Un trompette, que nous avons fait partir aujourd'hui avec le bagage du Général Treſkow & d'autres officiers priſonniers qui le deſirent, vient de s'en retourner. Son reçu étoit ſigné du Général Haddik, & daté de Neuſchloſs. Je ſuis, &c.

LETTRE XXI.

DU ROI.

Elle ne m'a été remiſe que le 22me.

MON CHER FRERE, Au Camp de Leipa, le 13 Juillet, 1757.

POUR vous mettre en état de faire un jugement de ce que nous avons à faire l'un & l'autre, il faut que je vous faſſe d'abord une peinture de notre état préſent.

Vous avez le Maréchal de Camp Daun contre vous, & Nadaſti eſt contre moi. Morotz vous peut prendre en flanc; Keil, s'il eſt détaché, marchera vraiſemblablement à Landſhut. De l'autre côté les Suedois aſſemblent un corps de 17000 hommes près de Stralſund.

Les François ſont entrés dans le pays de Heſſe. On m'écrit, que 8000 hommes en ont paſſé la We-

fer, qui feront fuivis de huit autres mille; ces 16000 hommes joindront, ce me femble, les troupes de l'Empire, pour faire leurs opérations dans le pays de Halberftadt & de Magdebourg.

Tous ces événemens fans doute ne font pas bons, mais il faut tâcher à bien exécuter ce que je vais vous dire. Pour vous, il faut que vous couvriez la Luface; car fuppofé que vous y manquiez, un effaim de troupes légeres ira par la Siléfie porter le fer & le feu jufqu'à Berlin, parce que je ne faurois les fécourir dans le temps. Je n'ai garde de vous ordonner la manière d'exécuter ce deffein. Tout cela eft difficile; confultez vos généraux les plus entendus, & choififfez toujours les meilleurs moyens fuivant les circonftances. Je ne vous préfcris rien, foit pour les poftes que vous avez à prendre, foit pour les marches que vous avez à faire.

Pour moi, j'ai pour but de tenir les montagnes de Saxe, pour couvrir mon magafin, pour avoir l'Elbe libre, & m'oppofer aux incurfions des François. Pour la Pomeranie, je renforcerai de 5000 hommes la garnifon de Stettin. Vous devez au plutôt poffible faire marcher le régiment de Bevern à Stettin. J'y envoye en même temps le régiment du Prince Maurice.

J'ajoute à cela la nouvelle que je viens de recevoir, que les François ont pris la ville d'Embden; & le Maréchal de Camp Lehwald m'écrivit, qu'il s'attendoit à tout moment à la reddition de Memel, parce que les Ruffes affiégent la ville. Apraxin fe re-

tranche près de Kauen; la flotte & les galeres en veulent aux côtes.

Que cela fait perdre courage! Il faut que nous redoublions maintenant nos efforts. Je ſuis d'avis qu'il faut attendre notre ſort d'une bataille déciſive, qui ſe doit faire au plutôt de l'un ou de l'autre côté. Si cela ne ſe fait, les deux armées ſeront perdues, avant que la campagne ſoit finie. Vous aurez ſans doute vu par ma dernière lettre de quelle manière je veux que les régimens ſoient incorporés. Vous avez les régimens de Manſheim & de Widerſheim, le bataillon de grénadiers de Kahlenberg, & ceux de Baer & de Diezelſky à votre diſpoſition. Je vous permets que les chefs choiſiſſent, d'entre les régimens de Saxe, les meilleurs enſeignes & ſergens pour les mettre dans les leurs.

En cas que le Maréchal de Camp Daun ſe campe avec toute l'armée vis-à-vis de moi, vous pouvez détacher 8 à 10 bataillons & les huſſars en Siléſie, & couvrir les montagnes, mais ſurtout la ville de Schweidnitz. On pourra envoyer, au cas de beſoin, de la farine pour un mois du magaſin de Dreſde. Vous en êtes pourvu maintenant juſqu'au 12^{me} Août, & l'on vous en peut fournir juſqu'au 12^{me} Septembre.

Les marches continuelles en reculant ne valent rien à la longue, vous manquerez toujours de fourrages, de pain & d'autres vivres, & vous perdrez autant par la déſertion que ſi vous euſſiez combattu

avec l'ennemi. Dans des conjonctures aussi déses-pérées que les nôtres, il faut choisir des moyens désespérés.

Apostille écrite de la main propre du Roi.

Il faut toujours vous tourner vers la grande armée; si elle détache un corps pour entrer en Silésie, faites la même chose; & en cas que l'armée se mette en marche vers la Silésie, & laisse un corps en Lusace, faites de même.

CORRESPONDANCE

ENTRE

LE ROI DE PRUSSE

ET

LE GENERAL FOUQUET.

LETTRES DU ROI DE PRUSSE ET DU GENERAL FOUQUET.

LETTRE I.

DU ROI.

Breslau, le 23 Décembre, 1758.

JE vous envoie, mon cher ami, l'obole de la veuve ; recevez-la d'aussi bon cœur que je vous l'ai destinée ; c'est un petit secours dont vous pouvez bien avoir besoin dans ces temps calamiteux.

Je vous envoie en même temps quelques réflexions, qui sont tout le fruit que j'ai recueilli de ma dernière campagne.

Selon les apparences, les quartiers d'hiver seront tranquilles : l'ennemi ne fait aucune démonstration de vouloir nous y troubler. Je ne crois pas qu'il en soit de même du prince Ferdinand.

Mais laiſſons l'avenir ſous le voile où la providence a voulu le cacher; et pour parler du préſent, ſoyez perſuadé de l'amitié et de l'eſtime que je vous conſerverai juſqu'à la fin de mes jours. Adieu.

FEDERIC.

REFLEXIONS ſur quelques changemens à introduire dans la façon de faire la guerre.

QU'IMPORTE de vivre, ſi on ne fait que végéter! Qu'importe de voir, ſi ce n'eſt que pour entaſſer des faits dans ſa mémoire! Qu'importe en un mot l'expérience, ſi elle n'eſt dirigée par la réflexion!

Végèce dit que la guerre doit être une étude, et la paix un exercice; et il a raiſon.

La penſée ſeule, ou, pour mieux m'expliquer, la faculté de combiner ſes idées, eſt ce qui diſtingue les hommes des bêtes de ſomme. Un mulet qui aurait fait dix campagnes ſous le prince Eugène, n'en ſerait pas meilleur tacticien; et il faut avouer, à la honte de l'humanité, que ſur l'article de cette pareſſeuſe ſtupidité, beaucoup de vieux officiers ne valent pas mieux que ce mulet. Suivre la routine du ſervice, s'occuper de ſa pâture et de ſon couvert, manger quand on mange, ſe battre quand tout le monde ſe bat, voilà ce qui, pour le grand nombre, s'appelle avoir fait campagne et être blanchi ſous le harnois.

De-là vient ce nombre de militaires rouillés dans

la

la médiocrité, et qui ne connaissent, ni ne s'embarrassent de connaître les causes de leurs triomphes ou de leurs défaites. Cependant ces causes sont très-réelles.

Le sévère critique, le judicieux et rigide Feuquières nous a montré, par la censure qu'il a faite des militaires de son temps, la route que nous devons tenir pour nous éclairer. Depuis son siècle, la guerre s'est raffinée; des usages nouveaux et meurtriers l'ont rendue plus difficile. Il est juste de les détailler, afin qu'ayant bien examiné le système de nos ennemis et les difficultés qu'il nous présente, nous choisissions des moyens propres pour les surmonter.

Je ne vous entretiendrai pas des projets de nos ennemis, fondés sur le nombre & la puissance de leurs alliés, dont la multitude devrait écraser, non-seulement la Prusse, mais tout prince qui seul voudrait leur résister. Il n'est pas besoin de vous faire remarquer la maxime qu'ils ont adoptée généralement, d'attirer par des diversions nos forces d'un côté, pour frapper un grand coup dans l'endroit où ils sont, sans y trouver aucune résistance; de se tenir sur la défensive vis-à-vis d'un corps qui est assez fort pour leur tenir tête, & d'employer la vigueur contre celui qui par sa faiblesse est obligé de céder.

Je ne vous rappelerai pas non plus la méthode dont je me suis servi pour me soutenir contre ce colosse qui menaçait de m'accabler: cette méthode, qui ne s'est trouvée bonne que par les fautes de mes ennemis, par leur lenteur qui a secondé mon

activité, par leur indolence à ne jamais profiter de l'occasion, ne doit pas être proposée pour modèle.

La loi impérieuse de la nécessité m'a obligé de donner beaucoup au hasard; la conduite d'un pilote qui se livre aux caprices du vent plus qu'aux indictions de sa boussole, ne peut jamais servir de règle.

Il est question de se faire une juste idée du système que les Autrichiens suivent dans cette guerre.

Je m'attache à eux comme à ceux de nos ennemis qui ont mis le plus d'art & de perfection dans ce métier. Je passe sous silence les Français, quoiqu'ils soient avisés & entendus, parce que leur inconséquence & leur esprit de légéreté renverse d'un jour à l'autre les avantages que leur habileté pourrait leur procurer. Quant aux Russes, ils sont aussi féroces qu'ineptes, & ils ne méritent pas qu'on les nomme.

Les changemens principaux que je remarque dans la conduite des généraux autrichiens pendant cette guerre, consistent dans leurs campemens, dans leurs marches, & dans cette prodigieuse artillerie, qui exécutée sans être soutenue d'une armée, serait presque suffisante pour détruire celle qui viendrait l'attaquer.

On a pris de bons camps dans les anciennes guerres, témoins ceux de Fribourg et de Nördlingen que M. de Merci occupa; témoin un camp que prit le prince Eugène, si je ne me trompe, sur l'Adige ou sur le Tesin, où il arrêta l'armée française commandée par M. de Villeroi; témoin le fameux camp de

Heilbron, celui de Sierk ſur la Moſelle, & d'autres que je n'ai pas beſoin de citer.

Mais que l'on examine ſi jamais généraux ont formé une ordonnance auſſi formidable que celle qui eſt aujourd'hui employée par les Autrichiens.

Où a-t-on vu quatre cents pièces de canon rangées ſur des hauteurs, avec l'avantage d'atteindre de loin & de pouvoir fournir un feu raſant.

Un camp autrichien offre un front redoutable, & les derrières en ſont remplis d'embuſcades. A la vérité, la grande ſupériorité du monde, qui leur permet de ſe mettre ſur pluſieurs lignes, ſans craindre d'être débordés, leur donne la facilité de fournir à tout; les troupes ne leur manquent pas.

Si nous deſcendons enſuite dans un plus grand détail, vous trouverez que les principes, ſur leſquels les généraux autrichiens font la guerre, ſont une ſuite d'une longue méditation.

Vous verrez de plus beaucoup d'art dans leur tactique, une circonſpection extrême dans le choix de leurs camps, une grande connaiſſance du terrein, des diſpoſitions ſoutenues, et une ſageſſe à ne rien entreprendre qu'avec une certitude auſſi grande de réuſſir, que la guerre permet de l'avoir.

Ne jamais ſe laiſſer forcer à ſe battre malgré ſoi, voilà la première maxime de tout général, et dont leur ſyſtème eſt la ſuite. De-là la recherche des camps forts ſur des hauteurs ou des montagnes. Du reſte, les Autrichiens n'ont rien qui leur ſoit particulier dans le choix des poſtes, ſinon qu'on ne les trouve

presque jamais dans une mauvaise situation, et qu'ils ont une attention particulière à se placer toujours dans des terreins inattaquables.

Leurs flancs sont constamment appuyés à des ravins, des précipices, des marais, des rivières, ou des villes ; mais où ils se distinguent le plus des anciens, c'est dans l'ordonnance qu'ils donnent à leurs troupes pour tirer parti de tous les avantages du terrein. Ils ont un soin extrême de placer chaque arme dans les lieux qui lui sont propres.

Ils ajoutent la ruse à tant d'art, et vous présentent souvent des corps de cavalerie, pour engager le général qui leur est opposé à faire de fausses dispositions. Cependant je me suis aperçu, dans plus d'une occasion, que toutes les fois qu'ils forment leur cavalerie en ligne contigue, leur intention n'est pas de la faire combattre, et qu'ils ne veulent s'en servir effectivement que lorsqu'ils la rangent en échiquier.

Remarquez encore, que si vous faites charger cette cavalerie au commencement de l'action, la vôtre la battra sûrement ; mais pour peu qu'elle la poursuive, elle donnera dans une embuscade d'infanterie, où elle sera détruite ; d'où il suit, qu'en attaquant cet ennemi dans un poste, il faut refuser sa cavalerie au commencement de l'action, et, s'il se peut, même la tenir hors du feu, pour l'employer suivant les circonstances, soit à réparer le combat, soit à profiter de la victoire par une vigoureuse poursuite.

Pendant cette guerre, l'armée autrichienne a tou-

jours été campée ſur trois lignes ſoutenues par cette prodigieuſe artillerie dont j'ai parlé.

La première ligne ſe forme au pied des collines, où le terrein eſt moins rude et deſcend en pente douce, en forme de glacis, du côté où l'ennemi peut aborder.

Cette méthode eſt ſage : c'eſt le fruit de l'expérience, qui montre qu'un feu raſant eſt plus deſtructif qu'un feu plongeant. De plus, le ſoldat, ſur la crête de cette eſpèce de glacis, a tout l'avantage de la hauteur, ſans en éprouver les inconvéniens. L'attaquant eſt découvert, et ne peut lui nuire par ſon feu ; au lieu qu'il peut le détruire avant que l'autre puiſſe l'approcher. De plus, ſi cette infanterie force celle qui l'attaque de plier, elle peut profiter de ſon avantage ; le terrein s'y prête et la ſeconde.

Au lieu que ſi elle ſe trouvait ſur un terrein trop élevé ou trop eſcarpé, elle n'oſerait en deſcendre, de peur de ſe rompre ; le feu qu'elle ferait de cette hauteur n'atteindrait pas l'attaquant partout ; en marchant avec vigueur, il ſe trouverait bientôt ſous ſon canon et ſous ſa mouſqueterie.

Les Autrichiens conſervent également cette poſition d'amphithéâtre à leur ſeconde ligne entrelacée de batteries ainſi que la première, et ils y placent des corps de cavalerie deſtinés à la ſoutenir.

Si l'ennemi qui attaque plie, la cavalerie eſt à portée de le charger. Si au contraire la première ligne eſt renverſée, l'ennemi qui avance trouve, après un rude combat d'infanterie, un poſte terrible

qu'il faut attaquer de nouveau : il eſt déſordonné par les charges précédentes et obligé de marcher à des gens frais, bien poſtés, et ſecondés par la nature du terrein.

La troiſième ligne, qui leur ſert en même temps de réſerve, eſt deſtinée à renforcer les poſtes où l'aſſaillant ſe propoſe de pénétrer.

Leurs flancs ſont garnis de canons comme une citadelle. Ils profitent de tous les petits ſaillans du terrein pour y mettre des pièces qui tirent en écharpe, afin d'avoir d'autant plus de feux croiſés. De ſorte que c'eſt la même choſe de donner l'aſſaut à une place dont les défenſes ne ſont pas ruinées, ou d'attaquer une armée qui s'eſt ainſi préparée dans ſon terrein.

Non contens de tant de précautions, les Autrichiens tâchent encore de couvrir leur front par des marais, des chemins creux, profonds et impraticables, des ruiſſeaux, en un mot, par des défilés. Enfin, ſans ſe fier abſolument aux appuis qu'ils ont donnés à leurs flancs, ils ont de gros détachemens ſur leur droite et ſur leur gauche, qu'ils font camper à deux mille pas de leurs ailes, ou environ, dans des lieux inabordables : leur objet eſt d'obſerver l'ennemi ; et s'il venait les attaquer inconſidérément, la grande armée lui pourrait tomber en flancs et à dos, et déranger ſes meſures de manière à l'obliger peut-être à ſe retirer après un premier effort infructueux.

Mais, dira-t-on, comment engager une affaire avec des gens ſi bien préparés ? Serait-ce donc que

çes troupes ſi ſouvent battues ſeraient devenues invincibles ? Non aſſurément, et je n'en conviendrai jamais ; cependant je ne conſeille à perſonne de prendre une réſolution précipitée, et d'aller inſulter une armée qui a ſu ſe préparer d'auſſi grands avantages.

Mais comme il eſt impoſſible à la longue, que pendant la durée d'une campagne tous les terreins ſe trouvent également avantageux, et que ceux qui ſont chargés du choix des poſtes ne commettent pas quelques fautes, j'approuve fort que l'on profite de ces occaſions ſans avoir égard au nombre, pourvu qu'on ait au-delà de la moitié du monde de ce qu'a l'ennemi.

Quant aux fautes qu'il peut commettre, et dont on peut profiter, elles ſont, lorſqu'il laiſſe quelques hauteurs devant ou à côté de ſon camp ſans les occuper ; ſi ſon flanc ne ſe trouve pas bien appuyé ; lorſqu'il place ſa cavalerie dans ſa première ligne ou qu'il détache loin de l'armée un des corps qui veillent ſur ſon aile ; lorſque les hauteurs où il eſt poſté ne ſont pas conſidérables, et ſurtout ſi aucun défilé n'empêche d'aller à lui ; dans ce cas, je propoſerai de ſe ſaiſir incontinent de ces hauteurs, et d'y placer autant d'artillerie qu'elles en peuvent contenir.

J'ai vu dans plus d'une occaſion que les Autrichiens, tant cavalerie qu'infanterie, ne réſiſtent point au canon ; mais il faut ou des hauteurs peu élevées, ou une plaine pour vous en ſervir utilement. Les bouches à feu et la mouſqueterie ne ſont point d'effet

du bas en haut ; et attaquer l'ennemi ſans les avantages du feu, c'eſt vouloir ſe battre contre des armes avec des bâtons : or cela eſt impoſſible.

Je reviens à l'attaque. Je conſeille de ſe propoſer un point, pour y faire un puiſſant effort, et de former pluſieurs lignes qui ſe ſoutiendront les unes les autres, étant probable que vos premières troupes ſeront repouſſées. Je ne ſuis abſolument point d'avis que l'on faſſe des attaques générales, parce qu'elles ſont trop dangereuſes ; au lieu qu'en n'engageant qu'une aile ou une ſection de l'armée, ſi elle eſt défaite, le gros vous reſte pour couvrir votre retraite ; et ainſi vous ne pouvez jamais être totalement battu.

De plus, il faut conſidérer, qu'en ne vous attachant qu'à une partie de l'armée ennemie, vous ne pouvez jamais perdre autant de monde qu'en rendant l'affaire générale, et que ſi vous réuſſiſſez, vous pouvez également détruire votre ennemi, s'il n'a pas un défilé trop près du champ de bataille, ou quelques corps de ſon armée à portée de protéger ſa retraite.

Il me paraît encore que vous pouvez employer la partie de vos troupes que vous refuſez à l'ennemi, à en faire parade, en lui feſant faire des mouvemens ſans ceſſe, afin de l'obliger à ne point quitter ſon poſte pour aller au ſecours de celui contre lequel vous faites effort ; et par-là cette partie de ſon armée que vous tenez en échec lui deviendra inutile.

Il arrivera peut être que l'ennemi s'affaiblira d'un côté pour en aller ſecourir un autre ; il faut, lorſque vous vous apercevez à temps de ce mouvement,

profiter de ce moment, ſi vous avez des troupes ſuffiſantes.

D'ailleurs ne rougiſſons point d'imiter ce qu'on trouve de bon dans la méthode de nos ennemis.

Les Romains en s'appropriant les armes avantageuſes des nations contre leſquelles ils avaient combattu, rendirent leurs troupes invincibles.

Cela poſé, on doit certainement adopter la façon de ſe camper des Autrichiens, ſe contenter en tout cas d'un front plus étroit pour gagner ſur la profondeur, et prendre un grand ſoin de bien placer et d'aſſurer ſes ailes.

Il faut ſe conformer au ſyſtème d'une nombreuſe artillerie, quelque embarraſſant qu'il ſoit. J'ai fait augmenter conſidérablement la nôtre : elle ſuppléera au défaut de notre infanterie, qui ne peut que dégénérer à meſure que la guerre devient plus longue et plus meurtrière. Ainſi prendre des meſures avec plus de juſteſſe et d'attention qu'on ne l'a fait autrefois, c'eſt ſe conformer à cet ancien principe de l'art, de ne jamais être obligé de combattre malgré ſoi.

Tant de difficultés pour attaquer l'ennemi dans ſon poſte, font naître l'idée de l'attaquer en marche, de profiter de ſes décampemens, et d'engager des affaires d'arrière-garde, à l'exemple de celle de Leuſe ou de celle de Senef.

Mais c'eſt à quoi les Autrichiens ont également pourvu, en ne feſant la guerre que dans des pays coupés ou fourrés, et en ſe préparant d'avance des chemins, ſoit à travers des forêts ou des terreins

marécageux, ou en suivant la route des vallées derrière les montagnes, qu'ils ont l'attention de faire garnir d'avance de forts détachemens; alors leurs nombreuses troupes légères vont se poster dans les bois et sur les cimes des montagnes, et par-là couvrent leur marche, masquent leurs mouvemens et leur procurent une entière sureté jusqu'à ce qu'ils aient atteint un nouveau camp, aussi avantageux que celui qu'ils viennent de quitter, et dans lequel on ne peut les attaquer sans imprudence.

Je dois à cette occasion vous faire remarquer qu'un des moyens, dont nos ennemis se servent, est de faire reconnaître d'avance le terrein qu'ils veulent occuper, par des ingénieurs de campagne, qui le lèvent, qui l'examinent; et ce n'est qu'après une mûre délibération que le terrein est choisi et que leur defense est réglée.

Les détachemens des Autrichiens sont forts; et ils en sont beaucoup: les plus faibles ne sont pas au-dessous de trois mille hommes.

Je leur en ai compté quelquefois cinq ou six, qui se trouvaient en même temps en campagne. Le nombre de leurs troupes hongroises est assez considérable. Si elles se trouvaient rassemblées, elles pourraient former un corps d'armée; de sorte que vous avez deux armées à combattre, la pesante et la légère.

Les officiers qu'ils emploient pour commander ces détachemens, sont d'une expérience consommée, surtout dans la connaissance du terrein.

Ils ſe campent ſouvent près de nos armées, mais avec l'utile circonſpection de ſe poſter ſur les cimes des montagnes, dans des forêts épaiſſes, ou derrière des doubles et triples défilés.

De cette eſpèce de repaire, ils envoient des partis qui agiſſent ſelon l'occaſion ; et les corps ne ſe montrent pas, à moins qu'ils ne trouvent le moment de tenter quelque coup. La force de ces détachemens leur permet de s'approcher de près de nos armées, même de les entourer ; et il eſt très-facheux de manquer du nombre égal de cette eſpèce de troupes.

Nos bataillons francs, formés de déſerteurs, mal composés et faibles, n'oſent le plus ſouvent ſe montrer devant eux. Nos généraux craignent de les aventurer en avant, de peur de les perdre, ce qui donne le moyen aux ennemis d'approcher de nos camps, de nous inquiéter et de nous alarmer nuit et jour.

A la fin nos officiers s'accoutument à ces échauffourées ; ils les mépriſent, et malheureuſement ils contractent l'habitude d'une ſécurité qui nous eſt devenue funeſte à Hochkirchen, où la plupart prirent pour une eſcarmouche de troupes légères et irregulières l'attaque que l'armée entière des Autrichiens fit à notre droite.

Je crois cependant, pour ne vous rien cacher, que M. de Daun pourrait ſe ſervir mieux qu'il ne le fait de ſon armée hongroiſe. Elle ne nous cauſe pas tout le mal qu'elle pourrait.

Pourquoi ces généraux détachés n'ont-ils rien tenté contre nos fourrages ? Pourquoi n'ont-ils point essayé d'emporter de mauvaises villes où nous avions nos dépôts de vivres ? Pourquoi n'ont-ils pas, dans toutes les occasions, entrepris d'intercepter nos convois ? Pourquoi, au lieu d'alarmer nos camps de nuit par de faibles détachemens, n'ont-ils pas tenté de les attaquer en force, et de prendre à dos notre seconde ligne ? ce qui les aurait menés à des objets bien autrement considérables, importans et décisifs pour le succès de la guerre.

Les Autrichiens sans doute manquent comme nous d'officiers entreprenans : les seuls cependant qui, parmi cette horde de gens armés et timides, méritent de parvenir aux grades de généraux.

Voilà en peu de mots l'idée des principes sur lesquels les Autrichiens font la guerre présente. Ils l'ont beaucoup perfectionnée ; mais cela même n'empêche pas qu'on ne puisse reprendre sur eux une entière supériorité. L'art dont ils se servent avec tant d'habileté pour se défendre nous fournit les moyens de les attaquer.

J'ai hasardé quelques idées sur la manière d'engager avec eux des combats. Je dois y ajouter deux choses, que je crois avoir omises.

La première est de bien appuyer le corps qui attaque ; autrement il serait pris en flanc, au lieu qu'il est principalement destiné à prendre celui de l'ennemi.

La seconde est une grande attention que doivent avoir les chefs des troupes, à ne leur point permettre

de ſe débander, ſurtout lorſqu'ils pouſſent l'ennemi; car dans de pareilles circonſtances, un faible corps de cavalerie qui tombe ſur elles, et qui les trouve déſordonnés, eſt en état de les détruire; mais quelques précautions que prenne un général, il reſte toujours beaucoup de haſards à courir dans l'attaque des poſtes difficiles et dans toutes les batailles.

La meilleure infanterie de l'univers peut être repouſſée et battue dans des lieux où elle a à combattre le terrein, l'ennemi et l'artillerie.

La nôtre, à préſent abâtardie par des pertes trop fréquentes, ne doit point être employée à des entrepriſes difficiles. Sa valeur intrinsèque n'eſt plus comparable à ce qu'elle était, et ce ſerait la mettre à de trop grandes épreuves que de la riſquer dans des attaques qui demandent une fermeté et une conſtance inébranlables.

Le ſort des états dépend ſouvent d'une affaire déciſive; autant doit-on l'engager ſi on y trouve ſes avantages, autant faut-il l'éviter, ſi le riſque que l'on y court ſurpaſſe le bien qu'on en eſpère.

Il y a plus d'un chemin à ſuivre, qui tous mènent au même but; on doit s'appliquer, ſi je ne me trompe, à détruire l'ennemi en détail. Qu'importe de quel moyen on ſe ſerve, pourvu que l'on gagne la ſupériorité.

L'ennemi fait nombre de détachemens; les généraux qui les mènent ne ſont pas toujours également prudens et circonſpects. Il faut ſe propoſer de ruiner ces détachemens l'un après l'autre; il ne faut point

traiter ces expéditions en bagatelles, mais y marcher en force, donner de bons coups de collier, et traiter ces petits combats aussi sérieusement que s'il s'agissait d'affaires décisives. L'avantage que vous retirerez si vous réussissez deux fois à écraser ces corps séparés, sera de réduire l'ennemi à les défendre : à force de circonspection, il se tiendra rassemblé, et vous fournira peut-être les occasions d'entreprendre avec succès sur la grande armée.

D'autres idées s'offrent encore à mon esprit. J'ose à peine les proposer dans les conjonctures présentes, où, accablés par le poids de toute l'Europe, et forcés de courir la poste avec des armées pour arriver à temps, soit pour défendre une frontière, soit pour voler au secours d'une autre province, nous sommes obligés de recevoir la loi de nos ennemis, au lieu de la leur donner, et de régler nos opérations sur les leurs.

Cependant comme les situations violentes ne sont pas de durée, et qu'un seul événement peut apporter de grands changemens dans les affaires, je crois devoir vous découvrir ma pensée sur la façon d'établir le théâtre de la guerre.

Tant que nous n'attirerons pas l'ennemi dans les plaines, nous ne devons pas nous flatter de remporter sur lui de grands avantages ; mais dès que nous pourrons le priver de ses montagnes, de ses forêts et des terreins coupés dont il tire un si grand parti, ses troupes ne pourront plus résister aux nôtres.

Mais où trouver ces plaines, me direz-vous ? Se-

ra-ce en Moravie, en Bohème, à Gœrlitz, à Zittau, à Freiberg ?

Je vous réponds que non ; mais que ces terreins ſe trouvent dans la Baſſe-Siléſie, et que l'ardeur inſatiable avec laquelle la cour de Vienne déſire de reconquérir ce duché, l'engagera tôt ou tard à y envoyer ſes armées. C'eſt alors, qu'obligés de quitter leurs poſtes, la force de leur ordonnance & l'attirail impoſant de leur artillerie ſe réduiront à peu de choſe. Ainſi, ſi au commencement d'une campagne les Autrichiens entrent dans la plaine, leur témérité pourra entraîner leur ruine, et dès-lors toutes les opérations des armées pruſſiennes, ſoit en Bohème, ſoit en Moravie, reuſſiront ſans peine.

C'eſt un expédient fâcheux, me direz-vous, que d'attirer l'ennemi dans ſon propre pays. J'en conviens ; cependant c'eſt l'unique, parce qu'il n'a pas plu à la nature de faire des plaines en Bohème & en Moravie, mais de les charger de bois & de montagnes. Il ne nous reſte donc qu'à choiſir ce terrein avantageux, ſans nous embarraſſer d'autre choſe.

Si je loue la tactique des Autrichiens, je ne peux que blâmer leurs projets de campagne & leur conduite dans les grandes parties de la guerre. Il n'eſt pas permis avec des forces auſſi ſupérieures, avec autant d'alliés que la cour de Vienne tient à ſa diſpoſition, d'en tirer d'auſſi minces avantages.

Je ne ſaurais aſſez m'étonner du peu de concert qui règne dans les opérations de tant d'armées, qui écraſeraient toutes les forces pruſſiennes, ſi elles ſe-

ſaient un effort général. Que de lenteur dans l'exécution de leurs projets ! Combien d'occaſions n'ont-ils pas laiſſé échapper ? En un mot, que de fautes énormes, auxquelles juſqu'à préſent nous devons notre ſalut.

Voilà tout le fruit que j'ai retiré de cette campagne. La vive empreinte de ces images m'a fourni les réflexions que je viens de vous communiquer. Je croirai le temps que j'ai mis à les recueillir utilement employé, ſi vous voulez les méditer, et me faire part de vos idées, qui vaudront mieux que les miennes.

A Breſlau, le 21 Décembre, 1758.

FEDERIC.

LETTRE II.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Leobſchütz, ce 2 Janvier, 1759.

SOUVENEZ-VOUS de vos bienfaits, et penſez que vous m'avez enrichi au-delà de mes déſirs. Pour comble de bontés, vous venez de me faire un préſent de deux mille écus : je vous en rends de très-humbles actions de grâces, & je tâcherai d'en faire le meilleur uſage pour votre ſervice.

Je juge, par les traits de généroſité de V. M., que ſes tréſors ſont inépuiſables. Tant mieux, je vous en félicite, et ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE III.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Leobſchütz, ce 2 Janvier, 1759.

IL eſt étonnant, il eſt même ſurnaturel de voir V. M. ſuffire à tant d'occupations différentes, et qui toutes ſont d'un détail infini; auſſi êtes-vous l'unique dans ce monde qui puiſſe y fournir.

Sans contredit celles de la guerre ſont les plus preſſantes et les plus néceſſaires; et je vois auſſi, par les réflexions que V. M. vient de faire ſur cet objet important, qu'elle l'a profondément médité.

Perſonne n'eſt plus capable que vous, Sire, de faire de ſolides réflexions; elles ſont le fruit de la grande expérience que vous avez acquiſe. Perſonne n'a ſoutenu des guerres comparables à celles que vous avez faites; l'hiſtoire ne préſente rien de tel, et quoique dans cette dernière campagne vous n'ayez point fait de conquêtes, les faits mémorables qui la caractériſent, l'activité que vous y avez déployée, et le courage avec lequel vous avez ſoutenu et repouſſé les puiſſances les plus formidables de l'Europe, vous immortaliſeront à jamais, et vous donnent le pas ſur tous les héros anciens et modernes.

La flatterie, Sire, n'eſt point de mon caractère; le monde entier vous rend juſtice.

Il femble, Sire, qu'en me communiquant vos réflexions fur la tactique et fur quelques parties de la guerre, V. M. approuve, ou plutôt m'ordonne de lui en dire mon fentiment : c'eft un maître qui veut fe faire inftruire par fon écolier.

J'obéis, et je me flatte de ne courir aucun rifque, puifque la fincérité de mes fentimens vous eft connue, auffi bien que mon attachement pour votre fervice, et mon zèle pour votre augufte perfonne.

Si la guerre continue, il faut efpérer que vous n'aurez plus autant d'armées ennemies fur les bras, et qu'il s'en détachera quelques parties. Si ce concert continue, naturellement nous devons fuccomber *.

Les remarques auxquelles V. M. a donné le plus d'attention, portent principalement fur trois points : 1°. La manière de camper des Autrichiens ; 2°. L'attaque de leur armée en marche ; 3°. Leur nombreufe artillerie.

Quant au premier point, qui eft celui des camps inabordables des Autrichiens, tant fur leur front que fur leurs flancs, je crois qu'il ne ferait à propos de les imiter, que lorfqu'on aurait pour objet de leur défendre un paffage, ou l'entrée d'un pays, de couvrir une place, ou d'éviter le combat, fuppofé que notre armée fût de beaucoup inférieure à la leur : autrement deux armées qui auraient le même objet, cour-

* Les craintes du général Fouquet furent auffi bien fondées que fes efpérances. L'impératrice de Ruffie Elifabeth mourut au mois de Janvier 1762, & le théâtre changea à l'avantage du roi.

raient risque de passer une campagne à ne rien faire de considerable; ce qui ne convient pas à nôtre situation *: & c'est certainement aussi ce qui n'arrivera pas; car il se fera des détachemens de part & d'autre, d'où il résultera dans la position des armées des changemens qui pourront occasionner des combats.

Je pense qu'un camp qui aurait ses ailes bien appuyées, de manière à ne pouvoir être tourné, et dont le front ferait une pente sans avantage réel de part ni d'autre; je pense, dis-je, qu'un pareil camp nous conviendrait. Une position semblable pourrait engager les Autrichiens à venir à nous, et nous donnerait la facilité de marcher à leur rencontre; il ne s'agirait alors que de trouver des camps dont les appuis étayeraient les ailes et les flancs.

Rien de plus solide, Sire, de mieux pensé, et de plus désirable, que d'attirer les ennemis dans la plaine.

* Fouquet ne trouvait pas la guerre défensive propre à la situation du roi. Il pensait qu'il lui convenait mieux de prévenir les ennemis à l'ouverture des campagnes, et de leur faire manquer, par des diversions, les avantages qu'ils avaient sur lui dans la manière redoubtable dont ils se défendent. Il connaissait la méthode des Autrichiens, qui avaient coutume d'attendre que leurs alliés fussent près, et d'épier toutes les occasions de mettre le roi à l'étroit; ce qui leur était aisé, vu la supériorité du nombre. La campagne de 1759 prouve combien la guerre défensive était funeste au roi. Cette méthode aurait pu avoir des suites encore plus fâcheuses pour lui, si ses ennemis avaient su profiter de leurs avantages, et si le roi n'avait pas trouvé, dans les ressources inépuisables de son génie, des moyens de se tirer des plus grands dangers.

Il eſt vrai que ce projet n'eſt praticable que par le ſacrifice d'une grande partie de votre pays ; mais d'un autre côté, cela pourrait nous conduire au but ; il ne ferait queſtion alors que de bien pourvoir les places frontières.

Je ne ſais ſi ma conjecture eſt juſte ; mais en examinant la conduite du général Daun dans la dernière campagne, je doute que vous réuſſiſſiez à faire ſortir ce vieux renard de ſes terriers, s'il conſerve le commandement de l'armée. Il s'eſt fait un ſyſtème tout oppoſé à votre projet.

Les batailles de Hohen-Friedberg et de Liſſa ſont toujours préſentes à la mémoire des Autrichiens *.

* Au commencement de la campagne de 1745, la maiſon d'Autriche & celle de Saxe ſon alliée ne ſe propoſaient rien moins que la conquête de la Siléſie. Le roi, bien informé de leurs deſſeins, affecte une timidité, dont il était bien éloigné, retire ſes détachemens des gorges des montagnes qui ſont en Bohème, et fait évacuer la Haute-Siléſie et le comté de Glatz, & répandre le bruit qu'il quitterait le camp de Schweidnitz à l'approche des ennemis, pour aller en occuper un plus ſûr entre Breſlau et Glogau. Le prince Charles de Lorraine, trompé par ces démonſtrations et ces faux rapports, entre en Siléſie ſans trouver d'obſtacles, & deſcend dans la plaine : c'eſt le moment que le roi ſaiſit pour l'attaquer ; il remporte la victoire la plus complette le 4 Juin, près de Hohen-Friedberg, & tranſporte le théâtre de la guerre en Bohème.

La bataille de Liſſa fournit un exemple pareil. Le roi ayant battu les Français à Roſbach, le 5 Novembre 1757, apprend que la Siléſie eſt inondée par la grande armée autrichienne, et que le général Nadaſti a fait ouvrir la tranchée devant Schweidnitz ; il vole au ſecours d'une province dont la conſervation lui était de la plus grande importance ; chemin feſant, il apprend que Schweidnitz s'eſt rendu, que le prince de Bevern, chargé de défendre la Sileſie, a été vaincu

Si votre projet peut avoir lieu, il nous conduira à deux choſes, qui ſont de céder à nos ennemis le premier pas et les marches, au lieu que nous les avons toujours prévenus par l'ouverture des campagnes.

Le ſecond point regarde l'attaque de leur armée en marche ; mais leurs marches, comme V. M. le remarque, ſont ſi bien conduites, & ſi exactement maſquées par la multitude de leurs troupes légères, qu'on ne doit guères ſe flatter de remporter des avantages réels dans une occaſion ſemblable.

Il en eſt de même de l'attaque de leurs poſtes, qui ſont également forts & inabordables ; ce ſerait y ſacrifier une infinité de monde, & le ſuccès en ſerait très-incertain.

Si le poſte eſt mauvais, ils l'abandonnent. C'eſt ce que nous avons vu pratiquer à pluſieurs de leurs généraux.

Malgré ces difficultés, il ſerait bien fâcheux qu'il

ſous les murs de Breſlau, et que cette capitale vient de capituler. Tant de malheurs ne l'ébranlent point ; il continue ſa marche, réſolu de combattre les Autrichiens plutôt que de leur abandonner la Siléſie. Il arrive à Parkwitz ſuivi de quinze mille hommes ; il y trouve les troupes que le maréchal de Lewald avait amenées de la Pruſſe, et celles qui étaient venues de Saxe ; il y recueille les débris de l'armée du prince de Bevern, la conſole, et lui propoſe ſa revanche. Enfin le 5 Decembre il marche aux ennemis, remporte la célèbre victoire de Liſſa, reprend Breſlau et Liegnitz, et force les Autrichiens d'évacuer la Siléſie, avec perte de plus de quarante mille hommes : ils n'y conſervèrent que Schweidnitz, que le roi fit bloquer pendant l'hiver, et dont il ſe rendit maître le 16 Avril de l'année ſuivante.

ne ſe préſentât pas dans le cours d'une campagne une occaſion de les trouver en défaut.

L'article de l'artillerie eſt le troiſième point, & ſans doute il eſt capitale. V. M. convient des faits ſuivans : que l'artillerie des Autrichiens eſt de beaucoup ſupérieure à la nôtre ; qu'elle eſt mieux ſervie, & qu'elle atteint de plus loin, par la bonté de la poudre & par la quantité qu'ils en employent dans la charge des pièces.

L'exécution de cette artillerie formidable a ſeule donné lieu aux remarques que V. M. a faite ſur la valeur intrinsèque de notre infanterie préſente.

Les Romains adoptèrent les épées de bonne trempe des Gaulois, & aſſervirent leurs vainqueurs. Suivons leur exemple, Sire, ainſi que vous l'avez réſolu : oppoſons artillerie à artillerie avec la proportion des artilleurs ; & vous ferez des régimens de votre armée autant de légions ſacrées de Thébains.

Il n'y a que cette ſupériorité d'artillerie, dont ils ont ſenti les effets, qui ait un peu rallenti leur ardeur naturelle. Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE IV.

DU ROI.

Breflau, ce 9 Janvier, 1759.

JE ne fuis pas auffi riche que vous le penfez, mon cher ami; mais à force d'induftrie & de reffources, j'ai trouvé des fonds pour la campagne prochaine, de manière que tout fera exactement payé d'ici à la fin de Février. J'ai partagé avec vous & une couple d'amis ce qui reftoit à ma difpofition; ainfi vous devez plutôt me comparer au pauvre Irus qu'à l'opulent Créfus.

Je vous remercie de votre réponfe aux réflexions militaires que je vous ai envoyées. Je penfe comme vous; mais il ne faut fonner mot de tout ceci.

Les Turcs remuent; ils ne refteront pas longtemps les bras croifés. Le roi d'Efpagne eft mourant.

Voilà de l'occupation pour ces lâches conjurés qui travaillent à me nuire.

Si les gens qui ne portent point de chapeaux fe tournent vers les Barbares, toute cette horde difparaîtra, & la Suède quittera par conféquent la partie; s'ils fe tournent vers nos infolens voifins, ils ne pourront pas s'oppofer vigoureufement à moi & aux circoncis en même temps; & fi par deffus tout cela

le roi d'Espagne meurt, la guerre s'allumera auſſitôt en Italie, & nos fols & étourdis compatriotes ſeront obligés de ſe brouiller avec leurs inſolens & fiers tyrans.

Tout cela empêche de former à préſent un plan d'opérations : il faut que le temps nous revèle ce qui doit arriver, & que l'on voie les meſures que prendront nos ennemis ; alors on pourra ſe déterminer ſur ce qu'il ſera convenable de faire. Adieu, mon cher ami, je vous ſouhaite ſanté & proſpérité dans cette nouvelle année. Je vous embraſſe de tout mon cœur, en vous aſſurant de ma tendreſſe & de mon eſtime qui ne finiront qu'avec ma vie.

FEDERIC.

VERS la fin de Mars 1759, le général Fouquet, voyant que les Autrichiens ſe renforçaient ſur les frontières de la Haute-Siléſie & cherchaient à pénétrer du côté de Zugmantel & de Weidenau, pour lui couper la communication de Neuſtadt et de Neiſs, ſe retira le 28 des environs de Leobſchütz, au-delà de la Hotzenplotz, & plaça ſon aile droite à Neuſtadt, ſa gauche vers Ober-Glogau, & ſon quartier général à Elſchnig.

De leur côté, les Autrichiens ſe reſſerrèrent en Bohème vers Landſhut, & le 25 Mars ils attaquèrent les poſtes avancés de l'armée du roi vers Schœmberg, Liebau & Landſhut.

Le roi qui était parti de Breslau dès le 23, pour établir son quartier général à Rahnstock, & qui craignait pour Glatz, envoya, par le conseil du général Fouquet, un détachement pour occuper les hauteurs d'Ober-et de Nieder-Eich entre Glatz & Wartha, tandis que lui-même fut camper près de Landshut.

Les lettres qui suivent contiennent les résultats de cette position.

LETTRE V.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Elschnig, le 2 Avril, 1759.

AU cas que les Autrichiens veuillent entreprendre le siège de Glatz, comme votre Majesté le présume, je crois certainement que le corps destiné à cette opération viendra de Grulisch & Nachod, & que le gros de l'armée se postera, pour couvrir le siège, près de Wünschelburg ou de Batzdorf, où il serait impossible de l'attaquer.

Dans ces circonstances il n'y aurait à mon avis rien de mieux à faire, que de détacher cinq ou six bataillons pour occuper les hauteurs près des villages Haut-et Bas-Eich entre Wartha & Glatz, dont le colonel Wreeden & le capitaine Winanco ont les plans.

Peut-être parviendrait-on par ce moyen à déconcerter les mefures des ennemis.

Tout eft encore tranquille ici; les frontières n'ont pas encore été franchies. Cependant l'on tranfporte continuellement de la farine & du fourrage à Hoff & à Troppau, & l'on dit que le général de Marfchal commandera le corps ennemi dans ces environs.

L. M. FOUQUET.

LETTRE VI.

DU ROI.

Buntzlau, ce 3 d'Avril, 1759.

J'AI pris, mon cher ami, tous les arrangemens que vous propofez. Ramin fera vers les trois heures après-midi à Wartha, & le général Seidlitz avec cinq régimens de cavalerie aux environs de Frankenftein, d'où il vous écrira, & par où nous pourrons avoir des nouvelles de tout ce qui s'eft paffé. Je ne crois pas que l'ennemi tente quelque chofe du côté de Landfhut, à moins que je ne m'affaibliffe trop.

A dire vrai, la faifon eft bien peu avancée pour agir; mais fi je parviens maintenant à prévenir les deffeins de l'ennemi, ce fera autant de gagné. Il refte à voir comment nous nous tirerons enfuite d'affaire. Les Français, les Autrichiens & les troupes

de l'Empire ont été chassés de la Franconie : le prince Ferdinand les poussera vivement. Cela nous donnera de la tranquillité pour notre droite ; reste à savoir comment la gauche s'en tirera.

Il faudra être bien alerte, & compasser tous nos mouvemens, pour ne point nous laisser prévenir, & aussi pour ne point nous découvrir mal à propos. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse. Quand cette chienne de vie finira-t-elle ?

FEDERIC.

LETTRE VII.

DU ROI.

Pokkain, ce 3 d'Avril, 1759.

IL me vient une idée dans la tête, que je vous communique, mon cher, telle qu'elle est née dans mon cerveau, pour voir s'il y aura moyen de l'exécuter.

La voici : vous voyez le nombre d'ennemis que j'ai sur les bras, & les forces qu'ils rassemblent ; ils diffèrent encore de m'attaquer, peut-être à cause que la saison n'est pas assez avancée ; cela me donne envie, s'il est possible, de déranger leurs projets, soit d'un côté, soit d'un autre.

Je ne puis rien opérer ici, à la vérité, je peux en chasser quelques-uns de leurs postes jusqu'à une cer-

taine diſtance, mais non pas détruire des magaſins* ; cela m'a donné l'idée d'agir en Haute-Siléſie, de ruiner leurs magaſins de Troppau & de Hoff, ſi cela eſt poſſible.

Je vous prie de m'en dire votre avis. Vous avez quinze bataillons : j'y en pourrais encore joindre ſix ou ſept, & quelques régimens de cavalerie. Mandez-moi ce que vous en penſez ; car je ne ſuis pas inſtruit du détail des Autrichiens de votre côté. Si cela pouvait ſe faire, nous gagnerions deux ou trois mois de repos de ce côté-là, ce qui ſeroit un grand article ; & nous vengerions certains affronts que j'ai encore ſur le cœur.

Votre réponſe déterminera mon parti, & cela pourra ſe faire bien vîte. Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe.

FEDERIC.

* Le projet du roi ne ſe bornait pas à détruire les magaſins ennemis de la Haute-Siléſie ; mais il allait juſqu'à ruiner tous les magaſins que les Autrichiens avaient formés le long des frontières.

Dès le mois de Février, le général Knoblauch commenca à exécuter ce projet en Thuringue.

Le général Woberſnow ruina les magaſins ruſſes à Poſen & le long de la Warthe ; le prince Henri le fit avec le plus grand ſuccès en Bohème & dans la Franconie, comme on le verra en détail dans les lettres ſuivantes.

LETTRE VIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Elſchnig, ce 4 d'Avril, 1759.

J'AI très-bien reçu la lettre de V. M. datée du 3 de ce mois.

Le général Ramin m'a donné avis qu'il ſe rendrait demain 5 à Wartha avec cinq bataillons.

J'ai écrit au colonel de Wreeden & au lieutenant-colonel d'O, touchant le poſte que doivent occuper ces cinq bataillons entre Wartha & Glatz près de Haut-et Bas-Eich, en leur marquant d'y faire les abatis & les retranchemens néceſſaires.

L'expulſion des troupes autrichiennes & de celles de l'Empire de la Franconie ſera bien favorable à l'aile droite de l'armée de V. M. à laquelle je ſouhaite tout le ſuccès poſſible.

Je crois que les Autrichiens ne ſe ſont tellement renforcés près de Landſhut, que dans la crainte que V. M. ne dérange leurs projets, en pénétrant en Bohême de ce côté-là. Si cela pouvait ſe faire actuellement que la campagne vient d'être ouverte, toute la ſuite de nos opérations s'en reſſentirait avantageuſement.

Selon les avis du lieutenant-colonel Saſs de Brieg, on a aperçu quelques Coſaques aux environs de

Wartenberg ſur les frontières de la Pologne. Tout eſt d'ailleurs tranquille dans nos quartiers.

L. M. FOUQUET.

LETTRE IX.

DU ROI.

Ce 6 d'Avril, 1759.

VOUS me faites une réponſe Normande, mon cher ami : je vous demande s'il y aurait quelque choſe à faire chez vous, & vous me renvoyez à une expédition du côté de Trautenau, où certes il n'y a pas grand choſe à faire.

Hé bien, quand je les aurai chaſſés de-là, qu'eſt-ce qu'il m'en reviendra, & où trouverai-je à vivre ? Ce pays eſt mangé, & juſqu'à préſent on y peut fourrager encore. Comment vivre, comment faire paſſer de la paille, de l'avoine, du foin, & tous les diables par ces maudites montagnes ? Voilà l'inconvénient, vous me ferez plaiſir de réſoudre cette difficulté.

Adieu, mon cher, je vous embraſſe.

FEDERIC.

LETTRE X.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Elſchnig, le 6 Avril, 1759.

LE projet qu'il a plu à V. M. de me communiquer par la lettre du 3 de ce mois, ne ſaurait être mieux conçû.

Cependant je n'ai pas voulu manquer de lui faire dans l'incluſe ci-jointe un rapport détaillé.

V. M. verra que le principal magaſin ſe trouve à Hoff; il n'y a que de petits entrepôts à Troppau & à Freudenthal.

Depuis que les Autrichiens ont établi un magaſin à Hoff, ils ont réuni leurs principales forces le long de l'Oppa.

Au cas que l'on voulût former quelque entrepriſe ſur ce magaſin, il faudrait forcer d'abord le paſſage de l'Oppa & enſuite celui de la Mora.

Pour l'exécuter, il ſerait néceſſaire de maſquer Troppau & Jægerndorf, & de pénétrer avec le corps près de Creutzendorf.

La première marche pourrait ſe faire environ juſqu'à Leobſchütz ou Bladen. Ils ne négligeront pas de rompre les ponts le long de l'Oppa, comme ils l'ont fait déjà près de Jægerndorf & dans d'autres endroits, & de prendre poſte de l'autre côté de l'Oppa ſur les hauteurs qui dominent cette contrée, pour nous diſputer le paſſage.

Ce paſſage ayant été forcé, on ne pourrait pas laiſſer Jægerndorf & Troppau derrière ſoi ; mais il ſerait néceſſaire de s'emparer de Troppau, & d'y mettre quelques bataillons pour couvrir la retraite.

Comme cette entrepriſe ne pourrait être exécutée que dans l'eſpace de quelques jours, il eſt à ſuppoſer que l'ennemi attaqué dans ſon centre, ſe replierait pour ſe poſter près de ſon magaſin de Hoff, & occuperait les hauteurs au-delà de la Mora près de Spakendorf, Heidenpültz & Herzogſwalde. Ce paſſage ſerait encore plus difficile à forcer que celui de l'Oppa, à cauſe de ſa ſituation & des hauteurs qui ſont au-delà de la Mora.

Il faut d'ailleurs conſidérer que le régiment de Bornſtædt ſerait obligé de reſter à Patſchkau, & celui de Jung-Brunſwick à Neuſtadt ; qu'il faudrait encore laiſſer garniſon à Leobſchütz & à Troppau ; de ſorte qu'à mon arrivée à la Mora, j'aurais quelques bataillons de moins, au lieu que l'ennemi peut conſerver toutes ſes forces réunies au-delà de ce fleuve.

Malgré cela, cette entrepriſe pourrait peut-être réuſſir, quoiqu'elle puiſſe plus aiſément encore manquer.

Telles ſont les obſervations qu'il a plu à V. M. de me demander ; mais comme elle connaît les paſſages de l'Oppa & de la Mora, & qu'elle en a des cartes très-détaillées, je lui ſoumets la déciſion de toute cette affaire, & j'attends ſes ordres.

LETTRE XI.

DU ROI.

Ce 8 d'Avril, 1759.

J'AI reçu, mon cher, votre réponse: je conviens que l'expédition est difficile & incertaine; mais d'un autre côté, je la trouve si nécessaire, que je ne saurais la negliger; il faut l'entreprendre pour ne pas se laisser mettre la corde au cou.

Je vous fournirai cinq bataillons & l'artillerie nécessaire ainsi que les pontons. Vous marquerez à Wendessen tout ce qu'il faut; il faut prendre le régiment de Bornstædt, de Mosel & de Brunswik, & toute la kyrielle avec vous. J'ai cinq régimens de cavalerie tout prêts, mais que vous ne pouvez employer que pour passer l'Oppa, pour bloquer Troppau & Jægerndorf, & qu'il ne faut point mener du côté de la Mora, où vous ne pourriez vous en servir. Treskow pourra aussi être de l'expédition, d'autant plus qu'elle sert à couvrir sa forteresse.

Dès que j'aurai réponse de Wendessen, je mettrai tout en branle; & dès que votre corps sera assemblé, vous n'avez qu'à opérer d'abord: car je vous dirai de plus, que dès que cela sera fini, je retirerai à moi les régimens que je vous envoie, ainsi que le canon que je vous prête, pour faire ici la même chose sur Nachod.

Vous avez vingt mille hommes vis-à-vis de vous;

nous en avons ici à peu-près autant. Si nous chassons ces gens-là & leurs dragons, si nous nous emparons de leurs vivres, Daun sera obligé de rechanger tout son plan ; voilà ce que nous voulons ; & d'ailleurs, de quelque côté qu'il se tourne alors, je serai en état de le suivre, ce que je ne saurais faire à présent, à moins de vouloir abandonner toute la Silésie.

Adieu, mon cher ami, faites tous vos arrangemens ; prompte réponse, & pour ce qui me regarde, je vous servirai de même avec la plus grande vigilance. Je vous embrasse,

FEDERIC.

LETTRE XII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Elschnig, ce 9 d'Avril, 1759.

LE capitaine de Wendessen m'a remis les ordres de vôtre Majesté touchant l'expédition de Hoff.

Ces ordres seront suivis, Sire.

Cependant comme il y a deux rivières à passer, savoir l'Oppa & la Mora, & comme pendant qu'on y jetera les ponts, le corps ennemi se postera infailliblement au-delà de ces rivières pour nous en disputer le passage, V. M. voudra bien me faire la grâce de considérer qu'y ayant déjà tant de difficultés à passer l'Oppa, par les raisons alléguées dans ma lettre précé-

dente, il fera prefque impoffible de pénétrer jufqu'à Hoff, ce qui eft pourtant l'effentiel.

Si ces difficultés fefaient échouer cette entreprife, & que le corps fût obligé de fe retirer, il pourrait en réfulter de fâcheufes fuites pour toute la campagne prochaine.

On peut prendre du pain pour neuf jours & du fourrage pour trois.

Mais comme les vivres font confumés depuis l'Autriche jufqu'à Hoff, & qu'il y a peu de bêtes de fomme dans ce pays, il fera difficile de procurer dans la fuite le fourrage néceffaire au corps.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XIII.

DU ROI.

Ce 10 d'Avril, 1759.

JE vous envoie, mon cher ami, feize canons, dix-huit pontons, quatre bataillons, & quatre régimens de cavalerie, tout cela fera le 13 à Neifs, & le 15 au plus tard chez vous.

J'ai donné ordre à Trefkow de vous fournir fix obus, &, fi vous le voulez, quelques mortiers.

Je penfe comme vous à toutes les difficultés que vous rencontrerez dans votre chemin. Les hafards décideront de l'exécution; mais je fuis forcé par les conjonctures de me prêter à bien des chofes qui dans d'autres temps me répugneraient beaucoup.

Il faut eſſayer l'affaire : ſi elle ne réuſſit qu'en partie, ce ſera toujours un avantage qui dérangera nos ennemis ; ſi elle réuſſit tout-à-fait, ce ſera admirable.

Je ne me flatte de rien, & j'attends tranquillement ce que le haſard décidera de l'entrepriſe, ſûr que vous ne négligerez rien, & que ce ne ſera pas votre faute ſi elle ne réuſſit pas. Grand & Bülow vont avec ce corps ; vous aurez ſoin d'attirer à vous les régimens de Bornſtædt & de Moſel.

Je vous dirai que, ſi vous êtes heureux, je vous redemanderai immédiatement après l'expédition finie, la cavalerie, les quatre bataillons de Bülow, & ſix canons, parce qu'alors je me propoſe de tenter ici la même entrepriſe ſur Nachod & Braunau, pour délivrer toutes les frontières de Siléſie de corps ſi fort à portée d'entreprendre ; de ſorte que ſi tout cela réuſſit, je pourrai me tourner avec mon armée ſans craindre, ſoit contre les Ruſſes, ſoit contre Leopoldus*.

Vous comprenez donc que ce m'eſt une néceſſité de prendre ces partis haſardeux, ſans quoi je ſuccombe & ſuis ruiné avant la moitié de la campagne.

Adieu, mon cher ami, je vous ſouhaite toute ſorte de bonheur ; je vous embraſſe, & ſuis tout à vous.

FEDERIC.

* Le maréchal Daun.

P. S. Daun veut agir au commencement de Mai; il nous reste vingt jours; si nous les employons bien, toute la frontière sera nettoyée.

LETTRE XIV.

DU GENERAL FOUQUET.

Elschnig, ce 11 d'Avril, 1759.

AINSI soit, Sire, selon votre volonté, soyez persuadé que nous entreprendrons courageusement, sans même nous flatter de réussir.

Vous aviez d'abord destiné sept bataillons, Sire, ensuite cinq, reste à présent quatre; il n'y a surement rien de trop en infanterie.

Voici mon plan en abrégé. Je laisse un bataillon avec un escadron d'houzards de Seidlitz à Neustadt, où j'ai quelque farine & fourrage; un autre avec un semblable escadron à Leobschütz, où je compte en cas de besoin conduire pour trois jours d'avoine pour tout le corps.

Le lieutenant-général de Seidlitz avec sa cavalerie, deux ou trois bataillons, & deux escadrons de houzards, conduira l'entreprise de Troppau.

Le lieutenant-général de Treskow aura l'avant-garde consistant en six bataillons, six escadrons de houzards de Werner, & six escadrons de dragons de Bayreuth.

100372

Je conduirai le reste du corps, le tout sous le voile de la fortune.

L'expédition faite, nous retournerons aussi promptement que nous serons allés.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XV.

DU ROI.

Landshut, ce 12 d'Avril, 1759.

JE vous ai envoyé tout ce que j'ai pu, mon cher ami; vous aurez deux bataillons de Neiss, deux de Bórnstædt, & quatre que je vous envoie. Mon détachement de Glatz m'a affaibli de sorte qu'avec prudence je ne pouvais vous rien envoyer de plus. J'ai ici ce gros corps vis-à-vis de moi, & pour lui donner le change, je me suis avancé ici avec tout mon monde, où j'attendrai tranquillement quelle sera votre fortune: si elle est bonne, comme je le souhaite & l'espère, je pourrai ensuite, avec votre secours, nettoyer cette frontière ci; mais si cela ne réussit qu'en partie, je serai obligé de prendre mes mesures en conséquence.

Le prince Ferdinand continue à faire des progrès de son côté; ainsi si tout prospère, nous aurons les coudées franches pour l'ouverture de la campagne, ou les choses deviendront plus difficiles & plus sérieuses.

Adieu, mon cher, je vous embraſſe de tout mon cœur, vous ſouhaitant mille proſpérités, & eſpérant d'entendre bientôt de bonnes nouvelles de votre part.

FEDERIC.

LETTRE XVI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Elſchnig, ce 15 d'Avril, 1759.

J'AI réuni ce ſoir le corps de cette contrée, comptant me mettre en marche demain matin, le 16, pour l'expédition dont il a plu à V. M. de me charger. N'ayant point d'obus, j'ai fait venir de Neiſs deux mortiers de cinquante livres.

Les Autrichiens ont paſſé la rivière avec quelques bataillons & occupé Bleiſchwitz, Peterwitz & pluſieurs autres villages en-deçà de l'Oppa.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XVII.

DU ROI.

Landſhut, ce 16 d'Avril, 1759.

NOS ennemis, mon cher ami, ne s'attendent à rien moins qu'à ce qui va arriver; je leur donne ici toutes les jalouſies dont je ſuis capable.

Des régimens qui marchaient vers la Haute-Siléſie, ſont retournés à Kœnigſgrætz; en un mot, je vous ſeconde de tout mon pouvoir.

Mon frère Henri doit être entré aujourd'hui en Bohème pour y faire ravage. Je tiens la groſſe maſſe en ſuſpens; et je me flatte que votre habileté, jointe à la ſécurité de l'ennemi, vous procurera les ſuccès les plus brillans.

Adieu, mon cher, je vous embraſſe.

FEDERIC.

LETTRE XVIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Troppau, le 17 d'Avril, 1759.

Le corps entier a paſſé aujourd'hui l'Oppa à Kreutzendorf et à Dirſchkowitz, et la cavalerie a tâché de renfermer Troppau.

Les troupes d'ulans et de pandoures qui ſe font voir ça et là, n'ont pas fait de réſiſtance.

La garniſon de Troppau, compoſée de trois bataillons d'infanterie hongroiſe et de pandoures, a pris la fuite du côté de Grætz deux heures avant notre arrivée, ne l'ayant pas appriſe plutôt.

La cavalerie de notre avant-garde l'a rejointe; mais l'infanterie n'ayant pu la ſuivre aſſez tôt, on n'a fait priſonniers que deux capitaines, deux lieutenans et deux cents-onze ſoldats. Il y en a eu beaucoup de tués ſans aucune perte de notre part,

Demain le corps continuera ſa marche, et nous ferons tout notre poſſible pour nous rendre maîtres du magaſin.

Le lieutenant-général de Seidlitz demeurera ici avec la cavalerie.

L'ennemi s'étant retiré de tous côtés, il eſt à préſumer qu'il ſe ſera poſté ſur les hauteurs au-delà de la Mora, où il eſt impoſſible de l'attaquer, comme le fait votre Majeſté.

Si cela eſt, je ſerai obligé de m'en retourner faute de vivres, puiſque nous n'avons trouvé ici aucun magaſin, et que le corps n'a de fourrage que pour trois jours.

L. M[r]. FOUQUET.

LETTRE XIX.

DU ROI.

Landſhut, ce 20 d'Avril, 1759.

J'AI reçu votre rapport du 17 de ce mois, et j'ai été charmé d'apprendre que votre expédition a ſi bien réuſſi juſques-là; je ſuis ſeulement fâché que vous n'ayez pas encore trouvé de magaſin.

Cependant je ſais certainement qu'il y en a de conſidérables à Jægerndorf, vu que ce lieu a gardé la neutralité. Vous pouvez toutefois les prendre et les faire conduire à Neiſs, pour profiter du moins de quelque choſe, ſi on ne vous en permet pas da-

vantage,

Si vouz pouvez pouffer les ennemis dans les montagnes, vouz trouverez çà et là des occafions de faire des prifonniers. Au refte, je vous envoie un court extrait de l'expédition favorable de mon frère en Bohème. Je fuis votre affectionné roi.

FEDERIC.

P. S. S'il plaifait au ciel que vos gens de vis-à-vis fiffent quelques fottifes, peut-être auriez-vous occafion d'en profiter.

EXTRAIT de l'expédition du Prince Henri de Pruffe en Bohème.

De Linay, ce 17 Avril, 1759.

LE prince arriva le 15 au camp de Hellendorf: les hauteurs derrière Peterfwald étaient occupées par mille hommes de pandoures et d'infanterie hongroife poftés derrière un abatis confidérable.

Après que les bataillons francs les eurent chaffés, une partie de notre avant-garde arriva le même foir à Auffig, & l'autre à Tœplitz; on détruifit la farine et le dépôt de fourrage que l'ennemi avait abandonné.

On marcha le 16 à Lipay, et on s'empara du magafin de Lowofitz et de Leutmeritz, où l'on a trouvé beaucoup de farine. L'on fit brûler tous les bateaux fur l'Elbe, & un corps pouffé en avant s'empara du dépôt que l'ennemi avait abandonné à Budyn.

Le général Hulfen marcha le 15, fuivant la difpofition faite, fur Bafberg. L'ennemi a été tourné par notre cavalerie qui a paffé par Brefnitz. Les deux régimens Autrichiens d'Andlau & de Kœnigfek ont voulu maintenir leur pofte; mais le lieutenant-colonel Belling et les régimens du corps ont donné fur les pandoures, et le général Renard, cinquante officiers et deux mille hommes ont été faits prifonniers; on a pris deux étendards, deux drapeaux & trois canons. Nous n'avons eu tout enfemble en tués et bleffés que foixante-fix hommes. L'ennemi a laiffé au-delà de deux cents morts fur la place.

Le général-major Afcherfleben s'eft emparé du magafin de Saatz. En calculant enfemble tout ce que nous avons pris en fourrage et farine, on peut en former un magafin confidérable.

Nous apprenons dans le moment qu'on a trouvé à Libochowitz un magafin d'avoine confidérable, où l'on a fait quatorze prifonniers du régiment de Schmertzing. Nous avons brûlé tous les ponts fur l'Eger & détruit tous les magafins le long de cette rivière. Nous apprenons dans l'inftant qu'on a trouvé mille tonneaux de farine à Worwizfchan.

LETTRE XX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Kunzendorf, ce 18 Avril, 1759.

POUR continuer mon rapport d'hier, j'annonce à V. M. que le corps est arrivé aujourd'hui sans obstacle à Hartau près de la Mora, où le pont était rompu

L'ennemi, comme je l'avais supposé, s'était posté sur les hauteurs au-delà de la rivière entre Hertzogswalde et Heidenpiltsch.

Ayant passé la Mora pour reconnaître sa situation, je l'ai vu rangé sur deux lignes, entre lesquelles s'en avança une troisième. La cavalerie couvrait les ailes.

J'examinai si on ne pourrait le prendre en flanc sur le chemin de Bautsch ; mais ce projet ne pouvait pas non plus être exécuté à cause des hauteurs et des ravines qu'on trouve dans cette contrée.

Selon le rapport des déserteurs, le général de Ville lui-même défend avec un corps de troupes le passage de Bautsch ; un troisième corps est posté dans les bois à notre droite près de Spakendorf : il a rompu les ponts & fait des abatis.

Ne pouvant donc rien entreprendre ici, & n'ayant plus de fourrage que pour deux jours, je commencerai demain la retraite.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XXI.

DU ROI.

Landshut, ce 20 Avril, 1759.

VOTRE rapport du 18 n'est pas autrement satisfesant. Vous me mandez que vous n'avez pu pousser l'ennemi que jusqu'aux bords de la Mora. Peut-être sera-t-il assez hardi pour vous suivre, quand vous vous mettrez en marche. En ce cas, vous auriez sans doute l'occasion de lui jouer un joli tour, qui répondrait peut-être à tous nos souhaits. Je suis votre bien affectionné roi.

FEDERIC.

P. S. Tout ne peut pas réussir à nos souhaits, mon ami. Cependant il faut tenter la fortune. Quelquefois on la trouve lorsqu'on s'y attend le moins; quelquefois aussi la drôlesse trop volage nous plante-là après nous avoir fait ses perfides agaceries.

LETTRE XXII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Troppau, le 20 Avril, 1759.

COMME il m'a été impossible d'attaquer les Autrichiens dans leur poste au-delà de la Mora, ainsi que j'ai eu l'honneur de le mander à V. M. je me suis retiré hier avec mon corps jusqu'ici.

Les Autrichiens ſe mirent en marche en même temps que moi. Je les ai vu moi-même marcher en deux colonnes vers Hoff, ſans doute dans le deſſein d'y mieux couvrir leur magaſin.

Selon le rapport des déſerteurs, le général Marſchall eſt arrivé avant-hier après-midi auprès du corps, et en a pris le commandement.

Les quatre régimens de cavalerie et les quatre bataillons de Münchow et de Lindſtædt, de même que les huit pontons et la moitié de la groſſe artillerie, qu'il a plu à V. M. de m'envoyer, ſont partis aujourd'hui d'ici ſous les ordres du lieutenant-général de Seidlitz, pour ſe rendre au corps d'armée de V. M. Ils arriveront aujourd'hui jusqu'à Leobſchütz & demain juſqu'à Zültz.

Je laiſſe repoſer aujourd'hui mes troupes ici; mais le manque de vivres m'oblige à ſuivre moi-même demain. Le reſte de la groſſe artillerie qui appartient à l'armée de V. M. je l'enverrai demain au lieutenant-général de Seidlitz.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XXIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Leobſchütz, ce 21 d'Avril, 1759.

EN arrivant ici je viens de recevoir la lettre de V. M. en date du 20 de ce mois.

Je vous félicite, Sire, du coup excellent que le prince Henri vient de faire en Bohème, et suis mortifié de n'avoir point trouvé moyen de pouvoir exécuter le projet principal, et ruiner quelques magasins.

J'ai détaché, en marchant de Leobschütz à Troppau, un parti de trois cents hommes à Jægerndorf; mais ils n'y ont point trouvé de magasin ; ils ont seulement détruit et ruiné les chaussées et les palissades, ce qu'on a fait aussi à Troppau.

Dans ce dernier lieu, je n'ai trouvé que quarante tonneaux de farine, qu'on a fait cuire d'abord.

Tandis que le corps du prince Henri a eu le bonheur de trouver divers magasins, nous avons été obligés de nous en retourner faute de vivres ; et si nous avions pu remédier à ce besoin, nous serions encore aux bords de la Mora.

Nous n'avons pas eu un grain de fourrage en arrivant à Leobschütz.

En tout nous avons fait prisonniers deux capitaines, trois lieutenans, et deux cents soixante-un soldats, n'ayant de notre côté que deux hommes de tués et dix de blessés.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XXIV.

DU ROI.

Landſhut, ce 22 d'Avril, 1759.

IL faut, mon cher, vous mettre au fait de notre ſituation actuelle.

Mon frère Henri a chaſſé tout ce qu'il a trouvé d'ennemis devant lui ; il a enlevé de gros magaſins aux Autrichiens, &c.

Cela a tellement dérangé les projets du général béni du pape * qu'il a détaché Harſch avec ſeize bataillons vers Leutmeritz.

Mon frère va marcher à préſent ſur les troupes des Cercles vers Bamberg ; & nous, quoique ma poſition m'empêche de faire grand'choſe, je crois que, tout bien compté, nous pourrions faire une excurſion, & chaſſer les Autrichiens de Nachod & de Braunau. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en penſez ; & ſi vous êtes de mon avis, il faudra, mon cher, que vous me ſecondiez dans cette entrepriſe, à laquelle je ne puis employer que vous principalement.

Prompte réponſe. Adieu, mon cher.

FEDERIC.

* Le général comte Daun, qui avait reçu au mois de Janvier 1759, du pape Clément XIII., un chapeau et un glaive bénis, eſt ſouvent déſigné dans les lettres du roi par les noms de *général béni du pape, homme à toque papale, créature bénite.*

LETTRE XXV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Leobſchütz, ce 23 d'Avril, 1759.

LA gracieuſe lettre de V. M. du 22 de ce mois, me fait entrevoir le deſſein qu'elle a de chaſſer les Autrichiens des environs de Nachod et de Braunau, en m'ordonnant d'en dire mes ſentimens.

Selon les indices du lieutenant-colonel d'O, il doit y avoir aux environs de Braunau douze mille hommes.

Je crois donc que ſi V. M. pouvait marcher de Landſhut ſur Friedland et Braunau, en feſant garder à ſes flancs les chemins qui conduiſent de Trautenau, Starckſtadt et de Politz, l'on pourrait ſe rendre maître de ce corps, ſi en même temps je marchais vers Braunau par Wünſchelbourg, pour le prendre de ce côté, où il ne lui reſterait d'autre iſſue que les chemins qui vont de Wernerſdorf et de Ditterſbach à Starckſtadt, et de Weckerſdorf à Politz.

Ceci fait, Sire, il ne tiendra qu'à V. M. d'aller par Politz ou Starckſtadt vers Nachod, pendant que je marcherai par Reinerts & Levin, où je rebrouſſerai chemin ſelon les circonſtances, & comme V. M. le jugera à propos.

Tout ceci dépendra le l'ordre de V. M. & il ne s'agirait que de compaſſer les jours de marche, pour

ſe rendre en même temps de côté & d'autre vers ce corps de Braunau.

Selon les avis que j'ai reçu, Sire (avis confirmés par tous les déſerteurs), le corps de de Ville conſiſte en trente-ſept bataillons, ſix régimens de dragons, un régiment de houzards, 3000 pandoures et deux poulks d'ulans, qui montent à 30000 hommes.

Tout ce corps ſe trouvait encore avant-hier devant Hoff au camp près de Maywalde. Depuis hier après-midi ils ont pouſſé en avant toutes leurs troupes légères & des dragons, qui ſe ſont fourrés dans le bois entre ici & Jægerndorf, & ont pouſſé juſqu'à Zuckmantel.

J'ai renvoyé à votre Majeſté les régimens de Münchow et de Landſtædt; celui de Moſel eſt retourné à Neiſs; il me reſte avec la garniſon de Neuſtadt dix-ſept bataillons & le bataillon franc de Lüderitz.

Si V. M. m'ordonne de marcher, il faut que j'abandonne toute cette partie, en ne laiſſant que deux bataillons avec un eſcadron de houzards à Patſchkau. En marchant à Wünſchelbourg, je placerai trois bataillons à Schwedelſdorf ou Reinerts, pour occuper cette trouée. Avec les douze bataillons reſtans je pourrais être à Wünſchelbourg en cinq jours de bonne marche; ſi les chemins ſont mauvais, il m'en faut ſix, & deux de repos fait huit jours.

Diſpoſez, Sire, de votre très-humble, &c.

L. M. FOUQUET.

P. S. Des dix canons neufs, que V. M. me deftinait, je n'en ai eu que fix, & on m'écrit de Breflau que les quatre autres font envoyés à votre Majefté.

LETTRE XXVI.

DU ROI.

Landfhut, ce 25 Avril, 1759.

J'AI reçu votre réponfe, mon cher ami; depuis que je vous ai écrit, les chofes ont changé, en ce que Beck, qui était à Bergitz & à Braunau, eft marché en hâte vers Prague avec fon corps; de forte qu'il ne fe trouve que peu de troupes dans ces environs. Cependant fi nous tournons Braunau, Politz & Nachod, nous obligerons Laudon à faire de grands mouvemens, & peut-être le rejeterons-nous en arrière, après quoi nous fommes les maîtres de nous en retourner. Si vous m'amenez trois bataillons, deux de Mofel, & un encore, ce fera autant qu'il en faudra.

J'en ai quatre à Franckenftein, quatre à Wartha, Arnheim à Glatz; voilà tout ce qu'il faut avec le Noble.

Le régiment de dragons de Würtemberg & cinq efcadrons de Nœhring pourront vous joindre. A préfent il eft impoffible de paffer par les chemins de Gerfdorf & de Tannhaufen; mais dans fept ou huit jours ils fe remettront.

Je fuis d'opinion alors, que fi vous envoyez deux

bataillons cotre Braunau, tandis que nous viendrons par St. Jean, cela ſera ſuffiſant pour chaſſer un millier de pandoures, & que vous marchiez droit ſur Nachod; ceux de Braunau tourneront alors le poſte de Bergitz, & pourront aller juſqu'à Politz; cela nous procurera des priſonniers & attirera l'attention de l'ennemi vers ces côtés-ci, tandis que mon frère battra les troupes de l'Empire.

On a pris & ruiné en Bohème des magaſins de toute eſpèce, pour fournir pendant ſept mois une armée de cinquante mille hommes.

Treſkow pourra vous remplacer pendant votre expédition, & cela fait, nous nous tiendrons tranquilles, en attendant l'événement.

Adieu, mon cher, je vous embraſſe.

FEDERIC.

P. S. Votre artillerie, mon cher, doit être de trente canons de douze livres & deux obus; il y a encore dix obus à Glatz, faites-en tranſporter quelques-uns à Neiſs, pour les avoir à votre portée en cas de beſoin.

LETTRE XXVII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Leuber, ce 28 Avril, 1759.

TOUT le corps du général de Ville s'étant avancé hier juſqu'au-delà de Bladen, je me ſuis vu par là

dans l'impossibilité de faire venir les convois nécessaires de Cosel : j'ai été obligé de repasser la Hotzenplotz, & de me poster avec mon corps d'armée aux environs de Neustadt, pour continuer à observer les mouvemens des ennemis, sur-tout ayant détaché les quatre régimens de cavalerie, deux régimens d'infanterie à l'armée de V. M. le régiment de Mosel à Neiss, & le bataillon franc de Lüderitz à Polnischwetta.

Le corps de de Ville a consisté jusqu'à présent en trente-sept bataillons ; mais selon le rapport de quelques déserteurs, il a été renforcé par six bataillons de la garnison d'Ollmütz : ce que néanmoins je ne saurais affirmer avec certitude. Je suis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XXVIII.

DU ROI.

Le 25 Avril, 1759.

MON cher général, j'ai appris par votre rapport du 25 que le corps de de Ville est marché plus en avant ; vous avez donc très-bien fait en vous retirant à Neustadt. Selon toutes les apparences, il y aura quelque chose à faire de ce côté-là. Je regarde comme mon devoir de tenter au moins la possibilité ; & quoiqu'on ne puisse dire à quel degré de fortune la chose réussira, il faut néanmoins la tenter.

Je vous dirai donc quel eſt mon deſſein. Outre les quatre bataillons que vous avez avec vous, je vous joindrai avec ſix autres bataillons, en y ajoutant encore les deux bataillons de Neiſs. Après nous tomberons ſur ces gens-là pour chercher fortune; du moins nous les rechaſſerons dans les montagnes.

Le 29 de ce mois tout cela pourra être arrivé à Neiſs, & moi je me rendrai auprès de vous le 30. Je crois que vous avez encore les pontons; vous n'avez donc qu'à faire vos arrangemens à l'égard des chemins, comment & en combien de colonnes nous pourrons marcher droit à Bladen où l'ennemi s'eſt poſté Sans doute vous aurez une petite carte de ce terrein, vu que vous y avez été ſi long-temps.

Le projet que je m'étais propoſé ici, n'aurait pas trop bien réuſſi, & c'eſt pourquoi nous le tenterons de votre côté.

Je ſuis votre affectionné roi,

FEDERIC.

LETTRE XXIX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Leuber, ce 26 Avril, 1759.

LA lettre de V. M. du 25 courant m'a été remiſe en mains propres, & j'attends les ordres ultérieures de V. M. à ce ſujet.

Le paſſage de la Hotzenplotz s'eſt exécuté hier

ſans avoir été inquiété par les partis autrichiens. Mais vers les cinq heures du ſoir, le major de Roſenbuſch, commandant deux eſcadrons d'houzards, a été attaqué dans le village de Deutſch-Raſſelwitz ſitué ſur le rivage de la Hotzenplotz, où j'avais paſſé, par un corps de huit cents ulans qui l'ont mis en déroute. On envoya auſſi-tôt à leur ſecours deux autres eſcadrons qui chaſſèrent entièrement ce détachement ennemi, & s'emparèrent de nouveau de Deutſch-Raſſelwitz. Cependant à ces deux premiers eſcadrons manquent le major de Roſenbuſch, le capitaine de Pannewitz, le lieutenant Winter, & quatre-vingt-ſix houzards, qui probablement ſeront faits priſonniers.

D'ailleurs le corps du général de Ville eſt encore poſté, ſelon les nouvelles d'aujourd'hui, au-delà de Bladen, & ſes troupes légères s'étendent d'ici à Meydelberg le long des montagnes. Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XXX.

DU ROI.

Landſhut, ce 26 Avril, 1759.

MON cher général de Fouquet, je réponds à vos lettres du 26 de ce mois, que vous devez faire à préſent toutes les démonſtrations comme ſi vous vouliez vous retirer encore plus en arrière. Par-là nous aurons le loiſir de tromper l'ennemi d'autant plus

ſurement et, s'il eſt poſſible, de le battre comme il faut. Demain à midi je ſuis à Neiſs. Vous pouvez donc me mander après mon arrivée tout ce qui ſe paſſe. Je ſuis votre affectionné roi.

FEDERIC.

P. S. Il faut à tout prix que je me débarraſſe d'un des corps de l'ennemi. L'opération de mon frère a rejeté Daun ſur la défenſive; ainſi je profite de ce moment pour tomber ſur de Ville. Si nous pouvons venir ſur lui avant qu'il en ſoit bien averti, il y perdra furieuſement.

Adieu, mon cher; demain à midi je ſerai à Neiſs.

LETTRE XXXI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Leuber, ce 27 Avril, 1759.

LE corps de de Ville s'eſt avancé hier juſqu'aux environs de Meydelberg, ayant pouſſé ſes troupes légères en-deça des montagnes & des bois qui ſont devant Neuſtadt.

Le ſoin qu'il prend de cacher ſes mouvemens me fait juger qu'il ne peut avoir d'autre deſſein que de couvrir ſa marche pour ſe gliſſer derrière les montagnes avec le corps, & pour tâcher de me ſéparer ou de m'ôter la communication avec Neiſs, d'où je tire ma ſubſiſtance.

Je crois ce ſentiment d'autant plus fondé, qu'il n'a point paru de patrouilles ſur ſa droite dans les plaines vers Glogau.

L'incertitude de ſes démarches me fait prendre le parti d'occuper un camp convenable (où je marcherai demain), ce ſera à peu-près vers Heydau & Deutſch-Kamnitz, à un mille de Neiſs. Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

P. S. En finiſſant ma lettre, je reçois celle de V. M. par le capitaine Wendeſſen. Je n'ai point de pontons ici, parce que je les ai renvoyés avec les canons par le lieutenant-général de Seidlitz.

LETTRE XXXII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Deutſch-Kamnitz, ce 28 Avril, 1759.

LE corps étant aujourd'hui arrivé ici, a occupé ſon camp entre ici et Heydau.

L'infanterie y était déjà entrée, comme l'arrière-garde, ſous le commandement du général Werner, fut attaquée par quatre régimens de dragons, ulans & houzards; mais qui ont été d'abord repouſſés & chaſſés par Ditterſdorf ſans aucune perte de notre côté.

J'ai reçu hier une lettre du général de Ville datée de Liebenthal derrière Meydelberg.

Comme il a détaché aujourd'hui beaucoup de cavalerie pour nous ſuivre, je préſume qu'il eſt intentionné d'avancer encore.

Tant mieux, il chantera j'eſpère le cotillon, deux ou trois petits pas en avant, cinq ou ſix pas en arrière. Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XXXIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Deutſch-Kamnitz, ce 29 Avril, 1759.

SELON les ordres de V. M. j'ai fait le projet ci-joint d'une marche de l'armée en trois colonnes; je n'ai point de connaiſſance des chemins, ſi ce n'eſt de celui que j'ai pris à la dernière marche.

Je me ſers de la carte que V. M. a fait lèver de ces environs, & qu'elle aura ſans doute à Neiſs.

Les patrouilles avancées juſqu'à Schnellendorf n'ont point trouvé d'ennemis; c'eſt pourquoi je crois que le général de Ville eſt encore dans ſon camp près de Meydelberg.

J'en attends des nouvelles aujourd'hui, dont je ferai d'abord mon rapport à V. M.

Sous prétexte de parler à des officiers des houzards priſonniers, j'ai envoyé un trompette par Neuſtadt aux ennemis; dès qu'il ſera de retour, on apprendra juſqu'où il a pu pénétrer, & ce qui ſe paſſe.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XXXIV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Deutfch-Kamnitz, ce 29 Avril, 1759.

SELON le rapport des patrouilles & d'autres avis, le général de Ville s'eft campé de l'autre côté de Neuftadt : fon camp eft fitué près de Capellenberg. Il s'eft emparé des villages de Lindewiefe, Greyfau & Dittmanfdorf de ce côté-ci de Neuftadt. Ses vedettes font poftées dans la forêt d'Opperfdorf vis-à-vis des nôtres.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XXXV.

DU ROI.

A Neifs, ce 29 à une heure après-midi.

JE viens d'arriver dans ce moment, mon cher. J'ai reçu trois de vos lettres ; je fuis fort de votre avis, que pour peu que M. de Ville avance encore, il fera obligé de faire de prodigieux foubrefauts. Mes régimens n'ont pas tous joint encore ; cependant je crois qu'il faut marcher demain, pour que l'ennemi n'ait pas le temps d'apprendre ce qui fe paffe.

J'amène d'ici douze bataillons ; vous en avez quinze : *facit* vingt-fept. J'amène, outre les canons de Bülow, encore douze de ces gros feigneurs, &

huit régimens de cavalerie. Je ne puis diriger ma marche que sur vous & sur Neustadt, à moins que l'ennemi n'ait la bonté d'approcher davantage, de quoi je doute.

Il s'agit donc de savoir comment nous tournerons Meydelberg, & je crois qu'il faudra prendre par Telzstein.

Tous nos grenadiers, houzards & dragons feront l'avant-garde.

Dans ce moment je reçois votre dernière lettre. Cet homme est fou par la tête, & nous le battrons surement après-demain; cela étant, nous pourrons avancer le plus près qu'il nous sera possible de l'ennemi.

N. B. Faut-il des pontons pour passer la Hotzenplotz? J'en ai ici; mais si nous pouvons nous en passer, je les laisserai. Marquez-moi encore si vous avez des ponts pour les colonnes; si non j'en prendrai d'ici. Répondez-moi s'il vous plaît promptement. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

FEDERIC.

LETTRE XXXVI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Deutsch-Kamnitz, ce 29 Avril, 1759.

JE viens de recevoir la lettre de V. M. à nos postes avancés, où selon que je puis juger des allées & me-

nées des troupes légères & hongroifes des ennemis, ils occupent entre ici & Neuftadt la plupart des villages.

J'ai vu marcher environ deux mille hommes de ces troupes mêlées, qui venaient de Dittmanfdorf, traverfaient les bois, & marchaient vers Neuwalde.

Votre Majefté me marque qu'elle veut diriger fa marche demain fur Neuftadt. Cela étant, Sire, je poufferai les grenadiers, les houzards & les dragons en avant jufque vers Lindewiefe: le corps fuivra. J'attends les ordres de V. M. par le lieutenant Trefkow, pour favoir à quelle heure elle ordonne que je marche, pour lui laiffer le chemin débarraffé et libre.

Permettez-moi, Sire, de vous dire mes fentimens. Si nous marchons tous fur le même chemin, nous chafferons le corps de de Ville fans lui faire que peu ou point de mal, au lieu que fi nous marchons en trois corps, nous le dérangerons & profiterons en mettant le défordre & la confufion dans les troupes ennemies.

Pour tourner Meydelberg & Füllftein, s'ils font occupés par un corps des ennemis, il faut paffer près de Hotzenplotz, par Carfberg, Trenkau, Matzdorf, Raufen & Roben. Cela eft bon pour le corps ou la colonne qui doit le tourner; mais nous ne pourrons les empêcher de fe retirer par Olberfdorf & Jægerndorf, fans que nous leur faffions peut-être le moindre mal, au lieu que fi un corps paffe fur la droite de Neuftadt par Langenbruch, l'autre par Neuftadt & le troifième par Ditterfdorf, ils feront tête aux deux

premiers en-deça des montagnes, & donneront lieu & le temps au troisième de pouvoir marcher jusqu'aux endroits ci-dessus mentionnés.

Nous n'avons pas besoin de pontons pour passer la Hotzenplotz. J'ai deux ponts; si V. M. en amène autant, cela suffit.

On vient de me faire rapport que ceux qui sont entrés à Neuwalde, ont poussé jusqu'à Langendorf, conduisant leur marche vers Ziegenhals.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XXXVII.

DU ROI.

A Neifs, ce soir à sept heures.

JE n'ai point reçu votre réponse à ma lettre; je marche demain avec toute ma troupe; je serai à cinq heures & demie chez vous, mon cher. Qu'aucun régiment ne sorte, ni ne fasse semblant que j'y sois; je choisirai mon camp pour le cacher à l'ennemi, & nous réglerons tout pour ce que nous aurons à faire le premier de Mai.

Je suis d'avis de marcher sur Lessen avec tout le corps pour tourner l'ennemi & le prendre en flanc. Vous devez connaître ce chemin par cœur; ainsi nous pouvons tout arranger en conséquence. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

Dans ce moment votre aide de camp arrive &

m'apporte votre lettre; il faut, mon cher, que je vous parle & que nous convenions de tout avant de nous mettre en mouvement. S'il eſt certain que de Ville ſoit à Neuſtadt avec tout ſon corps, il ſerait téméraire de ſe partager en tant de corps différens pour le déloger; & en ce cas-là, il faut y aller en règle; mais ſi le corps de Neuſtadt eſt une avant-garde, alors ce que vous propoſez eſt excellent.

FEDERIC.

LE 30 d'Avril au matin ſa Majeſté vint avec ſon corps d'armée à Opperſdorf, où elle établit ſon quartier général. Son intention était d'attaquer le général de Ville, & elle avait fait ſa diſpoſition en conſéquence; mais comme l'on apprit que l'ennemi avait changé de diſpoſition, & s'était poſté ſur les hauteurs de Zuckmantel, où il était impoſſible de l'attaquer avec tout le corps, on détacha tous les houzards, quinze eſcadrons de dragons, cinq bataillons de grenadiers, & un bataillon franc.

Le 1 Mai, ſa Majeſté ſe mit en marche avec ce corps vers Zuckmantel, attaqua en perſonne le corps du général de Ville, & fit priſonniers ſix officiers & cent ſoixante-ſix croates, en tua un grand nombre, & chaſſa l'ennemi juſqu'à Hermſtædt.

Le 2, le roi avec ſon corps décampa pour retourner à Landſhut.

Le général Fouquet reſta juſqu'au 24 avec ſon corps près de Deutſch-Kamnitz, marcha enſuite vers

Franckenſtein, & le 6 Juillet il entra, après le départ du roi, dans le camp de Landſhut.

LETTRE XXXVIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Deutſch-Kamnitz, le 6 Mai, 1759.

LE corps du général de Ville eſt encore dans la même poſition auprès de Hermſtædt. Il a détaché le général Renard avec les croates & les ulans dans les montagnes & forêts au-delà de Neuſtadt, s'étant poſté avec le reſte vers Johanniſthal & Hennerſdorf.

Hier matin le général Werner me propoſa de tenter quelque choſe ſur le corps, en tâchant de le tourner par Arnoldſdorf & Johanniſthal; je lui dis de s'informer de la force du ſuſdit corps & de l'emplacement de ces poſtes avancés, de m'en faire rapport, & puis que nous arrangerions le tout enſemble; qu'en attendant je ferai travailler un officier-ingénieur à la route par où nous pourrions y parvenir.

Je lui envoie ce matin cet officier avec le plan & la diſpoſition, dans l'intention de mettre l'exécution en œuvre cette nuit.

Mais tout ceci a été inutile, & le général Werner, ſans attendre les ordres & ces arrangemens, eſt parti hier au ſoir à onze heures avec tous les houzards & trois bataillons de grenadiers.

Je n'héſiterais pas un moment à lui donner les arrêts

rêts & supplier votre Majesté d'en ordonner un conseil de guerre, si ce n'était que nous ne pouvons nous passer de ce vaillant homme, d'autant plus qu'il n'y a ici aucun officier de houzards en état de le remplacer, & qu'il a réussi en partie, ayant fait prisonnier le lieutenant Kochzizki aide-de-camp du général Renard, & vingt-cinq ulans, raitzes & croates, tous blessés, autant de sabrés, & enlevé une quarantaine de chevaux.

Je laisse à la disposition de votre Majesté de lui témoigner ce qu'il aurait mérité. Il y a eu trois houzards de tués et cinq ou six de blessés.

En attendant j'ai mis bon ordre qu'il ne dispose plus, ni des houzards en corps, ni des grenadiers à sa fantaisie.

Le nombre des déserteurs autrichiens s'est augmenté jusqu'à cent-vingt-trois.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XXXIX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Deutsch-Kamnitz, le 16 Mai, 1759.

JE ne puis apprendre dans quelle partie des montagnes rode le corps du général Jahnus, qui ne se découvre pas jusqu'ici. Le corps de de Ville se tient encore dans le même poste, & rien ne remue de part ni d'autre ; enfin la guerre ira son train tel que votre

Majesté et le sort en décideront, & je souhaiterais, Sire, que vous puissiez mettre tout aussi bon ordre à votre malheureuse colique.

Je vous supplie, Sire, de prendre un verre de vin, de l'huile de Provence, avec une rôtie de pain & un verre d'eau; & vous serez guéri dans une heure de temps.

Dans ce moment la nouvelle vient de se répandre que le prince Henri a remporté une victoire sur l'armée de l'Empire près d'Asch & Oelsnitz, aux environs de Hoff.

Je serai charmé d'en apprendre la confirmation pour en faire part à mes voisins.

L. M. FOUQUET.

Les réponses du roi aux deux lettres précédentes manquent.

LETTRE XL.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Franckenstein, le 1 Juin, 1759.

LA conduite que vous tenez, Sire, toute différente de l'ouverture des autres campagnes, où vous avez toujours prevenu les Autrichiens, ne peut qu'embarrasser le général Daun.

C'est ce qui lui a fait avancer ses corps et même toute son armée sur leurs frontières pour vous en disputer l'entrée.

Votre inaction les déconcerte sans doute, & il y a apparence qu'il tâchera de vous engager par des diversions à faire des détachemens, ou qu'il attendra l'approche des Russes.

Point de nouvelles ici.

Le général Treskow me marque que de Ville tient le même poste d'où V. M. l'a chassé, ayant son quartier à Zuckmantel & poussant ses patrouilles jusque vers Neiss.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XLI.

DU ROI.

Ce 3 Juin, 1759.

SELON mes nouvelles, mon cher ami, & tout ce que je puis combiner du plan de mes ennemis, il paraît qu'ils en veulent découdre.

Ce que d'O m'écrit aujourd'hui, et ce qu'il vous aura sans doute communiqué, le confirme également; si bien que j'attire Seidlitz, Platen & Sydow à moi. Pour vous, s'il arrive, comme il est apparent, que Daun me rende visite, que Beck, & peut-être Laudon veuillent pénétrer par Friedland, je vous les abandonne. Il faut en ce cas que vous attiriez Ramin à vous, & que vous joignant avec Bülow, vous preniez ces gens en flanc, par derrière & de toutes les façons pour les rejeter en Bohème; cela fait, & de Ville & Harsch & Jahnus ne montre-

ront plus la crête, & s'enfuiront dans les monts sans coup férir.

Je commence à me persuader que cela tournera ainsi. Les Russes sont en movement, & il n'est plus temps de temporiser. Pour Daun, il faut qu'il donne le branle à la machine; ainsi pour prendre la Silésie, il faut risquer quelque chose, tout l'indique.

De Ville est obligé de détacher quatre régimens pour la Bohème, signe certain que c'est de ce côté-ci que l'on veut frapper le grand coup. A la bonne heure, j'en accepte l'augure. Dès que j'aurai des nouvelles, je vous les communiquerai, & vous marquerai en même temps ce que je crois qu'il faudrait faire en pareil cas.

Le détachement de Marck-Lissa s'est replié sur la Bohème; il n'était que de six cents hommes.

Mon frère Henri est aujourd'hui à Zwickau; Seckendorf a battû avec trois bataillons, six bataillons autrichiens, quatre cents croates, & neuf cents houzards; Kleist a attaqué un corps qui poursuivait l'arrière-garde de mon frère auprès de Hoff, a pris deux canons & cent prisonniers à l'ennemi.

Cette canaille n'est point invincible, pourvu que ce ne soient pas des coyons qui les attaquent, & qu'ils n'aient pas six cents canons en batterie.

Adieu, mon cher, je vous embrasse.

FEDERIC.

LETTRE XLII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Franckenftein, le 3 Juin, 1759.

LE général de Ville a occupé un camp près de Kalkau aux environs de Weydenau avec un corps compofé de quinze bataillons & de quatre régimens de dragons faxons, outre les croates, les ulans & les houzards. Ses patrouilles avancent jufqu'à Patfchkau & Ottmachau, & l'on dit qu'il eft fur le point de fe camper au-delà de Patfchkau. Le magiftrat de cette ville a eu ordre de livrer une quantité confidérable de pain & de viande au corps de de Ville.

Plufieurs rapports confirment la nouvelle que quelques régimens de ce corps ont marché vers la Bohème par Altftadt.

J'ai vu ces jours paffés la pofition du général Ramin près de Wartha & l'ai trouvé très-bonne.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XLIII.

DU ROI.

Reich-Hennerfdorf, le 4 Juin, 1759.

MON cher général, j'ai reçu votre rapport du 3 de ce mois; vous avez autant de forces que le géné-

ral de Ville en a encore après le détachement qu'il a dû faire ; vous le surpassez même en cavalerie, vous êtes donc bien en état de lui tenir tête, en cas qu'il voulût entreprendre quelque chose.

Cela étant fait, il n'enverra pas ses patrouilles trop loin.

Je suis, &c.

La comédie commencera bientôt ici selon tout ce que je puis apprendre. Daun se propose de forcer mon poste. A la bonne heure, il trouvera à qui parler. J'ai attiré à moi tout ce que j'ai pu de troupes, & je suis dans la meilleure position que le permettent mes affaires.

Je vous avertirai à temps de ce qui vous regarde. Jusqu'à présent il ne faut pas remuer ; car la grande affaire est de voir bien positivement à quoi l'ennemi se déterminera.

FEDERIC.

LETTRE XLIV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Franckenstein, ce 4 Juin, 1759.

Le détachement que le général de Ville a fait, consiste dans les sept régimens de Molk-Wallis, Alt-Colloredo, Collowrath, Deutschmeister, Anger & Durlach, y compris les deux compagnies de grenadiers de chaque régiment, comme V. M. aura vu par

le rapport du lieutenant-colonel d'O, & ce que le général Treſkow confirme, en y ajoutant les deux régimens de dragons de Saxe-Gotha & de Modène.

Le général de Ville occupe encore ſon camp près de Kalkau avec le reſte de ſon corps.

J'ai bien reçu les ordres de V. M. & je n'attends que celui de mettre tout en exécution. En cas de marche & que le général Ramin me joigne, ſouhaitez-vous, Sire, que je laiſſe le bataillon franc de le Noble pour couvrir le pont de Wartha ?

L. M. FOUQUET.

LETTRE XLV.

DU ROI.

Reich-Hennerſdorf, ce 5 Juin, 1759.

J'AI bien reçu votre rapport du 4 de ce mois ; vous pouvez laiſſer le bataillon franc de le Noble à Wartha ; mais il faut qu'il ſoit bien alerte pendant l'abſence des autres ; en cas qu'il ſe trouve trop preſſé, c'eſt-à-dire, de trop près, il pourra toujours ſe jeter dans Glatz. Quant à vos bataillons, tâchez de faire filer imperceptiblement quelque choſe devant Reichenbach, ne fût-ce qu'une brigade d'infanterie, pour avoir d'abord un corps en état de ſe joindre à Bülow.

Vous pourriez auſſi y envoyer du canon ; ce ferait autant de gagné.

Je crois que l'ennemi commencera ses opérations dans trois ou quatre jours.

Vous pourriez aussi envoyer le bataillon franc de Lüderitz droit à Bülow pour le joindre ; il pourra en tirer un bon parti dans ces montagnes, & j'ai ordonné au lieutenant-général de Treskow de vous envoyer le bataillon de grenadiers de Rath. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

Il faut au moins que quatre bataillons, les houzards de Gersdorf & de Lüderitz, joignent demain Bülow dans son poste de Beersdorf, & que vous fassiez filer encore des troupes vers Reichenbach ; par exemple, cinq bataillons et le régiment de Bayreuth, pour que le tout soit en état de joindre Bülow au plus vîte.

Cachez leur marche à l'ennemi, & employez-y toute votre habileté. Voici ce qui arrivera à peu-près.

Lorsque Daun se mettra en mouvement, un gros corps viendra sur moi, & j'en fais mon affaire. Une autre colonne passera par Friedland pour pénétrer dans ce pays, & Beck marchera sur Tannhausen pour amuser le corps que j'y ai. Un corps pénétrera dans votre contrée pour vous y atterrer ; de Ville passera la Neiss pour vous arrêter de ce côté ; mais que tout cela ne vous embarrasse pas ; marchez à Bülow, & joints ensemble, il faut vous porter sur la colonne de l'ennemi, soit à Tannhausen, Gottesberg, ou vers Vallenbourg.

La carte de ces contrées sera faite ce soir, & je

vous l'enverrai d'abord. Retirez le major Hauchwitz à vous; Ramin pourrait aussi prendre poste à Silberberg, pour être plus à portée de Treskow. En un mot, il ne faut point ici prendre le change, mais nous attacher au projet principal de l'ennemi, & tâcher de le faire échouer; & alors de Ville & tous ses gens fuiront d'eux-mêmes.

Mon pauvre & ancien ami le maréchal de Kalkstein vient d'expirer.

FEDERIC.

LETTRE XLVI.

DU ROI.

Reich-Hennersdorf, ce 5 Juin, 1759.

JE vous envoie par le présent porteur le plan en question que je vous ai annoncé dans ma lettre d'aujourd'hui matin, & vous ferez bien de m'en accuser la réception; sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

Avec ce plan & votre bon esprit vous ferez de la bonne besogne si le cas arrive; de quelque côté que vous tourniez ces b. . . . cela est égal; l'homme à toque papale ne remue ni pied ni patte.

Le détachement de de Ville n'a joint aucun de ces corps qui nous menacent; je ne puis donc juger de sa

destination. Les Ruffes ne peuvent être que le 12 au plutôt aux environs de Glogau; de forte qu'il pourra très-bien fe faire que ceci traîne plus long-temps que nous ne nous y attendons; mais cela ne fait rien; allons notre train & donnons de bons coups d'étrivières aux premiers qui fe préfenteront. Adieu, mon cher, je vous embraffe.

FEDERIC.

LETTRE XLVII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Franckenftein, ce 6 Juin, 1759.

LES ordres d'hier de V. M. avec le plan me font parvenus affez vîte pour les exécuter promptement. La nuit paffée le bataillon franc de Lüderitz avec fix efcadrons de houzards de Gerfdorf, & aujourd'hui dès la pointe du jour le général Schenkendorf avec deux bataillons du margrave Henri & deux de Ramin avec la moitié de la groffe artillerie, favoir cinq pièces de gros canons de douze livres & quatre obus, fe font mis en marche pour joindre le général Bülow. Outre cela, cinq bataillons, favoir un bataillon de volontaires de Pritwitz, un bataillon de grenadiers de Carlowitz, un bataillon de grenadiers de Buddenbrock, deux bataillons de Queift, de même que le régiment de dragons de Bayreuth, ont marché aujourd'hui à Peterfwald, où ils font à portée du pofte du général Bulow.

Le général Ramin, avec les deux régimens de Kalkstein & Manteufel, arrive aujourd'hui à Silberberg & aux environs.

Le bataillon franc de le Noble est resté pour couvrir le passage près de Wartha.

Avec les quatre bataillons restans, savoir le bataillon de Naumeister, le bataillon-grenadier d'Unruh, deux bataillons de Fouquet, les trois régimens de cavalerie & les houzards de Werner, j'attendrai ici les ordres ultérieures de votre Majesté.

Les bataillons de Naumeister & d'Unruh avec les houzards de Werner ont occupé Gœllenau, Stolzen, Kuntzendorf & Camenz. Je n'ai pas voulu dégarnir ces villages pour cacher la marche au général de Ville.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XLVIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Franckenstein, ce 6 Juin, 1759.

AYANT entretenu jusqu'ici une correspondance continuelle avec le général Bülow, je lui ai fait ces questions.

1°. Combien il lui faudrait encore de troupes pour maintenir son poste ?

2°. Au cas que l'ennemi quittât son poste, en suivant le grand chemin par Alten-Reussendorf & Hohen-Giersdorf, s'il pourrait l'attaquer en flanc ?

A la première queftion le fufdit général répond, qu'il ne prétendait que quatre efcadrons d'houzards & dragons, & quatre bataillons pour maintenir fon pofte; que plus lui feraient inutiles, ne les pouvant placer.

Quant au fecond article, il croit qu'il ne pourrait pas détacher des troupes vers Reuffendorf & Dittmanfdorf au cas qu'il fût menacé & attaqué en même temps par devant du côté de Tannhaufen & Charlottenbrun.

Il n'y a pas non plus grand'chofe à faire de ce côté-là, vu plufieurs défilés, & parce qu'il ferait difficile de paffer par le village; paffage que l'ennemi pourrait facilement difputer s'il occupait les hauteurs qui dominent de l'autre côté dudit village.

Tout ceci eft confirmé par un officier des ingénieurs à qui j'ai fait reconnaître ce terrein-là.

Ne pouvant donc agir avec le corps auprès du général Bülow, je me pofterai avec les treize bataillons reftans (y compris les quatre de Ramin & le bataillon de grenadiers de Rath) fur les hauteurs devant Hohen-Gierfdorf, où j'ai le terrein libre pour les mouvemens néceffaires, & où je puis faire ufage de la cavalerie; afin que fi l'ennemi voulait pénétrer par le fufdit grand chemin fur Neu-Reuffendorf, je le puiffe recevoir par devant, & le général Bülow l'inquiéter en flanc autant qu'il fera poffible & jufqu'à l'arrivée de votre Majefté.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XLIX.

DU ROI.

Reich-Hennersdorf, ce 6 Juin, 1759.

J'AI reçu vos deux rapports du 6 de ce mois, & j'approuve le gros des mesures que vous avez prises. Si l'ennemi fait un effort, il faut que vous rassembliez toutes vos troupes & les treize bataillons que vous avez encore & que Bülow a, parce que si vous êtes ensemble vous êtes surement en état de tomber sur une des colonnes des Autrichiens & de les harceler; mais si vous n'êtes point ensemble, vous ne pourrez rien faire, & tout ce que vous entreprendrez sera faible.

Les Russes ne pourront entrer dans la Silésie que vers le 12, 13 ou 14 de ce mois.

Daun veut agir en même temps, il n'a pas fait le moindre mouvement jusqu'à présent, il n'y a pas même de patrouille qui ait passé la frontière. Hier sa droite était encore à Jaromirz & sa gauche à Schurtz. J'attends la nouvelle de son premier mouvement pour juger quel peut être son véritable dessein, & pour vous avertir des mouvemens positifs que vous devez faire: tant qu'il ne se remuera point, je ne pourrai pas vous donner d'ordres précis.

Mais il ne s'agit que d'avoir encore un peu de pa-

tience; & vous ferez bien de répandre la nouvelle tantôt que je marche à vous avec un corps d'infanterie, & que nous pafferons la Neifs à Camenz ou à Patfchkau, ou là où il vous plaira, pour attaquer de Ville dans fon camp de Kamnitz; tantôt que vous allez vous pofter du côté de Glatz, afin de donner des inquiétudes à ces gens de tous les côtés.

Vous pourrez encore leur donner des attentions du côté de Silberberg, comme fi on avait deffein de marcher fur Neurode : tantôt répandre des bruits que vous êtes obligé de marcher du côté de Breflau pour vous oppofer aux Ruffes qui fefaient des incurfions, & cela afin de les amufer & de leur donner le change de toutes les manières poffibles.

Nous fommes à la veille de l'événement, c'eft encore une affaire de cinq ou fix jours qui éclaircira le deffein de l'ennemi, mais dès qu'il s'agira de faire quelque chofe, pour l'amour de Dieu, ne détachez rien & agiffez avec toutes vos forces enfemble, j'entends avec vingt-un bataillons d'infanterie, le bataillon franc de Lüderitz, vingt-cinq efcadrons de cuiraffiers, de dragons, & feize efcadrons de houzards.

Vous favez à peu-près quelles font mes idées. Il ferait impoffible de vous dire tout ce qui peut arriver; mais dès que l'ennemi aura fait un mouvement qui m'éclaircira davantage de fon deffein, je ferai en état de vous donner des inftructions plus précifes. Si le gros de l'armée ennemie fe pofte contre moi, vous ferez fort en état de réfifter à un détachement, pourvu

que votre corps ait toujours pour neuf jours de pain avec soi ; en cas de nécessité, il faut que la cavalerie fourrage.

Si l'ennemi ne fait qu'un masque de ce côté-ci, & que je m'aperçoive que sa plus grande force se poste du côté de Friedland, je m'y porterai aussitôt, non pour lui disputer le passage, mais pour le couper de la Bohème. Cela l'obligera, ou bien de venir m'attaquer dans un poste désavantageux pour lui, ou bien de gagner la plaine, pour se joindre le plutôt qu'il pourra au corps de de Ville afin d'avoir du pain.

Dans le premier cas, si vous le cotoyez à une certaine distance, vous serez toujours en état de le prendre en flanc ou par derrière pendant que nous en serons aux mains ; & dans le second cas, il faut que vous le harceliez, pour qu'au débouché des montagnes du côté de Reichenbach, nous puissions engager une affaire d'arrière-garde avantageuse.

Vous pouvez encore faire gâter le chemin de Silberberg à Neurode, en y fesant jeter des épines & en le rendant impraticable pour les voitures, afin que s'il voulait faire passer une colonne de ce côté-là, il lui devînt absolument impossible d'y trainer de l'artillerie, sans laquelle vous savez bien qu'il ne marche point.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

Dans ce moment je recois une lettre de Bülow, qui me marque que le corps de Beck est prêt à marcher. Un houzard arrivé dans ce moment de Politz depose

que des pandoures, des houzards & quelque infanterie allemande étaient arrivés avant-hier vers Politz; de plus, des officiers autrichiens ont été hier matin parler à des payſans des environs de Politz, & leur ont promis beaucoup d'argent pour les mener ſur une montagne, d'où ils veulent cette nuit voir notre camp. Un autre déſerteur dépoſe que l'armée a dû marcher aujourd'hui; mais je n'ai point de nouvelles jusqu'ici de ſa marche, ſans quoi je vous l'écrirais. Dès que j'apprendrai quelque choſe d'ultérieur, je vous le marquerai, mais nous touchons au dénouement, & c'eſt l'affaire de deux fois vingt-quatre heures. Il faut être alerte en attendant & prêt à faire le plus vîte que poſſible les mouvemens néceſſaires.

FEDERIC.

LETTRE L.

DU ROI.

Reich-Hennerſdorf, ce 9 Juin, 1759.

VOUS aurez appris que les quatorze bataillons de de Ville ont marché de Senftenberg à Jaromirz; vous ſaurez de même que cinq bataillons de pandoures ſont partis du corps de Beck pour la grande armée. Tout ceci, mon ami, nous éclaire dans le projet que peut avoir formé l'homme à toque papale. Je

Je vois que ses forces vont toutes du côté de Trautenau, & que par conséquent il viendra m'attaquer ici dans mon fort.

Voilà le raisonnement que je fais au cas que cela se confirme ; c'est primo, que vous fassiez tous vos arrangemens pour vous joindre aussi vîte que possible avec Bülow au premier signal.

Je conclus donc à ce que, si toutes les forces de l'ennemi se portent ici, vous marchiez avec tout votre corps de Friedland à Griffau, & que vous épauliez ma gauche, quitte, après avoir bien battu l'ennemi, de chasser de Silésie le reste de gens qui nous incommode.

Le premier signal sera : marchez à Tannhausen ; le second : détachez d'abord les neuf bataillons qui y sont pour Griffau, & suivez-les dès que vous pourrez.

Mais s'il arrivait qu'une colonne de l'ennemi voulût pénétrer par Friedland, je m'en tiens toujours aux idées que je vous ai déjà expliquées dans ma précédente.

Je vous envoie par précaution les itinéraires sur deux colonnes, pour que vous puissiez vous en servir au besoin, supposé que Daun vienne ici avec toutes ses forces & que vous me veniez joindre ; en ce cas vous pouvez prendre votre camp sur la hauteur de l'Anna derrière Griffau, l'abbaye devant vous, face vers Schœnberg, le village de Neune au pied de votre gauche, Zieder au pied de votre droite.

Voilà, mon ami, à quoi il faut vous préparer. Si vous pouvez encore faire filer imperceptiblement quelques troupes du côté de Reichenbach, pour que les autres mouvemens vous deviennent plus faciles, ce n'en sera que mieux.

Je vous écrirai par courrier, & vous manderai tous les mouvemens de l'ennemi qui parviendront à ma connaissance; & à mesure que l'ennemi en fera qui m'éclairciront davantage de ses desseins, je vous en ferai faire en conséquence.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse bien tendrement.

FEDERIC.

LETTRE LI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Franckenstein, le 9 Juin, 1759.

JE viens de recevoir les ordres de votre Majesté avec la marche sur deux colonnes de Tannhausen à Landshut.

Supposé, Sire, que l'ennemi se porte avec toutes ses forces du côté de votre Majesté & que je doive me rendre entre Griffau & Sainte-Anne, pour épauler sa gauche, je ferai un grand détour en marchant vers Landshut, & crois que de Schwartzwalde je puis prendre sur la gauche vers le château de Conradswalde, & de-là traverser les bois pour occuper ce poste.

Je ſupplie votre Majeſté d'en faire reconnaître les chemins, pour ſavoir ſi j'y pourrai marcher ſur deux colonnes & avec l'artillerie, ce qui racourcirait de beaucoup ma route. Il y a environ neuf milles juſque-là.

Il n'y a rien ici de nouveau, ſi ce n'eſt que le général Werner me mande que le général de Ville a fait avancer une partie de ſon corps du camp de Weidenau juſqu'à Sorgſdorf près de Johanniſberg.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LII.

DU ROI.

Ce 10 Juin, 1759.

JE vous envoie, mon cher, le changement des colonnes, qui devient poſſible, parce que je fais accommoder le chemin de Feldhammer, qui ſera prêt ce ſoir.

On nous a reconnu avant-hier; mais on n'a rien vu ni pu apercevoir, qu'un bout de montagne avec peu de tentes, ce qui n'a pas peu embarraſſé ces Meſſieurs.

Laudon a été mandé à Schurtz : il y a été hier, & on y a tenu conſeil.

Juſqu'à préſent la grande armée reſte immobile. Il faudra bien, malgré bon gré, que l'homme à toque bénite faſſe quelque choſe. J'attends tranquillement

ce qu'il lui plaira de résoudre, pour prendre mon parti en conséquence.

Je me sers de toutes les ruses & stratagèmes possibles pour en avoir des nouvelles, & en combinant tout, je devine par-ci par-là quelque chose.

Notre incertitude ne durera pas long-temps : & dès que les armées se mettront à agir, il faudra bien en découdre, ce qui donnera bientôt jour aux affaires.

Adieu, mon cher, je vous embrasse.

FEDERIC.

LETTRE LIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Franckenstein, le 10 Juin, 1759.

POUR faciliter la marche que je ferai peut-être obligé de faire, j'ai fait avancer aujourd'hui le bataillon de grenadiers de Rath à Silberberg, le général Ramin avec les quatre bataillons de Kalkstein & de Manteufel à Weigelsdorf, & les trois régimens de cuirassiers de Seidlitz, Bredow & Vasold à Mittel & Nieder-Peile.

Le général Meyer avec quatre bataillons & le régiment de dragons de Bayreuth, est posté à Pétersswalde; il ne reste donc plus ici aux environs que le régiment de Fouquet, deux bataillons de grenadiers, & les houzards de Werner, qui en cas de marche ont le plus grand chemin à faire.

Auſſitôt que ces troupes-ci quitteront auſſi cette contrée ; le général de Ville paſſera probablement la Neiſſe, & ſera avancer ſon corps d'armée.

Il a fait lever hier ſon camp près de Weidenau & en a poſé un autre près de Sorgſdorf dans le voiſinage de Johanniſberg. Son quartier principal eſt à Wildſchütz.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LIV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Franckenſtein, ce 11 Juin, 1759.

LES Autrichiens ont pour coutume d'expoſer & de faire battre leurs alliés.

Le prince Charles ſuivit cette maxime à Strigau avec les Saxons ; Grün en fut le ſpectateur à Keſſelſdorf ; ils les virent tranquillement réduits à votre diſcrétion à Pirna ; & vous verrez, Sire, que Daun ſuivra les mêmes principes : il fera avancer les Ruſſes, fera quelques démonſtrations, mais les laiſſera battre.

De Ville a avancé ſon corps de Sorgſdorf à Weiſbach & Goſtitz au-delà de Patſchkau, toujours adoſſé aux montagnes ; ſur quoi j'ai fait rompre cette nuit les ponts de Patſchkau & d'Ottmachau.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LV.

DU ROI.

Ce 12 Juin, 1759.

JE ne fais ce que feront tous nos ennemis, mais je commence à croire, mon cher, que nous ferons encore trois femaines dans la pofition où nous fommes.

Daun n'a point encore raffemblé fes grenadiers en corps : Lafci ne nous a point reconnu.

On fait des marchés à Schurtz avec les propriétaires des champs pour fourrager les femailles.

Fermer s'eft avancé à Konitz, un gros de fon armée, qui avait pris le chemin de Tempelburg, a tourné vers Pofnanie ; je crois que l'armée y arrivera vers le 16.

Voyons donc alors ce qu'entreprendra notre créature bénite.

Pour moi je crains pour la Luface, & je parierais prefque que notre homme ira du côté de Friedberg & de Greiffenberg.

Attendons patiemment ; & fi entre-ci & ce temps-là vous avez befoin de plus de troupes, vous pouvez les attirer à Franckenftein ; pourvu que le pofte de Tannhaufen refte. Adieu, mon cher ami, je vous embraffe.

FEDERIC.

LETTRE LVI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Franckenftein, ce 13 Juin, 1759.

CE n'eft que pour envoyer à votre Majefté trois de fes chaffeurs, ayant l'honneur de lui dire que tout eft encore dans le même état.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LVII.

DU ROI.

Reich-Hennerfdorf, ce 14 Juin, 1759.

J'AI reçu votre lettre du 13 de ce mois. Les nouvelles que je reçois dans ce moment, mais que je ne vous garantis pas, font que Daun a ordre de pénétrer à tout prix en Siléfie, & qu'en conféquence il a détaché quinze mille hommes d'infanterie pour joindre Laudon à Trautenau.

Je n'en crois pas le mot, parce que cela ne me paraît pas vraifemblable, & fi ces gens tentent quelque chofe de ce côté-ci, foyez perfuadé qu'ils n'en feront pas bons marchands.

Un déferteur qui eft parti il y a quatre jours, dit qu'à la grande armée tous les grenadiers font encore

dans leurs régimens : cela ne reſſemble point à une entrepriſe, ni à une marche prochaine. Si Daun voulait tenter quelque choſe contre ce poſte-ci, il mettrait certainement tous ſes grenadiers en avant, & encore n'en aurait-il pas aſſez.

D'ailleurs Laſci n'eſt pas venu nous reconnaître, & tant que je n'entendrai pas le nom de cet homme-là ſur nos frontières, je ne me perſuaderai pas que ce ſoit le ſérieux de l'ennemi de venir ici.

Vous pouvez compter d'être inſtruit du moindre détail qui m'arrivera.

Raſſemblez toujours vos treize bataillons & votre cavalerie auprès de Franckenſtein, pour être en cas de beſoin à portée de Wartha ; je tiens Bülow entre nous deux avec ſes huit bataillons & ſes ſix eſcadrons de houzards, pour vous l'envoyer en cas que cela ſoit néceſſaire, ou pour l'attirer à moi en cas que je prevoie que l'ennemi fera ſon grand effort de ce côté-ci ; je vous inſtruirai de tout à meſure que je verrai que les deſſeins de l'ennemi s'éclairciront.

D'O rend de bons ſervices dans l'occaſion préſente ; & je trouve que parmi toutes les nouvelles que je tente de me procurer, en ne négligeant pas l'argent, les ſiennes ſont les meilleures.

Il eſt indubitable que l'intention des Autrichiens eſt d'inonder le comté de Glatz par les trois débouchés qui y entrent ; & je commence à croire que le corps de de Ville eſt deviné pour boucher le paſſage de Wartha.

Si vous trouviez que vous ne puiſſiez point vous

servir de vos cuirassiers, vous n'avez qu'à me le mander, & je serais assez porté de les envoyer à Dohna qui en pourrait faire un meilleur usage dans l'occasion présente contre les Russes.

Je vous mande à cette occasion-là que Dohna est à Landsberg, & qu'il paraît que les Russes veulent se partager en deux corps, dont le plus considérable paraît se rassembler du côté de Posnanie, & le plus faible du côté de Tempelbourg. Dohna n'a que trente-cinq escadrons de cavalerie & vingt-deux de houzards. Si nous en avons qui nous soient inutiles ici, soit à vous ou à moi, il est juste de les lui envoyer; c'est sur quoi j'attends votre réponse, & sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FEDERIC.

LETTRE LVIII.

DU ROI.

Ce 14 Juin, 1759.

SELON toutes les nouvelles que je reçois, je dois croire que le projet de nos ennemis est de faire le siège de Glatz; ainsi rassemblez un peu vos forces, mon ami, du côté de Franckenstein, pour être toujours à portée d'occuper le poste de Warta.

J'écris aujourd'hui à Treskow de vous renvoyer

ce bataillon de Blankenſée que vous avez toujours eu avec vous.

Bülow reſtera dans ſon poſte juſqu'à ce que la grande armée de l'ennemi ſe ſoit determinée dans ſes mouvemens.

Voilà les ſuites d'une guerre défenſive; il faut penſer à cent mille choſes, & faire des projets pour tous les événemens.

Ramin peut retourner à Wartha ſi vous le jugez à propos.

Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe.

FEDERIC.

LETTRE LIX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Franckenſtein, le 15 Juin, 1759.

LES treize bataillons & les trois régimens de cavalerie ſe trouveront aujourd'hui à portée ſelon les ordres de votre Majeſté.

Le général Ramin avec ſes quatre bataillons au poſte de Wartha; le général de Bredow avec les trois régimens de cavalerie à Olberſdorf & Peterwitz.

Le général Schenkendorf avec ſes cinq bataillons et les houzards de Gerſdorf reſte près du général Bülow.

Le général Meyer avec ſes dragons & ſes quatre bataillons à Frankenberg & à Baumgarten.

Je ſuis bien aiſe, Sire, que le zèle, la probité & le mérite de d'O vous ſoient connus. Les gens de cette ſorte ſont d'autant plus eſtimables qu'ils ſont rares. Il ſuivra l'exemple de Phocion, s'il a un jour beſoin de cigue *.

Je ne ſaurais vous dire, Sire, ſi j'aurai dans la ſuite beſoin de cuiraſſiers, puiſque je ne ſais ſi le deſtin me conduira à une action de montagne ou de plaine. Je m'en rapporte à votre prévoyance, Sire ; ſi vous l'ordonnez, je détacherai un régiment, & vous n'avez qu'à m'indiquer la route qu'il doit tenir.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LX.

DU ROI.

JE ſerais bien embarraſſé, mon cher ami, de vous dire ce qui arrivera. Tant que l'ennemi reſte dans l'inaction, il eſt impoſſible de le deviner.

* Il eſt difficile de deviner au juſte ce que le général Fouquet a eu en idée en citant l'exemple de Phocion. Il eſt connu que ce général athénien fut condamné à la mort. Ses amis condamnés à partager ſon ſort, burent les premiers dans la coupe qui renfermait le poiſon, & y en laiſſèrent trop peu pour Phocion. Le geolier ne voulut en fournir qu'à raiſon de douze drachmes. Phocion pria donc un de ſes amis de les lui payer, ſe plaignant de ce qu'on ne pouvait pas même mourir à Athènes ſans payer ſa mort. Peut-être que le général Fouquet prévit déjà alors la ſituation périlleuſe où d'O ſe trouva, lorſqu'en 1760 il fut condamné à la mort pour avoir livré Glatz aux ennemis. Il obtint ſa grâce ſur l'échafaud même & fut exilé.

Je vois que le but qu'il se promet de ses opérations est de prendre Glatz.

Je devine les moyens dont il pourrait se servir pour y parvenir ; mais il y en a de très-différens, & il serait très-facile de m'y tromper. Dans cette incertitude il est difficile de rien démêler, & il faut attendre jusqu'à ce qu'il plaise à sa grosse Excellence * de déclarer son projet.

J'attends avec patience quel sera le projet dont cette bénite créature accouchera.

Nous sommes alertes, & nous avons dans notre camp l'oreille dressée comme un lévrier qui attend que la bête parte de son gîte,

J'ai beaucoup de mauvaises nouvelles, un ramas de contes des cabarets de l'armée ennemie, dont je ne vous importune pas. Dès que je saurai des vérités, je vous les manderai.

Fermer avance comme un régent de collège suivi de ses pédans ; peut-être attend-on après lui ; mais quoi qu'il en soit, force nous est de trouver les moyens de nous tirer d'embarras.

Je sais que vous pensez comme moi, & je ne vous dis rien de nouveau.

Adieu, mon cher, je vous embrasse.

FEDERIC.

* Le maréchal Daun.

LETTRE LXI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Peterwitz, ce 24 Juin, 1759.

Le corps a occupé aujourd'hui matin le camp près de Peterwitz ſur un terrein qui n'eſt point enſemencé; la droite vers Peterwitz et la gauche vers Franckenſtein, Baumgarten & Riegerſdorf devant le front.

Le général de Ville ſe trouvant encore auprès de Wildſchütz, a détaché quelques troupes de ſon corps par les montagnes vers Landeck.

On débite que ce détachement eſt de cinq mille hommes; mais probablement il n'eſt pas ſi fort.

Pour maſquer la marche il a fait avancer quelques ulans & croates juſqu'à Weiſſwaſſer & Reichſtein. Lorſqu'on fut les reconnaître, on a vu qu'ils ſe retiraient dans les montagnes; mais ils ont enſuite repris leur poſte. Ils ont auſſi occupé Patſchkau.

Selon les avis du général de Treſkow, de même que du lieutenant-colonel de Saſs, le général Renard avec ſes troupes légères a enfermé Coſel en-deçà & au-delà de l'Oder.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Peterwitz, ce 25 Juin, 1759.

J'ATTENDS avec une extrême impatience l'accompliſſement des bonnes nouvelles que V. M. me fait eſpérer.

Se pourrait-il bien, Sire, que le fils de feu Chriſtian voulût entrer en lice? Ne fût-ce d'abord que dans ſes parages, encore ſerait-ce bon. Le premier pas fait conduirait bientôt à un autre.

J'envoie la *Tage-Liſte* à V. M. Les brigades de Ramin, Schenkendorf & de Bülow y ſont compriſes. Il ne manque que 144 hommes au calcul que vous avez fait, Sire, de 60000, en comptant le bataillon Lattorf & ceux de le Noble & Lüderitz.

J'eſpère que Tauenzien, à qui j'écris, les rendra bientôt complets.

Les *Monats-Liſtes* ſuivront demain au colonel Kruſemarck.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXIII.

DU ROI.

Reich-Hennerfdorf, ce 25 Juin, 1759.

J'AI reçu votre lettre du 25 Juin, & je vous remercie des liftes que vous m'avez envoyées.

Je trouve d'après ce calcul, en comptant officiers, bas-officiers, tambours & artilleurs, que nous fefons enfemble foixante quatre mille hommes.

L'ennemi a marché, ou du moins il a fait un mouvement aujourd'hui. Je cherche à m'en inftruire, & entre-ci & demain matin je compte favoir exactement de quoi il eft queftion ; rien ne me preffe ni ne m'oblige de me précipiter.

Je ne fuis pas fûr que l'armée de Daun marche, & je ne le fuis que d'une partie du corps de Laudon.

A préfent il faut être prêt à tout moment. Je compte apprendre par vous les mouvemens de de Ville, par d'O ceux de Harfch, & par Bülow ceux de Beck ; quand j'aurai combiné tout cela, je me déterminerai fur le parti qu'il faudra prendre.

Les bonnes nouvelles que je crois pouvoir vous annoncer, ne viendront jamais de Danemarc.

Je ne fuis pas encore affez au fait de ce qui a marché, & du chemin que cela aura pris ; avant de bien éclairer le tout, je ne remue pas, d'autant plus que, quoique l'ennemi faffe, rien ne me preffe. Votre rapport du 24 de ce mois m'a été rendu, & je fe-

rais curieux de savoir si c'est de la cavalerie ou bien de l'infanterie que le général de Ville vient de détacher.

Il me paraît au reste qu'il pourrait bien encore s'écouler une quinzaine de jours avant que l'ennemi commençât ses opérations, & ce ne sera qu'alors que nous pourrons nous orienter sur ses véritables vues. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

FEDERIC.

LETTRE LXIV.

DU ROI.

Reich-Hennersdorf, ce 25 Juin, 1759.

Beck, à ce que l'on dit, veut tenter fortune du côté de Bülow. Que cela ne vous inquiète pas ; c'est notre affaire.

Mais je crois que malgré les projets de Daun, il se verra obligé de se mettre en mouvement le 28 ou le 30.

C'est alors que je serai attentif à la première marche qu'il fera ; elle me découvrira son dessein & me mettra à portée de vous écrire positivement ce qu'il faudra faire.

Au moins vous ne m'accuserez ni d'être inquiet ni impatient, car on nous lanterne bien.

FEDERIC.

LETTRE LXV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Peterwitz, ce 26 Juin, 1759.

LE corps de de Ville occupe encore le camp près de Wildſchütz ; il y a de ſes poſtes avancés à Weiſſwaſſer, environ de cinq cents croates, quelques houzards & ulans. Patſchkau eſt dégarni de troupes autrichiennes ; les patrouilles y vont de part & d'autre.

On dit que le détachement envoyé vers Landeck eſt composé d'infanterie, de houzards & de croates, quelques-uns le font fort de 5000, les autres de 3000 hommes.

Les déſerteurs arrivés en dernier lieu diſent qu'il n'etait que de trois bataillons ; mais ils ne ſavent ni les nommer ni dépoſer quelque choſe avec ſureté.

Le fourrage qu'ils font exiger dans la Haute-Siléſie, doit être amaſſé à Neuſtadt.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXVI.

DU ROI.

Ce 27 Juin, 1759.

LE mouvement de l'ennemi dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre ſe trouve abſolument faux.

Les payſans & les marchands de filaſſe l'avaient débité ; une groſſe pluie qui empêchait nos patrouilles de voir, les avait ſéduits ; quelques officiers crurent voir ce qu'ils ne voyaient point, & leur imagination ſuppléa à la vérité.

Toutes ſes troupes ſont préciſément dans l'endroit où elles ont été ; il n'y a rien qui ait remué. Je les amûſe par toutes ſortes de balivernes, que je fais débiter ſelon mon plaiſir ; mais je prévois quelque changement vers les derniers jours de ce mois, ou les premiers du prochain.

Dans peu de jours je ſerai en état de vous donner une grande nouvelle. L'ennemi s'était propoſé de commencer ſes opérations le 15 Juillet.

Je me flatte que ſon plan ſera bouleverſé, & qu'il ſera obligé d'en faire encore plus d'un avant de gagner la fin de la campagne.

Adieu, mon cher, je vous embraſſe.

FEDERIC.

LETTRE LXVII.

DU ROI.

Reich-Hennerſdorf, ce 29 Juin, 1759.

L'ENNEMI a marché hier ; la grande armée eſt allée à Jung-Buntzlau ; Laudon eſt campé à Prauſnitz ; Beck doit être à un endroit qu'on nomme

Horzitz; le général Harſch a marché à Jaromirz; leur boulangerie eſt allée à Teuſchbrod.

Je vous avoue que j'ai de la peine à m'imaginer ce que tout cela ſignifie.

En attendant vous pouvez envoyer une couple de centaines de dragons & autant de houzards à Glatz pour éclaircir davantage tout ceci.

Je pouſſerai demain une avant-garde auprès de Trautenau pour être informé de ce qui ſe paſſe & pour tâcher de tenir ces gens-ci en échec autant que cela durera.

Dohna a marché contre les Ruſſes; ceux-ci forts de quelques trente mille hommes ſont partagés en trois corps.

Dohna marche ſur celui du milieu à Nakal, & comme ſon opération me paraît infaillible, je vous annonce d'avance les bonnes nouvelles qui doivent arriver.

Je viens de prendre Schatzlar, où nous avons fait priſonniers un capitaine de cavalerie, trois houzards, quelques officiers & environ cent pandoures.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

FEDERIC.

LETTRE LXVIII.

DU GENERAL FOUQUET.

Peterwitz, ce 30 Juin, 1759.

JE vous félicite, Sire, de la retraite de l'armée autrichienne & de l'avantage que votre Majesté a eu d'avancer & d'occuper Schatzlar.

Si elle ne me donne pas la clef de cette énigme, je pourrais bien moins la deviner.

Cependant, selon mes conjectures, je crois que le maréchal Daun cherche à éloigner V. M. du poste avantageux qu'elle occupe, ou que le prince Henri a fait diversion en Bohème, ce que V. M. saura mieux que moi.

J'ai détaché promptement le capitaine Szaley avec cent-vingt houzards & deux cents dragons vers le comté de Glatz, & je l'ai pourvu des directions nécessaires par rapport aux nouvelles qu'il doit nous donner.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXIX.

DU ROI.

Ce 30 Juin, 1759.

JE vous envoie tout le détail de la marche que l'ennemi a faite. Vous verrez de quelle ruſe groſſière il ſe ſert pour nous tirer de notre poſte, mais il ne réuſſira pas.

J'ai envoyé aujourd'hui Wedel à Trautenau pour l'obſerver & apprendre les nouvelles de ce qu'il fait ; & je pouſſe Seidlitz juſqu'à Lahn, pour enlever le détachement des ennemis qui marche par Bœhmiſch-Eiche.

J'ai cru qu'il était néceſſaire de vous mettre au fait de tout ceci, pour que vous ſoyez au fait de tout ce qui ſe paſſe.

Dans cette ſituation Bülow n'étant pour rien à Tannhauſen, je l'ai fait venir ici, laiſſant cependant le bataillon franc & le colonel Gerſdorf au même poſte, qui a ordre de faire ſes rapports à vous & à moi.

Adieu, mon cher : dès qu'il y aura quelque choſe qui en vaudra la peine, je vous le marquerai incontinent. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

FEDERIC.

LETTRE LXX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Peterwitz, ce 1 Juillet, 1759.

APRÈS tous les mouvemens que les Autrichiens viennent de faire, je crois que de deux partis ils en prendront un, ou peut-être tous les deux à la fois, savoir, de marcher à toute force vers la Saxe, ou de détacher un corps vers la Marche de Brandebourg.

Le tout ira au mieux pourvu que Dohna puisse bientôt parvenir à battre les Russes.

Suivant le rapport des déserteurs du corps de de Ville, on y a reçu depuis huit jours trente canons de douze, six & trois livres, cinq obus, mais point de mortiers.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXXI.

DU ROI.

Ce 2 Juillet, 1759.

IL ne faut pas s'impatienter sitôt, mon cher. Le projet de Daun a été combiné avec les manœuvres que les Russes doivent faire; or je compte qu'hier Dohna

aura renversé un de ces corps ; je n'en puis être instruit que le 3 ou le 4.

Ceci dérange tout le grand plan de Daun ; il marche sur Reichenberg ; Jahnus est à Prausnitz, Harsch à Jaromirz, Beck à Skalitz.

J'ai envoyé Seidlitz à Lahn ; les ennemis prendront le chemin de Marck-Lissa.

J'ai deux points principaux à observer, l'un est de couvrir Landshut, l'autre est d'empêcher qu'on me coupe de Glatz ; voilà ce qui m'occupe à present ; cela est très-difficile, mais ni plus ni moins il faut tâcher d'en venir à bout.

Les canons de de Ville ne sont que de l'artillerie de campagne. Adieu, mon cher, je vous embrasse.

FEDERIC.

LETTRE LXXII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Peterwitz, ce 2 Juillet, 1759.

LES trois régimens de cavalerie de Seidlitz, Bredow & Vasold, se sont mis en marche, & entreront aujourd'hui à Bœgendorf près de Schweidnitz.

Les détachemens du margrave Henri & de Ramin se sont pareillement retirés & marcheront aujourd'hui jusqu'à Hohen-Gierſdorf ; demain ils arriveront à Landshut.

Le capitaine de Szaley avec cent-vingt houzards de Gerſdorf & le détachement de deux cents dragons qui ont été envoyés il y a deux jours à Glatz, ont pareillement reçu ordre de retourner à leurs régimens.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXXIII.

DU ROI.

Ce 3 Juillet, 1759.

J'AI reçu, mon cher, votre rapport du 2 de ce mois. C'eſt très-bien que vous m'envoyez les régimens entiers, ſelon ce que je vous ai écrit moi-même; car s'ils étaient affaiblis par des détachemens, ils ne rendraient pas de trop grands ſervices.

Vous avez le régiment de Werner que vous pourrez employer pour les détachemens néceſſaires. Au reſte le général Laudon eſt arrivé à Reichenberg, & s'y eſt joint au général Wehla.

Je compte apprendre aujourd'hui ſi la grande armée ennemie a ſuivi le général Laudon, ou ſi elle ſe trouve encore près de Jung-Buntzlau.

Dans cette circonſtance, il ne faut aller que pas à pas: la précipitation ſerait très-périlleuſe. J'attends du lieutenant-colonel d'O des nouvelles préciſes, s'il y a quelques troupes aux environs de Jaromirz.

Nos gens ont été hier juſqu'à Kœnigſhoff; ils ont trouvé à peu-près huit à dix régimens.

Beck ſe tient auprès d'Arnau ; & c'eſt pourquoi je penſe qu'il ne ſera pas trop difficile au lieutenant-colonel d'O de découvrir ſi le général Harſch a laiſſé quelque choſe derrière lui près de Jaromirz, ou ſi tout ſon corps a marché avec lui à Kœnigſhoff. Il eſt très-néceſſaire que je ſache tout cela pour pouvoir m'y régler ; car dès que je vois que l'ennemi s'approche de Kœnigſhoff & que le fort de l'armée ennemie marche vers Friedland, il faudra dans ce cas attirer à vous les bataillons qui ſe trouvent dans la province de Glatz. Si c'eſt moi qui me réunis à d'O, vous camperez de nouveau près de Landſhut au même lieu que vous avez occupé autrefois. Mais avant de rien entreprendre, attendez des ordres plus poſitifs. Je vous embraſſe.

FEDERIC.

LETTRE LXXIV.

DU ROI.

Ce 4 Juillet, 1759.

COMME je ſuis certain à préſent que les forces des Autrichiens ſe ſont tournées du côté de Kœnigſhoff, il ſera néceſſaire de prendre nos arrangemens d'après tout ceci.

Vous aurez la bonté d'attirer à vous toute la brigade de Ramin & de marcher de façon que vous ſoyez ici le 7.

Il y a une chofe que j'ai fur le cœur & que vous pourriez faire exécuter encore : ce ferait d'envoyer le Noble à Scharffeneck & à Politz, pour faire détruire toutes les fortifications de ces gens-là à Hutberg ; & en revenant de-çà il pourra détruire toutes les redoutes & abatis qui font auprès de Bergicht & de Wernerfdorf.

Je prends ces précautions d'avance, afin qu'ayant ruiné tous ces poftes-là, fuppofé que l'ennemi voulût faire le fiège de Glatz, nous puiffions avoir l'entrée du côté de Braunau libre.

Je partirai demain d'ici pour Lahn avec ma groffe avant-garde, & je vous laifferai ici encore quatre bataillons, favoir : la brigade de Schenkendorf, avec les bataillons francs d'Angenelli & de Lüderitz.

Le pofte que j'ai occupé avec l'armée ne vous convient pas, parce qu'il eft trop étendu, & je crois que vous reprendrez vos anciennes redoutes.

Je vous laifferai demain ici des obus & du canon. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en fa fainte & digne garde.

Les forces de l'ennemi étant à Kœnigfhoff, il faut que vous veniez ici : vous pouvez marcher ce foir.

FEDERIC.

LETTRE LXXV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Peterwitz, le 4 Juillet, 1759.

SUIVANT les ordres de V. M. j'attire à moi aujourd'hui la brigade de Ramin.

Demain à la pointe du jour je partirai, après demain, le 6, je ferai avec l'avant garde à Landshut; le corps suivra & s'y trouvera le 7.

Les patrouilles qui ont été à Weisswasser rapportent que le corps de de Ville est sorti aujourd'hui du camp de Wildschütz, & a pris sa marche vers Goldenstein.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXXVI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Waldenburg, ce 5 Juillet, 1759.

JE viens d'arriver ici avec deux bataillons de grenadiers & quelques houzards: demain vers midi je serai à Landshut. Le corps qui est aujourd'hui aux environs de Leutmannsdorf, prendra demain ses quartiers ici, & se rendra après-demain, le 7, au camp de Landshut.

La lettre reçue de V. M. j'ai d'abord envoyé le

Noble avec son bataillon vers Braunau & Politz, pour détruire dans ces contrées les abatis & retranchemens des Autrichiens : cent houzards de Werner l'accompagnent.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXXVII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landshut, les 7 & 8 Juillet, 1759.

JE suis arrivé ici hier matin à 8 heures avec mon avant-garde ; tout le corps a occupé ce camp aujourd'hui à midi.

Il est encore entré hier des Autrichiens à Schatzlar, & tout le corps de de Ville a pris route vers Freywalde.

J'entretiens une correspondance continuelle avec le général de Treskow & le lieutenant-colonel d'O. Ils m'ont écrit hier tous les deux, ce que le premier a marqué à votre Majesté du général de Ville ; ce qui est encore confirmé par d'autres nouvelles ; & l'on y ajoute que le même corps doit se joindre au général Harsch.

On dit qu'une partie du corps de ce général s'est avancée jusqu'à Trautenau.

J'en attends des nouvelles plus certaines par des exprès que l'on a envoyé.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXXVIII.

DU ROI.

Au camp près de Lahn,
ce 10 Juillet, 1759.

J'AI reçu, mon cher général, votre rapport du 8 Juillet, & je vois à présent bien clairement que j'ai très-bien fait de vous envoyer le régiment de Neiss, parce que rien ne se passera de votre côté, & qu'en cas qu'il y fallût des troupes, nous aurons toujours le chemin ouvert pour y en renvoyer.

Daun est à Marck-Lissa, Laudon auprès de Greiffenberg. Je serai obligé de rassembler toutes mes forces pour les combattre ; ainsi vers le temps de la décision, que je mets jusqu'au 15, je serai hors d'état de vous assister.

Je compte à de Ville 10,000 hommes, & à Harsch 12,000 ; ainsi, avec le renfort du régiment de Mosel, vous aurez à peu-près 19,000 combattans ; & par la bonté de votre poste, vous pourrez leur résister.

Je suis votre bien affectionné roi.

FEDERIC.

LETTRE LXXIX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landshut, ce 9 Juillet, 1759.

LE colonel le Noble est arrivé ce matin dans notre camp de son expédition de Friedland.

Il a détruit toutes les fortifications & abatis qu'il a trouvés aux environs de Politz, Hutberg, Potisch & Bergicht.

Mais plus de deux mille pandoures & houzards s'étant montrés hier sur les hauteurs de Politz, & quelques partis ennemis avançant jusqu'à Wernersdorf, pour le couper du côté de Halbstadt, il s'est retiré la nuit passée, & a été obligé d'abandonner une redoute d'où l'ennemi a chassé les ouvriers.

On rapporte de Friedland qu'on y a vu ce matin quatre cents pandoures, dragons & houzards, qui ont pris le bourguemaître & deux sénateurs, parce qu'on n'a pas pu leur livrer d'abord la quantité de vin, de brandevin & de viande qu'ils demandaient.

Dix à douze régimens campent auprès de Trautenau sous les ordres du général Harsch, qui y est arrivé le 6.

Des gens de Starckstadt ont assuré qu'il est passé hier un corps par Starckstadt pour aller à Politz.

Il paraît par ces rapports que le corps de Harſch approche de nous.

Ces nouvelles viennent d'être confirmées par une lettre que le général Jahnus m'a envoyée hier de Schatzlar par un trompette.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXXX.

DU ROI.

Au camp de Schenk-Seiffen, ce 10 Juillet, 1759.

MON cher général, j'ai reçu votre rapport du 9 de ce mois; il faut à préſent que vous ſongiez comment vous pourrez chaſſer les pandoures & les houzards de ces contrées, pour les empêcher de nous prendre en flanc.

Il me ſemble que l'ennemi perdrait bien l'envie d'avancer ſi vous aviez un poſte léger contre lui. Je ſuis, &c.

Il faut que vous faſſiez plus le méchant, & que vous ne ſouffriez pas que l'ennemi ſe logé à votre barbe à Friedland.

FEDERIC.

LETTRE LXXXI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landshut, ce 10 Juillet, 1759.

LE poste que le corps occupe est très-bien situé, & il y a espérance qu'il pourra se maintenir contre le général Harsch. Supposé qu'il envoyât un détachement du côté de Braunau & de Friedland, les circonstances ne permettront point d'y opposer un détachement contraire & de séparer le corps; ce détachement étant toujours exposé à être coupé, il faudrait que je le renforçasse.

Cependant suivant les ordres de votre Majesté, j'ai posté près de Friedland trois cents hommes des bataillons francs & cent houzards sous le commandement du lieutenant-colonel Lüderitz.

J'apprends par différens rapports, que le parti ennemi qui a été hier à Friedland, s'est retiré du côté de Schœmberg; et qu'il a reçu hier un renfort d'infanterie & de cavalerie.

Un exprès a rapporté que les villages limitrophes situés dans le Braunau, Adersbach, Merkelsdorf, Wackelsdorf, Wernersdorf, Neusorge, Halbstadt & Ruppersdorf sont occupés par l'ennemi.

Trois houzards autrichiens ont annoncé ce matin à Schœmberg qu'il y entrerait aujourd'hui un bataillon de pandoures & quatre cents houzards qui étaient à Bartelsdorf.

On

On a rapporté encore de Liebau que les Autrichiens poſtés au Rehhorn, ſe renforcent toujours plus.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXXXII.

DU ROI.

Ce 11 Juillet, 1759.

VOUS voulez, mon cher, attirer l'ennemi dans le piège; mais vous vous y tromperez; il ne vous attaquera pas, et veut vous bloquer.

Il faut faire le méchant, & à la première occaſion tomber ſur le corps d'une troupe mal poſtée, et lui bien frotter les oreilles.

On m'aſſure aujourd'hui que Daun ſe retranche auprès de Marck-Liſſa. Je ne ſais pourquoi; car certes, je n'ai aucune intention de l'attaquer là-bas.

Si l'ennemi veut pénétrer avec toutes ſes forces par Friedland, marchez-lui à dos. Vous avez le chemin par Conradſwalde libre, et vous avez les hauteurs de Friedland dans les bois juſqu'à Cider.

Vous ne pouvez rien faire à Rehhorn, mais du côté de Schœmberg le cas eſt très-différent. Enfin je vous laiſſe maître de faire ce que vous jugerez convenable, et je vous dis mes idées, parce que le terrein de ces contrées m'eſt fort connu.

J'ai ici un camp très-fort; en cas de néceſſité je puis détacher quatre bataillons et dix eſcadrons, ſans que ni plus ni moins de cent mille hommes puiſſent m'entamer; ainſi n'ayez point d'inquietudes pour moi.

Les Ruſſes crient comme des enfans; les pauvres petits n'ont que quarante mille hommes, et Dohna, à ce qu'ils aſſurent, les empêche de ſe remuer.

On dit que Daun veut envoyer par la Luſace un détachement à leur ſecours; mais on oublie que mon frère eſt très à portée d'échiner ce détachement avant qu'il arrive.

Adieu, mon cher, je vous embraſſe.

FEDERIC.

LETTRE LXXXIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landſhut, ce 13 Juillet, 1759.

On vient dans ce moment de me rapporter de Schœmberg que les Autrichiens ſont dans l'intention de s'avancer demain en trois colonnes, & d'attaquer le poſte que j'occupe.

L'une de ces colonnes doit venir par Friedland, l'autre par Schœmberg, & la troiſième par Liebau.

Les villages limitrophes ſont remplis de houzards, d'ulans & de pandoures.

Le lieutenant-colonel de Lüderitz me fait ſavoir de

Friedland que plus de deux mille hommes, houzards, pandoures & infanterie hongroiſe, s'avancent pour l'attaquer. Je lui ai ordonné de ſe retirer ſans attendre leur attaque. Je les recevrai de mon mieux, s'ils viennent de ce côté-ci.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXXXIV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landſhut, ce 14 Juillet, 1759.

LE réſultat de tous les mouvemens des Autrichiens eſt, qu'hier au ſoir vers ſix heures ils ont attaqué de trois côtés à la fois le poſte de Friedland.

Le lieutenant-colonel de Lüderitz a été averti de leur arrivée.

Quoique je lui euſſe dit de bouche & fait ſavoir par écrit & à lui & au capitaine de Roſenkrantz, que ſi un parti plus fort d'ennemis les attaquait, ils euſſent à ſe retirer par le bois; il a cependant attendu l'attaque dans ſon poſte & a voulu ſe défendre.

Les Autrichiens de leur côté l'ont attaqué ſubitement par devant & par les deux flancs; ils ont entièrement diſperſé le détachement de trois cents hommes des bataillons francs & en ont fait pluſieurs priſonniers: peu s'en ſont retrouvés juſqu'à préſent. On dit que le colonel Lüderitz a péri.

Le détachement de houzards du capitaine de Rosenkrantz est presque tout entier chez nous ; il n'en manque que six hommes.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXXXV.

DU ROI.

Au camp de Schmottseiffen,
ce 17 Juillet, 1759.

JE suis fâché, mon cher général, d'apprendre par votre rapport du 12 de ce mois, que le lieutenant-colonel Lüderitz a si mal exécuté vos ordres dans son poste auprès de Friedland.

Ne souffrez nullement que l'ennemi occupe ce poste ; au contraire, il faut absolument le rechasser loin de vous. Vous pourrez le prendre en flanc par le chemin de Conradswalde, & l'envoyer se promener autre part.

Il me paraît que l'ennemi vous a fait accroire qu'il allait vous attaquer aujourd'hui pour vous empêcher de sécourir le poste auprès de Friedland.

Sans doute que par cet accident les deux bataillons francs de Wide sont devenus inactifs pour deux ou trois mois. Faites frayer un chemin aux bataillons francs & abattre le reste des passages, de sorte qu'on ne puisse les attaquer par derrière.

Au reste, je n'ai laissé dans ce poste que cent

hommes, qu'il fera d'autant plus commode de retirer. Je fuis, &c.

Il faut abfolument avoir revanche, & laver cet affront dans le fang des ennemis.

FEDERIC.

LETTRE LXXXVI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landfhut, ce 15 Juillet, 1759.

LES Autrichiens n'ayant point occupé le pofte de Friedland, fe font retirés avant-hier dans leurs villages limitrophes Merkelfdorf, Adlerfbach, Weckelfdorf & Wernerfdorf.

Je ne puis pas les empêcher de pouffer leurs patrouilles jufqu'aux environs de Friedland; mais votre Majefté peut être perfuadée que je ne fouffrirai point que l'ennemi occupe ce pofte, & que je profiterai de toutes les occafions où je pourrai faire quelque bon coup.

Si cependant un détachement ennemi voulait pénétrer près de Friedland pour marcher dans les montagnes, je ne m'y oppoferais point, je tâcherais plutôt de les couper dans leur retraite.

Du détachement des bataillons francs, deux officiers, cinq bas-officiers & cent quarante hommes font arrivés ici; peut-être s'en trouve-t'il encore beau-

coup de cachés dans les montagnes. Les ſix houzards qui manquaient ont auſſi reparu.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXXXVII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landſhut, le 16 Juillet, 1759.

Si les ennemis commencent à ſe retrancher & à tirer des parallèles du côté de votre Majeſté, ils font des démonſtrations différentes de ce côté-ci.

Ils ont ordonné des travailleurs ſur ma droite vers Kolben & les Græntzbauden vis-à-vis de Schmiedeberg pour en faire ouvrir les abatis, feſant courir le bruit d'y vouloir pénétrer.

Jahnus & Simbſchen ſe trouvent à Golden-Elſe, Schatzlar & environs, d'où le premier m'a envoyé une lettre du lieutenant-colonel de Lüderitz, qui eſt priſonnier à Trautenau, où Harſch & de Ville ont leur quartier avec la plus grande partie de leurs troupes.

Ils y ont reçu un renfort d'artillerie de trente pièces. Ils ont détaché un régiment de dragons & deux bataillons de pandoures qui ſe tiennent aux frontières de Merkelſdorf & Weckelſdorf. Ils commencent à ouvrir les chemins pour y conduire du canon, & à reparer les abatis & les retranchemens

que le Noble y avait détruits en partie, & pouſſent leurs patrouilles jusqu'aux environs de Friedland.

J'ai été reconnaître ce matin au-delà de Schœmberg vers Bertelſdorf & Adlerſbach, & j'ai trouvé qu'il n'y a pas moyen d'y parvenir. Nous y avons trouvé des poſtes de dragons, houzards & pandoures ſur la hauteur des montagnes; rien n'en eſt deſcendu pour nous pourſuivre.

Je crois, Sire, que par ces mouvemens ils tâchent de m'engager à des détachemens, pour attaquer enſuite ce poſte avec leurs forces, dont je n'appréhende rien, tant que le corps qui y eſt l'occupera. Le régiment de Moſel eſt arrivé ce matin.

L. M. FOUQUET.

LETTRE LXXXVIII.

DU ROI,

Au camp de Schmottſeiffen,
ce 18 Juillet, 1759.

J'AI reçu votre rapport du 16 de ce mois. Quand je calcule bien les forces de l'ennemi, & les comptant bien haut, je ne ſaurais faire monter tout ce corps qu'à dix-huit mille hommes; or dix-neuf mille hommes qui ſe défendent contre dix-huit mille hommes dans un bon poſte, doivent y trouver certainement de grands avantages.

Je connais votre poſition, parce que j'y ai été aſſez long-temps, & j'en ai étudié tous les détails; vous

ne pouvez attaquer ni le poſte de Schatzlar, ni celui de Trautenau ; vous ne pouvez point pénétrer par Altdorff : c'eſt un coupe-gorge.

L'ennemi a ſi bien détruit le chemin qui va à Bœhmiſch-Johrſdorf par de grands carreaux de pierres qu'il y a jetés, que vous n'y ſauriez monter, ſans que les houzards mettent pied à terre & conduiſent leurs chevaux par la bride.

Le poſte de Bergicht pourrait à toute force ſe prendre ; mais cela coûterait du monde, & le jeu ne vaudrait pas la chandelle. Il n'y a pour vous que des embuſcades ; mais il faut les faire fortes, afin que ſi l'ennemi tente quelque choſe, comme il ne manquera pas de le faire, on puiſſe le bien frotter.

Si quelques troupes vont du côté de Paſs, il faut d'abord leur en envoyer à dos.

Vous êtes plus fort en infanterie que ces gens-là. Leur cavalerie ne peut preſque point agir dans toutes ces contrées ; s'ils viennent avec deux mille hommes, détachez-en quatre mille à leur dos.

Les embuſcades que l'on peut dreſſer, ſont premièrement dans ce chemin qui va de Liebau à Lindenau, dans la trouée des quatorze Nothhelfer aux environs de Scherffenberg, & dans les bois qui ſont du côté de Friedland.

Vous êtes obligé d'avoir néceſſairement quelques poſtes mobiles.

Par exemple : vous ne pouvez pas vous diſpenſer d'en avoir du côté de Weisſbach ſur les hauteurs.

Imprimez bien à ces poſtes qu'ils ne ſont que pour avertir, & qu'un officier qui y attendra l'ennemi mal à propos ſera mis au conſeil de guerre & puni.

Pour vous mettre au fait du projet de l'ennemi & de ſes retranchemens, je vous expliquerai ce que celà ſignifie.

Daun a attiré Gemingen à lui, qui avec environ ſept mille hommes avait été détaché à l'armée de l'Empire, & il s'eſt fait retrancher un camp entre Lauban & Marck-Liſſa.

Je crois qu'il y entrera ce ſoir. Quoique Dohna ſe ſoit fort mal conduit vis-à-vis des Ruſſes, ſon paſſage de la Wartha a fait jeter les hauts cris à Soltikow, qui ſe croit coupé de Thorn. Il demande des ſecours à toute force.

La cour de Vienne a réſolu d'envoyer un détachement de treize mille hommes à ſon ſecours.

Laudon doit commander ce détachement-là, & doit marcher par Sagan ſur Croſſen, y paſſer l'Oder, & tâcher ainſi de ſe joindre aux Ruſſes.

J'ai détaché hier le prince de Würtemberg avec ſix bataillons, deux régimens de dragons & de houzards de Buntzlau.

Mon frère Henri marchera en droiture à Sagan pour peloter ce détachement en chemin, & l'envoyer promener par le chemin qu'il eſt venu.

Tant que Daun reſtera à Lauban & que je tiendrai ce camp ici, je ſerai ſuffiſamment en force pour me ſoutenir.

Mais ſi on lui renvoie Laudon battu, je crois qu'il

voudra tenter de ce côté-ci l'entrée en Siléfie. Si cela arrive avant que le prince de Würtemberg puiffe me joindre, je ferai obligé d'emprunter de vous trois bataillons d'infanterie & le régiment de dragons, dont je vous réponds que je ferai un bon ufage.

Mais fi Daun veut fe borner à refter dans fes retranchemens, je ne vous demanderai pas un chat. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en fa fainte & digne garde.

Vous voyez à préfent, mon ami, de quoi il eft queftion ; Daun n'entreprendra rien, à moins qu'il n'ait dégagé les Ruffes, & c'eft de quoi je me flatte de l'empêcher.

Alors la cour de Vienne, ou peut-être le défefpoir, l'obligera à prendre d'autres mefures.

FEDERIC.

LETTRE LXXXIX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landfhut, ce 17 Juillet, 1759.

Je crois qu'il s'agira ici d'une attaque générale, & que Harfch, de Ville & Jahnus tenteront l'affaire.

Jahnus eft arrivé cette nuit à onze heures près de Schœmberg & de Liebau avec un corps de deux bataillons de grenadiers, deux mille pandoures,

quatre escadrons de houzards, un poulk d'ulans, le régiment de cuiraſſiers de Birkenfeld, les régimens de dragons de Modène, Saxe-Gotha & Saint Ignon, & un eſcadron de dragons du prince Charles.

J'ai été les reconnaître ce matin : & j'ai pouſſé d'un côté au-delà de Lieubau & de Ditterſbach, & de l'autre côté de Gruſſau, juſqu'à Ullerſdorf, où il a appuyé ſa gauche dans les montagnes d'Ullerſdorf, & ſa droite derrière Schœmberg.

Mon projet était fait pour l'attaquer demain par ſa gauche, mais tout continue à marcher par deux colonnes, la première par Peterſdorf & Bertelſdorf vers Schœmberg, & l'autre par Schatzlar vers Liebau.

Le détachement qui était entre Merkelſdorf & Weckelſdorf derrière Friedland, s'eſt avancé aujourd'hui, & a pris poſte près de Conradſwalde.

Par ces diſpoſitions je me vois un peu reſtreint ; je tâcherai de reconnaître demain ce qui en eſt, & de profiter de ce que l'occaſion préſentera.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XC.

DU ROI.

Ce 18 Juillet, 1759.

Il y a grande apparence que ce ne ſont que des démonſtrations de l'ennemi que cette bravade de marcher à Liebau, Schœmberg & Conradſwalde.

Je parie que Harſch ne vous attaquera pas, & ſe retirera après demain.

Ces gens ne ſont pas aſſez en force pour bruſquer un poſte auſſi redoutable que le vôtre.

Ceci ſe fait dans l'intention de m'obliger à vous envoyer un détachement, & à ne rien envoyer contre Laudon, qui eſt parti hier au ſoir pour Sagan.

Le Prince de Würtemberg le dévancera, & je ne ferai pas un mot de ce que Daun voudrait me faire faire.

Adieu, mon ami, vous aurez une bonne affaire d'arrière-garde avec ces gens-là.

Pour ceux de Schœmberg, il ne faut les ſuivre qu'un peu au-delà de Schœmberg, & non pas juſqu'à Bertelſdorf, ceux de Liebau juſqu'à la croix, & juſqu'à Schwartzwaſſer par les deux plateaux, ſavoir par le gibet Liebau & par les hauteurs à gauche de Ditterſbach, pour ceux de Conradſwalde vous pouvez les maltraiter plus que les autres.

Adieu, mon cher ; voilà tout ce que je puis vous dire : je vous embraſſe.

FEDERIC.

P. S J'apprends que vous dites à tout le monde que l'ennemi eſt fort de quarante mille hommes : cela me déplaît fort : 1°, parce que cela n'eſt point vrai, & qu'il ne l'eſt que de dix-huit mille hommes ; 2°, parce qu'il ne faut point intimider nos gens, qui ne ſont que trop timides naturellement.

4

LETTRE XCI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landſhut, ce 18 Juillet, 1759.

LES corps combinés des généraux Harſch, de Ville, Jahnus & Simbſchen ſont tous poſtés près de Schœmberg, l'arrière-garde y eſt arrivée cette nuit.

Selon le rapport des déſerteurs, ce corps doit monter à 40,000 hommes, & être pourvu d'un train d'artillerie de 60 pièces.

Selon mon calcul ce corps des ennemis ne peut monter qu'à 30,000 hommes.

Aujourd'hui à deux heures du matin, je me ſuis mis en marche avec les bataillons francs & deux bataillons de grenadiers pour reconnaître la poſition des ennemis, mais un brouillard aſſez épais, qui dura juſqu'à neuf heures, m'a empêché de faire une exacte découverte de leur camp.

Les poſtes avancés de l'aile gauche ont été repouſſés juſque dans leur camp; l'on en a pris quelques-uns.

Les grenadiers & 2000 pandoures ſont venus pour les ſoutenir, mais mon intention n'étant pas de m'engager avec eux, nous nous ſommes retirés en bon ordre dans notre camp.

Quelques déſerteurs ont rapporté que l'intention du général Harſch était de nous attaquer demain dans notre poſte; d'autres au contraire penſent q

son intention eſt de couper à notre corps d'armée la communication avec Schweidnitz.

Le détachement qui s'eſt avancé juſqu'à Conradſwalde, y eſt encore poſté, & a été renforcé, à ce qu'on dit, par trois régimens de dragons Saxons.

S'ils feſaient quelques détachemens pour nous couper la communication de Schweidnitz, je ne me trouverais pas en état de rien détacher de mon corps d'armée, ſans me dégarnir ſoit d'un côté ou d'autre.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XCII.

DU ROI.

Ce 20 Juillet, 1759.

L'ENNEMI a fait de ce côté-ci beaucoup de mouvemens ; je ne puis encore vous dire poſitivement à quoi il viſe.

Cela m'oblige d'agir avec circonſpection pour être en force & en état de lui tomber ſur le corps, s'il veut entreprendre quelque choſe.

Laudon a été détaché ; j'ai fait courir après lui ; il eſt revenu & le prince de Würtemberg le repouſſe de même.

On ne ſaurait vous couper de Schweidnitz ; quelques partis qui ſe gliſſent dans les montagnes, ne ſont pas une affaire importante ; ils ne peuvent nuire ; il

faut penser ici aux grandes choses, & négliger les bagatelles.

Je parierais presque ma tête que l'ennemi ne vous attaquera pas, & tant que vous êtes dans ce poste, il y pensera plus d'une fois avant de vouloir pénétrer à votre barbe vers Schweidnitz.

Je ne puis rien détacher sans risquer toute la boutique.

Vous verrez dans peu de jours que tout ceci s'éclaircira.

Adieu, mon cher, ne voyez pas tant de forces; l'ennemi ne peut avoir, en comptant au plus fort, que 20,000 hommes.

FEDERIC.

LETTRE XCIII.

DU ROI.

Ce 21 Juillet, 1759.

Le général Laudon est retourné à l'armée autrichienne, & le prince de Würtemberg est revenu à Buntzlau. Selon mes nouvelles, l'armée autrichienne manque de fourrage, parce qu'elle fourrage le verd. La contrée où elle se trouve n'est pas assez abondante pour qu'elle puisse y subsister long-temps; ainsi je crois qu'en prenant encore huit jours de patience, leur grand train de chevaux les obligera de décamper. On prélude déjà près de Landscron.

Dès qu'ils ſe retireront, j'enverrai d'abord un bon détachement à vos voiſins de Friedland.

Voilà tout ce que je puis vous dire juſqu'à préſent de ce qui ſe paſſe de ce côté.

L'ennemi ne vous attaquera point, ni ne viendra à moi tant que nous reſterons dans notre poſition actuelle; mais il faut ſe tenir enſemble, & nous n'avons garde de rien détacher. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

FEDERIC.

LETTRE XCIV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landſhut, ce 21 Juillet, 1759.

TOUT le corps du général Harſch s'eſt mis en marche la nuit paſſée; & ce matin il a pris ſa route vers Conradſwalde, Schwarzwalde & Witgendorf.

J'ai auſſitôt détaché le général Ramin avec deux bataillons, quelques dragons & houzards vers Forſt; mais il n'y a pu parvenir, tous les environs de Forſt de ce côté-ci étant occupés par les ennemis.

J'ai détaché le général Schenkendorf avec un bataillon & cent chevaux du côté de Liebau, il a dirigé ſa marche par Ullerſdorf & Schœmberg.

Je les ai ſuivis en perſonne avec deux bataillons & trois cents chevaux juſqu'au-delà de Gürtelſdorf; mais

mais l'arrière-garde était si bien postée au-delà de Gürtelsdorf, qu'il m'a été impossible de l'entamer.

Nous nous sommes canonnés pendant une couple d'heures avec perte de quelques hommes, & nous avons fait de notre côté une vingtaine de prisonniers.

En général ils ont su si bien couvrir leur marche, qu'on ne saurait deviner si leur dessein est d'aller à Freybourg, ou à Friedland.

En cas qu'ils marchent sur Friedland, je crois qu'ils sont intentionnés d'aller à Glatz.

Il se peut aussi qu'ils s'y arrêteront dans le dessein d'attaquer ce poste du côté de Hartmannsdorf. Dans ce cas aussi je m'attends à les bien recevoir.

Je souhaiterais d'avoir un plus grand nombre de canons à leur opposer, leur arrière-garde m'ayant attaqué avec un train de quinze pièces, pendant que je n'en avais que six. Il doit y avoir à Schweidnitz six canons de douze livres.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XCV.

DU ROI.

Ce 22 Juillet, 1759.

J'AI reçu votre lettre du 21 de ce mois. Les mouvemens que l'ennemi fait ne peuvent tendre qu'à vous faire sortir de votre poste ; leur dessein n'est certainement pas d'aller à Glatz.

Mais je crois qu'ils ont intention de se mettre avec toutes leurs troupes entre vous & Schweidnitz.

Mais ils pourraient en être la dupe, car si un corps tant soit peu considérable de vos troupes se met dans un poste inattaquable sur de hautes montagnes, entre Friedland & Grissau, vous pouvez leur intercepter toute la communication de leurs magasins ; leur armée sans pain sera bien obligée de décamper.

Mais avant de prendre ce parti, il faut voir s'ils n'auraient pas intention de vous attaquer du côté de Hartmannsdorf.

N'allez point avec des détachemens si faibles. Deux bataillons & trois cents chevaux, cela est trop peu pour entamer une arrière-garde ; il faut du moins prendre six bataillons, sept ou huit canons, & cinq ou six cents chevaux.

Voilà du moins ce qu'il faut pour cela. Les canons de six livres sont à Schweidnitz ; mais je ne crois pas que vous puissiez les faire venir actuellement, ce serait trop hazarder.

Si cela paraît en venir à une action là-bas, & qu'il ne paraisse point qu'il se passe quelque chose ici, je pourrais vous prêter Krokow avec ses trois bataillons & deux escadrons pour quelques jours.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

FEDERIC.

P. S. Je crois que nous aurons bientôt la nouvelle d'une bataille avec les Russes.

LETTRE XCVI.

DU ROI.

Ce 22 Juillet, 1759.

L'ENNEMI a détaché aujourd'hui le général Beck avec 4000 hommes à Neuſtadt.

Comme je ſuppoſe qu'il marchera de-là à Trautenau, je fais partir d'ici ce ſoir un détachement qui relevera Krokow à Hirſchberg, ſavoir trois bataillons d'infanterie & deux eſcadrons de houzards pour occuper le poſte de Landſhut, & vous donner, en cas que cela puiſſe ſe faire, la facilité de marcher avec tout votre corps pour attaquer l'ennemi & déranger ſes projets ; vous pourrez au moins lui venir à dos, & lui couper les ſubſiſtances du côté de la Bohème ; ou peut-être pourrez-vous tomber ſur un de ſes corps qui ſera le plus à votre portée, & le battre comme il faut. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

FEDERIC.

LETTRE XCVII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landshut, ce 22 Juillet, 1759.

AUTANT que j'ai pu reconnaître ce matin, le corps du général Harsch s'est posté sur les hauteurs près de Schwarzwalde & Conradswalde vers Friedland. Les hauteurs & les bois sont tellement garnis de pandoures & d'autres troupes légères qu'il est impossible d'y aller reconnaître ou d'y faire avancer les patrouilles.

On ne saurait jusqu'à présent deviner leur dessein.

On dit qu'une partie de pandoures & de houzards est resté postée près de Schatzlar & de Golden-Else. On dit encore qu'il s'y joindra de l'infanterie ; mais j'attends que cette nouvelle se confirme.

Le général d'Angenelli vient dans ce moment de me rapporter qu'il a trouvé un détachement ennemi fort d'environ dix bataillons campé derrière Kœnigshayn près de Schatzlar.

Le magistrat de Liebau me mande que cinq régimens d'infanterie & de cavalerie réguliers campent sur les hauteurs de Reissen derrière Schatzlar, sans compter les troupes qui sont à Kriensdorf, Schatzlar & Lampersdof.

Un autre corps doit être posté sur les hauteurs derrière Bernsdorf près d'Else, s'étendant jusque vers Trautenau, ce qui vient d'être confirmé par un rap-

port de Schœmberg. Votre Majeſté pourra le voir plus en détail dans l'incluſe ci-jointe,

L. M. FOUQUET.

LETTRE XCVIII.

DU GENERAL FOUQUET.

Landſhut, ce 22 Juillet, 1759.

LE corps ennemi du général Harſch eſt décampé cet après-midi de Schwarzwalde & Conradſwalde, & eſt marché ſur deux colonnes.

J'ai été d'abord reconnaître ce qui ſe paſſait aux environs de Witgendorf, Forſt & Hartau, & j'ai vu qu'une de leurs colonnes marchait vers Gotteſberg & l'autre vers Friedland ; demain j'attends là-deſſus des rapports plus circonſtanciés.

Une lettre du général Wolferſdorf au général de Ville, interceptée par nos houzards près de Conradſwalde, m'apprend que le général Harſch ſe trouvant malade, eſt parti pour Jaromirz & ſe rendra enſuite à Kœnigſgrætz.

Le général de Ville a pris le commandement du corps ennemi.

Suivant le contenu de la même lettre, le général Wolferſdorf avec un corps de huit mille hommes, s'eſt poſté près de Golden-Elſe, & a envoyé un détachement à Friedland.

Comme je viens d'être averti que les ennemis font venir leurs vivres de Trautenau par Patſchdorf, Ber-

telſdorf & Friedland, j'ai détaché ſur le champ le général Goltz avec deux bataillons francs, trois bataillons de grenadiers, le régiment du margrave Henri, quatre eſcadrons de dragons, quatre eſcadrons de houzards & dix canons vers Friedland, pour couper les convois à l'ennemi. Il ſe poſtera aujourd'hui ſur les hauteurs qui ſont au-delà de Conradſwalde près de Trautlieberſdorf, & fera avancer ſon avant-garde juſqu'à la pointe du grand bois de Friedland.

L. M. FOUQUET.

LETTRE XCIX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landſhut, ce 23 Juillet, 1759.

JE crois qu'il eſt très-convenable dans les circonſtances préſentes de couper à l'ennemi par derrière la communication des munitions & des vivres. Dans ce deſſein j'ai détaché le général Goltz pour ſe poſter ſur les hauteurs au-delà de Conradſwalde près de Trautlieberſdorf. Mais le général de Wolferſdorf ſe trouvant poſté avec 8000 hommes près de Golden-Elſe, ſelon le contenu des lettres interceptées, & comme le général Beck joindra probablement ce corps avec le détachement de 4000 hommes qu'il commande, le général de Krokow n'ayant que trois bataillons & deux eſcadrons de houzards, ſe trouverait trop faible pour ſoutenir ce poſte, quand

même je lui laifferais encore en partant trois bataillons pour le renforcer. J'attendrai les ordres de V. M. pour favoir fi je dois dégarnir ainfi ce pofte.

L. M. FOUQUET.

LETTRE C.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landfhut, ce 23 Juillet, 1759.

J'AI l'honneur de préfenter à V. M. la lifte du corps des Autrichiens de ces environs : elle eft auffi exacte que j'ai pu la faire fur le rapport des prifonniers & des déferteurs qui fe trouvent ici au nombre de quatre-vingt, parmi lefquels il y a un canonnier. Comme ce corps eft accompagné d'un grand nombre de cavalerie, il paraît que fon intention eft de s'étendre dans la plaine.

Selon le rapport d'un déferteur arrivé la nuit paffée, ils font en pleine marche, dirigeant leur route vers Schweidnitz.

Je viens de recevoir auffi une lettre du général Zaftrow, par laquelle il me mande que toute l'armée eft en marche vers Gottefberg & Waldenbourg pour fe rendre à Schweidnitz, & qu'elle n'en eft plus éloignée que d'un demi-mille.

Le général Krokow m'a fait dire par fon aide-de-camp qu'il fe rendrait ici avec fes trois bataillons cet après-midi à une heure.

J'attends les ordres de V. M. pour favoir fi je

dois me mettre en marche avec mon corps; en tout cas je pourrais laisser ici au général Krokow le régiment de Mosel & le quatrième bataillon de Lettorf, aussi bien que le général Angenelli avec son bataillon franc, pourvu que ce nombre de troupes soit suffisant.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CI.

DU ROI.

Ce 24 Juillet, 1759.

J'AI reçu vos deux rapports du 23 Juillet. Tant que vous tenez Landshut, il est impossible que l'ennemi fasse des progrès en Silésie.

Cinq bataillons restans auprès de Landshut, vous pourriez facilement marcher avec dix-huit & vous poster entre Conradswalde & Friedland, vous rendre maître en même temps du poste de Friedland pour enlever les troupes ennemies qui y sont & intercepter leurs convois de quelque côté que ce soit. Si ces gens-là sortent tout-à-fait des montagnes, il sera toujours temps de leur tomber sur le corps.

Mais à présent il y a tant de choses dans la crise, qu'il faut attendre qu'il y ait une occasion chez les Russes avant de donner sur les oreilles de ces gens-ci, à moins qu'ils ne deviennent téméraires, & ne se mettent tout-à-fait dans la plaine.

En ce cas-là, je verrai s'il y a moyen de faire d'ici un petit détachement, & de marcher alors sur eux pour les battre d'importance.

Quant à la liste des troupes ennemies que vous m'avez envoyée, elle n'est pas tout-à-fait juste; car déjà les régimens de cavalerie saxonne ne sont qu'à quatre escadrons, & il n'y a qu'un bataillon du régiment de Toscane qui soit là-bas; mais j'examinerai cette liste avec attention, & je vous écrirai ce qui en est vrai ou faux.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

FEDERIC.

LETTRE CII.

DU ROI.

Ce 24 Juillet, 1759.

JE peux vous mander avec assez de sureté & d'après mes listes, que l'armée autrichienne consiste en cent-deux bataillons.

Il y en a soixante-six bataillons ici, & vingt-neuf là; cela fait quatre-vingt-quinze bataillons. Gemmingen se trouve encore avec six ou huit bataillons auprès de Bornstædt; il faut donc qu'on ait envoyé ses bataillons d'ici à Wolfersdorf qui est auprès de Trautenau, et que le corps qui était près d'Arnau ait été détaché de même. Simschen ne peut être que

d'un ſeul bataillon, Toſcane au contraire en a deux. Preyſach ne fait non plus qu'un ſeul bataillon ; mais il manque ſur vos liſtes un bataillon de Wallis & un du Vieux-Coloredo.

En général vous avez devant vous vingt-huit bataillons de fuſiliers & cinq bataillons de grenadiers avec trente-huit eſcadrons ; cela fait donc quatorze mille hommes d'infanterie, deux mille cinq cents grenadiers, quatre mille quatre cents hommes de cavalerie, cinq cents houzards, & quelques mille pandoures, total vingt-trois mille quatre cents hommes.

En vous poſtant entre Friedland & Conradſwalde, vouz coupez tous les vivres à l'ennemi. Mais il faudra vous poſter ſur des montagnes, & ſi Wolferſdorf allait tenter quelque coup ſur Landſhut, vous n'êtes éloigné que d'une petite lieue de Conradſwalde, & vous pourrez fondre ſur lui avec tout votre corps pour le renvoyer.

Enfin, ſi vous privez l'ennemi de ſes tranſports de farine, il ne pourra ſe ſoutenir long-temps. De plus, il ſera néceſſaire que vous eſpionniez tous ſes détachemens, pour le harceler par-tout où cela ſera poſſible. Dès que je remarquerai que l'ennemi quittera les montagnes, je tâcherai de faire un détachement & de le battre comme il faut. Je ſuis, &c.

FEDERIC.

LETTRE CIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landshut, ce 24 Juillet, 1759.

A L'approche du général Goltz vers Friedland, les deux bataillons de Toscane & deux escadrons de houzards & de dragons ont eu le temps de sortir de cette ville & d'échapper; néanmoins notre détachement s'est emparé de presque tous leurs équipages de campagne, de deux cents chaises & chariots de bagage avec les chevaux d'attelage; de quarante mulets & de vingt mille écus argent comptant, & a fait outre cela une vingtaine de prisonniers en les poursuivant.

Le général Goltz occupe encore le poste de Friedland, pour couper à l'ennemi tout secours de ce côté-là.

Si l'ennemi, faute de vivres, était obligé de rétrograder, j'irais avec mon corps me poster à Friedland, & je tâcherais de faire avancer le général Goltz jusqu'au Johannisberg.

On vient de m'avertir dans ce moment que les Autrichiens sont postés entre Sorge & Kuntzendorf, ce qui m'engage à me mettre sur le champ en marche, pour me rendre à Gottesberg. Je me réglerai d'ailleurs suivant les mouvemens que les ennemis pourront faire.

Je laiſſe ici dans les retranchemens le général de Krokow avec les trois bataillons & les deux eſcadrons de houzards qu'il m'avait amenés; outre cela je lui laiſſe encore le régiment de Moſel, un bataillon de Lattorf & le bataillon franc d'Angenelli.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CIV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Gotteſberg, ce 24 Juillet, 1759.

CET après-diner je ſuis arrivé avec mon corps près de Gotteſberg. J'ai laiſſé Krokow près de Landſhut avec ſept bataillons.

Le général Goltz eſt encore poſté avec ſon détachement près de Friedland; il a envoyé aujourd'hui trente-cinq priſonniers qu'il a faits ſur les ennemis.

A mon arrivée ici, j'ai trouvé poſtés de l'autre côté de Gotteſberg ſur des hauteurs plus de mille pandoures & dragons, qui ont été auſſi-tôt repouſſés par l'avant-garde des houzards & pourſuivis juſqu'au-delà de Waldenbourg; nous avons fait à cette occaſion une vingtaine de priſonniers.

J'ai très-bien pu examiner du haut de nos montagnes le camp des ennemis. Il s'étend depuis Fürſtenſtein le long de Liebichau juſqu'à Kuntzendorf.

Le général de Ville a établi son quartier à Fürstenstein. Le camp de l'ennemi est situé de façon qu'on ne saurait faire aucune tentative pour l'attaquer.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CV.

DU ROI.

Ce 25 Juillet, 1759.

J'AI reçu, mon cher, vos deux rapports du 24 de ce mois, & j'ai été bien aise d'apprendre que vous avez eu quelques succès sur l'ennemi.

Je ne saurais comprendre comment le général de Ville prétend faire subsister son corps.

On dit ici que vous avez coupé l'ennemi de son artillerie; mais j'ai peine à le croire, ne présumant pas que de Ville se soit avancé sans canon.

Je voudrais bien vous envoyer du renfort, si cela pouvait se faire; mais ma situation actuelle ne le permet pas.

Quand vous verrez que de Ville se tournera du côté de Reichenbach, il faudra tâcher de jeter quelques bataillons dans la ville de Neiss. Je suis, &c.

FEDERIC.

LETTRE CVI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Conradſwälde, ce 26 Juillet, 1759.

J'AI pris aujourd'hui le camp entre Conradſwalde & Friedland, celui de Gotteſberg n'étant d'ailleurs pas avantageux pour la ſituation.

Notre arrière-garde a été pourſuivie de quelques centaines de dragons ennemis ; nos houzards en ont pris une douzaine avec leurs chevaux : ils étaient des régimens d'Albrecht & d'Arnheim.

De Ville, depuis qu'il ſe tient près de Fürſtenſtein, va fourrager, & ſubſiſte du pain que le pays eſt obligé de lui livrer.

Les nouvelles & lettres interceptées de leur commiſſaire Aſtfeld nous apprennent que leurs tranſports doivent paſſer par Jaromirz, Trautenau & Friedland ; comme nous lui avons coupé ce paſſage, il n'a rien pu attendre de ce côté-là.

Si de Ville trouve moyen de demeurer plus longtemps dans le poſte qu'il occupe, et d'y ſubſiſter, ce qui eſt peu vraiſemblable, je me trouverais plus embarraſſé que lui.

Le corps a du pain & de la farine juſqu'au 9 d'Août ; la caiſſe eſt à Schweidnitz. Comme on en tire aujourd'hui les dernières ſommes, je ſupplie V. M. de donner ordre à la caiſſe de guerre, de m'en-

voyer au moins cinquante mille écus pour la moitié du mois d'Août.

Le régiment de Mosel va joindre aujourd'hui à Friedland le général Goltz. Au cas que de Ville prenne son chemin du côté de Reichenbach, le général Goltz détachera ce régiment par Glatz pour dévancer l'ennemi & occuper Neiss.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CVII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Conradswalde, ce 27 Juillet, 1759.

LES convois que nous avons arrêtés à de Ville l'ont forcé d'abandonner ce matin son camp de Fürstenstein, pour rentrer en Bohème.

Il a voulu pénétrer avec tout son corps ici près de Conradswalde, mais il a été battu & obligé de reculer jusqu'à Gottesberg. La canonnade a duré depuis le matin à dix heures jusqu'au soir. Il y a environ soixante tués ou blessés des nôtres, mais les ennemis ont perdu plus de quatre cents hommes. Nous avons fait quelques prisonniers dont je ne sais pas encore au juste le nombre. Le corps d'armée ennemie vient de se placer sur les hauteurs de Gottesberg; j'observerai ses démarches pour prendre mes mesures en conséquence.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CVIII.

DU ROI.

Ce 28 Juillet, 1759.

J'AI appris, mon cher Général, avec beaucoup de satisfaction, par votre rapport d'hier, que vous avez rechassé jusqu'à Gottesberg le général de Ville qui en voulait à votre poste. Je suis charmé que cela vous ait réussi. Vous n'avez qu'à ordonner au général-major de Krokow, qu'en cas que des troupes ennemies voulussent passer par Schœmberg, il faut qu'il couvre vos derrières. De Ville, à ce que je crois, tâchera d'aller à Friedland, s'il vous trouve toujours dans son chemin. Ce ne serait donc pas mal fait, si vous fesiez détruire les chemins qu'il doit suivre, afin de rendre sa marche d'autant plus difficile. Du moins vous pourriez engager de bonnes affaires d'arrière-garde; car puisque de Ville doit passer par des chemins si mal frayés, vous pourrez l'incommoder furieusement avec votre canon. Je suis, &c.

FEDERIC.

LETTRE CIX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Conradſwalde, ce 28 Juillet, 1759.

AUJOURD'HUI le général Jahnus avec les régimens Simbſchen & Preyſach, un bataillon de grenadiers, deux bataillons de pandoures & quatre eſcadrons de dragons de Saxe-Gotha, a voulu pénétrer auprès de Friedland.

A peine en eus-je la nouvelle, que je tâchai de renforcer le général Goltz de quatre bataillons & quatre eſcadrons. Cependant quelques douzaines de coups de canon ont ſuffi pour faire reculer l'ennemi, ſans qu'il ait trouvé bon de revenir à la charge.

Il y a bien apparence que de Ville ſe verra obligé de faire ſa retraite par Braunau, où il trouvera les chemins fort gâtés.

Je ſuis prêt à toute heure à le ſuivre.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CX.

DU ROI.

Au camp de Schmottseiffen,
ce 29 Juillet, 1759.

VOTRE rapport du 28 m'a fait beaucoup de plaisir, mon cher.

Vous me mandez que le général Jahnus, détaché du général de Ville, ayant voulu pénétrer aussi auprès de Friedland, a été bien renvoyé par le général de Goltz.

Je juge, comme vous, que ces gens-là ont envie de se rendre à Braunau ; mais j'espère qu'avant d'y arriver, ils auront perdu leur canon & quantité de choses pareilles.

En ce cas, quand ils passeront par ces chemins détruits, vous ne pouvez mieux faire que de tomber sur leur arrière-garde.

Le général-major de Goltz peut occuper quelques montagnes, dans lesquelles ils seront nécessités de défiler ; ainsi ils passeront, pour ainsi dire, par les verges.

Je m'imagine qu'en deux ou trois jours vous en serez délivré, & que vous vous trouverez en état de les harceler impitoyablement avant qu'ils arrivent.

Demain je m'en vais à Sagan, & mon frère le Prince Henri viendra ici ; mais je vous défends d'en parler à personne.

Je suis, &c. FEDERIC.

LETTRE CXI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE,

Langen-Walterſdorf,
ce 29 Juillet, 1759.

LA nuit paſſée le général de Ville a fait partir tout ſon corps d'armée, & a pris la fuite par Langen-Walterſdorf & Reinſwalde, d'où par pluſieurs chemins détournés & par des routes dérobées, il eſt allé à Johanniſberg dans le Braunau.

Il avait fait précéder le bagage le ſoir précédent, & ſu tellement cacher ſa marche, que je n'en fus inſtruit que ce matin.

Je marchai auſſitôt avec mes troupes à Gotteſberg. J'envoyai le général Ramin avec ſept bataillons & quatre eſcadrons par Waldenbourg vers Tannhauſen; je pourſuivis moi-même l'ennemi par Reinſwalde juſqu'à Langen-Walterſdorf, où nous fimes quelques priſonniers.

La promptitude & le déſordre de la retraite de l'ennemi, lui a fait perdre beaucoup de monde par la déſertion ; les priſonniers & les déſerteurs en font monter le nombre juſqu'à quinze cents hommes.

Je me retirerai demain à Conradſwalde; je marcherai après-demain à Landſhut avec mon corps d'armée, après avoir tâché de faire décamper le général Wolferſdorf de Schatzlar, où il eſt encore poſté.

L. M. FOUQUET.

LE 30 Juillet, le général Fouquet rassembla son corps d'armée près de Conradswalde, pour occuper de nouveau le poste de Landshut.

Comme le général autrichien Wolfersdorf se tenait près de Schatzlar à Kœnigszeyn avec neuf bataillons d'infanterie & cinq escadrons de dragons & de houzards, le général Fouquet résolut de le surprendre.

La nuit du 31 Juillet, à onze heures, il fit partir & avancer son corps par trois colonnes contre l'ennemi, qui prit la fuite à son approche. Le camp entier, presque tout le bagage, beaucoup de chevaux, & deux cents mulets devinrent leur butin ; près de deux cents prisonniers leur tombèrent entre les mains ; beaucoup d'ennemis furent tués.

Après avoir exécuté cette entreprise avec tant de succès, le général Fouquet fit camper ses troupes au poste de Landshut.

Les renforts qu'il avait eus de l'armée du roi & de Neiss furent renvoyés, & il fut obligé de borner ses mesures à défendre son poste, comme le roi le lui avait fortement recommandé.

Le général Fouquet resta dans cette position jusqu'à la fin du mois d'Octobre, sans qu'il se passât rien de remarquable.

Sa vigilance & la sagesse de ses mesures firent échouer toutes les entreprises des ennemis & rendirent inutiles tous les mouvemens qu'ils firent pour l'attaquer.

Le roi informé de la perte de la bataille de Züllichow, & que les Ruffes étaient à Francfort fur l'Oder, où ils fe retranchaient, réfolut de leur livrer bataille.

Il fit donc partir le 30 Juillet fes vingt & un bataillons & fes trente-trois efcadrons du camp de Schmottfeiffen. Le 4 Août il fe réunit à l'armée du général Wedel à Muhlrofe, d'où il marcha vers Lebus, où il paffa l'Oder le 11. Le 12, après plufieurs mouvemens qu'il fit fur tout le front des ennemis, il fe détermina à attaquer leur aile gauche fur les onze heures du matin.

Toutes les redoutes qui couvraient le village de Cunnerfdorf furent fucceffivement emportées, & le roi était maître de foixante & douze pièces de canon, après cinq heures du combat le plus opiniâtre.

Peut-être eût-il bien fait de fe contenter de cet avantage & de fe rappeler l'hiftoire du grand Condé à Senef.

La fituation dans laquelle il fe trouvait, le décida fans doute; il fallait frapper un coup décifif, & c'était le moment.

Quoiqu'il en foit, la fortune paraiffait s'être déclarée pour lui, & c'eft dans cette brillante circonftance qu'il écrivit, dit-on, le billet fuivant à la reine.

« Nous avons chaffé les Ruffes de leurs retran-
« chemens; j'efpère que dans deux heures la victoire
« fera complette. »

Mais fes efpérances furent trompées. Le général

Soltikof rallia ses troupes derrière Cunnersdorf, un nouveau combat s'engagea. Les Russes furent forcés à se retirer jusqu'à leur dernière redoute, où le corps de Laudon s'était formé pour les secourir.

La position avantageuse de l'ennemi, les collines escarpées qu'il fallait escalader, le terrein trop coupé & trop étroit, toutes ces difficultés firent échouer les différentes attaques que le roi fit en personne.

Ses troupes accablées de fatigue après un combat de près de six heures, & épuisées par la chaleur du jour, ne purent résister au choc des troupes fraîches qui les chargèrent.

Le roi se vit donc obligé d'abandonner les avantages qu'il venait de remporter, & de quitter le champ de bataille.

Il fit retirer ses troupes par le défilé de Bischofsée & les forma sur les hauteurs qui dominent cette contrée.

On dit que le soir même de cette journée sanglante, il écrivit à la reine :

" J'ai hasardé un coup qui m'a manqué, mais dont " la mauvaise issue n'est point irréparable. J'espère " être bientôt en état de présenter une seconde fois " le front à mes ennemis. Néanmoins je conseille à " V. M. de sortir de Berlin."

Le 13 au matin, il retourna au camp d'Etscher & passa l'Oder à quatre heures après-midi, pour aller camper sur les hauteurs de Rentwein & de Polentzig ; le 15 il se porta en avant & vint camper à Madlitz près de Fürstenwalde.

C'eſt dans cette poſition qu'il mit en uſage toutes les reſſources de ſon génie, pour réparer la perte de deux batailles.

L'inactivité de ſes ennemis lui en fournit les moyens ; & dès qu'il fut en état de marcher, il entra en Luſace, d'où il paſſa en Siléſie, où il empêcha les Ruſſes de faire le ſiège de Glogau, & les obligea de repaſſer en Pologne, comme on le verra par la ſuite de la correſpondance.

LETTRE CXII.

DU ROI.

A Linderode, près de Sorau,
ce 20 Septembre, 1759.

MON ami, mon frère a laiſſé paſſer douze mille Autrichiens, qui ont joint les Ruſſes à Chriſtianſtadt ; ils veulent faire le ſiège de Glogau, je marche à tire d'ailes pour les en empêcher ; mais je ſuis faible, je n'ai que vingt-quatre mille hommes, gens deux fois battus : vous m'entendez.

Je ne ſais ni où vous êtes, ni dans quelles circonſtances vous vous trouvez ; mais ſi vous le pouvez, envoyez-moi du ſecours ; la troupe pourra marcher ſur Pridemaſt.

Je ne ſouffrirai point qu'on aſſiège Glogau, je me battrai plutôt, arrive ce qui pourra.

Voilà la façon de penſer des anciens chevaliers &

la mienne. Je ſerai demain au-delà de Sagan, après-demain près de Glogau.

Prompte réponſe, mon ami, & que le ſecours faſſe de grands pas. Adieu, je vous embraſſe.

FEDERIC.

LETTRE CXIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landſhut, ce 22 Septembre, 1759.

LES ordres très-gracieux de V. M. du 20 de ce mois m'ont été remis.

Vis-à-vis de mon poſte ſont du côté des ennemis le général Harſch près de Trautenau, & le général Jahnus près de Schatzlar; ils ont un corps d'armée qui fait environ le double du mien.

Pour conſerver le poſte de Hirſchberg, j'y ai détaché cinq bataillons & quatre eſcadrons. Suivant les ordres de V. M. le général-major de Meyer partira de Hirſchberg demain à la pointe du jour, avec un bataillon de Buddenbrock, deux bataillons de Kalkſtein, deux eſcadrons de dragons de Bayreuth, & deux canons de douze livres de balle; il preſſera ſa marche par Goldberg, Haynau & Bolkwitz, pour arriver, s'il eſt poſſible, en trois marches à Pridemaſt.

Il reſte donc encore à Hirſchberg un bataillon de le Noble, un bataillon de Lattorf, & deux eſcadrons de houzards de Werner.

Le prince Henri a gardé près de lui de ce corps-

ci, un bataillon d'Unruh, deux escadrons de Bayreuth, & un escadron de houzards de Werner. Le régiment de Mosel est à Neiss.

Il y a donc encore ici quinze bataillons, six escadrons de dragons & six escadrons de houzards de Werner.

Votre Majesté verra donc que je suis hors d'état d'en détacher davantage, si je veux maintenir mon poste.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXIV.

DU ROI.

Bonau, ce 25 Septembre, 1759.

JE crois, mon cher, que les trois bataillons & les deux escadrons que vous m'avez envoyés sous le commandement du général Meyer, ainsi que les six bataillons & cent houzards que mon frère a détachés, joindront l'armée demain matin.

Au reste, je puis vous mander que l'ennemi a marché hier entre Freystadt & Neu-Salze : il est arrivé avec une grosse cohue de Cosaques à Beuthen; & les Autrichiens avec leurs dix régimens de cavalerie se sont postés vis-à-vis de nous, tout près d'un défilé.

Moi j'ai pris poste près de Bonau, & j'ai passé toute la nuit sous les armes.

A la pointe du jour j'ai reconnu l'ennemi, & j'ai vu les généraux ennemis aller de même à la découverte; après quoi ils se sont retirés au petit pas.

Une heure après l'ennemi a tendu ses tentes; de sorte que pour aujourd'hui on aura beau attendre une attaque.

S'il apprend que j'aurai demain des secours, il y a bien à supposer qu'ensuite il se passera encore moins d'affaires remarquables.

FEDERIC.

Avec vingt-un mille hommes, votre serviteur battu & maltraité a empêché une armée de cinquante-mille hommes de l'attaquer & l'a obligée de se replier sur Neu-Salze.

Nous avons ici un bon poste, mais une seule ligne pour le garnir. Les secours arriveront demain.

LETTRE CXV.

DU ROI.

Au camp de Bonau, ce 26 Sept, 1759.

LA journée d'hier a été critique, mon ami. L'ennemi avait levé le 23 son camp de Freystadt & s'était avancé vers Neustædel. Je me mis en marche aussitôt, pour me poster de façon à lui interdire les passages de Neustædel & de Beuthen.

Toute l'armée s'entend vingt-quatre milles

hommes, a été poſtée le même ſoir à ſept heures; effectivement l'ennemi s'était porté avec toutes ſes forces vers le défilé de Rœhl & de Keltſch; leurs coſaques & houzards, au nombre de trois mille, avaient marché à Beuthen, & le 25 au matin toutes ces troupes étaient en mouvement.

Les généraux vinrent nous reconnaître, & apparemment que notre poſition leur parut trop avantageuſe, ou qu'ils n'avaient pas envie de ſe caſſer la tête, puiſque nous les vîmes ſe retirer doucement, & ils campèrent la gauche à Altſchau, la droite tirant vers Rœhl.

Hier au ſoir on m'avertit qu'un gros de leurs troupes paſſait l'Oder; mais juſqu'à préſent on voit encore leurs feux.

Aujourd'hui le reſte de l'armée arrivera ici, & j'attends des nouvelles de l'ennemi, pour me déterminer ſur les moyens les plus efficaces & les moins haſardeux, afin d'obliger ces infames incendiaires à quitter le pays.

Je ſoupçonne que leur deſſein eſt d'éviter la bataille, ce qui doit s'éclaircir dans peu. Dans ce cas il faudra faire une guerre de parti, & cela des deux côtés de l'Oder, & bien fortifier notre camp pour faire des détachemens impunément et ſans riſque.

Voilà, mon cher ami, où nous en ſommes. A préſent que j'ai quelques bonnes troupes, je ne crains rien de tout.

J'avais détaché pour la Saxe tout ce qu'il y avait de mieux dans mes troupes; la campagne allait finir

à Guben, & les Ruſſes voulaient partir; ne voilà-t-il pas ce malheureux détachement de dix régimens de l'armée de Daun qui arrive? Ajoutez-y quelques trahiſons, & ces miſérables ſe déterminent au ſiège de Glogau.

Je crois que le projet en a manqué; il n'eſt donc queſtion à préſent que de ſauver le plat-pays de la ruine dont il eſt menacé.

Hier ces canailles ont brûlé deux villages à nos yeux ſans qu'on pût l'empêcher.

Enfin je ne négligerai rien, & vous pouvez compter que tout ce qui dépendra de moi, ſera mis en uſage pour finir & dépêcher ceci le plutôt poſſible; mais cela n'eſt pas auſſi facile qu'on le croirait.

Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe de tout mon cœur.

FEDERIC.

LETTRE CXVI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landſhut, ce 25 Septembre, 1759.

VINGT & un mille hommes & V. M. en font quarante-deux, ajoutez-y neuf bataillons de renfort; tout cela tient la balance avec les cinquante mille hommes de vos ennemis. Vous avez un bon camp, Sire, votre magaſin à dos & à portée; il n'y a donc plus apparence qu'ils vous attaqueront, mais

qu'ils feront obligés de paffer l'Oder pour tirer vers la Pologne & s'approcher de leurs magafins.

En ce cas Laudon s'en féparera, ce qui d'un ou d'autre côté pourra procurer quelques avantages à V. M. Harfch a fucceffivement détaché quelques bataillons avec quelque cavalerie faxonne par Arnau & Hochftædt, qui efcortent des convois vers la Saxe.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXVII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landfhut, ce 27 Septembre, 1759.

JE rapporte très-humblement à V. M. la nouvelle que je viens de recevoir de Lœwenberg, Schmiedeberg & Hirfchberg, que le corps de Beck s'eft approché de Bœhmifch-Friedland, ce qui a été confirmé par les déferteurs.

Le colonel le Noble qui fe tient près de Hirfchberg avec trois bataillons & deux efcadrons de houzards, me marque en même temps qu'un corps ennemi eft arrivé près de Greiffenberg & occupe un pofte à Bartelfdorf en-delà de Hirfchberg.

J'enverrai donc encore un renfort d'un bataillon au colonel le Noble. Je dégarnirais trop mon pofte fi j'en détachais davantage.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXVIII.

DU ROI.

Ce 28 Septembre, 1759.

JE viens de recevoir vos lettres datées du 27 de ce mois. Les affaires sont à présent telles, que si vous bouchez ici un trou, vous en faites là un plus grand.

Ecrivez-moi pourtant si le colonel le Noble a de la cavalerie avec lui.

Moi, je me trouve ici dans la situation de pouvoir me passer de cinq cents chevaux, mais pas d'un seul homme de l'infanterie.

Si ces cinq cents chevaux vous peuvent être de quelque utilité, je vous les enverrai.

Vous n'avez qu'à dire au colonel le Noble, que puisqu'il est près de Hirschberg, il fera bien de m'écrire directement, pour que je puisse savoir d'autant plutôt ce qui se passe dans ces contrées.

D'ici je ne saurais rien vous écrire, car je n'ai pas encore pris tous mes arrangemens. Tout ce que je puis vous mander d'avance, c'est que les deux armées ont tant de défilés au-devant d'elles, qu'elles ne sauraient se faire grand dommage.

Je tenterai ici tout ce qui sera possible, pour voir si je ne pourrai pas prendre quelque avantage sur l'ennemi, bien que je prévoye que cela sera très-difficile à exécuter.

Les régimens de Laudon ont, dit-on, manqué de pain pendant trois jours; mais qu'eſt-ce que cela leur fait; n'ayant point de pain, ils font un abatis d'autant plus grand de beſtiaux. Je ſuis, &c.

FEDERIC.

LETTRE CXIX.

DU ROI.

Ce 28 Septembre, 1759.

LES Barbares ſont encore vis-à-vis de moi: je leur prépare un bon tour; s'il réuſſit, ils dénicheront bien vîte.

Je vous avoue que j'ai grande impatience d'en être délivré, pas pour moi, mais pour le pays qu'ils ruinent & qu'ils brûlent.

Je vous manderai tout ce qui ſe paſſe ici.

Mandez-moi, mon cher, & des vos nouvelles & ce qui ſe paſſe du côté de Gœrlitz.

Adieu, je vous embraſſe.

FEDERIC.

LETTRE CXX.

DU ROI.

Ce 28 Septembre, 1759.

Je reçois la nouvelle, mon cher général, que le général Beck, qui était posté avec un corps de quinze à dix-huit mille hommes auprès de Marck-Lissa, a dessein d'aller à Glogau.

Je vous en avertis, & ne sachant point s'il y a quelque troupe ennemie auprès de Neiss, ou non, vous n'avez, au dernier cas, qu'à attirer à vous le régiment de Mosel; puis vous pouvez renforcer le poste du côté de Hirschberg par deux bataillons.

Voyez aussi s'il n'est pas possible d'arrêter Beck. Pour moi, n'ayant que sept régimens de cavalerie, je ne peux me dégarnir que de trois cents chevaux, outre les deux escadrons que vous m'avez envoyés, En cas que le général Beck veuille pénétrer dans vos environs, il faudra tâcher de harceler son bagage pour retarder ses desseins.

Vous pouvez croire que ce nouvel incident m'a bien embarrassé, puisqu'il m'est impossible de rien détacher ici. Il sera donc d'autant plus nécessaire que vous attiriez le régiment de Mosel de Neiss à vous, lequel à tout événement y pourra bientôt retourner. Il me faudra aussi vous envoyer le général Meyer avec six cents chevaux droit à Hirschberg; mais ce général n'étant point un homme trop pro-

pre au commandement, vous devez le subordonner à un autre.

Si le général Beck a déjà passé pour aller à Glogau, envoyez ici le corps qui est à Hirschberg, & je tâcherai de le renforcer, pour détourner par-là le général Beck d'aller à Glogau.

J'apprends que Beck veut marcher à Glogau; vous en sentez la conséquence. Jugez, s'il venait par derrière & les autres par devant, ce que deviendrait mon armée. Beck n'avait que dix mille hommes à Zittau. Je ne sais si Harsch l'aura renforcé ou non. Je suis, &c.

FEDERIC.

LETTRE CXXI.

DU GÉNERAL FOUQUET.

SIRE, Landshut, ce 28 Septembre, 1759.

LES généraux Harsch et Jahnus sont encore à Schatzlar et Trautenau. Le détachement qu'ils ont fait vers la Haute-Lusace, consiste dans les trois régimens Toscane, Bayreuth & Würtzbourg. Quelques rapports disent qu'ils doivent revenir; mais suivant d'autres avis ils ont joint le corps du général Beck, qui est posté aux environs de Bœhmisch-Friedland, & qui pousse ses patrouilles jusqu'à Greiffenberg & même plus avant dans les montagnes. Ce

corps eſt compoſé de ſix mille pandoures, du régiment d'infanterie Luzani, d'un bataillon de volontaires, de deux régimens de dragons, d'un régiment de cuiraſſiers, & d'un régiment de houzards.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXXII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landſhut, ce 29 Septembre, 1759.

JE viens de recevoir les ordres de V. M. datés du 28 de ce mois, préciſément après avoir fermé ma précédente au contenu de laquelle je me rapporte.

Comme, ſans compter les partis volans ennemis répandus dans la Haute-Siléſie, il y a encore à Neuſtadt, Goldenſtein & ces environs, ſix bataillons d'infanterie & quelque cavalerie, qui ne ſont pas plus loin de Neiſs que de Glatz, je n'oſe pas attirer à moi tout le régiment de Moſel, & n'en ferai venir qu'un bataillon; cependant j'envoie ſur le champ le général Goltz avec un bataillon & deux eſcadrons de dragons à Hirſchberg, afin que ce poſte ſoit gardé par quatre bataillons & deux eſcadrons de houzards.

Si V. M. veut y envoyer de ſon armée les deux eſcadrons de Bayreuth & un eſcadron de houzards de Werner qui appartiennent à ce corps-ci, il y aura aſſez de cavalerie.

Le général Goltz tâchera de porter atteinte à l'ennemi de ce côté-là autant que possible, ce dont il fera ses rapports à votre Majesté.

L. M. FOUQUET.

J'envoie le chasseur qui m'a rendu la lettre de V. M. à Hirschberg au général Goltz, d'où il pourra rapporter à V. M. des nouvelles plus certaines des mouvemens du corps du général Beck. Je compte bien qu'il perdra l'envie de pénétrer plus avant.

LETTRE CXXIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landshut, ce 2 Octobre, 1759.

JE vous félicite du départ des Russes. Il y a bien apparence que la retraite du général Laudon lui coûtera cher.

Selon les avis du général Goltz, le corps du général Beck se trouve près de Marck-Lissa & de Goerlitzheim. Un déserteur à Hirschberg a annoncé que ledit corps a reçu ordre de se tenir prêt à marcher à toute heure.

Votre Majesté trouvera ci-joint quelques avis que je viens de recevoir par des exprès; quoique ces messagers aient été en partie à Trautenau & dans le camp même, leurs rapports sont pourtant tous différens.

En cas que la nouvelle fût confirmée, qu'un corps ennemi marchât vers la Haute-Siléſie, je ſerais également embarraſſé, ſoit à mettre un renfort à Neiſs, ou faire occuper le poſte de Wartha par trois ou quatre bataillons, à cauſe qu'ils peuvent tenter quelque entrepriſe, auſſi bien de l'un que de l'autre côté.

Je ſoumets à la diſpoſition de V. M. de garder ou de renvoyer les trois bataillons tirés d'ici.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXXIV.

DU ROI.

Zerbau, auprès de Glogau, ce 3 Octobre, 1759.

J'AI reçu votre rapport du 2 de ce mois, & je vais vous expliquer tout le deſſein de l'ennemi.

Laudon couvre la marche des Ruſſes. Dès que ceux-ci ſeront paſſés, il côtoyera les frontières de la Siléſie jusqu'à Oppeln & Ratibor, pour mettre le ſiège devant Neiſs; & en même temps un corps marchera dans la province de Glatz, qui s'approchera du côté de Weidenau ou de celui de Jægerndorf.

Pour déranger ce deſſein, j'enverrai d'abord un corps de cavalerie jusqu'à Coſel, pour chaſſer les pandoures qui s'y trouvent. Ce corps ſera ſuivi des trois bataillons que vous m'avez envoyés & des ſix bataillons de mon frère.

Je pense aussi remplacer quelques bataillons que vous avez avec vous, & le corps auprès de Hirschberg, par un corps du reste de mon armée. Ce qui reste de troupes dans les environs de Landshut, sera sous le commandement du général-major de Goltz.

De plus, je vous donnerai le commandement du corps dans la Silésie supérieure, & moi je marcherai avec treize mille hommes à peu-près en Saxe.

S'il y avait des troupes du général Harsch qui s'approchassent dans la suite de Neiss, Goltz pourra détacher de plus en plus vers Schweidnitz; mais pour vous, il faudra que vous attendiez que je vous écrive des lettres plus précises. Ce ne sont là que mes idées préliminaires.

Mon frère m'a écrit lui-même du 26 du mois dernier, que le général Whela a été fait prisonnier, & que son corps entier a été dissipé près de Hoyerswerda.

Laudon s'est posté ici dans la contrée de Ratlau derrière des bois & un triple défilé.

Les Russes défilent vers la Pologne. Six mille hommes, avec une partie de leur bagage, y sont déjà entrés, & aujourd'hui marche un autre corps de leur armée; mais je ne saurais déterminer encore combien de chemin ils feront.

Ceux que je vous enverrai en Silésie, arriveront en trois jours près de Breslau, en six ils seront à Neiss, & en sept dans les environs d'Oppeln, pour détruire le pont, afin que l'ennemi ne puisse passer. Dans huit jours ils attaqueront & chasseront le corps

près de Cofel, dont la garnifon n'eft pas affez forte pour faire cette befogne.

Ce qui fera détaché d'ici à Hirfchberg, y doit arriver en trois jours pour relever les bataillons.

Au refte, envoyez-moi au plutôt une lifte des régimens & bataillons que vous avèz à vos ordres.

Je fuis votre affectionné roi.

FEDERIC.

Voilà, mon cher ami, le petit raifonnement que je fais dans les circonftances préfentes; l'ennemi eft ma bouffole, il faut que je me règle fur fes mouvemens; je crois qu'il prendra demain, ou au plus tard après-demain, le chemin de la Pologne; alors je vous écrirai pofitivement ce que je ferai; mais quoique les chofes diffèrent, préparez-vous au commandement des troupes de la Haute-Siléfie, vous êtes le plus digne à qui je puiffe le deftiner.

Je détacherai d'ici en droiture à peu-près neuf bataillons complets, dix efcadrons de houzards, dix de cavalerie; enfuite je releverai tout le pofte de Hirfchberg avec mes troupes; & Goltz marchant à Landfhut, vous procurera un détachement de la même force, qui marchera à Neifs, dont vous pourrez tirer le régiment de Ramin, dès que vous marcherez en avant; de forte que vous aurez dix-huit ou dix-neuf bataillons avec vingt efcadrons des miens, fans ce que je pourrai laiffer de cavalerie à Hirfchberg & à Landfhut, car je voudrais volon-

tiers que Werner pût être de l'expedition de la Haute-Siléfie, & pour le remplacer, je pourrai laiffer Rufch & Malakowfki à Landfhut ; enfuite je marcherai en Saxe avec treize mille hommes à peu-près ; j'en ai ici trente-neuf mille, de forte que j'en laifferai vingt-fix mille en Siléfie.

Adieu, mon cher ami ; je vous embraffe.

FEDERIC.

LETTRE CXXV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landfhut, ce 5 Octobr, 1759.

LES ordres de V. M. du 3 de ce mois me font bien parvenus, & j'attends les ordres ultérieurs pour mettre tout en exécution.

Votre Majefté trouvera ci-jointe la lifte de ce corps, felon laquelle je compte ici quinze bataillons, y compris les bataillons francs & un bataillon de Mofel qui eft arrivé hier. Il y a quatre bataillons à Hirfchberg, qui font enfemble dix-neuf bataillons. Si V. M. daigne agréer le projet, je laifferai, en cas que je marche, neuf ou dix bataillons au général Goltz, pour foutenir ce pofte-ci.

Pendant que Harfch refte près de Schatzlar & Trautenau, & que les fix bataillons ennemis fe trouvent aux environs d'Altftadt & Goldenftein, je ferai obligé de laiffer trois ou quatre bataillons à Wartha,

Il me resterait donc, avec les neuf bataillons de V. M. quatorze bataillons pour couvrir la Haute-Siléfie.

Le général Werner aussi bien que son régiment ayant la meilleure connaissance de toutes les contrées de la Haute-Siléfie, il serait très-bon que sa Majesté le nommât pour cette expédition.

Le général Beck vient de diriger sa marche vers Zittau.

On dit que le général Harsch est intentionné de marcher vers la Haute-Siléfie, & que Jahnus attendra un renfort vis-à-vis de ce poste, ce qui vient d'être confirmé aujourd'hui par le rapport ci-joint du bourguemaître de Schatzlar.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXXVI.

DU ROI.

Ce 6 Octobre, 1759.

L'ENNEMI marchera je crois aujourd'hui, ce qui éclaircira nos doutes selon toutes les apparences.

Les Russes s'écarteront de la route de Thorn, & les Autrichiens marcheront par Rawitz le long de la frontière. En ce cas, voici ma disposition : le général Platen marchera à l'instant avec le régiment de Putkammer, dix escadrons de cuirassiers & le bataillon de Buddenbrog ; il sera dans trois jours de

marche près de Breslau, le quatrième repos, le sixième à Lœwen, le septième un détachement à Oppeln pour rompre le pont, le huitième rompre le pont de Kroppitz & chasser les pandours de Cosel.

Huit bataillons avec douze pièces de douze livres de balle, & les généraux Queis & Gablenz partiront le même jour, trois marches à Langen-Oels, un jour de repos, le sixième jour à Neiss; le même jour, le général Thiele part avec cinq bataillons d'infanterie, le général Meyer avec un régiment de dragons, le général Malakowski avec les régimens de Rusch & de Malakowski, qui tous deux font six cents hommes; le quatrième jour ce corps sera à Landshut pour vous relever; vous pouvez donc prendre cinq escadrons de Bayreuth, le régiment de Werner à un escadron près, & les sept bataillons, & vous rendre en trois jours à Neiss.

Il ne faut point de détachement à Wartha; si vous voulez absolument y mettre quelque chose, que ce soit un bataillon franc.

Vous pouvez donc être avec vos sept bataillons dans trois jours à Neiss. Vous passerez la rivière, & chasserez le corps qui est à Neustadt.

Si Harsch détache pour la Haute-Silésie, il faut que Goltz détache à proportion pour Neiss. Les cinq bataillons que j'envoie, pourront en tout cas tenir le poste de Landshut, pourvu qu'il n'y ait que Jahnus qui reste à Schatzlar.

Dès que Platen aura expédié les gens de Cosel,

vous pourrez vous rejoindre à Leobſchütz & Neuſtadt, ou quelque part par-là. Laudon repaſſera par la Haute-Siléſie, & c'eſt pour lui prêter la main que Harſch dêtachera du monde à Lübow ; et ſi ces gens ne trouvaient perſonne vis-à-vis d'eux, ils ſeraient aſſez forts pour entreprendre ou le ſiège de Coſel ou celui de Neiſs. Je dois ajouter, que s'il ne reſte que Jahnus près de Schatzlar, vous pouvez vous ſervir de tout le régiment de Bayreuth. Votre grand objet eſt de prévenir Laudon, ce qui eſt immanquable ; de détruire les magaſins, ſi l'ennemi en fait à Troppau ou à Jægerndorf, & de harceler Laudon tant que vous pourrez. Le corps de Laudon monte à 18,000 hommes, conſiſtant en dix régimens de cavalerie, dont trois ſont très-faibles ; vingt-ſept bataillons, dont cinq ſont mille hommes ; les autres régimens à peu-près mille hommes auſſi ; 1200 houzards & 2000 croates. Voilà ſur quoi vous pouvez compter.

Ce matin les Ruſſes & Laudon ſe trouvaient encore entre Schlichtingſheim & Strauwaſſer. Dès que je ſaurai qu'ils marchent & qu'ils ſe ſéparent, je ferai partir mes trois colonnes & vous en avertirai, pour que le ſeptième jour vous puiſſiez être près de Neiſs. Quant à moi, dès que je verrai que tout eſt parti d'ici, je prendrai le chemin de Bunzlau & de Gœrlitz, pour finir la campagne près de Dreſde.

Voilà tout ce que mes facultés me permettent de faire en attendant. Si Harſch fait quelque détache-

ment, envoyez toujours à bon compte des troupes à Neifs en même proportion ; car il eft temps de penfer à la Haute-Siléfie.

Adieu, mon cher ami ; je vous embraffe de tout mon cœur.

FEDERIC.

LETTRE CXXVII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landfhut, ce 7 Octobre, 1759.

JE viens de recevoir les ordres & la difpofition de V. M. du 6 de ce mois, felon lefquelles je prendrai mes mefures.

Votre Majefté ayant deftiné au général Goltz un régiment de dragons & fix cents houzards de Rufch & Malakowfki, qui à mon avis fuffifent dans les montagnes & aux environs de Hirfchberg, elle voudra gracieufement permettre que tout le régiment de Bayreuth me joigne, & que je puiffe attirer à moi les deux efcadrons de houzards de Werner qui font du détachement du major Seelhorft, d'autant plus que le général Laudon me furpaffe de beaucoup en cavalerie.

Il pourrait arriver un cas qui me cauferait de l'embarras.

Si Laudon fe poftait dans les environs de Cofel en même temps que j'y avancerai, & que Harfch voulût

pénétrer près de Weydenau & Zuckmantel, je ferais obligé alors d'envoyer un détachement à Oppersdorf, ou de me replier avec tout le corps, pour ne pas être coupé du magasin de Neifs.

En ce cas Laudon ferait maître de cette partie de la Haute-Siléfie.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXXVIII.

DU ROI.

Sophienthal, ce 9 Octobre, 1759.

VOUS ne concevez pas, mon cher, la combinaison de ces affaires-ci; Laudon ne peut passer l'Oder qu'à Ratibor ou à Oppeln; on dit que les croates assemblent des magasins de ce côté-là.

Il faut les détruire ces magasins, ou les enlever à l'ennemi, & faire ruiner le pont d'Oppeln & de Ratibor avant l'arrivée de Laudon. Il faut de plus chasser une troupe de gueux qui se donnent les airs de bloquer Cosel.

J'ai envoyé cinq escadrons de houzards à Breslau. Je leur ordonnerai d'aller à Lœwen; envoyez-y Werner incessamment avec cinq escadrons de son régiment.

Instruisez-le des projets de l'ennemi & des miens sur la Haute-Siléfie. Peut-être qu'avec ces dix escadrons il pourra remplir ces trois objets; savoir,

prendre les magasins, rompre les ponts, & chasser l'ennemi des environs de Cosel.

Quant à moi, je ne peux ni séparer mon armée, ni faire des détachemens tant que les Russes & les Autrichiens sont ensemble.

Ils campent entre Mechau & Grand Osten, ayant la Bartsch devant eux.

J'attends le moment de leur séparation. En peu de jours les Russes seront obligés d'aller à Posnanie, & Laudon de gagner la Haute-Silésie. C'est alors que je détacherai de l'infanterie pour Breslau; je les préviendrai toujours.

Mon détachement pour Landshut pourra y arriver en trois jours; si avec ce corps vous marchez droit à Neiss, & que vous vous joigniez à Neustadt avec les régimens que je destine pour la Haute-Silésie, vous serez toujours en état de harceler Laudon au passage de l'Oder, ou de donner sur son arrière-garde; et si Harsch détache en conséquence, vous vous fortifiez aussi à mesure que l'ennemi se fortifie.

Sachez qu'avec environ deux mille cinq cents houzards et trois mille cinq cents hommes de cavalerie, j'ai fait tête, pendant toute la campagne, à dix ou douze mille hommes de troupes légères, à dix régimens de cavalerie autrichienne & à toute la cavalerie des Russes; ainsi avec vingt escadrons de cavalerie & deux bons régimens de houzards, vous pouvez également faire tête à la cavalerie de Laudon, dont trois régimens sont totalement ruinés & les autres ont furieusement souffert. Il ne s'agit ensuite

que de prendre des terreins où la cavalerie n'ait pas beau jeu pour agir.

Laudon n'a que huit mille hommes d'infanterie; ses troupes se fondent tous les jours; elles sont cinq à six jours sans pain, & seront obligées de faire une terrible marche qui leur coûtera pour le moins trois mille hommes de désertion; ajoûtez à cela que ces troupes ont pris la dyssenterie, & par conséquent que la faiblesse & la mauvaise nourriture obligeront Laudon de les ramener le plus vîte qu'il pourra en Moravie.

Ainsi, loin de vous présenter de grandes difficultés, figurez-vous une nouvelle carrière de gloire qui s'ouvre pour vous. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

FEDERIC.

LETTRE CXXIX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landshut, ce 10 October, 1759.

En vertu de l'ordre de V. M. du 9 de ce mois, j'ai détaché aujourd'hui de bonne heure le général Werner avec cinq escadrons de son régiment, & l'ai instruit de tout ce qu'il a à observer.

Il pressera sa marche à Lœwen autant que possible, s'y joindra avec les cinq escadrons qui viennent de

Breslau, & tâchera d'exécuter son expédition selon les ordres & l'intention de votre Majesté.

L. M. FOUQUET.

Tout comme chez vous, Sire, il n'y a absolument rien de nouveau ici.

Harsch & Jahnus se tiennent encore dans la même position à Schatzlar & Trautenau.

Ils font courir le bruit de vouloir marcher vers la Haute-Silésie ; mais jusqu'à présent rien ne remue.

Dès qu'ils feront marcher, je ferai partir incessamment les trois bataillons destinés pour Neiss, que je suivrai dès que le renfort de votre Majesté sera arrivé.

Le général Beck se tient encore aux environs de Zittau.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXXX.

DU ROI.

Ce 26 Octobre, 1759.

L'ENNEMI, mon cher Fouquet, a marché hier à Bajanowa & Rawitz. Laudon & les Russes sont encore ensemble ; malgré tout cela, je fais partir aujourd'hui le détachement qui sera le 29 à Landshut.

Le général-major Thiele marche aujourd'hui avec ses cinq bataillons, les houzards de Malakowski, & le général-major de Meyer avec le régiment de Pla-

ten, en paſſant le pont près de Kœber jusqu'à Rauden, le 27 à Liegnitz, le 28 à Ronſtock, & le 29 à Landſhut.

Si vous pouvez marcher le 29 au ſoir avec l'infanterie, Werner & Bayreuth pourront vous ſuivre par des marches forcées; vous marcheriez donc à petit bruit à Reichenbach, c'eſt-à-dire à deux milles de Landſhut, & vous pourriez marcher le 31 de ce mois à Neiſs.

Mes neuf bataillons ſont à Trachenberg; je les envoie de-là tout droit par Brieg, où ils auront, je crois, cinq jours de marche.

Laudon marche par Kaliſch & Czenſtochow. Je les fais côtoyer jusqu'à Wartenberg; à cet effet je fais partir cinq eſcadrons de cuiraſſiers. Dès que Laudon ſe ſera éloigné de cette contrée, nous marcherons en droiture par Brieg à Lœwen.

Je ne ſais comment il ſe fait que Laudon eſt informé de la marche que vous faites. Ce n'eſt pas d'ici qu'il l'a appris; je ne me fie pas trop à votre ſecrétaire; comme l'ennemi emploie tant de trahiſons, prenez un peu garde à ſa conduite, vu que nous ſommes dans un temps où il faut ſe méfier de tout.

Dès que vous ſerez arrivé à Neiſs, vous recevrez, primò, des rapports du général de Queiſs & de Gablenz, qui y ſont avec de l'infanterie, ainſi que de Podjurſki & de Schmettau.

Seize bataillons feront tout ce qu'il vous faudra là-bas. J'ai fait détruire le pont d'Oppeln, & je fais

ſais que Laudon a dit : ſi le général Fouquet me prévient du côté de Coſel & de Ratibor, je paſſerai par la Jablunkau.

Si toutes ces opérations amènent les choſes au point qu'il ſoit impoſſible à l'ennemi d'entreprendre un ſiège en Siléſie, vous pourriez peut-être leur faire reſſentir une partie du mal que ces gens nous ont fait ici en brûlant & en pillant ; le mal ne ſerait donc pas grand de leur brûler Jægerndorf et quelques villages dans ces environs-là de l'autre côté de l'Oppa ; ce qui les empêchera de tenir tant de troupes ſur nos frontières.

FEDERIC.

Je ſuis malade, mon cher, & cela m'empêche de vous écrire avec une certaine liaiſon ſur toutes ces choſes-là ; je m'en rapporte à votre habileté.

Laudon doit employer quatorze jours pour arriver à Oppeln, et quinze à Ratibor ; de-là, vous voyez que vous pouvez toujours le prévenir de beaucoup.

Je vous embraſſe de tout mon cœur. Adieu.

FEDERIC.

LETTRE CXXXI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landshut, ce 27 October, 1759.

JE viens de recevoir les ordres de V. M. du 26 de ce mois, et j'ai appris que le général Thiele arrivera ici le 19 avec cinq bataillons, les houzards de Malakowski, & le général Meyer avec le régiment de Platen.

Je partirai le même soir pour marcher vers Neiss. Il y a treize milles d'ici jusque-là. Je presserai la marche autant que possible; mais comme il est tombé quelque neige, & qu'il pleut tous les jours, je ne crois pas pouvoir parvenir le 31 jusqu'à Neiss. Je m'en approcherai le plus que je pourrai.

Le général Schenkendorf relève le général Goltz à Hirschberg, afin que Goltz ait ici le commandement.

Il reste quatre bataillons à Hirschberg, & Goltz en aura douze ici, y compris ceux du général Thiele, avec les houzards de Malakowski & les dragons de Platen.

Quant au corps du général Queiss, de neuf bataillons qui passeront à Lœwen, & les cuirassiers de Schmettau avec les houzards de Podjurski, nous pourrons, selon les nouvelles que je recevrai à Neiss, de la marche de Laudon, nous joindre aux environs d'Oppeln, Krappitz, ou de Cosel.

Je n'ai aucun ſoupçon de l'indiſcrétion de mon ſecrétaire, je le crois réſervé & diſcret. Mais ce que je crois qui peut avoir donné lieu aux conjectures de Laudon, c'eſt que le général Werner a fait courir le bruit qu'un corps de huit à dix mille hommes était en marche vers la Haute-Siléſie.

L'on attribue aux Ruſſes les incendies & pillages qui ſe ſont faits, & nous ne pouvons point juſqu'ici en convaincre les Autrichiens.

Permettez-moi, Sire, d'oſer vous en dire mon ſentiment.

Je crois que nous perdrions par repréſailles pour un Jægerndorf & quelques villages, dix fois davantage dans la Haute-Siléſie, dans le comté de Glatz, & dans toute l'étendue des montagnes.

Je ſouhaite du fond de mon cœur, Sire, que les douleurs de la goutte, dont votre Majeſté vient d'être incommodée, ſe diſſipent le plutôt poſſible. Je n'y mets aucun doute, pourvu que votre Majeſté puiſſe ſe garantir du froid.

L. M. FOUQUET.

Il y a deux mois paſſés, Sire, que les deux capitaines Steiner & Watteville du bataillon franc de Lüderitz ont eu une affaire d'honneur enſemble, où le premier a eu le malheur d'être bleſſé.

S'étant très-mal gouverné pendant ſa bleſſure, il mourut le dixième jour après, ce qui obligea le capitaine de Watteville de ſe réfugier à Kœnigſgrætz,

Comme ce Watteville eſt un très-digne & brave officier, rempli de zèle pour le ſervice de votre Majeſté, j'oſe prendre la liberté, Sire, de vous demander ſa grâce; ou ſi votre Majeſté juge plus convenable de vouloir ignorer le fait, je pourrais le faire revenir.

Sur quoi j'attends les ordres de votre Majeſté.

L. M. FOUQUET.

Les réponſes du roi à cette lettre & aux ſuivantes nous manquent.

LETTRE CXXXII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Neiſs, ce 1 Novembre, 1759.

J'AI reçu à mon arrivée ici la gracieuſe lettre de votre Majeſté datée du 31 du mois paſſé.

Je me vois obligé de laiſſer repoſer demain le corps & de le pourvoir de pain, de fourrage & d'autres proviſions.

Après demain je continuerai ma marche ſelon les ordres de votre Majeſté. Je tâcherai d'être en trois jours à Breſlau.

L. M. FOUQUET.

Je ſuis charmé, Sire, de vous ſavoir rétabli. Quant à la faibleſſe des jambes, elle ſe perdra bientôt.

LETTRE CXXXIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Hundsfelde, ce 5 Novembre, 1759.

JE ſuis parti aujourd'hui avec mon corps d'armée d'Olau, j'ai paſſé Breſlau & l'Oder & pris mon quartier ici, près de Hundsfelde. Le général de Schmettau m'a fait ſavoir que Laudon s'eſt encore retiré plus avant dans la Pologne, & qu'il n'y a rien à craindre pour Militſch; c'eſt pourquoi je ferai marcher mon corps vers Wartenberg & laiſſerai le général de Schmettau à Militſch, en poſtant quelques bataillons & quelques eſcadrons dans l'intervalle près de Goſchütz. Je me verrai par-là plus à portée d'obſerver les mouvemens du général Laudon, & de le côtoyer le long des frontières, en cas qu'il ſoit intentionné d'avancer plus près de la Haute-Siléſie.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXXXIV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Oels, ce 9 Novembre, 1759.

EN arrivant ici le 7, j'ai pouſſé d'abord l'avant-garde de mon corps juſqu'à Wartenberg.

Comme je viens d'apprendre que le général Lau-

don eſt décampé de Zduni & des environs pour prendre ſa marche par Kaliſch ou Czenſtochow, ayant laiſſé quelque cavalerie & coſaques à Salmirſchütz vis-à-vis d'ici, je marcherai ce matin par Brieg le long de l'Oder & par Coſel, & me poſterai aux environs de Gros-Strelitz ou de Toſt, & chercherai par-là à prévenir l'ennemi.

Le général Schmettau reſtera avec la moitié du corps dans les environs d'Oels, tant que les ennemis ſeront vis-à-vis d'ici, & ſuivra dès que les circonſtances le permettront.

L. M. FOUQUET.

Le maréchal Daun témoigne bien l'attention & le reſpect qui vous eſt dû, Sire, puiſqu'il commence déjà à ſe replier de ſi loin. Je vous ſouhaite, Sire, ſanté & bonne fortune.

LETTRE CXXXV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Coſel, ce 20 Novembre, 1759.

COMME il m'a paru que le général Laudon était intentionné de prendre directement le chemin de Beuthen & Tarnowitz par le comté de Pleſſe ; j'ai poſté ſur les frontières de ces contrées-la des dragons & des houzards, & à Tarnowitz des grenadiers. Avec le reſte de l'infanterie je me ſuis poſté dans les environs de Coſel, pour être plus à portée.

Laudon s'eſt vu obligé par-là de diriger ſa marche à Czenſtochow & Cracau, & on préſume qu'il ira par le Zipſerland en Hongrie. Cependant j'ai détaché le général Werner avec ſes houzards & deux cents hommes d'infanterie du régiment d'Alt-Sidow à Troppau pour y faire une expédition.

Il y a ſurpris le 18 la garniſon conſiſtant en cavalerie & croates, & l'a chaſſée hors de la ville, la feſant pourſuivre avec chaleur. Cent quatre-vingt hommes ont été tués; onze officiers & trois cents quatre-vingt-quatre ſoldats faits priſonniers, quatre-vingt chevaux ont été pris; on en choiſira les meilleurs, pour les diſtribuer parmi les dragons & houzards.

Trois officiers & cent dix-ſept ſoldats d'entre les priſonniers ſont tellement bleſſés qu'on n'a pas pu les tranſporter; on a été obligé de les laiſſer à Troppau contre un revers. Toute notre perte conſiſte en trois morts & onze bleſſés.

J'ai envoyé en même temps le colonel de Bülow avec ſix eſcadrons de dragons & trois eſcadrons de houzards vers Czenſtochow, & encore un autre parti à Biala & Bielitz; ils ne ſont pas encore de retour.

Dès que je ſerai maître de ces contrées, je verrai ce qu'il y aura à entreprendre.

J'ai laiſſé le général Schmettau avec cinq bataillons, le régiment de Schlaberndorf & quatre eſcadrons de houzards aux environs de Militſch & Trachenberg, pour y empêcher les ravages des ennemis.

Comme il vient de me marquer que les Ruſſes ſe répandent de nouveau le long des frontières & font de nouvelles incurſions, j'ai écrit au général Goltz de renforcer le général Schmettau par le régiment de Ramin.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXXXVI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Ratibor, ce 8 Décembre, 1759.

LE général Laudon décampa le 20 du mois paſſé de Czenſtochow, & marcha vers Cracau. Le colonel de Bülow y fut détaché & arriva le 21 à Czenſtochow, y fit huit priſonniers, enleva quelque bagage avec l'apothicairerie de campagne, & pourſuivit l'ennemi au-delà d'un mille.

Le major de Roſenkrantz du régiment de Werner a fait en même temps un tour à Kent, Biala & Bielitz, où il a trouvé quantité de bagage de l'ennemi.

Suivant les avis que Laudon était intentionné d'aller de Cracau à Bielitz, j'ai envoyé le colonel Bülow avec les dragons et le général-major le Grand avec deux bataillons de grenadiers aux environs de Beron et Pleſſe, de même pour les ſoutenir, le général Ramin avec deux bataillons vers Loſlau.

Laudon tenta le 27 de pénétrer près d'Ofwienczien & Gottfchallkowitz, où il fut repouffé par le colonel Bülow et le général le Grand. Le dernier chaffa le 29 les poftes avancés de l'ennemi de Dziedzitz et Czechau entre Pleffe et Bielitz, et fit une couple de prifonniers.

Lorfque les Autrichiens défilèrent à gauche, les détachemens fufdits les fuivirent à droite.

Je marchai le 30 avec fix bataillons dans les environs de Ratibor pour être à portée ; c'eft pourquoi j'ai fait auffi réparer le pont fur l'Oder.

Le même jour le corps ennemi tenta de nouveau de pénétrer près de Pleffe, mais il fut repouffé par le général Werner.

L'intention du général Laudon était d'aller par le Tefchen en Moravie, pour y prendre les quartiers d'hiver.

Pour couvrir fa marche, le général Drafkowitz s'était pofté le long des frontières avec douze bataillons, qui occupaient auffi Haltfchin & Benefchau près de l'Oppa en deçà des frontières.

Le 6, ces deux lieux furent attaqués en même temps chacun par deux de nos bataillons ; les garnifons en furent chaffées, un grand nombre tué, & un officier & foixante-fept hommes ont été faits prifonniers. Le général Laudon eft à préfent aux environs de Tefchen, & doit avoir perdu, d'après les nouvelles que nous en avons eues, par défertion pendant fa marche par la Pologne, plus de quatre mille hommes.

Comme il fait à présent ses arrangemens pour prendre les quartiers d'hiver en Moravie, je formerai aussi peu à peu, avec le corps, la chaine comme l'année passée.

L. M. FOUQUET.

LA campagne de 1759 se termina dans la Haute-Silésie, par un accord que les généraux Fouquet & Laudon conclurent entre eux, pour régler la manière dont ils garderaient les frontières.

Les Autrichiens entrèrent en quartiers d'hiver dans la Moravie, & formèrent une chaîne le long des frontières depuis Grulisch jusqu'à Bielitz. Le corps d'armée du général Fouquet couvrit les frontières de la Haute-Silésie, & plaça ses quartiers d'hiver, comme l'année précédente, dans la contrée qui s'étend de Neustadt à Ratibor. Le quartier général fut établi à Leobschütz.

Le 18 Janvier 1760, le général Fouquet se mit en marche à la tête de huit bataillons & de huit escadrons, & partit de Leobschütz pour Lœwenberg.

Il fit avancer le général Schmettau, posté alors avec un détachement près de Lauban jusqu'à Gœrlitz ; le général Goltz fut chargé du commandement des troupes qui restèrent dans la Haute-Silésie, & le général Schenkendorf resta avec quelques troupes dans le poste de Landshut.

Tous ces corps d'armée, soumis aux ordres du général Fouquet, n'eurent durant tout l'hiver aucune

occaſion de ſe diſtinguer. Il ne ſe paſſa rien de remarquable avant le mois de Mars, où le général Laudon eſſaya inutilement d'attaquer la garniſon de Neuſtadt.

Ce fut alors que le général Goltz donna des preuves éclatantes de courage & de valeur*.

Car ayant reçu le 14 Mars une déclaration par écrit du général Laudon, comme quoi il renonçait à la convention qu'il avait faite avec le général Fouquet au mois de Décembre, il ſe mit en marche le lendemain à la tête du régiment de Manteufel & d'un eſcadron de dragons de Bayreuth, pour aller joindre le reſte de ſon corps près de Steinau.

Mais à peine fut-il ſorti des portes de Neuſtadt, qu'il ſe vit environné par l'ennemi. Devant lui, près de Buckelſdorf, ſur le chemin de Steinau, le général Jaquemin avait rangé le régiment de dragons de Lœwenſtein ; mille houzards des régimens de Nadaſti & Kalnucki étaient poſtés du côté de Zültz ; il avait au dos le général Laudon, qui le ſuivait avec le régiment de cuiraſſiers de Palfy, deux mille croates & quatorze compagnies de grenadiers.

Malgré la ſupériorité de l'ennemi, il fit, avec la plus grande intrépidité, les meilleurs arrangemens pour ſa défenſe, & forma une eſpèce de quarré avec ſes troupes & une centaine de chariots.

Laudon ne ſoupçonnant pas qu'un auſſi petit corps d'armée pût faire réſiſtance, le fit ſommer deux

* Ce récit eſt tiré du rapport original du général Goltz.

fois par un trompette de se rendre; mais après deux refus, il donna ordre à ses troupes d'attaquer les Prussiens de tous les côtés à la fois. L'attaque fut répétée six fois, & chaque fois les Autrichiens furent repoussés avec une perte considérable.

En un mot, le général Goltz se fraya heureusement un passage au travers des ennemis, n'ayant perdu que trente-cinq hommes qui furent tués, quarante qui furent faits prisonniers, & trente-neuf qui ne se sont pas retrouvés.

Il fit deux officiers & vingt-cinq soldats ennemis prisonniers. Les Autrichiens perdirent outre cela vingt-huit officiers & plus de mille soldats tués ou blessés.

Le roi témoigna son approbation au général Goltz dans la lettre suivante:

" Mon cher lieutenant-général de Goltz, j'ai vu
" avec autant de plaisir que de satisfaction le contenu
" de votre lettre, & l'action que vous avez eue avec
" l'ennemi a été des plus belles & très-bien conduite.
" Aussi vous en ferai-je sentir ma reconnaissance.
" Vous pouvez également assurer tous les officiers de
" votre petit corps qui ont été présens à cette action,
" de mon gracieux souvenir.

" Quant à la perte qu'ils peuvent avoir faite à
" cette occasion en équipage, vous n'avez qu'à en
" dresser un compte que vous m'enverrez.

" J'espère que les autres officiers prendront ex-
" emple sur cette action & le suivront dans les oc-

" cafions pareilles. Car c'eft-là l'ancienne méthode " des Pruffiens, de fe défendre avec fuccès contre une " armée beaucoup plus nombreufe que la leur; mé- " thode très-bonne et qui doit être fuivie.

" Je fuis votre affectionné roi."

Il y ajouta de fa propre main :

" Faites, en mon nom, compliment aux officiers " de Manteufel : ils ont combattu à notre ancienne " manière, où il y a de l'honneur, & non pas felon " les infames exemples modernes, auxquels il m'a " encore fallu furvivre à la honte de la nation et de " l'armée.

"FEDERIC."

Au mois d'Avril 1760, le roi conféra d'une manière très-gracieufe au général Fouquet la prévôté de l'églife cathédrale de Brandebourg par la lettre fuivante.

LETTRE CXXXVII.

DU ROI.

Freiberg, ce 22 Avril, 1760.

LA prévôté de l'églife cathédrale de Brandebourg fe trouvant vacante et à ma difpofition par la mort du feu prince Maurice d'Anhalt, je profite de cette occafion, pour vous témoigner à quel point je fuis

satisfait de votre zèle et de votre attachement inaltérable pour mon service.

Voilà le motif qui me porte à vous conférer le bénéfice en question, avec tous les droits et revenus qui s'y trouvent attachés. En conséquence de quoi j'ai donné les ordres nécessaires au ministre d'état le baron de Dankelmann.

Mais comme il y a encore un article à régler au sujet d'un capital de douze mille écus, que le feu roi mon père a assuré audit prince Maurice sur le fond de ce bénéfice, pour être restitué par son successeur aux héritiers, comme il y fut obligé lui-même par rapport aux héritiers de Grumbkow, quand ledit bénéfice lui fut dévolu; il faudra que vous régliez préalablement cet article avec les héritiers du prince, d'autant plus que le capital mentionné sera également assuré à vos héritiers futurs, comme vous aurez occasion de vous en convaincre par mon ordre émané à ce sujet au ministre d'état de Dankelmann.

Je souhaite sincèrement vous voir jouir de ce bénéfice, au moins autant d'années que le feu maréchal de Grumbkow en a joui.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

FEDERIC.

Le général Fouquet répondit de la manière suivante.

LETTRE CXXXVIII.

DU GÉNÉRAL FOUQUET.

SIRE, Lœwenberg, ce 27 Avril, 1760.

IL ſemble que vous ayez pris à tâche de me combler d'opulence, malgré le peu de penchant qui m'y porte; et pour comble d'embarras, vous me faites eccléſiaſtique!

Je m'acquitterai auſſi mal des fonctions de cette charge, que du rôle d'Arbate, ſi je dois officier *. Cependant je m'en conſole, pourvu que j'aie la ſatiſfaction de remplir vos idées pendant la guerre, et que vous y ſoyez heureux, Sire, j'y ſacrifierai très-volontiers le prévôt, le chapitre & ma vie.

Je ne ſuis nullement embarraſſé pour la reſtitution des douze mille écus, Sire; vous y avez trop bien pourvu.

L. M. FOUQUET.

Dès les premiers jours de Mai, le prince Henri ſe rendit avec un corps de troupes près de Sagan; & le 7 il eut une entrevue avec le général Fouquet à Kitlitzreben non loin de Puntzlau.

* Arbate eſt un des perſonnages de la tragédie de Mitridate du célèbre Racine. Ceci fait alluſion aux repréſentations théâtrales, qui feſaient partie des plaiſirs de la jeuneſſe de Frédéric pendant ſon ſéjour à Rheinſberg.

Le 10, le général Fouquet reçut du roi l'ordre d'obſerver le général Laudon & de le côtoyer le long du Bober & de l'Oder juſqu'à Francfort, au cas qu'il voulût ſe tourner du côté de la Marche, & de défendre Schweidnitz & Breſlau, s'il paſſait en Siléſie.

Le général Laudon s'étant étendu avec ſes troupes le long des frontières vers Landſhut & le comté de Glatz, le général Fouquet abandonna le 28 Mai Lœwenberg, & ſe rendit le 30 avec un corps dans les environs de Frœlichſdorf & de Fürſtenſtein, pour obſerver de-là les mouvemens du général Laudon.

Quinze bataillons de réſerve demeurèrent dans les environs de Lœwenberg & de Lauban, pour ſe joindre à l'armée du prince Henri.

Le général Schenkendorf était poſté près de Landſhut avec quelques bataillons ſous les ordres du général Fouquet.

Laudon avait rangé ſon corps d'armée ſur deux lignes près de Franckenſtein; l'une s'étendait depuis Tarnau juſqu'à Grochau, & l'autre depuis Zodel juſqu'à Baumgarten.

Le général Fouquet ſe trouva par-là dans le plus grand embarras.

Il entrevoyait combien il était néceſſaire de maintenir le poſte de Landſhut, non-ſeulement pour défendre le paſſage qui conduit au cercle de Kœnigſgrætz par Trautenau en Bohème, mais auſſi pour empêcher le ſiège de Glatz; & d'un autre côté le roi

roi voulait que son premier soin tendît à défendre les forteresses de Breslau, de Schweidnitz, de Glogau & de Neifs.

Son corps d'armée était trop faible, pour pouvoir veiller à ces différens objets.

Le général Fouquet ne pouvait laisser tout au plus à Landshut que cinq bataillons, qui risquaient évidemment d'être perdus, s'il s'en séparait.

Par une seule marche, Laudon pouvait être aux portes de Schweidnitz, & par deux marches, il lui était aisé ensuite d'arriver à Breslau avant le général Fouquet.

Dans cette perplexité il écrivit au prince Henri, qui se trouvait encore posté près de Sagan, pour faire passer un détachement du côté de Freiburg, afin de soutenir le poste près de Landshut.

Le détachement demandé n'arrivant pas, le général Fouquet se vit obligé d'attirer le général Schenkendorf avec ses bataillons de Landshut, & de quitter le 4 Juin au soir Frœhlichsdorf, pour placer son camp près de Würben.

Le 5, le général Laudon quitta Franckenstein avec son corps d'armée, divisé en deux colonnes, dont l'une se plaça près de Nimtsch & l'autre près de Reichenbach. Le général Draskowitz dirigea sa marche vers Franckenstein.

Voilà ce qui engagea le général Fouquet à partir de Würben le 6 de Juin dès les deux heures du matin, afin de couvrir Breslau; & à se camper près de Ro-

menau, après avoir fait prendre les devants au général le Grand jusqu'à Opperau.

Le général Laudon voyant ainsi son projet manqué sur Breslau, quitta Nimtsch le 7, & se retira par Silberberg dans les environs de Glatz.

Le général Fouquet, à la tête des grenadiers & des bataillons francs, le poursuivit par Canth, Jordansmühle, Nimtsch & Reichenbach; et après avoir fait prisonniers deux lieutenans & soixante-quinze dragons de l'arrière-garde ennemie qui se retirait dans les montagnes, il se campa le 10 près de Grœditz.

Apprenant alors que deux régimens de dragons, deux régimens de houzards, le régiment de grenadiers de Laudon, & un parti de croates du corps du général Autrichien Nauendorf s'étaient postés près de Kleitsch entre Reichenbach & Franckenstein, il se mit la nuit du treize en marche avec six bataillons et huit escadrons, pour surprendre ce poste; mais ce projet étant parvenu à la connaissance des troupes autrichiennes, elles se retirèrent dans la plus grande hâte à Silberberg; de sorte qu'on ne put leur enlever qu'une soixantaine de prisonniers et cent-vingt chevaux.

Aussitôt que le général Schenkendorf eut quitté le poste de Landshut, les Autrichiens n'eurent rien de plus pressé que de l'occuper, leur principal objet étant de s'emparer de Glatz.

Ils firent les préparatifs nécessaires pour le siège et occupèrent le passage près de Wartha ainsi que

ceux qui conduifent aux montagnes. Ils y pratiquèrent tant de retranchemens & d'abatis, qu'un corps d'armée eût vainement effayé de dégager Glatz de ce côté.

Dans ces conjectures, le général Fouquet jugea qu'il ferait plus à propos de couvrir les forteresses de Breflau & de Schweidnitz, & de mettre le plat pays à l'abri des incurfions de l'ennemi, que de travailler à réoccuper le pofte de Landfhut, qu'il doutait pouvoir défendre avec fi peu de troupes contre les armées nombreufes qui l'environnaient.

Il confeilla au roi d'envoyer dans la plus grande hâte un détachement de troupes en Siléfie, pour faire, s'il était poffible, une diverfion vers Kœnigfgrætz. Le roi était difpofé à s'y rendre en perfonne; mais les conjonctures l'empêchèrent peut-être de fe hâter. En attendant il donna les ordres les plus exprès au général Fouquet, de fe rendre de nouveau maître de fon pofte près de Landfhut & de le maintenir.

Les lettres fuivantes complettent le récit de ces expéditions.

LETTRE CXXXIX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Grœdlitz, le 16 Juin, 1760.

J'AI reçu hier au ſoir les ordres de votre Majeſté du 11 de ce mois, en conſéquence deſquels je partirai cette nuit pour l'expédition de Landſhut.

Jahnus eſt renforcé par les régimens d'infanterie de Königſegg & de Leopold Palfy, arrivés hier de Glatz avec quelques cuiraſſiers & houzards.

J'eſpère que la fortune nous ſécondera, quoique s'ils veulent bien faire leur devoir, le cas ſoit fort douteux.

Je n'ai point de nouvelles d'O. Il eſt tellement renfermé de tout côté, que rien ne peut paſſer, & l'on a pendu ſur le champ ceux qui l'ont tenté.

Les déſerteurs diſent que l'artillerie qui doit venir de Prague et d'Ollmütz, n'eſt pas encore arrivée, & qu'en attendant ils ont préparé un grand nombre d'échelles pour l'aſſaut général.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXL.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landshut, ce 17 Juin, 1760.

JE suis parti hier à dix heures du soir des environs de Schweidnitz pour l'expédition de Landshut, avec les généraux-majors de Schenkendorf, Malakowski, le Grand & le colonel Rosen, suivi de quatre bataillons de grenadiers, de quatre bataillons de mousquetaires, de trois bataillons francs, d'onze escadrons de houzards, & de quatre escadrons de dragons.

J'ai laissé le général Ziethen avec le reste des troupes dans notre premier camp, & je lui ai prescrit de nous suivre le lendemain pour se poster sur le Zeiskenberg. Nous arrivâmes ce matin à dix heures à Landshut; et voici le rôle des troupes ennemies qui occupaient ce poste :

1 Régiment de Kœnigsegg.
1 ——— de Simbschen.
1 ——— de Preysach.
1 ——— de Forgasch.
1 ——— de Broder Croates.
1 ——— Croates de Peterwardein.
1 bataillon de Platz.
1 ——— de l'archiduc Joseph.
1 régiment de cuirassiers de Modène.
1 ——— dragons de l'archiduc Joseph.
2 régimens de houzards.

A la tête de ces régimens se trouvaient les généraux Gaisrug, St. Ignon, Jahnus & Gourci. L'attaque se fit de trois côtés, & le feu des canons & de la mousqueterie ne cessa qu'à quatre heures de l'après-midi. L'ennemi se retirant d'une redoute à l'autre, fut enfin obligé d'abandonner son poste.

J'ai eu soin de garnir les hauteurs sur lesquelles l'ennemi avait presque ruiné toutes les redoutes.

Nos prisonniers ne se montent qu'à un capitaine, deux lieutenans, & une cinquantaine de soldats, ce qui s'explique par le grand nombre de troupes ennemies qui couvraient parfaitement leur retraite.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXLI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landshut, ce 19 Juin, 1760.

LE corps d'armée que nous avions forcé le 17 de ce mois à quitter le poste de Landshut, s'est placé sur les hauteurs près de Reich-Hennersdorf, hauteurs qui, comme vous le savez, Sire, sont inattaquables.

Il a été renforcé hier par le corps du général Wolfersdorf & aujourd'hui encore par un détachement du corps de Laudon.

J'ai essayé de les inquiéter par le feu des canons & des obus, mais avec peu de succès.

L'on a vu arriver près de Friedland un nouveau

détachement des troupes de Laudon, qui s'est avancé jusqu'à Hartmannsdorf & Witgendorf sur le Ziegen-Rücken. Je pourrais aisément attaquer & repousser ce corps, si je n'avais à craindre que les troupes qui se trouvent actuellement près de Reich-Hennersdorf, n'occupent mon poste.

Votre Majesté m'ayant ordonné à plusieurs reprises de ne point quitter mon poste actuel, j'obéirai exactement à ses ordres & je me défendrai jusqu'à l'extrémité.

Ma provision de pain, de farine & de fourrage me suffira jusqu'à la fin de ce mois.

J'ai laissé le général Ziethen & le colonel de Kleist sur le Zeiskenberg, pour couvrir le passage qui conduit à Schweidnitz, avec quatre bataillons & deux escadrons de houzards, dont l'un est entré en garnison à Freibourg. Ce corps est cependant fort exposé dans ce poste, vu que les conjonctures présentes me mettent hors d'état d'y envoyer quoi que ce soit, si je ne veux point courir risque de m'affaiblir trop moi-même.

Les troupes de Beck sont avancées le 14 jusqu'à Friedeberg & Greiffenberg.

On prétend que l'artillerie qu'on attendait d'Ollmütz se trouve à présent près de Glatz.

En conséquence des ordres de V. M. le général Grand est parti hier pour Neiss avec un escadron de dragons d'Alt-Platen; par conséquent je n'ai avec moi que les généraux de Schenkendorf et de Malakowski & le colonel Rosen.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXLII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Landshut, ce 21 Juin, 1760.

JE ne doute pas que V. M. n'ait reçu mes deux rapports d'un même contenu du 19.

Selon les ordres de votre Majesté, je me suis remis en possession du poste de Landshut.

J'ai vis-à-vis de moi les corps de Gaisrug & de Jahnus, & à droite ainsi qu'à gauche ceux de Wolfersdorf & de Nauendorf, à qui Laudon a soin d'envoyer des renforts journaliers.

Cloué en quelque sorte à ma place, je ne saurais risquer le moindre changement de position, parce que je suis si près de l'ennemi, que nous tirons l'un sur l'autre à coups de fusil.

Toute voie de communication avec Schweidnitz & avec le général Ziethen sur le Zeiskenberg m'est ôtée par le corps de Neuendorf placé entre nous ; & je présume que le général Ziethen sera obligé de quitter son poste & de se retirer à Schweidnitz.

Je ne crains pas de manquer de pain, de fourrage, & d'argent de solde avant la fin de ce mois.

Dans cette situation je tâcherai de me soutenir jusqu'à la dernière extrémité, & j'attendrai que V. M. fasse diversion.

Je ne suis pas à portée d'apprendre ce qui se passe à Glatz. Le général Zastrow informera V. M. de

tout ce qu'il pourra apprendre là-dessus, & n'attendra que vos ordres, pour arranger en conséquence la provision nécessaire de pain.

L. M. FOUQUET.

LE 21, le général Laudon arriva lui-même, à la tête d'un corps d'armée considérable, dans les environs de Landshut, & établit son quartier principal à Schwarzwalde.

Selon une liste trouvée entre les papiers du général Fouquet, l'armée autrichienne rassemblée dans ces environs pour attaquer le poste de Landshut, consistait en quarante bataillons, soixante & dix-sept escadrons, qui fesaient ensemble trente-quatre mille hommes. A la tête de ce corps se trouvaient, outre le grand-maître de l'artillerie Laudon, six lieutenans-généraux-maréchaux de camp, & treize généraux-majors. D'un autre côté tout le corps prussien, qui devait défendre le poste de Landshut ne consistait qu'en quinze bataillons & quatorze escadrons, si bien que, d'après la liste de ce corps, au jour même de l'action, il n'était composé que de deux cents cinquante officiers, cinq cents trente bas-officiers, huit mille & quatre cents hommes d'infanterie, quinze cents de cavalerie, en tout dix mille six cents quatre-vingt hommes.

Défendre le poste de Landshut contre une armée

trois fois ſupérieure, c'était ſans contredit un projet très-périlleux.

Il fallait néceſſairement garnir les hauteurs. Vu l'étendue du poſte, on ne peut que pourvoir faiblement à ſa ſureté, & par conſéquent il y avait des eſpaces de terrein de deux mille pas & au-delà qui n'étaient point défendus *.

Le général Fouquet ne négligea rien pour rétablir le plutôt poſſible les ouvrages que l'ennemi avait démolis. Il fit tirer une ligne de ſix cents pas depuis la Mumel-Schanze juſqu'au Leuſchner-Berg.

Pour garnir cette ligne, il fallait au moins huit bataillons, & l'on ne put y en placer que deux.

Le ſoir du 22 Juin cent fourgons furent envoyés à Schweidnitz par Bolkenhayn et Freibourg pour en rapporter une proviſion de farine. Le bataillon d'Arnim & le major Lutz, à la tête de deux cents chevaux, eut ordre de ſe poſter dans les environs de Ruhbank & d'Einſiedel, pour couvrir ce convoi. On remarqua dans l'armée ennemie des mouvemens qui feſaient préſumer une attaque.

La nuit du 22 au 23 ſurvint une pluie très-violente. On entendait dans les environs de Hartmannſdorf & ſur les routes qui deſcendent de Forſt, le bruit des chariots de bagage. Des déſerteurs autrichiens aſſuraient de plus que l'ennemi était en marche pour commencer l'aſſaut.

* On trouve dans le journal militaire de Février 1786, un plan de l'action près de Landſhut.

Ils prétendaient en outre que le général Laudon avait fait diſtribuer une grande quantité d'eau de vie parmi les ſoldats, pour leur donner du courage.

Quatre grenades au mortier-canon, lancées & crevant en l'air avec fracas, furent le ſignal de l'attaque, qui eut lieu aux deux ailes à la fois.

Le général Laudon attaqua avec ſeize bataillons & vingt-quatre eſcadrons l'aile gauche des Pruſſiens, qui était commandée par le colonel Roſen, & conſiſtait dans le bataillon de grenadiers de Woberſnow, dans le ſecond bataillon de Fouquet, le bataillon de Moſel, celui de Mellin, & trois compagnies du premier bataillon de Fouquet.

Ces troupes feſaient la réſiſtance la plus vigoureuſe, & ſoutenaient le feu le plus violent des canons & des obus, quand le régiment de chaſſeurs de Laudon perçant tout à coup entre le Leuſchnerberg & la redoute nommée Rotkretſcham, vint renverſer le bataillon de Mellin & attaquer par derrière le ſecond bataillon de Fouquet, qui fut en même temps aſſailli de front par quelques bataillons de grenadiers.

Une colonne ennemie de huit bataillons, commandée par le général Müffling, s'avança ſous le Riegel, ſur la route de Forſt vers le Mummelloch, paſſa avec effort par deſſus la ligne que le général Fouquet avait fait tirer, prit en flanc & par derrière le bataillon de Moſel & le fit reculer juſqu'au Buchberg & aux portes de la ville de Landſhut.

Une autre colonne ennemie de huit bataillons, commandée par le général Gaiſrug, ſe porta ſur le

Mummelberg & Buchberg. Ces endroits avaient pour défenfe trois compagnies du premier bataillon de Fouquet, & le bataillon de grenadiers de Woberfnow.

Vainement les troupes pruffiennes y firent la réfiftance la plus courageufe : elles fe virent obligées de céder à la fupériorité de l'ennemi, dont les pertes étaient continuellement réparées par de nouveaux renforts.

Dans le moment où les bataillons de l'aile gauche pliaient, le bataillon d'Arnim & le major Lutz avec deux cents cinquante chevaux arrivèrent fuivant les ordres du général Fouquet. Le colonel Rofen, quoique fort bleffé, fe mit à la tête du bataillon d'Arnim, pour aller au fecours de celui de Mofel ; mais il fe vit fi inquiété par le feu des canons & des fufils, qu'il fut forcé de fe retirer avec beaucoup de perte.

Le général Malakowfki fe fit, l'épée à la main, un chemin au travers de cette mêlée, à la tête de fes dragons & de fes houzards, & fe retira fur les hauteurs en-deça du Bober.

Le major Hofen fe jeta avec le refte du bataillon de Mellin dans la redoute fur le Thimberg près de Rothkretfcham, où le lieutenant Budberg était pofté avec un peloton du fecond bataillon de Fouquet. Cette redoute fe conferva pendant que l'aile gauche pruffienne était repouffée, mais la fupériorité de l'ennemi ne trouvant plus d'obftacle, le major Hofen fut tué avec une partie de fes gens, & le refte fait prifonnier.

Le débri des bataillons de l'aile gauche, qui la plupart avaient perdu leurs chefs, se plaça sur le Kirchberg, où se trouvaient déjà postés un bataillon du margrave Henri & deux compagnies du premier bataillon de Fouquet.

L'aile droite prussienne, commandée par le général Schenkendorf & composée du bataillon de grenadiers de Sobeck, du bataillon franc de Borck, & des deux bataillons francs de le Noble & de Colignon, fut attaquée par les généraux autrichiens Wolfersdorf & Jahnus, avec seize bataillons & trente escadrons.

Quoique l'ennemi fût bien supérieur en nombre, l'attaque dura au-delà de deux heures; mais enfin il enveloppa l'aile droite & se rendit maître des hauteurs.

Le général Fouquet s'apercevant que les bataillons postés sur les montagnes de Blasdorf étaient attaqués par derrière, détacha le major Koschenbar avec la moitié de son bataillon, pour en faire autant à l'ennemi. Mais le major de Koschenbar fut tué, & le reste du bataillon se vit obligé de plier comme les autres bataillons.

Les troupes du bataillon prussien de l'aile gauche, qui venaient d'être battues, se rassemblèrent près des redoutes où l'autre partie du bataillon de Koschenbar était placée avec trois compagnies de Braun.

Le général Fouquet ayant formé ces troupes, se mit à leur tête, chargea les Autrichiens, leur enleva deux drapeaux & un étendard, & les fit reculer jus-

qu'à Reich-Hennersdorf, où ils ne se défendirent qu'en fesant jouer leurs canons & leurs bombardes.

L'ennemi voyant qu'il était inutile de tenter d'attaquer le front de l'aile droite prussienne, détacha le régiment de Simbschen avec quelques bataillons de grenadiers & un corps de cavalerie très-nombreux pour passer le Bober au-delà de Blasdorf, dans la vue de couper aux Prussiens toute voie de retraite. Le général trouva donc convenable d'envoyer de ce côté le major Owstin avec trois escadrons de houzards, pour s'assurer au moins un passage sur le Bober.

Tandis que l'action cessait peu à peu du côté de l'aile droite, le combat devenait d'autant plus violent à l'aile gauche.

L'ennemi s'avançait en deux colonnes par le village Zieder & au travers de la ville, qui n'avait que soixante hommes de garnison, tendant au Kirchberg, où s'était placé le reste des bataillons de l'aile gauche.

En même temps la plus grande partie de la cavalerie autrichienne & quelques bataillons de grenadiers passaient le Bober pour couper la retraite aux Prussiens.

La colonne ennemie qui s'avançait dans les environs de Zieder, & qui formait l'aile gauche de l'attaque, fut accueillie du haut des redoutes du Kirchberg, d'un feu de canon & de mousquets si violent, qu'elle se vit forcée de se retirer par le même village avec de grandes pertes.

Mais l'autre colonne, qui formait l'aile droite de l'attaque, traversait la ville & passait le cimetière

Proteſtant, pour s'avancer à toute force vers le Kirchberg.

Le bataillon de volontaires de Below, détaché du Galgenberg au Kirchberg pour ſoutenir les troupes qui y étaient poſtés, repouſſa d'abord l'ennemi, mais il fut tourné & obligé de céder. L'ennemi profita de l'occaſion pour s'emparer d'une redoute ſur le Kirchberg, ce qui le mit en état de prendre en flanc le bataillon du margrave Henri, auſſi bien que les autres bataillons qui s'étaient rangés ſur le même terrein. Douze canons, que les Autrichiens avaient plantés ſur le Ziegelberg, augmentèrent la violence du choc par un feu non interrompu.

La colonne ennemie qui venait d'être repouſſée, reprit haleine, s'avança de nouveau vers le Kirchberg ; & les bons & braves Pruſſiens furent encore obligés de céder au nombre.

Pour couvrir leur retraite, ils firent un feu non interrompu ſuivant les règles qu'ils obſervaient les jours de revue ſous les yeux de Frédéric. Ils gagnèrent le Galgenberg, & la route la plus courte qui conduit au Bober leur étant coupée, ils ſe joignirent au corps d'armée du général Schenkendorf.

Le général Fouquet déſeſpérant alors de conſerver le poſte de Landſhut, envoya ſon adjudant le capitaine des ingénieurs Winanco, au général Schenkendorf, avec ordre de ſe retirer en paſſant le Bober avec ſes troupes.

Winanco fut tué d'un coup de feu, lorſqu'il s'en retournait vers ſon général, & l'adjudant-général le

lieutenant Fouquet, partit chargé des mêmes ordres pour ſe rendre auprès du général Schenkendorf.

En attendant, le général en chef envoya quelques-uns de ceux qu'il avait pu raſſembler des bataillons francs au-delà du Bober, pour chaſſer les croates des maiſons qu'ils occupaient & pour s'aſſurer de ce paſſage.

Lui-même ſuivit bientôt avec le reſte du bataillon des volontaires de Below & une compagnie de Braun, dans le deſſein de gagner les hauteurs de Reiſſdorf avec le reſte des bataillons.

Le général Fouquet ayant paſſé le Bober & le village de Lepperſdorf, forma un quarré des troupes mentionnées, qui fut auſſi-tôt attaqué de trois côtés par la cavalerie autrichienne.

Les troupes pruſſiennes animées par l'exemple de leur chef, qui était bien déterminé à ſe défendre & à vendre cher ſa liberté ou ſa vie, repouſſèrent plus d'une fois les Autrichiens, & vraiſemblablement elles ſe feraient frayé un chemin au travers des eſcadrons ennemis, ſi un bataillon de grenadiers, arrivé ſubitement, n'eût renforcé, par ſon feu rapide, l'attaque de la cavalerie.

Le général Fouquet, qui donnait au milieu du feu ſes ordres de ſang-froid, & dont la valeur aurait dû être couronnée des plus beaux lauriers, eut alors ſon cheval tué ſous lui ; il tomba. L'ennemi enfonça auſſi-tôt le quarré. Vainement quelques ſoldats ſe raſſemblèrent autour de leur général abattu ſous ſon cheval, les dragons de Lœwenſtein maſſacrèrent tout-

ce

ce qui l'environnait. Lui-même déjà bleſſé de trois coups de ſabre, au front, au coude, & ſur le dos, allait évidemment périr, quand Trautſchke, ſon fidèle palefrenier, vint ſe jeter ſur lui pour parer de ſon corps les coups qu'on lui portait, tout en criant & répétant ſans ceſſe : "Voulez-vous donc tuer le général en chef?"

Ces cris frappèrent de loin le colonel Voit du régiment de Lœwenſtein. Il accourut, diſperſa les dragons & releva le général couvert de ſang.

Il fit venir auſſi-tôt ſon cheval de parade & le lui offrit.

Fouquet remit ſon épée au colonel, mais il refuſa de monter le cheval de parade: "Je riſquerais," dit-il en s'excuſant, "de ſouiller ce bel équipage avec mon ſang."

Le colonel Voit, plein d'eſtime pour ſon priſonnier, lui répondit: "Mon équipage ne peut que gagner à être teint du ſang d'un héros." Enfin ſur des inſtances réitérées, Fouquet monta le cheval offert, & porta dans ſa captivité la fermeté & l'aſcendant de l'héroïſme.

Le général Schenkendorf raſſembla le reſte de ſon corps ſuivant l'ordre du général Fouquet, & commençait à ſe retirer au-delà du Bober, quand ſon cheval ayant été tué ſous lui, il tomba à ſon tour au pouvoir des Autrichiens qui l'environnaient.

Ses troupes ne laiſſèrent pas de continuer leur retraite dans le meilleur ordre poſſible, ſous le com-

mandement du major Arnim, tout en ſe défendant contre les attaques réitérées de l'ennemi.

Arnim gagna heureuſement les hauteurs de Reiſdorff; mais en pouſſant ſa marche vers la forêt, il ſe vit arrêté par une ligne de cavalerie, qui s'était poſtée dans une vallée près de Reiſdorff. Bientôt ſurvinrent quelques bataillons de grenadiers; & le combat recommença. La petite troupe des Pruſſiens ne pouvait manquer de ſuccomber, & ceux qui ne reſtèrent pas ſur la place, furent faits priſonniers.

Le général Malakowſki, qui ſe défendait au-delà du Bober contre la cavalerie ennemie qui l'avait enveloppé, eſſuya le même ſort. Il lui réſiſta longtemps, mais il fut enfin obligé de ſe rendre, ainſi que le lieutenant-colonel de Papſtein, le major Bonin, & une partie des dragons & des houzards. Le ſeul major Owſtin ſe fit jour l'épée à la main, au travers des ennemis, avec le reſte de la cavalerie pruſſienne, de ſorte qu'il n'échappa de tout le corps de Fouquet qu'environ ſept cents hommes d'infanterie & mille dragons & houzards, qui ſe raſſemblèrent près de Gauer pour ſe retirer à Breſlau. Le reſte demeura ſur le champ de bataille ou fut pris.

C'eſt ainſi que ſe termina l'action de Landſhut, après avoir duré depuis une heure & demie du matin juſqu'à midi.

Cette victoire fut très-avantageuſe pour les Autrichiens, qui ſe voyaient par elle en poſſeſſion d'un adverſaire dont la valeur avait ſi ſouvent renverſé leurs projets; mais elle leur avait coûté cher. Eux-

mêmes firent monter le nombre de leurs morts & de leurs bleſſés à neuf mille hommes ; & tous leurs chefs rendirent hautement juſtice à la conduite & à l'intrépidité de Fouquet.

Le roi venait de partir de la Saxe pour lui amener du renfort, lorſqu'il apprit ſa défaite.

On peut ſe faire une idée des ſentimens douloureux qu'éprouva le monarque à la nouvelle d'un revers qui le privait de ſon ami. Il dit alors aux généraux qui ſe trouvaient auprès de lui, avec cette grandeur d'ame qui lui était ſi naturelle : " Fouquet eſt priſonnier, mais ſa captivité lui fait autant d'honneur qu'à nous ; il s'eſt défendu en héros."

Il écrivit tout de ſuite à Breſlau au miniſtre d'état de Schlaberndorf, qu'il eût à lui procurer des nouvelles de la ſanté du général Fouquet, & ne ſe tranquilliſa qu'en apprenant que ſes bleſſures n'étaient point mortelles.

Nous ſuivons à préſent le général Fouquet dans ſa captivité. Il fut tranſporté de Landſhut à Kœnigſgrætz ; de-là à Brünn & enfin à Brug ſur la Leitha.

La Cour de Vienne ne voulut point le relâcher avant la paix ; & c'était faire connaître aſſez combien on le redoutait. Un tel refus ne pouvait qu'être glorieux pour lui. Il n'en éprouva pas moins les déſagrémens de la captivité ; et il les dut ſentir d'autant plus vivement, que la nobleſſe de ſon caractère le rendait incapable de la moindre ſoumiſſion.

A la priſe de Glatz arrivée le 26 Juillet, le général Fouquet perdit tout ſon bien, dont le prix s'évaluait à

cent-vingt mille écus. Outre un capital très-considérable en argent comptant, il tenait des bienfaits du roi six tabatières d'or, la plupart garnies de brillans; de services de table de porcelaine et en argent; une bibliothèque très-choisie, & une collection des plus belles gravures rassemblées par le feu roi Frédéric-Guillaume en trente-trois volumes in-folio, que l'on regardait comme unique en son genre, & que l'inspecteur de la galerie royale, Oesterreich, estimait valoir cent mille écus. Tous ces effets furent portés en dépot à Brünn, & on alla jusqu'à exiger du général Fouquet les fraix du transport.

Il s'éleva quelques différens avec le conseil de guerre de la cour de Vienne au sujet de la solde des officiers prussiens faits prisonniers. On la retint pendant trois mois, & ensuite l'on exigea qu'ils acceptassent à raison de 8 flr. le ducat hollandais, qui en Autriche même ne vaut que 4 fl. 7/2 Xr. Un décret impérial du 4 Août 1761 approuvait cette prétention, en représailles apparemment de la monnoie de bas aloi, avec laquelle on payait la solde des officiers impériaux prisonniers des prussiens.

Le général Fouquet fit des démarches & des représentations en faveur des officiers prussiens, & s'expliqua de la manière suivante dans un mémoire qu'il présenta au conseil de guerre de la cour.

« Les officiers autrichiens qui sont au pouvoir des
« Prussiens, reçoivent régulièrement chaque mois la
« solde qui leur est due.

« On leur paye ce qui leur revient en monnoies

" courantes, & acceptables par les caiſſes mêmes
" du roi.

" Ils ſont pour cet argent leurs emplettes au même
" prix, & encore à meilleur marché que nous, qui
" ſommes obligés de payer ce dont nous avons be-
" ſoin en monnoie forte.

" Suppoſé que dans les provinces du roi un ducat
" ſoit compté à huit florins, on s'en défait pourtant
" à ce prix ſans ſouffrir du rabais, tandis que nous
" ne pouvons nous défaire qu'à quatre florins des
" ducats qu'on nous évalue à huit florins en nous les
" donnant.

" Si, dans cette province, le cours du ducat allait
" à ſeize florins, nous n'aurions pas ſujet de nous
" plaindre, ſi on nous le portait en compte à ce prix.
" Mais puiſque, outre l'énorme prix des denrées, on
" n'accepte même ici que de la monnoie forte, c'eſt
" une injuſtice ouverte de nous donner le ducat pour
" le double de ſon prix."

Ces démêlés continuèrent. Pluſieurs incidens donnèrent de juſtes ſujets de mécontentement au général Fouquet. Il s'éleva une diſpute en paroles très-vives entre lui & le général Gaſtheim, qui était chargé de l'inſpection ſur les officiers pruſſiens retenus priſonniers tant à Brügg qu'à Haimbourg, & dont le mombre ſe montait à deux cents trente-cinq. Ce différent fut ſuivi d'une correſpondance très-animée entre notre général & le conſeil de guerre de la cour.

Le général Fouquet n'oublia dans aucune occaſion

le refpect qu'il devait à la perfonne de l'impératrice; mais on le voyait d'autant plus déterminé à défendre les droits de la bonne caufe contre l'intérêt & la partialité des confeillers & des commiffaires de fa cour. Ce n'était pas fans raifon qu'il leur reprochait l'abus qu'ils fefaient du nom de l'impératrice, & qu'il les accufait d'intercepter les lettres & les repréfentations qu'on lui adreffait.

Le confeil de guerre de la cour lui fit à fon tour éprouver les effets de fa vengeance, en l'éloignant & le transférant jufqu'à Carlsftadt en Croatie.

Le commandant de Brügg, le colonel Elvenich, lui prefentant le 7 Septembre, 1761, l'ordre de fa Majefté impériale à ce fujet, le général Fouquet répondit avec la plus grande indifférence: "L'impératrice, fous le pouvoir de laquelle je me trouve, "peut m'exiler jufqu'au bout du monde; mais la "vérité ne faurait perdre de fes droits, & je ne la "renierai jamais."

Bientôt après arriva le capitaine autrichien Berwarth, déclarant qu'il avait ordre d'efcorter le général Fouquet jufqu'à Carlsftadt, & d'avoir foin de lui pendant fon voyage d'une manière conforme à fa dignité, aux dépens de l'impératrice. Il pria le général Fouquet de lui marquer le jour de fon depart; Fouquet lui répondit: "Je ferai prêt demain matin "à cinq heures."

Il était près de fix heures, lorfque le capitaine Berwarth fe préfenta le lendemain. "Quelle heure eft-"il?" lui demanda Fouquet. "Cinq heures, votre

“ excellence,” lui répondit le capitaine. “ Vos
“ montres ne vont jamais bien,” repartit Fouquet ;
“ elles retardent toujours ; prenez la mienne, comme
“ un petit ſouvenir. Elle vous rendra de bons ſer-
“ vices.”

Le 20 Septembre, le général Fouquet arriva à Carlsſtadt. Sa ſociété était compoſée de ſes enfans, du lieutenant la Motte Fouquet baron du Thonaiboutonne, de madame la colonelle Nimſchefski avec ſes deux filles, de ſon ſecrétaire, du lieutenant Gontzenbach, & du chirurgien-major Gſellius.

Une indiſpoſition violente dont il fut attaqué pendant ſon ſéjour en Croatie, affaiblit conſidérablement ſa ſanté. Il voua ce temps à la philoſophie, & n'obtint ſa liberté qu'à la concluſion de la paix, après laquelle il retourna à Glatz avec ſa ſociété, le 7 d'Avril, 1763. L'impératrice envoya à ſa rencontre le major Blankenfeld, pour l'inviter à ſe rendre à Vienne, en lui feſant comprendre qu'il y jouirait de toutes les diſtinctions poſſibles, & qu'il ne dépendrait que de lui de reprendre ſes meubles & ſes bijoux.

Le général Fouquet refuſa poliment cette offre. Il prononça le nom de l'impératrice avec le plus profond reſpect ; “ mais,” ajouta-t-il, “ il m'eſt impoſ-
“ ſible de baiſer la main qui m'a ſi durement frappé.
“ Mes biens étant entre ſes mains, n'ont plus de
“ charmes pour moi ; mon roi ſeul, qui me les don-
“ na, peut me les reſtituer.” Ce trait, qui ſemble d'abord tenir de l'opiniâtreté, n'eſt au fond que la marque d'une véritable grandeur d'ame & d'une fer-

meté de caractère qui ne lui permit jamais de se départir des maximes qu'il avait prises pour règle de sa conduite & de ses actions.

Sans aller à Vienne, le général se rendit le 15 à Glatz; & c'est ici qu'il trouva d'abord les marques les moins équivoques de la grâce & de l'amitié, dont son roi continuait de l'honorer. Le monarque n'avait pas moins pourvu à ses besoins qu'à tout ce qui pouvait accélérer le rétablissement de sa santé. Outre de l'argent & une provision de vieux vin de Hongrie, on lui remit une assignation sur une pension de gouverneur nouvellement accordée, & en même temps une invitation de se rendre bientôt à Potsdam.

Le roi souhaitait de l'embrasser. Aussi le général Fouquet ne s'arrêta que quelques jours à Glatz, d'où il courut se jeter aux pieds de son monarque.

Il s'arrêta quatre semaines à Sans-Souci, & goûta dans le commerce de Frédéric les délices d'une nouvelle vie. Il ressentit tout ce qu'un cœur sensible est capable d'éprouver au sein du bonheur & du repos, après une captivité de Sibérie; mais sa santé était affaiblie.

Il demanda au roi la permission de se retirer durant trois mois à Brandebourg, pour s'y rétablir, en jouissant dans sa prévôté du repos ecclésiastique.

Le roi meubla sa maison & le combla des plus riches présens. Mais malgré le repos dont il jouissait dans sa prévôté de Brandebourg, l'affaiblissement de sa santé ne fesait que s'accroître; & se sen-

tant hors d'état de ſupporter déſormais les fatigues de l'état militaire :

« Je ne ſuis plus bon à rien," écrivit-il au roi, " & rien ne m'eſt plus convenable que la vie de " chanoine & le repos. Ajoutez, pour combler vos " grâces, Sire, celle de m'en faire jouir pour le reſte " de mes jours."

Le ſenſible monarque ne conſentit qu'à regret.

" Cependant," lui marque-t-il, " vous me rendrez " viſite quelquefois, il n'y a pas loin ; & quand je " ſaurai que vous voudrez venir, je vous enverrai " mes chevaux à moitié chemin."

Le roi ne déſeſpéra point de voir Fouquet rétabli. Il lui tint lieu de médecin & prit extrêmement à cœur la conſervation de ſon vieux & fidèle ami (c'était ainſi qu'il l'appelait). Il fit paſſer à Brandebourg tout ce qui pouvait contribuer à rendre ce ſéjour agréable. Le jardin fut orné d'orangers apportés de Sans-Souci & de Charlottenbourg. Les appartemens furent enrichis de meubles royaux ; la cave remplie de vins de cent feuilles, & ſa table garnie de fruits de Sans-Souci ; enfin le roi partageait avec ſon vieux ami tout ce qu'il trouvait de bon. Il feſait plus, il allait le viſiter lui-même dans ſa retraite, où quelquefois il paſſa la nuit. Les témoins de ces entrevues ne pouvaient s'empêcher d'être vivement touchés en voyant l'ami tendre prendre la place du monarque. L'œil vif et impoſant du roi inſpirait à ſon arrivée la vénération & le ſilence aux généraux raſſemblés autour de lui ; mais

une douce joie y éclatait ſoudain, quand il entrevoyait Fouquet qui l'attendait à l'entrée de ſa maiſon. Il volait dans ſes bras, le ſoutenait & le reconduiſait dans ſon fauteuil, comme un fils eût pu faire à l'égard de ſon père. Il l'amuſait en lui racontant les événemens du grand monde, auquel Fouquet avait renoncé. Ils ſe promenaient tous deux dans les allées d'un petit jardin, que l'ombre d'épais tilleuls rendait agréable, & ſe ſéparaient à neuf heures du ſoir pour aller ſe livrer au repos.

A peine le jour commençait à paraître, que le monarque ſe rapprochait de ſon ami; il déjeûnait avec lui; à dix heures il l'embraſſait & quittait ce temple de l'amitié d'un air ſerein & ſatisfait.

Le roi ne ſe contentait pas d'aller voir ſon ami à Brandebourg; il exigeait qu'il vînt à ſon tour le viſiter à Sans-Souci. Il choiſiſſait pour cela le temps qu'il avait coutume de deſtiner à ſa recréation après les revues de l'armée.

On ne ſaurait concevoir à quel point le roi était ingénieux à procurer au général Fouquet tout ce qui pouvait contribuer à ſoulager les infirmités toujours croiſſantes de ſon âge, & à lui rendre agréable le ſéjour qu'il feſait alors à Sans-Souci. Il ſe vouait entièrement à lui dans les heures de ſon loiſir; & quand des occupations relatives à l'état & au militaire l'en éloignaient, il lui envoyait ſon lecteur, pour l'aider dans les occupations littéraires qui feſaient le charme de ſa vie.

Depuis ſa jeuneſſe, Fouquet avait aimé les lettres

& les ſciences. L'hiſtoire & l'art de la guerre feſaient ſa principale étude, & les ouvrages des anciens & des nouveaux philoſophes échappaient rarement à ſa connaiſſance. Son jugement & ſa mémoire ne le quittèrent point dans l'épuiſement de ſes forces. Le plaiſir que Frédéric trouvait dans ſon commerce, & l'attachement qu'il eut toujours pour lui, prouvent l'uſage qu'il feſait de ſes connaiſſances.

Paſſons à un trait qui peint le caractère de Frédéric, la plus belle image de la condeſcendance & de l'amitié du monarque vis-à-vis de ſon vieux général, & qui mériterait d'être conſervé à jamais par le burin.

Frédéric aimait à ſe promener journellement avec ſon ami Fouquet, que la faibleſſe de ſes pieds réduiſait à ne pouvoir deſcendre des terraſſes de Sans-Souci qu'à l'aide d'un brancard, au ſortir duquel on le plaçait dans un petit chariot fait exprès pour le promener dans les allées, tandis que le monarque marchait à ſes côtés.

Pendant ſon ſéjour à Brandebourg, le général Fouquet rempliſſait les heures de ſon loiſir par les ſoins de ſon gouvernement & ceux de ſon régiment. Il s'occupait de la lecture, & cherchait quelquefois à ſe donner du mouvement à la chaſſe, qu'il aimait depuis ſa jeuneſſe.

Ennemi déclaré des blaireaux & des renards, la faibleſſe de ſon corps ne l'empêchait pas de paſſer des journées entières à leur pourſuite, malgré les changemens de temps les plus déſagréables.

La faibleſſe de ſes organes & de ſes pieds ne fit qu'augmenter avec les années, & il ſe vit enfin hors d'état de prononcer une ſeule parole diſtinctement.

On chercha à remédier à ce défaut par toutes ſortes d'inventions ; entre autres par une machine qui ſuppléait aux termes qu'il ne pouvait plus articuler, au moyen de l'arrangement des lettres.

Le roi même s'en ſervait quand il s'entretenait ſeul avec lui ; & ſe donnait la peine d'épeler en faveur de ſon vieux ami, chez qui il ne manquait point de dîner lorſqu'il ſe rendait aux revues de Magdebourg, & de paſſer quelquefois la nuit quand il en revenait. Il s'informait ſcrupuleuſement de l'état de la ſanté, de la diète & des occupations du général.

“ Vous vivez trop en ſolitaire,” lui dit-il une fois. “ Il vous faudrait chaque jour ſociété. Il faudrait “ que vos fenêtres fuſſent ornées de pots de fleurs, & “ que de petits chiens ſautaſſent autour de vous pour “ vous amuſer.”

Fouquet ne voulait point de la ſociété des chiens, qu'il ne pouvait ſouffrir à cauſe de leur malpropreté.

“ Mais vous les aimiez autrefois,” lui dit le roi ; “ ne vous rappelez-vous plus votre Melampo, qui “ nous a tant de fois amuſé à Rheinſberg ?”

Fouquet était forcé d'admirer la mémoire du monarque, qui au bout de quarante ans ſe rappelait le nom d'un chien de chaſſe. Mais combien n'étaient pas plus admirables encore les ſoins & la condeſcendance d'un monarque qui était l'arbitre de l'Europe, d'un roi qui, ſous le poids du gouvernement, dont il

dirigeait lui-même tous les détails, trouvait encore dans ſon ame active une place pour l'amitié ! Il ſavait apprécier le vrai mérite & le récompenſer ; mais il ne ſe contentait pas de le payer après en avoir profité, ſa reconnaiſſance l'accompagnait juſqu'au tombeau. Le ſoin particulier qu'il prit de la conſervation de Fouquet, le prouve. Fouquet ne pouvait plus lui être utile ; mais il avait vécu pour lui, c'en était aſſez. Son attachement pour ce vieillard préſente dans le plus beau jour le caractère aimable, tendre & affectueux du grand Frédéric, caractère d'autant plus admirable, qu'il eſt rare dans ſes pareils.

Eh ! que ne doit-on pas ſentir quand on porte la vue au fond du cœur de ce monarque, à bon droit ſurnommé le Grand & l'Unique, quand on conſidère comme particulier, comme ami, celui que l'Europe admirait comme roi. Mais ſi l'on ne peut reſter inſenſible, en repaſſant les traits caractériſtiques de ſa vie, combien ſa préſence & ſon entretien ne devaient-ils pas inſpirer de ſentimens plus vifs ? ſentimens que rappelle encore la ſeule lecture de ſes ouvrages, ouvrages dictés par ſon cœur, qui s'y retrouve à chaque ligne. Le lecteur s'en convaincra de nouveau en liſant ci-après la correſpondance familière de Frédéric & de Fouquet.

LETTRE CXLIII.

DU ROI.

Ce 21 Juillet, 1763.

JE vous envoie, mon cher ami, ce ſervice ſi long-temps attendu, & qui eſt enfin fini. Je ſouhaite que vous vous en ſerviez un grand nombre d'années à votre grand contentement.

Mandez-moi, je vous prie, comment va votre ſanté ; j'ai grande envie de vous envoyer Cothenius *, pour que vous vous ſerviez de vrais remèdes, & non de drogues qui ne vous font rien. J'attends ſur cela votre réponſe en vous aſſurant de ma ſincère & parfaite amitié. Adieu.

FEDERIC.

LETTRE CXLIV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Brandebourg, ce 25 Juillet, 1763.

JE n'ai rien perdu pour avoir attendu. Bien loin de là, vos bontés, vos bienfaits joints à la beauté & à la magnificence du ſervice d'argent, que votre Majeſté vient de m'envoyer, ſurpaſſent de beaucoup mon attente.

* Le médecin du roi.

Cent fois je fais réflexion & me dis : Pourquoi & par quel motif ce grand homme roi, ce cher & digne prince, me comble-t-il de tant de grâces, & plus que tout cela, m'honore-t-il depuis plus de trente ans d'une conftante amitié ? Pardonnez l'expreffion, Sire, mais je n'en connais point de plus précieufe ni de plus glorieufe pour moi. Mon amour-propre s'en trouve trop flatté ; enfin je m'y perds & n'y trouve aucune raifon à m'en attribuer les acquis ; car, Sire, avec toute la fcience que poffède votre Majefté du caractère des hommes, vous ne fauriez pénétrer les replis de mon cœur, ce qui feul néanmoins pourrait me confoler & tenir lieu de quelque chofe, ne pouvant d'ailleurs vous prouver la réalité de mes fentimens.

Ma fanté eft bonne, Sire, puifque je ne fens aucun mal ; je dors paffablement bien, l'appétit eft de même, grâces au chocolat & au quinquina de votre Majefté, auxquels je l'attribue. C'eft-là le bon côté. Celui qui eft oppofé, ce font les jambes, les hanches, la poitrine & la voix, que la moindre agitation met hors d'œuvre.

Je ne fuis plus bon à rien, & rien ne m'eft plus convenable que la vie de chanoine & le repos ; ajoutez, pour combler vos grâces, Sire, celle de m'en faire jouir pour le refte de mes jours. Je chanterai des horas à votre gloire & pour la profpérité de votre incomparable perfonne jufqu'au dernier inftant de ma vie. Je fuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXLV.

DU ROI.

Ce 30 Juillet, 1763.

SI ce que je vous ai envoyé vous a été agréable, c'était ce que j'avais le plus ſouhaité, c'était le but, mon cher, que je m'étais propoſé.

Vous vous étonnez que je vous aime ? Vous devriez plutôt vous étonner ſi je n'aimais pas un officier de réputation, honnête homme, & de plus mon ancien ami.

Je voudrais que votre ſanté ſe remît tout-à-fait, & je vous avoue que je n'en perds point encore l'eſpérance. Il faut que vous vous ſoigniez, que vous preniez vos aiſes, & que la tranquillité, le quinquina & les herbes vous rendent vos forces.

Vous reſterez à Brandebourg tant que vous voudrez, cependant vous me rendrez viſite quelquefois ; il n'y a pas loin ; & quand je ſaurai que vous voudrez venir, je vous enverrai mes chevaux à moitié chemin.

Adieu, mon cher ami ; je ſuis à vous de cœur & d'ame.

FEDERIC.

P. S. J'ai ici ma ſœur de Suède & toute ſa famille.

LET-

LETTRE CXLVI.

DU ROI.

Ce 4 Octobre, 1763.

JE vous envoie, mon cher ami, un grand verre que j'ai encore trouvé à Berlin de la ſucceſſion de mon père. Je ſouhaite qu'il vous amuſe un moment.

Je n'entends plus rien de vous que par des étrangers qui paſſent par Brandebourg. M'avez-vous oublié, ou me ferez-vous le plaiſir de venir me voir, quand cela ne vous incommodera pas ?

Adieu, mon cher ami ; je vous embraſſe.

FEDERIC.

LETTRE CXLVII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, Brandebourg, ce 6 Octobre, 1763.

J'AI des défauts que je connais ſans pouvoir m'en corriger, mais le vice de l'ingratitude m'eſt inconnu.

Jugez donc, Sire, ſi je puis oublier mon auguſte bienfaiteur. Non ! je ne crois pas qu'il ſe paſſe une heure du jour, où je ne penſe avec toute la ſenſibilité poſſible à la reconnaiſſance que je dois à votre Majeſté.

Je vous rends grâces, Sire, du beau verre que vous m'avez envoyé ; il ornera mon buffet avec ceux que j'ai encore trouvés à Glatz.

Le froid, que je préférais autrefois à la chaleur, ne me convient plus. Je suis travaillé depuis trois jours d'une colique, pour m'être promené au vent & avoir pris quelques fruits.

Je bouche & calfeutre tous les trous de ma maison pour m'en garantir ; je condamne des portes & des cheminées, afin que votre Majesté ne soit plus exposée aux vents coulis dans la chambre où elle a logé, si jamais elle vient à passer par Brandebourg. Je vous demande grâce & dispense, Sire, pendant le froid.

Je suis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXLVIII.

DU ROI.

Ce 2 Décembre, 1763.

JE vous envoie, mon cher ami, du café turc qu'un Mamamouchi m'a donné. Vous m'oublieriez tout-à-fait, si je ne vous fesais ressouvenir de moi. J'en aurai bientôt une nouvelle occasion, que je saisirai avec empressement.

Adieu, mon cher ami ; conservez-moi une petite place dans votre cœur.

FEDERIC.

LETTRE CXLIX.

DU GENERAL FOUQUET.

A Brandebourg, ce 6 Décembre, 1763.

GRAND Dieu ! quel homme nous as-tu donné ? Le gouvernement de ses états, celui de ses armées, son commerce turc, ses palais & mille autres soins ; la conduite de l'Europe, l'Asie à sa disposition : tout cela n'est rien & ne saurait suffire à ses occupations, il faut qu'il m'envoie du café. Que ne pouvez-vous régir le monde tout entier, & ne prendre jamais fin.

Je suis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CL.

DU ROI.

Ce 16 Décembre, 1763.

IL y a, mon cher ami, une assignation de cinq mille écus pour vous chez Buchholtz, trésorier de la *Hof-Staats-Casse* *, que vous pouvez tirer quand vous le jugerez à propos ; cela servira pour payer une partie de ce que vous devez aux héritiers du

* La caisse de la cour.

prince Maurice pour la maison de Brandebourg *. Bonne santé, mon cher ami, soignez-vous bien, pour que j'aye le plaisir de vous revoir à Sans-Souci.

Adieu, je vous embrasse.

FEDERIC.

LETTRE CLI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 22 Décembre, 1763.

LE prince Maurice & ses héritiers sont acquités il y a long-temps. C'est prodiguer vos trésors, que de vouloir m'en faire part. Vos grâces m'ont mis en possession d'un bien plus que suffisant pour vivre honorablement. Permettez, Sire, que je vous en fasse le détail. J'ai dix-neuf mille écus placés à la *Landschafft* à Berlin, &c. &c. & pour surcroît d'embarras cinq mille écus comptant, dont je ne puis faire usage, si votre Majesté n'a la grâce de les faire placer à la dite *Landschafft*, & d'alléger mon fardeau au lieu de le surcharger. De plus, Sire, vous m'avez meublé en prince. Tout cela est bien au-delà, en comptant ce que le diable tient dans ses griffes, j'entends les Autrichiens, sont les effets de vos bontés non méritées.

* Le roi se souvenait ici du capital appartenant à la prévôté de Brandebourg, que le général Fouquet était obligé de rembourser aux héritiers de son prédécesseur.

Ne vous fâchez pas, Sire, si je vous prie de mettre des bornes à vos présens pécuniers, & d'être persuadé que les assurances que votre Majesté me donne de sa précieuse amitié, & même son sac de café m'est infiniment préférable à tous les milliers d'or & d'argent qu'elle pourrait m'offrir.

Je suis inviolablement, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLII.

DU ROI.

Ce 10 d'Avril, 1764.

JE reviens, mon cher ami, de la Silésie & de Glatz, où j'ai tout trouvé mieux que je ne m'y étais attendu.

J'ai trouvé ici de la porcelaine que je vous envoie pour vous faire souvenir de moi en attendant que je puisse vous envoyer de la porcelaine de ma manufacture de Berlin.

Ceux qui vous ont vu m'ont dit que vous aviez bon visage, mais que vous étiez faible. J'ai encore quelque vin du Rhin de l'année 1684; si vous en voulez, mandez-le moi, il sera à votre service. Il y a encore aussi du vieux vin d'Hongrie. Vous n'avez qu'à dire un mot, & vous l'aurez.

Mandez-moi quand vous voudrez venir me voir, car je n'y renonce pas.

Nous exerçons à préſent de corps & d'ame, pour remettre nos affaires en bon train. Cela commence à reprendre, & je vous avoue que j'ai du plaiſir à voir réformer de nouveau cette armée que j'ai connue ſi bonne autrefois, que j'ai vu ruiner par des guerres ſanglantes, & qui comme un phénix renaît de ſes cendres.

Adieu, mon bon & cher ami. Je vous aime de tout mon cœur. Soyez-en perſuadé ainſi que de l'eſtime que j'ai pour vous.

FEDERIC.

LETTRE CLIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, le 12 Avril, 1764.

JE prends toute la part imaginable au contentement que le voyage de Siléſie vient de donner à votre Majeſté, ce qui n'eſt uniquement dû qu'à la conduite que vous y avez tenu pendant la guerre, & aux bons arrangemens pris depuis la paix. Une ou deux récoltes comme la précédente raccommoderont le pays, & le monde y repeuplera comme le grain.

Mon opinion ſur le ſujet de votre armée, Sire, eſt, qu'une couple d'années la remettra non-ſeulement ſur un bon pied, mais qu'elle ſurpaſſera même, par ſa valeur intrinſèque, celle des premières campagnes, puiſque nous étions tous apprentis & dans

le noviciat, au lieu que les trois quarts de l'armée d'à préſent ont fait la guerre, & que vous y avez formé autant d'officiers.

Je ſuis pénétré, Sire, de votre gracieux ſouvenir & du préſent de la porcelaine, que je trouve infiniment belle. Je ſouhaite que la fabrique de Berlin y réponde, ne pouvant m'imaginer qu'elle puiſſe la ſurpaſſer.

Ceux qui vous ont accuſé l'état de ma ſanté en ont fort bien jugé. J'ai bonne apparence à table & aſſis; mais il me ſemble que le corps, les jambes, & la voix s'affaibliſſent de plus en plus. J'ai deſſein de prendre le petit lait & les herbes vertes le 10 ou le 15 de Mai pendant trois ſemaines. Diſpoſez de moi, Sire; décidez ſi je dois jouir du bonheur de me mettre à vos pieds avant ou après ma cure, ou aux dépens du petit lait même.

Puiſqu'il faut opter pour les vieilles drogues, je crois devoir donner à l'oxicrat ancien du Rhin la préférence à l'hippocras d'Hongrie. Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLIV.

DU ROI.

Ce 18 d'Avril, 1764.

JE vous envoie, mon cher ami, du vin vinaigre du Rhin, comme vous me l'avez demandé. Je ſouhaite

qu'il vous donne des forces & rétabliſſe votre ſanté. Je ne troublerai point l'uſage de votre petit lait ; car je ſuppoſe que notre exercice & tout cet attirail militaire ne vous touche plus. Je compte vous venir voir en allant à la revue de Magdebourg ; à mon retour je m'en retournerai tranqüillement habiter Sans-Souci. Si alors vous voulez venir chez moi, vous me ferez plaiſir ; nous ſerons ſeuls, ſans monde, & vous ne ſerez gêné par rien.

Ne me parlez pas avec mépris de ma fabrique de porcelaine ; elle eſt plus belle que celle de Meiſſen ; mais la maiſon ne ſera tout-à-fait achevée qu'au mois de Septembre, avec les douze fours que je fais bâtir ; ce qui empêche encore qu'on ne travaille dans le grand. Cependant on fait déjà des choſes plus belles que jamais on n'en a imaginé à Meiſſen. Je vous en donnerai des eſſais en paſſant par chez vous, & dès l'automne nous aurons des ſervices & tout ce qu'on voudra.

Adieu, mon cher ami ; n'oubliez pas les abſens, & ſur-tout moi qui vous aime tendrement.

FEDERIC.

LETTRE CLV.

DU ROI.

Ce 21 d'Avril, 1764.

APRÈS que vous avez inſulté à ma manufacture de porcelaine, il faut, mon cher, que je la juſtifie

Je vous envoie un déjeûné aussi beau que ce que jamais on a travaillé à Meissen, et vous recevrez en même temps une tasse peinte en figures, qui vous convaincra que notre ouvrage vaut au moins celui de Saxe.

Nous nous occupons ici à tirer notre poudre aux moineaux ; le temps est froid, mais cela n'empêche pas que nous n'aillions notre chemin.

Adieu, mon cher ; je vous souhaite bonne santé, contentement & vie.

FEDERIC.

LETTRE CLVI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 22 Avril, 1764.

RIEN n'est plus humiliant que d'être réduit à la nécessité de se rétracter. Cependant, quoiqu'il en coûte, je me sens assez au-dessus de cette mauvaise honte, d'autant plus qu'étant naturellement porté pour la sincérité & le vrai, ce caractère m'oblige donc à reconnaître mon erreur, en me déclarant en faveur de la fabrique de porcelaine de votre Majesté, tant pour le relief de l'ouvrage, que la vivacité des couleurs du service à thé, qui l'emporte sur ce que j'ai vu de celle de Saxe. Pour ce qui est de la tasse mosaïque, je m'imagine y trouver le pinceau de Vatteau, tant elle est ravissante.

Vouz avez, Sire, un talent bien particulier, puisqu'au lieu de punir la témérité de mes doutes, je m'en trouve récompensé par ce beau présent.

Si ce n'était la crainte d'être puni une seconde fois, je m'aviserais encore d'une autre réflexion, savoir : si les experts de votre fabrique n'auront pas le sort de ces machinistes, dont les modèles ne réussissent qu'en petit.

Vous ajoutez sans doute, Sire, une demi-année au cours de ma vie par l'envoi de l'oxicrat, dont je me servirai comme de remède.

Je suis pénétré de tant de bienfaits, & ce qui me mortifie le plus, c'est le défaut de vous en pouvoir prouver ma reconnaissance, & de témoigner à votre Majesté la réalité du zèle, de l'attachement & de la fidélité que j'ai pour sa personne.

Vivez, Sire, pour le bien de l'état & votre gloire. Exercez, manœuvrez, & vous fâchez un peu quelque fois; tout cela contribue à votre santé selon le systême de feu le vieux routier *.

Je suis, &c.

L. M. FOUQUET.

P. S. Vous serez très-bien venu chez nous à Brandebourg, Sire, & vous y trouverez à midi le pot au feu d'un réfugié.

* Le prince Léopold d'Anhalt.

LETTRE CLVII.

DU ROI.

Ce 27 d'Avril, 1764.

JE ſuis charmé de l'aveu que vous me faites, mon cher ami, de la bonté de ma porcelaine. Nous attendons que le grand bâtiment ſoit achevé pour travailler en grand. Cela ne peut avoir lieu qu'à la pentecôte; alors il faut établir les dix grands fours pour la cuiſſon de la porcelaine, de ſorte que l'ouvrage ne pourra être véritablement en train que vers le milieu de Septembre. On a déjà fait de grandes pièces dans les deux fourneaux que nous avons, qui ont fort bien réuſſi; mais nous avons des commiſſions pour la Ruſſie & la Hollande, auxquelles on travaille inceſſamment pour les expédier.

J'entretiens actuellement cinq cents & ſept perſonnes à cet ouvrage; il n'y a que les fours qui nous arrêtent; mais au mois de Septembre cet obſtacle ſera levé.

Vous vous imaginez, mon cher, que je ſuis encore auſſi vif qu'autrefois; mais vous vous trompez. J'ai mis de l'eau dans mon vin, & je corrige à la vérité ce qu'il y a de défectueux dans la partie de l'exercice, mais ſans ſortir de mon aſſiette ordinaire. Ce qui regarde le commun ſoldat ſera l'année prochaine en ordre auſſi bien qu'avant la guerre; pour ce qui regarde l'officier, c'eſt où porte ma plus grande at-

tention ; pour qu'ils deviennent ensuite vigilans dans le service, & qu'ils se forment le jugement, je leur fais enseigner la fortification, & avec cela on tâche de les obliger à raisonner sur tout ce qu'ils ont à faire.

Vous comprenez bien que cette méthode ne saurait réussir en général, mais dans le grand nombre nous formerons des sujets & des officiers qui ne seront pas généraux par brevet, & qui en auront vraiment les qualités.

Adieu, mon cher ami ; je vous manderai quand je pourrai venir à Brandebourg. Je vous embrasse de tout mon cœur.

FEDERIC.

LETTRE CLVIII.

DU ROI.

Ce 1 Juin, 1764.

SI je ne vous écris pas moi-même, mon cher ami, c'est que j'ai la goutte à la main gauche. Vous direz peut-être que je pourrais bien conduire la plume de la main droite, mais le papier m'échapperait, & je ne veux pas fatiguer vos yeux d'un griffonnage de chat.

Cet accident, qui m'est venu fort mal à propos, m'a empêché de voir les régimens de la Poméranie & de la Nouvelle-Marche, & m'a obligé de différer de deux jours la revue des régimens de Magdebourg,

J'irai ſans façon chez vous comme un ancien ami en paſſant par Brandebourg. J'y ſerai le 4 à midi. Je n'amène avec moi qu'un ſeul ami bien digne de votre amitié & de votre eſtime; ainſi nous ne ſerons que nous trois ſi vous le trouvez bon. Il ne faut que peu de choſe pour me nourrir, je ne vous demande qu'une bonne ſoupe & un plat d'épinards, bon viſage d'hôte, & de vous trouver en bonne ſanté. Ce dernier article eſt de tous celui que je vous recommande le plus.

Adieu, mon cher ami; j'eſpère vous aſſurer alors de toute mon eſtime.

FEDERIC.

LETTRE CLIX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 26 Sept. 1764.

Un proverbe dit, que les choſes qui coûtent de la peine produiſent des effets d'autant plus agréables. Cela étant, j'ai lieu de croire que V. M. après avoir parcouru en chevauchant les Alpes de la Siléſie, doit être très-ſatisfaite de ſon voyage. Je le ſouhaite, Sire, et juge avec fondement que vous ne ferez jamais le tour de vos contrées ſans vous rappeler la peine que vous a coûté la gloire de leur conquête. Jouiſſez du repos, Sire (s'il en eſt pour vous), que Sans-Souci vous préſente avec ſes fruits excellens, &

agréez mes actions de grâces pour la part dont vos Krutisch * m'ont pourvu pendant votre absence.

Portez-vous bien, Sire, & prospérez en toutes vos entreprises. Je suis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLX.

DU ROI.

Ce 26 Septembre, 1764.

JE suis très-sensible aux sentimens d'attachement que vous avez bien voulu me renouveler par votre lettre d'aujourd'hui, à l'occasion du voyage que j'ai heureusement fait en Silésie.

J'y ai trouvé les choses en assez bon état, & ne suis fâché que d'y avoir vu votre beau-fils † dans un état des plus malingres, qui donne tout lieu d'appréhender qu'il cessera bientôt de vivre. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FEDERIC.

P. S. Me voici de retour, mon cher. Je puis dire de mon voyage économique & militaire, que si je n'ai pas trouvé tout également bien, du moins tout est passable.

* C'est le nom du premier jardinier du roi.

† Le colonel de Nimschefski.

LETTRE CLXI.

DU ROI.

Ce 19 d'Octobre, 1764.

J'AI reçu, mon cher ami, le pâté du Périgord de Brandebourg*. Je l'ai gardé pour apprendre si vous en voulez prendre votre part. Je suis tout seul; si le voyage ne vous incommode pas, ou si d'autres raisons ne vous retiennent, il dépendra de vous de rendre une petite visite à votre ami.

Le pauvre Nimscheffski, qui était un bon & digne officier, vient de décéder. J'en suis fâché, mais bientôt nous irons le rejoindre dans ce pays d'où personne ne revient.

Nous avons fait des manœuvres, qui ont réussi tant bien que mal. Les officiers de l'état-major ne sont pas encore réformés; il faut encore quelques années pour remonter cette machine sur le pied précédent. Cependant je me fais vieux, & je devrais plutôt penser à graisser ma voiture pour le grand voyage, qu'à manœuvrer avec des troupes que selon

* Le roi aimait les truffes & fesait venir tous les ans un pâté du Périgord. Fouquet avait amené de la Croatie quelques chiens dressés à déterrer les truffes. On trouva dans les environs de Magdebourg & de Halberstadt des truffes qui ne le cédaient point à celles d'Italie, & Fouquet en ayant fait faire un pâté à la façon de ceux du Périgord, l'envoya au roi, qui le trouva très-bon.

toutes les apparences je ne menerai plus à l'ennemi.

Adieu, mon cher; bonne ſanté, contentement & bonne humeur; voilà ce que je vous ſouhaite bien cordialement.

FEDERIC.

LETTRE CLXII,

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 22 d'Octobre, 1764.

LE retour de mon domeſtique m'aurait averti trop tard de l'honneur que votre Majeſté me deſtinait à midi, ſi d'ailleurs je n'euſſe été empêché de m'y rendre par des incommodités hémorroïdales, dont je ne fais que me remettre. Les ordres gracieux de votre Majeſté me permettent de lui alléguer ces raiſons. Je la ſupplie d'accorder pendant cette ſaiſon le repos & la chaleur convenable à mon état valétudinaire, pour mettre s'il ſe peut quelque intervalle à la ſuite du colonel Nimſchéffſki, en qui vous avez perdu un très-digne & bon officier. Non que je craigne la mort, mais je ſerais aſſez d'accord de jouir quelque temps de la tranquillité & de la douceur que vos bontés procurent à ma vie. Ce qui en redouble l'agrément, eſt de vous ſavoir bien portant, Sire. Je l'attribue aux promenades journalières de votre Majeſté.

Puſſiez-

Puſſiez-vous enfiler vos allées, bâtir cinquante années de ſuite des colonnades & des palais, puis voiturer avec le char d'Elie droit au paradis.

Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLXIII.

DU ROI.

Ce 26 d'Octobre, 1764.

DEMEUREZ, mon cher ami, au coin de votre foyer, parce que la chaleur vous eſt ſalutaire. Conſervez-vous, c'eſt votre premier devoir, & puis, ſi vous n'avez rien de mieux à faire, penſez quelquefois à votre ami abſent.

Je conçois que la perte que vous venez de faire vous doit être ſenſible ; votre gendre était jeune, il avait échappé à tous les dangers d'une guerre meurtrière, & puis il s'en vá mourir dans le moment qu'il devait recueillir les récompenſes de ſes ſervices. Cela eſt cruel ! mais il faut dire comme cette femme Lacédémonienne, qui apprenant que ſon fils avait été tué à la bataille de Maraton, dit : Je ſavais, en le mettant au monde, qu'il n'était pas immortel. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut en venir là ; tel a été le ſort des races précédentes, & tel ſera le

nôtre. Cependant, tandis qu'on eſt dans le monde, il eſt juſte d'en profiter quand on le peut, & d'en prendre les douceurs, qui ſervent d'antidote aux amertumes dont la vie de tous les hommes eſt empoiſonnée.

Je vous remercie de vos truffes de Magdebourg. Noël * en fait un pâté; & comme vous n'avez pas pu gouter le vôtre, je vous enverrai le mien.

Adieu, mon cher ami, portez-vous bien, banniſſez la triſteſſe de votre eſprit, & conſervez-moi un ami pour qui mon eſtime ne ceſſera qu'avec ma vie.

FEDERIC.

LETTRE CLXIV.

DU ROI.

Ce 19 Décembre, 1764.

JE vous envoie, mon cher ami, une petite marque de ſouvenir. Je vous deſtinais un ſervice de table & des vaſes, mais nous ne pouvons avoir ces choſes qu'au mois de Mars, où toute la fabrique ſera montée & en état de fournir ce qu'on voudra.

Portez-vous bien, mon cher, & n'oubliez pas vos vieux amis. Adieu.

FEDERIC.

* Maître d'hôtel français du roi.

LETTRE CLXV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 24 Décembre, 1764.

QUOIQUE la réception de votre belle porcelaine me cauſe beaucoup de joie, cette joie ne ſaurait néanmoins ſurpaſſer celle que je reſſens de la ſatisfaction que vous doit donner la réuſſite de cette fabrique, puiſque c'eſt votre production & votre ouvrage, qui répond à tout le reſte de vos entrépriſes. Je vous en félicite, Sire, & ne doute pas que ce grand & bel établiſſement ne parvienne bientôt à ſa dernière perfection. Agréez, Sire, les vœux ſincères de mon cœur pour le renouvellement d'année & la conſervation de votre ſanté. Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLXVI.

DU ROI.

Le 10 Février, 1764.

JE vous envoie, mon cher ami, un fragment de pâté de Périgord véritable, avec des truffes qui viennent de ce pays-là. Je ſouhaite qu'il vous ragoûte, & que cette occaſion me procure des nouvelles de votre ſanté. Car quoique voiſin, je n'apprends

pas le mot de ce qui vous regarde, bien que personne ne s'y intéresse plus que votre ancien & fidèle ami.

FEDERIC.

LETTRE CLXVII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 11 Février, 1765.

JE suis très-sensible à la bonté de votre gracieux souvenir, & me réjouis fort de vous savoir dans votre repos. Il paraît très-convenable, Sire, d'en prendre de temps en temps à votre âge, pour faire vie qui dure. La différence de l'original du pâté de Périgord à la copie de Brandebourg me paraît très-remarquable. Je dois la même justice à celui de Sans-Souci, & trouve, selon mon goût, que l'assaisonnement de Sir Noël l'emporte sur l'original même.

Ma santé est fort journalière; je ne sors de mon enclos que pour me rendre au temple, y porter mes vœux pour la prospérité de votre Majesté, et puis de temps en temps pour déterrer un bléreau. D'ailleurs je vis dans la retraite, et ne vois chez moi que quelques officiers de la garnison, mes collègues et ma fille, qui depuis peu de temps est revenue s'établir à Brandebourg avec ses deux enfans Henriette et Wilhelmine de Nimscheffski, dont le défunt m'a nommé

tuteur. C'eſt dans cette qualité, Sire, que j'oſe ſupplier votre Majeſté de vouloir leur accorder la grâce de trouver un jour place au chapitre de Halle.

Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLXVIII.

DU ROI.

Le 11 Mars, 1765.

JE reviens de Berlin, mon cher ami ; j'ai été à ma fabrique de porcelaine ; j'y ai trouvé deux vaſes & une jatte à bouillon ; j'ai cru que cela pourrait vous faire plaiſir, & je vous les envoie. Les grandes garnitures des cheminées ne ſont point achevées ; on travaille aux formes, & dans ſix ſemaines au plus tard, on pourra avoir de tout ce qu'on voudra. Je ne vous oublierai pas, mon cher, dès que je trouverai quelque choſe digne d'orner votre retraite.

Adieu, mon cher ami ; mandez-moi comment vous vous portez.

FEDERIC.

LETTRE CLXIX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 15 Mars, 1765.

JE ne crois pas qu'un enfant puiſſe reſſentir plus de joie aux étrennes que j'en ai eu à la réception de vos vaſes & de la jatte. Je les trouve d'une beauté achevée, tant pour la blancheur de la porcelaine, que pour le goût & les couleurs. Je ſuis convaincu que ni le Japon ni l'Europe n'ont rien produit de ſemblable ni en ſi peu de temps.

Il ne me reſte plus, Sire, que le déſir de pouvoir reconnaître dignement toutes les grâces dont V. M. daigne me combler.

Ma ſanté eſt paſſable. La voix s'affaiblit de plus en plus; il y a des jours où j'ai peine à me faire entendre. Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLXX.

DU ROI.

Le 25 d'Avril, 1765.

MON cher ami, j'ai eu depuis cinq ſemaines la goutte & les hémorroïdes d'une façon plus violente que je ne les ai eues jamais; & comme le mal eſt

paſſé, & que je commence à me remettre à préſent, je n'ai rien de plus preſſé que de vous donner de mes nouvelles.

Je ſouhaite d'en apprendre de bonnes de votre part, & que votre ſanté aille en augmentant. J'eſpère, mon cher, que ce que je vous en écris ne vous ſera pas déſagréable, & que votre réponſe me tranquilliſera ſur l'état de votre ſanté.

Adieu, mon cher; je vous embraſſe de tout mon cœur, & j'eſpère que vous ne ſerez pas fâché ſi je viens chez vous en allant à Magdebourg.

FEDERIC.

LETTRE CLXXI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 28 d'Avril, 1765.

JE ſuis au comble de ma joie, Sire, de vous ſavoir mieux portant, & je rends mes très-humbles actions de grâces à votre Majeſté de la conſolante nouvelle qu'elle vient de m'en donner.

Il m'a paru être préſent aux violentes douleurs de votre goutte, Sire, juſqu'à m'en faire grincer des dents, ce qui apparemment a augmenté en même temps les ſouffrances d'une enflure à mes deux jambes, dont je ſuis incommodé depuis quelques ſemaines.

Je commence à me remettre par le moyen du

petit lait. Mais votre ſanté, Sire, me tient plus à cœur que la mienne, & j'oſe ſupplier votre Majeſté de faire tout ſon poſſible, pour vous donner, durant la belle ſaiſon, le temps de reprendre vos forces.

Vous ſerez le bien venu chez vous à Brandebourg ; je me trouverai trop heureux & honoré dans mon refuge de pouvoir vous préſenter le pot au feu.

Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLXXII.

DU ROI.

Le 6 Juin, 1765.

JE ſerai le 9 à midi chez vous, mon cher ami ; je viens tout ſeul ; cela n'exige ni feſtin ni dépenſe. Le pot au feu, pris à la lettre, eſt ſuffiſant. Je ſouhaite de vous y voir en bonne ſanté, gai, & de bonne humeur.

Ici à la revue il y a eu du haut & du bas. Ce n'eſt ni comme à Berlin ni comme à Stetin, mais il faut que cela vienne.

Adieu, mon cher ami ; je vous embraſſe tendrement.

FEDERIC.

LETTRE CLXXIII.

DU ROI.

Ce 26 Juin, 1765.

JE vous envoie, mon cher ami, quelques fruits de Sans-Souci ; j'ai encore quelque chofe pour vous, que je voudrais vous donner à vous-même. La cour de Brunfvic vient ou arrive ici le 10 du mois prochain. Voilà le temps, mon cher, dont je puis difpofer, c'eft à vous de choifir le vôtre.

Adieu, mon cher ami ; je vous embraffe.

FEDERIC.

LETTRE CLXXIV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, le 27 Juin, 1765.

DEPUIS l'exiftence de Brandebourg on n'y a point vu paraître félon toute apparence dans la faifon préfente, les différentes fortes de fruits que votre Majefté vient de m'envoyer.

Vous y ajoutez, Sire, l'ordre de venir en cueillir moi-même, & je n'y manquerai furement pas.

Le fieur Cothénius m'ayant mis aux bains depuis quinze jours, ce qui ne laiffe pas de me foulager, je fupplie votre Majefté d'en permettre la continuation

jusqu'à Samedi prochain, afin que j'aie le Dimanche suivant le bonheur de me mettre à ses pieds, & de lui témoigner que je suis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLXXV.

DU ROI.

Le 16 Septembre, 1765.

JE reviens de Silésie, mon cher ami. Les eaux de Landeck m'ont rendu l'usage des jambes, & à présent il ne me paraît presque pas que j'aie eu la goutte.

J'ai vu votre régiment mieux en ordre que jamais. Luck* est un très-bon officier, & qui sert par honneur & par ambition.

Je souhaite que mon jardinier vous ait bien servi durant mon absence; c'est à moi maintenant à être votre pourvoyeur, & à fournir votre ménage de fruit & de ce qui peut vous être agréable; mais j'exige que vous me donniez des nouvelles de votre santé, pour que je sois tranquille sur le sujet de mon bon vieil ami, que j'aimerai jusqu'au tombeau. Adieu.

FEDERIC.

* Le lieutenant-colonel Luck commandait alors le régiment de Fouquet. Il obtint en 1773 un régiment nouvellement formé. Mais en 1780 l'état infirme de sa santé le força de prendre son congé. Le roi lui accorda alors une pension.

LETTRE CLXXVI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 16 Septembre, 1765.

LA confirmation que je viens de recevoir de votre Majesté du bon effet que les eaux de Landeck lui ont procuré, me donne une joie extrême.

Votre contentement, Sire, fait le mien & mon unique consolation. Je ne cesserai jamais de faire les vœux les plus sincères pour la santé de votre Majesté.

Je ressens toute la satisfaction possible, Sire, de ce que vous avez trouvé mon régiment en bon ordre. Le lieutenant-colonel Luck m'a marqué avec bien de la joie les marques réelles que votre Majesté lui a données de sa gracieuse approbation, ce qui doit l'engager à faire de plus en plus paraître son zèle pour votre service.

Vous m'ordonnez, Sire, de vous donner de mes nouvelles. J'ai eu depuis près de quatre semaines des douleurs de sciatique; je me suis avisé de me servir du baume de la Mecque, dont j'avais environ quinze ou dix-huit gouttes, que j'ai prises en autant de jours. Je m'en trouve plus dispos & beaucoup soulagé.

Je vous rends grâces, Sire, de vos excellens fruits, & suis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLXXVII.

DU ROI.

Ce 18 Septembre, 1765.

HEUREUSEMENT, mon cher ami, il m'eſt encore reſté un flacon de baume de la Mecque, que l'Effendi m'a donné. Je vous l'envoie avec le plus grand plaiſir du monde, & j'y ajoute mille vœux, pour que ce baume vous faſſe tout le bien imaginable..

Portez-vous bien, et n'oubliez pas le plus fidèle et le plus ancien de vos amis.

FEDERIC.

LETTRE CLXXVIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 19 Septembre, 1765.

ON vient de me rendre le flacon de baume de la Mecque, que votre Majeſté me fait la grâce de m'envoyer.

Jamais prince au monde n'a pris plus de ſoins pour ſon ſerviteur que votre Majeſté pour ma ſanté.

Ce qui vous diſtingue, Sire, des autres princes, c'eſt que vous faites tant de bien à un homme qui

ne peut par le moindre ſervice vous en témoigner ſa reconnaiſſance. Quel ſort, Sire, de ne pouvoir répondre à tant de bontés que par les ſentimens de l'attachement inviolable & de la fidélité, avec laquelle je ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLXXIX.

DU ROI.

Ce 31 Décembre, 1765.

BON jour & bon an, mon cher ami ; je vous envoie un préſent de vieillard à vieillard : une chaiſe commode, que vous pouvez trouſſer & baiſſer ſelon votre fantaiſie ; du vrai baume de la Mecque, pour reſtaurer vos forces ; & des berloques de ma manufacture de porcelaine, pour vous amuſer. Quand je vous verrai l'été à Potſdam, je vous ferai quelque galanterie plus ſolide. En attendant je fais, mon cher ami, des vœux pour votre ſanté, vous aſſurant que perſonne n'y prend plus de part que votre ancien & fidèle ami.

FEDERIC.

LETTRE CLXXX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 3 Janvier, 1766.

VOTRE Majeſté ne m'aurait jamais prévenu ſur le compliment de la nouvelle année, ſi ce n'était qu'un effet d'attention & de diſcrétion m'en eût empêché ; d'ailleurs je ſuis perſuadé, Sire, que de tous les complimens que vous recevez à cette occaſion, il n'y en a certainement pas qui puiſſent ſurpaſſer la ſincérité des ſentimens de mon cœur pour votre gloire & bien-être.

Je vous remercie, Sire, des belles & bonnes étrennes que vous avez la grâce de m'envoyer, & félicite votre Majeſté de la ſatisfaction que lui doit donner la réuſſite de ſa porcelaine, d'autant plus qu'étant la dernière en date, elle l'emporte en beauté ſur toutes les autres,

Je ferai bon uſage du fauteuil, & m'y dorloterai de mon mieux.

Le premier envoi de baume de la Mecque de votre Majeſté m'ayant donné quelque force, guéri des crampes & de la ſciatique, j'ai lieu d'eſpérer que le ſecond volume achevera le reſte, excepté la reſpiration & la voix, qui ſemblent diminuer de plus en plus.

Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLXXXI.

DU ROI.

Ce 9 Janvier, 1766.

JE fuis charmé, mon cher ami, que les bagatelles que je vous ai envoyées vous aient été agréables. C'eft le dernier flacon de baume de la Mecque qui me reftait. J'ai fait écrire à Conftantinople, pour en tenir en réferve, fi vous en fouhaitez.

Notre carnaval reffemble aux jours ouvriers à Brandebourg ; il n'y a ni fpectacle ni rien, à caufe d'un deuil de famille qui m'afflige fenfiblement. Je me fuis relâché pour les derniers quinze jours en faveur de notre jeuneffe, qui n'eft guère fenfible à la trifteffe des autres.

Votre ferme de tabac* avance bien, & je me flatte que vous aurez lieu d'en être content.

Adieu, mon cher ami, foignez bien votre fanté, & comptez toujours fur mon cœur, qui fera à vous à l'avenir, comme durant le paffé.

FEDERIC.

* Lorfque le roi établit la ferme générale du tabac, il vint une fois à parler à Fouquet, pendant qu'il était chez lui à Brandebourg, de l'avantage des intéreffés, & lui confeilla d'y prendre part. Fouquet fit des difficultés, préférant les intérêts plus modiques mais plus fûrs qu'il tirait de la Landfchaft à Berlin. Le roi entra là-deffus dans fa chambre, & revint bientôt après avec une fomme confidérable qu'il remit à Fouquet : « Voici, » lui dit-il, « de l'argent « que je vous apporte, pour que vous en achetiez des actions « de tabac. »

LETTRE CLXXXII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 9 Janvier, 1766.

JE ſuis pénétré de toutes les bontés que vous me témoignez, au point que je ne puis en rendre les remercîmens convenables, tant par rapport aux ſoins que votre Majeſté prend de ma ſanté, que pour celui qu'elle prend de mes intérêts. Ce dernier point m'engage à lui demander une nouvelle grâce.

Sire, la voici. J'ai perdu à la priſe de Glatz toutes mes obligations, il y en avait pour 18500 écus de votre Landſchaft de Berlin, dont je joins ici la note. Je ſupplie votre Majeſté, pour la ſureté de ma famille, de vouloir m'en accorder de conformes aux premières qui étaient ſouſſignées de ſa main.

Nous ſommes autoriſés tant par la raiſon que par l'uſage de modérer le chagrin auſſi bien que la joie. Conſéquemment, Sire, votre Majeſté peut ſans ſcrupule jouir du carnaval & du maſque.

Comme votre Majeſté ſe porte bien à l'entrée de ſon année climatérique, je me flatte que ſa ſanté ſera de longue durée. Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLXXXIII.

DU ROI.

Ce 12 Janvier, 1766.

LA lettre du 9 que vous m'avez fait parvenir, m'ayant été remise, j'ai saisi avec plaisir l'occasion de vous marquer ma bonne volonté pour vous obliger, & j'ai donné des ordres précis à la Landschaft, afin de faire expédier de nouveau & envoyer à ma confirmation les contrats, selon le dénombrement que vous en avez joint sur les fonds que vous y avez placés. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

FEDERIC.

P. S. Vous recevrez, mon cher ami, vos quittances dès qu'on me les aura envoyées.

LETTRE CLXXXIV.

DU ROI.

Ce 9 Février, 1766.

JE vous envoie, mon cher ami, une petite provision de truffes d'Italie qu'on m'a fait tenir par Vienne. Je

souhaite qu'elles vous soient agréables, & qu'elles vous ragoûtent & réveillent votre appétit.

J'attends ici tranquillement dans mon trou le retour du printemps ; cette saison-ci n'est pas faite pour notre âge. Nous autres vieillards ne ressuscitons qu'au printemps & végétons en été, mais l'hiver n'est bon que pour cette jeunesse bouillante & impétueuse, qui se rafraîchit à des courses de traîneaux et à se peloter de neige.

Adieu, mon cher ami ; je fais des vœux pour votre conservation & pour tout ce qui peut répandre des agrémens sur votre vie.

FEDERIC.

LETTRE CLXXXV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 11 Février, 1766.

JE rends grâces à votre Majesté des truffes d'Italie qu'elle vient de m'envoyer. Ceux qui auront goûté de l'une & de l'autre espèce, trouveront que celles de votre bon pays de Magdebourg et de Halberstadt les surpassent infiniment. Le long voyage des ultramontaines peut en être la cause.

Puissiez-vous, Sire, jouir long-temps de tous les mêts & de tout ce qu'il y a de bon dans ce monde, puisque personne n'en est plus digne que vous.

Je me flatte, Sire, que vous passerez bien au-delà

de mon âge de soixante-neuf ans, sur-tout depuis les effets des bains de Landeck, qui vous ont raffermi au point de supporter également le froid et le chaud de la saison au temps de vos manœuvres.

Je deviens sourd, Sire, et j'ai toute la peine du monde à me faire entendre.

Votre serviteur s'achemine tout doucement vers le grand voyage. Tôt ou tard, et quelle qu'en soit l'issue, soyez persuadé que je vous aimerai, Sire, avec un dévouement inviolable et le plus profond respect jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je suis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLXXXVI.

DU ROI.

Ce 16 Février, 1766.

VOTRE lettre, mon cher ami, m'a attristé. Vous parlez de votre départ; et si cela dépend de moi, j'ai envie de vous conserver le plus long-temps possible. On trouve par-tout des hommes, mais rarement d'aussi honnêtes gens et d'aussi fidèles amis que vous. Soignez-vous le plus qu'il est possible pour que je ne vous perde pas sitôt, et songez au chagrin que j'aurai si je me voyais séparé de vous pour jamais. La surdité ne fait rien à l'affaire; on a des cornets qui facilitent l'ouie; feu madame de Rocoulle en avait, et je

vous en ferai faire, de ſorte que j'eſpère qu'à l'aide du beau temps vous reprendrez des forces, & que je pourrai avoir encore le plaiſir de jouir de vous à Sans-Souci.

Plein de cette perſuaſion, je vous prie de faire tout ce qu'il faut pour vous conſerver, afin que j'aie alors le plaiſir de vous embraſſer, & de vous donner des marques de ma ſincère tendreſſe. Adieu.

FEDERIC.

LETTRE CLXXXVII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 19 Février, 1766.

JE ne puis répondre à vos bontés, un torrent de larmes me ſerre le cœur, & l'expreſſion me manque. Toute ma conſolation & ce qui me flatte le plus, c'eſt que vous m'eſtimez au nombre de vos amis. Mais qui ſuis-je moi, pour recevoir tant de graces? Un chien mort comme Mephiboſeth.

L'ordinaire des princes n'eſt pas d'avoir l'ame ſi tendre; & vous qui les ſurpaſſez tous, Sire, comment s'eſt-il pu faire que vous l'ayez ſi flexible pour vos amis? Auſſi j'en reconnais tout le mérite, la grandeur & le prix.

Je ne crois pas, Sire, & le ciel m'en eſt témoin, qu'on puiſſe ſurpaſſer les ſentimens d'attachement que j'ai pour votre auguſte perſonne. Je baiſſe

beaucoup & de tous côtés; je parle fort peu, parce qu'on a peine à m'entendre; & même je ne puis articuler ce que je veux dire, comme feu le général de Rochow.

Peut-être que la belle saison y portera quelque changement, & me procurera encore le seul bien où j'aspire en ce monde, qui est de vous voir.

Je suis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CLXXXVIII.

DU ROI.

Ce 24 Février, 1766.

JE vois bien qu'il faut vous fortifier, mon cher ami. On a voulu goûter il y a deux jours du vin d'Hongrie de mon grand-père; on l'a trouvé bon. J'ai gardé la bouteille; je vous l'envoie; c'est la dernière. Puisse-t-elle vous faire du bien!

Si vous voulez d'autres vins vieux, j'en ai de toutes les espèces, & je me ferai un vrai plaisir de vous les fournir; vous n'avez qu'à le dire. Je fais mille vœux pour votre conservation, en vous embrassant de tout mon cœur. Adieu, mon cher ami.

FEDERIC.

LETTRE CLXXXIX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 2 de Mars, 1766.

QUEL dommage, & quelle perte pour votre Majesté de vous priver de tout ce qu'il y a de plus délectable en fait de vin, & d'être d'un goût si opposé à celui de Saint Luc. Ce saint homme, avancé en âge sans doute, & avec un estomac débile, jugea en bon connaisseur que le vin vieux était préférable au nouveau. Nonobstant les sentimens si contraires de votre Majesté, je ne cesserai de faire les vœux les plus ardens pour la conservation de ses précieux jours. Je suis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXC.

DU ROI.

Ce 16 d'Avril, 1766.

JE vous envoie, mon cher ami, quelques légumes & ce qu'il y a de plus nouveau dans le jardinage. Je souhaite que cela vous fasse plaisir, que vous en mangiez en bonne santé, & que cela vous fasse ressouvenir de votre vieil ami.

FEDERIC.

LETTRE CXCI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 17 d'Avril, 1766.

JE vous rends grâces des légumes que votre Majesté vient de m'envoyer. Ce n'est qu'à Sans-Souçi où l'on puisse trouver des choses si précoces. Egalement pénétré de joie de vous savoir en bonne santé, Sire, que de reconnaissance pour votre gracieux souvenir—je suis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXCII.

DU ROI.

Ce 31 Mai, 1766.

MON cher ami, je m'invite tout rondement à diner chez vous sans façon, comme l'amitié l'autorise, pour le 2 Juin, ce qui est après-demain.

Je me réjouis d'avance, mon cher Fouquet, d'avoir le plaisir de vous embrasser. Je serai à onze heures chez vous. Adieu, mon cher ami.

FEDERIC.

LETTRE CXCIII.

DU ROI.

Ce 5 Juillet, 1766.

JE vous envoie, mon cher ami, quelques fruits de mon jardin. J'ai eu à faire jusqu'ici; à présent je suis seul; cependant je ne nous invite à venir que quand la pluie sera passée, parce que le froid qu'il fait à présent ne serait pas convenable à votre santé. Vous aurez la bonté de me dire naturellement si ce petit voyage vous convient, & quand vous voulez le faire, pour que je vous envoie de mes chevaux d'avance.

Adieu, mon cher ami; je reconnaîtrai ce plaisir que vous voulez me faire, & je vous embrasse.

FEDERIC.

LETTRE CXCIV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 5 Juillet, 1766.

JE vous rends grâces des bons fruits que votre Majesté vient de m'envoyer.

Plus mon cœur est pénétré de reconnaissance pour le gracieux souvenir de votre Majesté, & plus je suis

mortifié, Sire, de me voir dans la ſituation qui m'ôte le pouvoir de me rendre à vos ordres.

Mes maux de reins ſont encore les mêmes & ne me permettent pas de quitter mon fauteuil. J'eſpère que le beau temps en diſſipera les douleurs & me mettra en état de ſatisfaire l'empreſſement reſpectueux que je reſſens de me jeter aux pieds de votre Majeſté. Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXCV.

DU ROI.

Ce 16 Juillet, 1766.

JE vous ai envoyé un médecin *, mais comme je ſais que vous ne vous en ſervez que fort ſuperficiellement, je vous envoie, mon cher ami, des melons, qui peut-être ſeront plus de votre goût. Le médecin prétend que vous avez paſſé le temps de la ſaignée, mais qu'en vous feſant tirer un peu de ſang, vous vous trouveriez beaucoup ſoulagé. Perſonne ne prend plus de part que moi à votre conſervation ; ainſi ne trouvez pas étrange que j'entre dans le détail de votre ſanté & de ce qui peut prolonger les

* M. Cothénius, que le roi envoya au général Fouquet, fut très-bien reçu. On lui laiſſa à peine le temps de s'informer de la ſanté du général. De-là vient qu'il fut peu ſatisfait de ſa docilité & de ſa diète.

jours de mon ancien & fidèle ami. Adieu, mon cher; je vous embraſſe.

FEDERIC.

LETTRE CXCVI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 16 Juillet, 1766.

CE ſont vos bontés ſeules qui me ſoulagent. Je vais me ſervir des bains que votre médecin m'a ordonnés. Je me ſaigne régulièrement deux fois par an, le 15 d'Avril & le 15 d'Octobre. Au reſte, je me rapporte au goût du public en donnant aux ceriſes & aux melons la préférence ſur la caſſe, le ſéné, & la rhubarbe. Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXCVII.

DU ROI.

Le 26 Septembre, 1766.

JE vous envoie, mon cher ami, du vin d'Hongrie, ayant appris en Siléſie que vous en déſiriez; & je vous envoie en même temps de mes raiſins, que vous goûterez en cas qu'ils ne vous ſoient point nuiſibles. J'ai auſſi écrit à Conſtantinople pour du baume de la

Mecque, parce que je soupçonne que le vôtre sera consumé. Enfin je voudrais contribuer à votre conservation autant qu'il dépend de moi. Secondez-moi, mon cher, dans cette entreprise par les soins de votre santé, pour que je conserve le plus long-temps que possible mon bon ancien & fidèle ami. Adieu.

FEDERIC.

LETTRE CXCVIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 27 Septembre, 1766.

QUELS soins prenez-vous d'un homme qui ne vous est plus utile à rien ! Il ne suffit pas que votre Majesté m'envoie du vin d'Hongrie & des raisins qui entr'eux se disputent à qui l'emportera pour le goût, il faut encore que l'Asie y fournisse de son baume.

Comment puis-je, Sire, répondre aux bontés infinies dont votre Majesté me comble ? Mon cœur éprouve tous les effets de la reconnaissance, mais l'expression me manque.

Rien ne contribue plus à ma conservation, Sire, que les soins gracieux de votre Majesté, sans lesquels je ne serais peut-être plus.

Le baume de la Mecque, Sire, ne laisse pas que de me donner des forces, & je me servirai de votre vin d'Hongrie pour fortifier mon estomac, en chan-

tant la louange & la gloire de mon incomparable bienfaiteur.

Quel chagrin pour moi, Sire, de n'être plus en état de prouver par mes ſervices le zèle & le dévouement inviolable avec lequel je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CXCIX.

DU ROI.

Ce 11 Octobre, 1766.

J'AI enfin reçu, mon cher ami, du baume de la Mecque, que mon miniſtre m'a rapporté de Conſtantinople. Je vous l'envoie en feſant mille vœux pour qu'il vous faſſe tout le bien poſſible, & en vous aſſurant que perſonne ne s'intéreſſe plus à vous que votre vieil ami.

FEDERIC.

LETTRE CC.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 17 Octobre, 1766.

CE n'eſt pas aſſez que votre Majeſté ait rendu mes jours heureux, elle cherche encore à les prolonger par les ſoins gracieux qu'elle prend de ma ſanté. Je

vous rends grâces, Sire, pour la provision de baume de la Mecque que vous venez de m'envoyer. Je me servirai de cet excellent remède comme d'un confortatif & comme d'un témoignage de vos bontés.

Je suis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCI.

DU ROI.

Le 19 Decembre, 1766.

JE vous envoie, mon cher ami, un service de ma porcelaine, que je vous ai destiné depuis long-temps, & que les fours ont empêché d'être achevé plutôt. Je vous prie de vous en servir; s'il se casse, je le completterai facilement.

Portez-vous bien. Vivez pour ma consolation, & jouissez de toutes les prospérités que comporte l'humaine nature. Ce sont les vœux que fait pour vous le plus ancien & le plus fidèle de vos amis.

FEDERIC.

LETTRE CCII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 23 Décembre, 1766.

S'IL y a un moyen de prolonger mes jours, je crois que votre Majesté en possède le secret, témoin la joie que je ressens du beau présent de porcelaine que je viens de recevoir.

Il est certain, Sire, qu'en se servant le matin du baume de la Mecque, à midi d'une soupe bien mitonnée dans vos belles terrines, & au dessert de votre vieux vin d'Hongrie, il y a toute apparence que la continuation peut mener fort loin.

Jugez, Sire, de la vive reconnaissance & de l'obligation que je dois à votre Majesté pour toutes ses grâces & ses bontés. Comme je ne vous suis plus utile à rien, Sire, mon temps sera toujours employé à chanter votre laus, honneur & gloire *, & à faire des vœux pour la prospérité de votre auguste personne. Je suis, &c.

L. M. FOUQUET.

* Cette expression fait allusion à la charge de chanoine du dôme dont Fouquet était revêtu.

LETTRE CCIII.

DU ROI.

Ce 18 Février, 1767.

JE vous envoie, mon cher ami, un petit pâté de Périgord. Je ſouhaite qu'il vous ſoit agréable, & que votre ſanté ſoit aſſez bonne pour le manger ſans incommodité.

Ceux qui viennent de Brandebourg diſent que vous vous portez bien ; ce ne ſera jamais autant que je le ſouhaite, car perſonne ne s'intéreſſe tant à votre conſervation que votre ancien & fidèle ami.

FEDERIC.

LETTRE CCIV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 18 Février, 1767.

JE vous rends grâces du pâté de Périgord, dont il vous a plu me faire part. Je le trouve fort bon, & le haut goût n'y manque certainement pas. Mais le moyen de faire tout tourner en bien à qui que ce ſoit, c'eſt d'en uſer ſobrement. Je compte ſurement que V. M. fera de même.

Quant à ma ſanté, Sire, elle eſt paſſable. Grâces au temps préſent qui me permet de temps à autre

de déterrer un bléreau ou un renard; d'ailleurs je parle à ne plus me faire entendre, & je marche en chancelant. Je ne ſuis plus aſſuré que ſur un ſeul point, qui eſt l'attachement inviolable avec lequel mon cœur vous ſera voué juſqu'au dernier moment de ma vie. Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 4 Septembre, 1767.

J'OSE me flatter que votre voyage ſe ſera terminé heureuſement à votre ſatisfaction; j'en juge par l'avancement que vous avez trouvé à propos de faire. La part que j'y prends pour le colonel Luck me fait augurer que V. M. a été contente du régiment. Pour comble de mes vœux, continuez, Sire, à vous bien porter; & après avoir ſatisfait à vos voyages & à vos revues, j'eſpère que vous allez vous délaſſer en préparant une bonne réception au prince d'Orange, & terminer le tout par de belles & glorieuſes nôces. Permettez-moi, Sire, de vous en faire mes complimens de félicitation. Je rends grâces à V. M. de la part que j'ai eue pendant votre abſence aux melons de Sans-Souci. Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCVI.

DU ROI.

Ce 7 Septembre, 1767.

JE fuis de retour, mon cher ami, de Siléfie, où j'ai trouvé votre régiment très-beau & en très-bon ordre.

Je vais marier bientôt ma nièce; je vous inviterais volontiers aux nôces, mais je fais que vous préférez la retraite au grand monde. Je vous embraffe de tout mon cœur.

FEDERIC.

LETTRE CCVII.

DU ROI.

Le 12 Novembre, 1767.

MON cher ami, je vous envoie du baume de la Mecque arrivé inceffamment de Conftantinople, des raifins de ma vigne, & quelques bouteilles de ce vieux vin du Rhin que vous aimez. Je fouhaite que cela vous foit agréable & que vous vous en régaliez. Vivez, mon cher ami, pour vos amis, fur-tout pour moi qui fuis le doyen de tous, & qui vous ferai attaché jufqu'au trépas. Adieu.

FEDERIC.

LETTRE CCVIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 13 Novembre, 1767.

JE fuis fenfiblement touché des nouvelles marques de vos bontés & des grâces que votre Majefté vient de me témoigner par les foins qu'elle prend de la confervation de mes jours.

J'ai lieu de m'eftimer le plus heureux des mortels, fur-tout, Sire, fi le Ciel un jour vient à ratifier les grâces que vous m'avez témoignées pendant ma vie. J'ofe l'efpèrer & me fonde fur l'amitié que je porte à fon oint, pour la profpérité & la confervation duquel je ne cefferai de lui adreffer mes vœux.

Je fuis & ferai, Sire, jufqu'au dernier moment de ma vie, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCIX.

DU ROI.

Ce 23 Décembre, 1767.

MON cher ami, je croirais avoir mal paffé la Noël, fi je ne vous envoyais pas une petite marque de mon fouvenir. Voici de ma porcelaine, pour que vous jugiez des progrès de ma fabrique, & voici des

truffes que j'ai reçues de Turin. Je fouhaite que l'un & l'autre vous foient agréables, que vous vous portiez bien, & que vous n'oubliez pas votre ancien & fidèle ami.

FEDERIC.

LETTRE CCX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 30 Décembre, 1767.

N'ÊTRE plus bon à rien, & jouir des grâces & des bienfaits du roi fon maître, eft une fatisfaction qui ne fe fait pleinement reffentir qu'à mon âge.

Vous jugerez, Sire, de la joie que produit en mon cœur votre gracieux fouvenir & les belles étrennes qu'il vous a plu d'y ajouter.

La production de votre fabrique de porcelaine eft un ouvrage achevé, dont la beauté & le goût furpaffent tout ce qu'on peut voir en ce genre. Quant aux truffes de Turin, qui à mon goût ne valent rien, peut-être que celles de votre pays auraient le même fort en fefant un voyage femblable.

Je vous fouhaite, Sire, une bonne & heureufe année. Portez-vous bien, foyez content & profpérez toujours. Je fuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCXI.

DU ROI.

Le 7 Janvier, 1768.

JE vous envoie, mon cher ami, le dernier office que je rends à un neveu que j'ai beaucoup aimé. Je puis vous assurer qu'il n'y a rien d'ajouté, & que son caractère & ses connaissances étaient telles que je les ai dépeintes.

Je ne vous enverrai plus de truffes d'Italie ; il faut que votre cuisinier ne sache pas les accommoder, car tout le monde les a trouvées ici excellentes.

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse, en fesant mille vœux pour votre conservation.

FEDERIC.

LETTRE CCXII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 8 Janvier, 1768.

JE suis sensiblement touché de la mort du prince Henri, duquel à la vérité je n'ai eu de connaissance que de sa figure aimable.

Les soins que vous avez pris, Sire, de son éduca-

tion, les efpérances que vous fondiez fur le mérite de ce cher prince, & l'éloge que vous lui donnez, font à la fois un témoignage de l'amitié que vous lui portiez & des bonnes qualités qu'il poffédait. C'était en un mot votre ouvrage. J'affiftais à fon oraifon funèbre à l'églife du dôme, où l'on chantait un hymne qui me fit pleurer à chaudes larmes; c'était * :

Das Grab ift da, die beften Jahre
Sind auch des blaffen Todes Raub;
Er legt den fchönften auf die Bahre,
Und wirft den ftärkften in den Staub;
Die Grabfchrift die die Tugend gräbt,
Macht dafs man auch im Tode lebt, u. f. w.

La perte de cet aimable prince eft pour ainfi dire irréparable, fi ce n'eft—avec permiffion de V. M.—qu'elle veuille redoubler fes foins pour le prince de Pruffe, auquel généralement l'on attribue le caractère d'honnête homme avec tous les fentimens qui y répondent. Vous le devez, Sire, à votre propre gloire, au fang, & à l'état, de plus à la reconnaiffance & à l'obligation que ce prince vous en aura.

* La tombe eft prête & le plus doux printemps
Va s'y confondre avec l'hiver des ans.
Force, beauté, rien ne peut en défendre;
La tout n'eft plus qu'une ftérile cendre:
Le feul burin, hélas! pour un inftant
Défend encor la vertu du néant.

Je vous rends grâces, Sire, de l'exemplaire dont il vous a plu de m'honorer, & que j'estime un ouvrage parfait. Je suis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCXIII.

DU ROI.

Le 26 d'Avril, 1768.

MON cher ami, j'apprends du général Kleist que vous êtes indisposé, & je vous envoie mon médecin pour s'informer de votre santé. Je fais mille vœux pour vous, c'est à quoi je borne mes facultés. Si j'étais médecin, je voudrais vous guérir, & si j'étais Dieu, je vous rendrais immortel; car les honnêtes gens devraient l'être. Mais ma puissance ne va qu'à faire des vœux pour vous.

S'il y a ici quelque chose à votre service, vous n'avez qu'à dire un mot; tout ce qui dépend de moi se fera.

Je souhaite d'apprendre de vous de bonnes & d'agréables nouvelles. En attendant je vous embrasse tendrement. Adieu.

FEDERIC.

LETTRE CCXIV.

DU GÉNERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 27 d'Avril, 1768.

SANS être ni Dieu ni médecin, vos bontés & vos grâces ne laiſſent pas que d'opérer de bons effets; ſur-tout la joie que je reſſens de vous ſavoir en parfaite ſanté, dont je vous ſouhaite la continuation pendant une longue ſuite d'années.

Quant à moi, je vais mon chemin, & je m'apprête peu-à-peu pour le grand voyage. Le quinquina vient de me guérir de la fièvre; il ne me reſte plus pour achever la cure, que de pouvoir entendre, parler & marcher.

Je me rappelle qu'ayant engagé défunt le duc de Barby, il y a trente ans paſſés, à ſe ſervir des bains de Lauchſtædt près de Halle, il y alla avec deux béquilles, & en revint ſain & ſauf au bout de quatre ſemaines, marchant comme à l'ordinaire.

Je ſerais fort tenté d'en faire l'expérience, ſi votre Majeſté m'en accorde la permiſſion. Ce qui toutefois ne ſe fera qu'après le paſſage de votre Majeſté par Brandebourg.

Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCXV.

DU ROI.

Le 28 d'Avril, 1768.

J'AI été bien aise de voir par votre lettre que votre santé se rétablit, & que vous êtes intentionné de vous servir des eaux de Lauchstædt. Il dépendra absolument de vous d'y aller quand vous voudrez, pourvû que cela ne soit pas justement dans le temps des revues prochaines, quand j'irai à Magdebourg; & en passant par Brandebourg je voudrais bien avoir le plaisir de vous voir. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

FEDERIC.

LETTRE CCXVI.

DU ROI.

Ce 13 d'Octobre, 1768.

MON cher ami, voici le petit tribut que je vous offre; ne regardez pas à la somme, mais ne considérez que le cœur tendre du plus fidèle de vos amis qui voudrait vous faire plaisir. Ménagez-vous bien; vivez comme Mathusalem, & soyez persuadé que je vous aimerai de corps & d'ame jusqu'à mon dernier soupir.

FEDERIC.

LETTRE CCXVII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 24 Décembre, 1768.

Je ne fais que répondre aux grâces & aux bienfaits dont je me vois comblé. Les expreffions par lefquelles je voudrais marquer à votre Majefté ma reconnaiffance, me manquent. Cependant, Sire, j'ofe affurer votre Majefté que je fuis moins fenfible à tous les tréfors que vous pourriez m'offrir, qu'aux termes gracieux qu'il vous plaît d'y ajouter.

Mon cœur vous eft garant, Sire, de l'attachement inviolable que j'aurai jufqu'au dernier moment de ma vie pour votre augufte perfonne.

Je fuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCXVIII.

DU ROI.

Le 22 Décembre, 1768.

Mon cher ami, voici une petite marque de fouvenir que je vous envoie. L'ufage eft que les familles fe faffent des préfens à la Noël; & je vous traite comme de la famille, tant en qualité d'hon-

nête & preux chevalier ſans peur & ſans reproche, qu'en qualité de mon ancien ami.

Ayez bien ſoin de votre ſanté, pour que je conſerve mon bon & vieil ami le plus long-temps poſſible, & que j'aie encore ſouvent le plaiſir de vous aſſurer de vive voix de toute l'étendue de ma tendreſſe & de mon eſtime.

FÉDERIC.

LETTRE CCXIX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 24 Decembre, 1768.

IL s'en faut de beaucoup que mes enfans aient reſſenti à leurs étrennes la joie que j'ai eue à la réception des vôtres, & du gracieux ſouvenir dont il vous a plu de m'honorer. Que ne puis-je reconnaître dignement tant de bontés ! Je ne le puis qu'en idée & par des vœux qui ſont d'autant plus ſincères, qu'ils partent de cœur & d'affection. Je ne parle plus à me faire entendre, & je perds l'ouïe. Je cherche à Berlin un petit cornet pour ſuppléer s'il eſt poſſible à ce défaut, tel que madame Rocoulle en a eu, ſans le pouvoir trouver.

Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCXX.

DU ROI.

Ce 9 Janvier, 1769.

JE vous envoie, mon cher ami, tous les inſtrumens acouſtiques que j'ai pu recueillir ici, avec une note ſur leur uſage. Je ſouhaite qu'ils vous rendent l'ouïe & ſoulagent votre vieilleſſe. Si je pouvais vous rajeunir, je le ferais; mais cela paſſe mes forces.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

FEDERIC.

LETTRE CCXXI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 12 Janvier, 1769.

S'IL y a moyen de me rétablir, je dois certainement l'attendre des bontés de votre Majeſté. Je vous rends très-humblement grâces, Sire, des inſtrumens que vous venez de m'envoyer, & dont les deux plus grands font leur effet. J'en ferai demain l'épreuve au temple, où je prierai pour la proſpérité de mon auguſte bienfaiteur. Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCXXII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 5 Septembre, 1769.

PERMETTEZ que je vous témoigne la part que je prends à votre heureux retour de la Siléfie, & de la vifite remarquable qu'elle vient de recevoir de fa Majefté impériale à Neifs; trait qui fera à jamais mémorable dans votre hiftoire. Je fouhaite, Sire, que le tout fe foit terminé à la fatisfaction de votre Majefté; & que ce prince, défireux de s'inftruire, en rendant juftice à vos talens militaires, ne veuille pas un jour mettre à profit contre fon maître—à l'exemple des Ruffes—les inftructions qu'il vient d'en recevoir. Je fuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCXXIII.

DU ROI.

Ce 7 Septembre, 1769.

MON cher ami, je vous fuis bien obligé de la part que vous prenez à la vifite que j'ai reçue.

Ce jeune empereur eft un prince plein de mérite & d'ambition. Il m'a témoigné toute l'amitié qu'un de mes plus proches parens pourrait avoir pour moi.

Il m'a même dit qu'il ne comptait jamais faire usage envers moi ou ma famille de ce qu'il pourrait apprendre chez nous.

Il eſt parti très-ſatisfait, & m'a invité l'année prochaine à venir chez lui, ce que je lui ai promis, comme cela n'était que juſte.

On a trouvé votre régiment très-beau, & en bon ordre. Toutes ces troupes ſont dans un tel état, qu'il ne reſte preſque rien à déſirer pour elles que leur conſervation; en un mot, j'ai eu tout lieu d'être content de mon voyage. Je vous envoie des fruits de mon verger; car, mon cher ami, à notre âge il ne nous reſte que de cultiver nos jardins.

Je vous embraſſe du fond de mon cœur, en vous aſſurant que je ſuis tout à vous,

FEDERIC.

LETTRE CCXXIV.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 8 Septembre, 1769.

JE ſuis charmé d'apprendre par votre gracieuſe lettre, que vous êtes ſatisfait & de la viſite de ſa Majeſté impériale & de tout votre voyage. Je ne ſouhaite plus que de vous ſavoir toujours en bonne ſanté; rien ne ſaurait égaler la conſolation que j'en reſſens.

Je vous rends grâces, Sire, du fruit excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

Je fuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCXXV.

DU ROI.

Ce 29 Décembre, 1769.

JE vous envoie, mon cher ami, des étrennes de ma fabrique de porcelaine. Les progrès en font fenfibles; & je fouhaite que cela puiffe vous faire quelque plaifir, c'eft ce que je défire, vous aimant & vous confidérant comme un preux chevalier & comme le plus ancien de mes amis. Je fuis à vous de corps & d'ame.

FEDERIC.

LETTRE CCXXVI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 29 Décembre, 1769.

JE vous rends grâces des étrennes que votre Majefté a eu la bonté de m'envoyer. La beauté de la porcelaine s'augmente de jour en jour, & je crois qu'elle eft parvenue à fon plus haut période, tant en beauté de deffin qu'en blancheur.

Ce qui m'eſt le plus ſenſible, eſt le gracieux ſouvenir de votre Majeſté ; & ce que je ſouhaite ardemment, eſt la parfaite ſanté & la conſervation de ſon auguſte perſonne.

Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCXXVII.

DU ROI.

Le 6 Mai, 1770, jour de la bataille de Prague.

JE vous envoie, mon cher ami, des vieux vins d'Hongrie, pour vous en déleﬅer le même jour où vous fûtes, il y a treize ans, ſi cruellement bleſſé par nos ennemis.

J'ai eu la goutte qui m'a fort maltraité cette fois par trois accès conſécutifs aux deux jambes comme aux genoux, mais je n'y penſe plus.

Nous exerçons que c'eſt une merveille, & je vais mon train tant qu'un ſouffle de vie m'anime.

Puiſſiez-vous auſſi bien vous porter que je le déſire, & être perſuadé de la tendreſſe & de l'eſtime infinie qui m'attache à votre perſonne.

FEDERIC.

LETTRE CCXXVIII.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 7 de Mai, 1770.

JE vous rends grâces des vieux vins d'Hongrie que vous avez eu la bonté de m'envoyer pour célébrer le jour de la bataille de Prague. Il me servira de confortatif, vu que je baisse par tous les organes.

Le rétablissement de votre Majesté contribue au mien. La triste expérience que vous en avez, fait que vouz savez y porter remède par le régime.

Je souhaite qu'elle soit durable & que vous puissiez faire les exercices jusqu'à la fin du siècle.

Je suis, &c,

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCXXIX,

DU ROI.

Ce 24 Décembre, 1770.

JE vous envoie, mon cher ami, une petite marque d'amitié & de souvenir, que j'espère que vous prendrez comme venant de la part de votre plus ancien & fidèle ami. Je souhaite qu'à la nouvelle année vous recouvriez la voix, la vue & l'ouïe; que vous m'aimiez toujours un peu; & que vous soyez persuadé de mon amitié & de mon estime. Adieu.

FEDERIC.

LETTRE CCXXX.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 28 Décembre, 1770.

JE fuis fenfiblement touché du fouvenir que votre Majefté vient de me réitérer, & c'eft avec bien du regret que je ne puis reconnaître dignement tant de bontés. Je ne le puis que par les vœux les plus fincères & par les affurances que votre contentement fait mon unique confolation & mon feul foulagement dans mes infirmités qui s'augmentent toujours & dont je n'ai aucun lieu d'efpérer quelque changement. Je rends grâces à votre Majefté de la belle porcelaine qu'elle a eu la bonté de m'envoyer, & qui furpaffe tout ce que j'ai vu jamais en ce genre.

Je fuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCXXXI.

DU GENERAL FOUQUET.

SIRE, A Brandebourg, ce 23 Septembre, 1771.

PERMETTEZ-moi de vous témoigner la part que je prends à votre heureux retour de la Siléfie; fouhaitant de tout mon cœur qu'il fe foit terminé en

parfaite ſanté & à la ſatisfaction de votre Majeſté. Je vous rends grâces, Sire, du fruit excellent qui m'eſt parvenu par l'ordre de votre Majeſté pendant ſon abſence. Je ſuis, &c.

L. M. FOUQUET.

LETTRE CCXXXII.

DU ROI.

Je ſuis bien aiſe, mon cher ami, que les fruits vous aient été agréables. C'était à cette intention qu'ils vous ont été envoyés, & encore parce que j'ai ſuppoſé que Brandebourg n'en fournirait pas beaucoup cette année. Je reviens de la Siléſie, où j'ai trouvé beaucoup d'ouvrage achevé, mais où il reſte cependant encore bien des choſes à faire.

Votre régiment commence à devenir beau, mais je ne vous en parle point, parce que dans l'état d'infirmité où vous vous trouvez, cela vous cauſerait des regrets qu'il faut vous épargner.

Adieu, mon cher ami; ménagez bien votre ſanté. Aimez-moi toujours, & ſoyez perſuadé que comme de tous vos amis je ſuis le plus ancien, j'en ſuis auſſi le plus fidèle.

FEDERIC.

TELLE fut la vie de cet homme ! Cette vie, femblable à un long jour d'été, fut partagée entre le calme & les orages ; bravant ceux-ci dans les plaines de Mars, ne trouvant l'autre que dans le commerce d'un ami tendre, Fouquet remplit tous les devoirs de fa grande vocation, & fa retraite fut le foir d'une journée pénible, où l'épuifement de fes forces le condamna au repos.

Il avait confacré foixante-fix ans au fervice de fon roi, dans les travaux de la guerre & de la paix, lorfqu'il fe retira du tumulte du grand monde, & fe fixa à Brandebourg.

Il était prévôt du chapitre de cette ville ; & c'eft dans le féjour refpectable de la piété, dans cette retraite paifible que le roi avait préparée à fon ami, que Fouquet fut chercher le repos, mais non l'oifiveté peu faite pour fon ame active. Satisfait de fe voir à l'abri des troubles d'une vie agitée, l'amitié vint le confoler de la loi du repos, que lui impofaient les infirmités d'une vieilleffe avancée & languiffante.

C'eft-là qu'il fit fuccéder entr'eux les travaux & les plaifirs, fuivant la mefure des forces qui lui reftaient encore. Accoutumé à une carrière glorieufe & active, & affocié dès fa jeuneffe aux foins & aux belles actions de Frédéric, il ne fut peut-être jamais plus grand, que lorfqu'il fe foumit volontairement aux lois & aux privations de la caducité. Ne fe démentant pas un inftant, il fupporta les maux qui

l'avaient suivi dans sa retraite, avec ce même courage qui lui avait fait supporter tant de fois les maux & les périls de la guerre. Il conserva toute la force de son esprit. Privé successivement de ses organes, ne pouvant plus même s'expliquer que par de faibles gestes, il désignait patiemment ses besoins.

Une petite maison champêtre, située dans une forêt voisine, était pendant les mois d'été sa plus douce retraite.

A table, il ne voyait que sa famille avec un petit nombre d'amis.

Il fesait cas des gens de mérite, & se montrait indifférent à l'avantage d'une haute naissance, lorsque rien n'accompagnait ce don de la fortune. Ses soirées étaient consacrées à la lecture, & le commencement aussi bien que la fin de chaque jour à la dévotion. Il ne négligea jamais le culte public, pas même quand il avait l'honneur d'être appelé à la table du roi.

Ces principes épurés, ces sentimens de religion qui élevaient Fouquet au-dessus de la foule des vils courtisans, lui méritèrent l'estime du philosophe couronné de Sans-Souci.

On aurait tort de considérer les actes publics de sa dévotion comme l'effet d'une dévotion d'habitude & non réfléchie, ou comme l'unique consolation qui lui restât dans sa vieillesse. Dès ses jeunes ans la religion fut son guide fidèle, & ennoblit sa double vocation de soldat & de politique.

La religion, à laquelle il avait constamment re-

cours, lui donna cette fermeté inflexible, ce courage indomptable, cette franchise sublime, qui l'ont toujours caractérisé. C'est elle qui le rendait à la fois si sévère quand les devoirs de son état l'exigeaient, & si indulgent dans la vie privée. On le vit toujours pratiquer dans tout son étendue ce précepte de l'évangile : *Rendez à César ce qui appartient à César, & à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Mais si la religion lui imposait des devoirs, elle lui accordait aussi les plus douces récompenses. Il lui dut cet empire qu'il garda toujours sur lui-même, cette paix profonde qui régnait dans son cœur, la patience dans les chagrins de la vie & dans les maux de la vieillesse, la résignation aux approches du trépas qui s'annonçait à lui par degrés, &, au-delà de ce trépas, l'espoir assuré d'un printemps éternel, auquel il fut toujours se préparer en chrétien & en philosophe.

C'est de la même source que découlèrent ses actions privées, sur lesquelles sa modestie humble & pieuse étendit toujours un voile impénétrable. Il détestait la vanité & toutes les petites intrigues de l'ostentation. Jamais il ne gagea les nouvellistes pour faire retentir ses louanges dans leurs feuilles, & publier les bienfaits ou l'amitié de Frédéric. Il ne se permettait pas même de divulguer la correspondance dont son roi l'honorait.

Fouquet reposa en silence sa tête chargée de lauriers sur les trophées qu'il avait lui-même érigés à sa gloire. Il suffisait à ce héros de connaître son prix & sa dignité, & il se sentait assez grand pour dé-

daigner tous les artifices de la fauſſe gloire & le néant des éloges mercenaires.

C'eſt ainſi que les bienfaits qu'il diſpenſait avec largeſſe étaient moins des aumônes dictées par la vanité que la diſtribution modeſte de ſon ſuperflu.

Pardonnez, ombre reſpectable, ſi je bleſſe peut-être cette belle qualité qui préſidait à toutes vos actions, cette modeſtie qui leur donnait un nouveau prix, en dévoilant ici quelques traits d'une vie que j'eus le bonheur de contempler de ſi près. Ils n'acheveront pas le portrait de l'*ami des hommes*: ce ne ſont que des fragmens, que de faibles eſquiſſes, deſtinées à faire rougir & rentrer en lui-même le vil détracteur, qui ſe laiſſant entraîner par un eſprit de vengeance particulière, oſa diſtiler le venin de ſon cœur ſur le monument de votre gloire.

Le roi dînant un jour chez le général Fouquet à Brandebourg, témoigna de l'humeur contre un de ſes régimens, & menaça même d'en chaſſer le commandeur. Aucun des généraux préſens n'oſa le contredire; Fouquet ſeul en eut le courage. « Sire," dit-il, « cet homme n'eſt pas connu de votre « Majeſté, comme il mérite de l'être. Il a ſervi « ſous moi dans la dernière guerre, & je dois lui « rendre le meilleur témoignage." Le roi ſentit toute la force d'une telle apologie; & le colonel, au lieu d'être diſgracié, obtint bientôt après un régiment. Peu de temps auparavant le même colonel, dégoûté du ſervice, avait été ſur le point de demander ſon congé. C'était un homme qui, à la bravoure

personnelle près, avait peu de talens militaires & moins encore de fortune. " N'en faites rien," lui écrivit le général Fouquet; " au contraire, exercez " tous les jours votre régiment: le roi peut se passer " de vous, mais où prendrez-vous du pain, si le roi " ne vous en donne?"

Un autre officier ayant été oublié dans un avancement, parce qu'il n'était pas gentilhomme, prit le parti de s'en plaindre au général Fouquet, & en reçut cette réponse: " Vous méritez d'être ennobli, & " non d'être mis de côté pour n'être pas né de qua- " lité." L'officier osa mettre cette réponse sous les yeux du roi, & le roi lui rendit justice.

Encore un exemple choisi d'entre mille, & qui prouve comment il exerçait la bienfesance dans sa vie privée.

Monsieur Durant, pasteur de l'église française à Brandebourg, sollicitait chez le général Fouquet un emprunt de deux cents écus pour quelqu'un de son troupeau qui en avait besoin, & qui offrait les suretés requises. " Je ne prête point sur effets," fut toute la réponse du général; & M. Durant se retira fort peu édifié. Cependant Fouquet appela son secrétaire, s'informa de la situation de la personne en question, & s'étant convaincu qu'elle méritait son assistance, lui envoya comme un don la même somme qu'il avait refusé de prêter sur bonne hypothéque. *De quoi lui servirait cette somme*, dit-il, *s'il fallait me la rendre un jour?*

Une autre fois étant à table, il apprit qu'il y avait

eu du feu chez la même perſonne, mais que l'incendie venait d'être heureuſement éteint. Le général était d'un côté trop au fait des lois, & trop charitable de l'autre, pour ne pas s'informer ſur le champ, *ſi cette perſonne ne ſerait pas miſe à l'amende, & s'il n'y avait pas des frais à payer?* Sans doute, lui répondit-on. *Portez-lui donc d'abord vingt écus de ma part, pour qu'elle puiſſe ſatisfaire la juſtice.*

Peu de temps avant ſa mort, une Alteſſe royale lui offrit une ſomme conſidérable, pour qu'il fît en ſa faveur une ceſſion de la prévôté de Brandebourg. M. de Fouquet ſentait ſa fin prochaine, & néanmoins il refuſa une offre d'au moins quarante mille écus, qu'il aurait fait paſſer à ſes héritiers. "Cette "prébende," dit-il dans ſa lettre au prince, "étant "un bienfait de mon roi, m'eſt trop précieuſe pour "l'aliéner de mon vivant. Priez le roi qu'il vous "en donne l'expectance: il ne vous la refuſera pas, "& je ne vous ferai pas long-temps attendre."

C'eſt ainſi que penſait Fouquet ſur le bord du tombeau, à l'âge de ſoixante-ſeize ans.

En 1773 le roi vint à Brandebourg, & dîna chez ſon ancien général. L'état de faibleſſe & d'infirmité dans lequel il le trouva, toucha ſa grande ame. Il marqua le plus vif intérêt à ſes maux, & ſe mettant à la place de ſon médecin, il lui propoſa les remèdes fortifians qu'il lui crut les plus convenables. En même temps il exhorta les valets du général à ſoigner leur bon maître avec la dernière exactitude. Il ſe rappela à cette occaſion la belle action du fidèle

Trautſchke, qui avait ſauvé la vie à ſon maître au péril de la ſienne, l'appela la merveille de la Siléſie, & promit de le récompenſer.

Frédéric prévit bien, hélas ! qu'il embraſſait alors ſon ami pour la dernière fois. Auſſi ſes adieux furent-ils des plus triſtes. Il fallait les voir pour les ſentir. . . . Nous n'en dirons pas davantage.

L'état de faibleſſe & d'accablement du général augmentait toujours ; inſenſiblement ſes facultés phyſiques ceſſèrent les unes après les autres. Cependant ſa maladie n'était pas douloureuſe, & ſon régime reſta toujours le même. Il ſe feſait habiller dès le matin, s'occupait conſtamment, penſait au roi & parlait de ſes bienfaits.

Ce fut dans cet état de langueur qu'il atteignit ſa ſoixante & dix-ſeptième année. Peu après il fit connaître qu'il ſentait les avant-coureurs de la mort ; la manière dont il s'y prit pour cela eſt trop remarquable, & caractériſe trop bien le grand homme & le chrétien, pour être paſſée ſous ſilence. La voici :

Il venait à ſon ordinaire d'aſſiſter un Dimanche au culte public dans l'égliſe francaiſe, & à l'iſſue de l'exercice, il choiſit lui-même dans la nef la place où il voulait être inhumé.

Dès le lendemain matin il fit arranger ſon tombeau, & prit les meſures néceſſaires pour prévenir les effets funeſtes qu'un jour ſon cadavre corrompu aurait pu cauſer.

Après avoir ainſi diſpoſé le lieu de ſa tombe, il ſongea à ſon cerçueil. Un jour qu'il était d'une

gaîté & d'une vivacité extraordinaires, qu'il avait mangé de très-bon appétit, & qu'il se réjouissait de ce qu'on le trouvait si bien, il fit retirer ses valets dès qu'on eut desservi, & me chargea tout-à-coup de commander son cercueil. Cet ordre si lugubre, si inattendu, de la part d'un homme que j'osais aimer comme mon père, me terrassa. Il rappela lui-même mes sens, entreprit de me convaincre que sa fin était prochaine, prit encore quelques arrangemens, & il fallut me soumettre à sa volonté.

Quand le cercueil fut prêt, je le fis poser de nuit dans un appartement écarté & lui en donnai avis à son réveil. A peine fut-il habillé, qu'il s'y fit conduire, envisagea le cercueil d'un œil calme en découvrant sa tête & ses cheveux blancs, s'assit dessus, & se fit lire un cantique allemand qui commence ainsi :

Das Grab ist da : hier ist mein Bette
Wo ich den Tod umarmen soll, u. s. w. *

Il me semble encore le voir, ce vieillard respectable, ce *chevalier sans peur & sans reproche*, il me semble le voir entouré de tous ceux qui composaient sa maison & qui s'efforcaient vainement de lui cacher leurs larmes. Non, cette scène touchante ne s'effacera jamais de mon souvenir.

Après que le baron de Fouquet eut mis ordre à ses affaires, il renonça à tout pour se préparer à la mort.

* Voilà le sépulcre, voici le lit où je dois embrasser la mort.

Le 28 d'Avril, 1774, il s'affaiblit considérablement, & fut obligé de quitter la table où sa famille était rassemblée pour prendre quelque repos.

Le lendemain il demanda qu'on pût communier publiquement dans sa chambre, & participa avec toute sa famille & plusieurs membres de la colonie au sacrement de la sainte Cène. Après cette cérémonie religieuse, il bénit solennellement ses enfans & prit congé de tous les assistans.

Depuis ce moment il attendit tranquillement la mort qu'il avait tant de fois bravée dans les combats.

Le 2 de Mai il s'éveilla à la pointe du jour, fit sa prière, se leva, changea de linge comme à son ordinaire, & se recoucha aussi-tôt.

On allait commencer la lecture d'une prière, lorsque le baron de Thonaiboutonne entra dans la chambre pour s'informer de la santé de son père, & pour lui demander la permission de remplacer son lecteur ordinaire. M. de Fouquet le lui permit en lui serrant tendrement la main; & après s'être couché sur le côté, il s'endormit pour toujours. Je me sers de cette expression usitée, parce que je n'en connais point de plus propre pour peindre le passage insensible de ce grand homme de la vie à la mort. Il n'eut pas à combattre les effets d'une longue agonie, & triompha sans peine de son dernier ennemi.

L'œil pénétrant de Frédéric prévoyait de loin chaque danger, mais son cœur rejetait l'idée de cette séparation; & je ne puis m'empêcher de regarder

ceci comme un trait original & caractériſtique de ſa grande ame; il avait vu Fouquet mourant, & ne s'attendait pas à la nouvelle de ſa mort.

Son grand génie s'était conſolé d'avance de la perte du général, mais ſon ame ſenſible n'était point préparée à celle de l'ami. Auſſi la nouvelle de cette mort affligea-t-elle vivement l'homme, tandis que le roi s'empreſſait à rendre la pompe funèbre du héros auſſi brillante que ſa carrière l'avait été, & à combler de bienfaits toute ſa maiſon. Pendant longtemps il n'aimait à s'entretenir à table que de ſon cher Fouquet; & quiconque ſait à quel point ce prince était conſtant dans ſes affections, ſe perſuadera aiſément que le ſouvenir de ſon ami l'occupa juſqu'au tombeau.

Ainſi vécut, ainſi mourut Fouquet; ainſi repoſent ſes cendres ombragées des lauriers de Frédéric II & des ſiens, dans ce boſquet de palmiers, que mille témoins de ſa vie héroïque & l'orpheline dont il fut le bienfaiteur & le père, ont planté autour de ſa tombe.

La poſtérité la plus reculée s'arrêtera ſouvent avec plaiſir pour contempler ce monument, & confirmera ce témoignage de la vérité même: *que Frédéric fut l'unique de tous les ſiècles, & que Fouquet fut digne de lui.*

De l'Ordre des Chevaliers de Bayard.

FRÉDÉRIC II étant encore prince royal, fonda à Rheinſberg ce fameux Panthéon, où il ſe conſacrait avec ſes favoris aux belles-lettres, à l'art militaire & à l'amitié. Là ſon génie s'acheminait à ſa ſublime deſtination, d'être inimitable. Non content de l'être comme monarque, héros, philoſophe & politique, il aſpirait à l'être ſurtout en qualité d'homme. Son cœur noble ſentait au milieu des charmes de la ſociété le prix de la vertu. Elevé lui-même par le ſentiment de ſa propre grandeur au-deſſus de la baſſe jalouſie & de l'envieuſe rivalité, il ſavait honorer la mémoire des grands hommes qui avaient honoré eux-mêmes leurs belles actions par la droiture de leur ame; & il les propoſait au cercle de ſes amis comme de dignes modèles.

Il accorda particulièrement cet honneur au preux chevalier du Terrail, nommé Bayard, dont le nom brille dans l'hiſtoire de France. La bravoure, la droiture, la piété, c'étaient-là ſes vertus principales, & ce furent elles qui lui acquirent le ſurnom de *Chevalier ſans peur & ſans reproche.* Il fit des prodiges de valeur. Ce fut de ſa main & ſur le champ de bataille que François I fut créé chevalier après la glorieuſe victoire de Marignan. Il était l'ardent protecteur de la vertu, & ſa vie privée abonde en traits admirables. En 1524, à la retraite des Français, lorſqu'ils évacuèrent le duché de Milan, il reçut une

bleſſure mortelle au paſſage de la Seſſia ; & n'ayant plus la force de ſe ſoutenir ſur ſon cheval, il donna ordre à un de ſes gens de l'appuyer contre un arbre, le viſage tourné en face de l'ennemi ; là, fixant les yeux ſur la garde de ſon épée, qu'il tint élevée au lieu de crucifix, il adreſſa une prière à Dieu, & dans cette attitude, ſi digne du caractère de ce héros chrétien, il attendit tranquillement la mort. Ses cendres repoſent à Grenoble ſa patrie, & ſur la pierre qui le couvre ſont gravés ces trois mots : *Ci-gît Bayard.*

Frédéric honora la mémoire de ce preux chevalier, au point d'inſtituer un ordre, où il s'attachait à ſuivre ſcrupuleuſement ſes principes. Le bijou de l'ordre était une épée couchée ſur une couronne de lauriers, avec cette deviſe : *Sans peur & ſans reproche.* Les chevaliers étaient au nombre de douze : ſavoir, le prince royal, les princes ſes frères, les ducs Ferdinand de Brunſwic et Guillaume de Bevern, quelques autres jeunes héros, & enfin le baron de Fouquet, grand-maître de l'ordre, lequel en cette qualité eut l'honneur de donner l'accolade au grand Frédéric, qui l'honorait comme un ſecond Bayard.

Chacun des chevaliers, à ſa reception dans l'ordre, prenait un nom particulier, tels que *le Chaſte*, *le Gaillard*, *le Sobre*, &c. Frédéric porta celui de *Conſtant.* Outre les devoirs ordinaires de la chevalerie, un des objets principaux de cette brillante aſſociation, était de perfectionner l'art militaire, d'examiner pluſieurs points importans de tactique, d'étudier

les campagnes & les opérations des héros anciens & modernes, & d'amasser un trésor de connaissances & de problèmes militaires. M. de Fouquet en fait mention dans une de ses lettres au duc de Bevern. Telle fut sans doute la source des *Réflexions sur la Manière de faire la Guerre aux Autrichiens*, que le roi communiqua en 1758 au général Fouquet ; ainsi que des *Considérations sur les Qualités Militaires de Charles XII*, qu'il lui envoya en 1760.

Voilà tout ce qui est parvenu à ma connaissance de cet ordre militaire tombé trop tôt dans l'oubli. Quelques lettres que j'ai trouvées parmi les papiers du général, serviront à expliquer & à confirmer ce récit abrégé.

Si parmi mes lecteurs il s'en trouvait quelqu'un qui fût à même de me fournir de quoi compléter ces fragmens, il n'acquerrait pas moins de droit à ma reconnaissance qu'à celle du public, qui ne peut être indifférent à rien de ce qui rappelle la mémoire du sage couronné auquel Rome & la Grèce eussent élevé des temples.

Fait en la cité de Berlin, l'an de grâce 1745 le 3 de Décembre.

A très-haut & très-puissant, très-preux & tres-hardi chevalier le chaste, grand-maître du trés-noble & très-illustre ordre des chevaliers Bayards, sans peur & sans reproche.

Salut, contentement & liesse !

CE fut en la bonne ville de Crossen que nous reçumes votre très-chere missive & à icelle adjointes de

très-belles & magnifiques pancartes, par leſquelles nous conſtituez & proclamez chevalier bachelier de vos ordres. Ce qui grand heur, honneur & lieſſe nous fait.

Mais d'autant qu'en icelui temps nous étions giſſant en notre lit, aſſaillis par une maladie fort périlleuſe & certes moult incommode, qu'on appelle petite vérole (dont prions Dieu qu'il veuille préſerver votre perſonne, & de tout mal qui peut avoir icelle dénomination), or donc à ces cauſes avons remis juſqu'à la fin de notre pérégrination & arrivement en la cité de Berlin, à répondre à votre courtoiſie & gentilleſſe.

Maintenant donc que nous nous trouvons parfaitement reſtitués en notre première ſanté, ni plus ni moins que ſi n'euſſions point été alités, nous ne pouvons obmettre de vous remercier de votre dite courtoiſie et bénévolence, vous promettant & donnant notre parole, que nous nous efforcerons de tout notre pouvoir à nous montrer un bon, féal & loyal chevalier, en protégeant les gentilles & honnêtes dames de nos reſpectables ordres & en menant les bandes de notre cher & bien-aimé frère le Conſtant à travers les harquebuſades & canonnades, ſans crainte d'être occis ou atteints par aucun coup ou meurtriſſure quelconque.

Sur quoi nous prions Dieu, très-cher compagnon, qu'il vous ait en ſa bonne et digne garde.

Le Gaillard, chevalier bachelier.

Le Duc Guillaume de B. L. Bevern à Fouquet.

MONSIEUR,

LE chevalier du carquois d'or vient par celle-ci s'acquitter de ſon devoir envers ſon illuſtre grand-maître à l'occaſion du changement de l'année.

Son Excellence voudra être perſuadée que le chevalier en queſtion, auſſi bien que tous les autres membres de l'ordre, font des vœux continuels pour la conſervation et la proſpérité de ſa perſonne ; mais elle voudra néanmoins agréer qu'on lui donne par écrit, du moins annuellement, les marques de l'obéiſſance, fût-elle auſſi au fond de la Croatie.

Juſte ciel ! qui aurait cru, il y a peut-être ſept ou huit ans, que notre noble ſociété dût être diſſoûte et diſperſée en tant de climats ? Le ſouſſigné chevalier a été ſur le point de s'acquitter de cette félicitation envers votre Excellence d'un bout de l'Europe et de Liſbonne même ; en revanche il arriva dans le cours de cette année une certaine époque, où il y avait grande apparence de pouvoir la lui préſenter verbalement & en perſonne à l'autre bout de cette partie du monde habité. Le ſecrétaire de la ſociété, notre bon et honnête homme de Suiſſe, comptaient être de la partie ; mais comme celui-ci eſt calviniſte à brûler, et le premier iſſu d'une mère calviniſte, le décret abſolu s'y oppoſait. Ainſi feſons-le de Reichenbach, ancienne réſidence hivernale de notre cher et digne préſident. On prie en attendant votre Excellence de ne vouloir pas moins être perſuadée,

qu'autant le foussigné qu'une partie de sa vieille cour qui est ici des nôtres, de même qu'un vieux ami du molinifte Z... parlent & penfent journellement de et à elle, fouhaitant et languiffant après fon heureux retour. Ils fe flattent & efpèrent qu'elle les honorera en revanche auffi de fon gracieux fouvenir, étant l'un autant que l'autre avec l'eftime, la confidération, & l'amitié la plus forte & la plus diftinguée,

Monfieur,

de votre Excellence,

le très-humble et très-obéiffant ferviteur,

Guillaume Duc de B. L. Bevèrn,

Au nom de toute la louable fociété, en qualité de député perpétuel.

A Reichenbach, ce 10 Décembre 1762.

Fouquet au Duc de B. L. Bevern.

Au preux et vaillant chevalier du carquois d'or, falut!

MONSEIGNEUR,

SANS autres proteftations, comptez pour certain que depuis Brunn où, il y a près de trois ans, votre gracieufe miffive me parvint, je n'ai reffenti de véritable joie qu'à la reception de celle dont vous venez de m'honorer. Charmant prince, quel rare homme êtes-vous! de vous ramentevoir depuis fi long-temps de votre ferviteur, quoique zélé et fidèle ami, exilé dans le fond de la Croatie, et banni de la fociété des honnêtes gens. Jugez donc, illuftre & vaillant chevalier du carquois d'or, de la confolation que me

donne le décochement de votre flèche, plus flatteuse pour moi que ne fut celle de Jonathan à feu votre cousin David. En mon lieu je reconnais & bénis les décrets de la Providence de vous avoir garanti de l'expédition d'outremer dans ce pays d'auto-da-fé, qui vous aurait frustré des lauriers qu'avez si glorieusement recueillis dans votre voisinage. Vous ne sauriez croire, cher & digne chevalier, la part que je prends à tout ce qui vous touche; elle est entière, pleine de vérité, & part du fond de mon ame. Permettez, Monseigneur, que je salue cordialement ceux qui ont l'honneur d'être à votre suite, & dont vous faites mention, soit le secrétaire de l'ordre & l'ami clochepied de Z..., ou autres. Enjoignez de grâce & autorisez de notre part au premier, de recueillir de la succession de feu Kœnigsmarck nos problèmes militaires, à moins que celui-ci trop jaloux de monumens précieux ne les ait clos dans son cercueil. Or çà, vaillant chevalier, veuillent les destins vous faire jouir d'une santé durable & conserver sans malencontre l'égalité de votre belle humeur, pour la satisfaction principale de celui qui vous aime, honore, & respecte autant que le fait, qui a l'honneur d'être,

Monseigneur,

de V. A. S.

le très-humble et très-obéissant serviteur,

L. M. Fouquet.

A Carlstadt en Croatie, le 3 Janvier 1763.

P. S. Je me flatte que mon ban ne sera pas celui de l'ostracisme, et me procurera bientôt la satisfaction de vous donner l'accolade.

DE LA

LITTERATURE ALLEMANDE;

DES DEFAUTS

QU'ON PEUT LUI REPROCHER;

QUELLES EN SONT LES CAUSES;

ET

PAR QUELS MOYENS ON PEUT LES CORRIGER.

DE LA

LITTERATURE ALLEMANDE.

VOUS vous étonnez, Monſieur, que je ne joigne pas ma voix à la vôtre, pour applaudir aux progrès que fait, ſélon vous, journellement la littérature Allemande. J'aime notre commune patrie autant que vous l'aimez, & par cette raiſon je me garde bien de la louer avant qu'elle ait méritée ces louanges : ce ſeroit comme ſi on vouloit proclamer vainqueur un homme qui eſt au milieu de ſa courſe. J'attends qu'il ait gagné le but, & alors mes applaudiſſemens ſeront auſſi ſincères que vrais.

Vous ſavez que dans la république des lettres les opinions ſont libres. Vous enviſagez les objets d'un point de vue, moi d'un autre; ſouffrez donc que je m'explique, & que je vous expoſe ma façon de penſer ainſi que mes idées ſur la littérature ancienne & moderne, tant par rapport aux langues, aux connoiſſances, qu'au goût.

Je commence par la Grèce, qui étoit le berceau des beaux arts. Cette nation parloit la langue la plus

harmonieuſe qui eût jamais exiſté. Ses premiers théologiens, ſes premiers hiſtoriens étoient poëtes : ce furent eux qui donnèrent des tours heureux à leur langue, qui créèrent quantité d'expreſſions pittoreſques, & qui apprirent à leurs ſucceſſeurs à s'exprimer avec grâce, politeſſe, & décence.

Je paſſe d'Athènes à Rome ; j'y trouve une république qui lutte long-temps contre ſes voiſins, qui combat pour la gloire & pour l'empire. Tout étoit dans ce gouvernement nerf & force, & ce ne fut qu'après qu'elle l'eut emporté ſur Carthage ſa rivale, qu'elle prit du goût pour les ſciences. Le grand Africain, l'ami de Lelius & de Polibe, fut le premier Romain qui protégea les lettres. Enſuite vinrent les Gracques ; après eux Antoine & Craſſus, deux orateurs célèbres de leur temps. Enfin la langue, le ſtyle & l'éloquence Romaine ne parvinrent à leur perfection que du temps de Cicéron, d'Hortenſius, & des beaux génies qui honorèrent le ſiècle d'Auguſte.

Ce court recenſement me peint la marche des choſes. Je ſuis convaincu qu'un auteur ne ſaurait bien écrire, ſi la langue qu'il parle n'eſt ni formée, ni polie ; & je vois qu'en tout pays on commence par le néceſſaire, pour y joindre enſuite ce qui nous procure des agrémens. La république Romaine ſe forme ; elle ſe bat pour acquérir des terres, elle les cultive ; & dès qu'après les guerres Puniques elle a pris une forme ſtable, le goût des arts s'introduit, l'éloquence & la langue Latine ſe perfectionnent. Mais

je ne néglige pas d'obſerver que depuis le premier Africain juſqu'au conſulat de Cicéron, il ſe trouve une période de cent-ſoixante années.

Je conclus de là, qu'en toute choſe les progrès ſont lents, & qu'il faut que le noyau qu'on plante en terre, prenne racine, s'élève, étende ſes branches, & ſe fortifie avant de produire des fleurs et des fruits. J'examine enſuite l'Allemagne ſelon ces regles, pour apprécier avec juſtice la ſituation où nous ſommes ; je purge mon eſprit de tout préjugé ; c'eſt la vérité ſeule qui doit m'éclairer. Je trouve une langue à demi-barbare, qui ſe diviſe en autant de dialectes différens que l'Allemagne contient de provinces. Chaque cercle ſe perſuade que ſon patois eſt le meilleur. Il n'exiſte point encore de recueil muni de la ſanction nationale, où l'on trouve un choix de mots et de phraſes qui conſtitue la pureté du langage. Ce qu'on écrit en Suabe n'eſt pas intelligible à Hambourg, et le ſtyle d'Autriche paroît obſcur en Saxe. Il eſt donc phyſiquement impoſſible qu'un auteur doué du plus beau génie puiſſe ſupérieurement bien manier cette langue brute. Si l'on exige qu'un Phidias faſſe une Vénus de Gnide, qu'on lui donne un bloc de marbre ſans défaut, des ciſeaux fins, et de bons poinçons ; alors il pourra réuſſir : point d'inſtrument, point d'artiſte. On m'objectera peut-être que les républiques Grecques avoient jadis des idiomes auſſi différens que les nôtres ; on ajoûtera que de nos jours même on diſtingue la patrie des Italiens par le ſtyle & la prononciation, qui varient de con-

trée en contrée. Je ne révoque pas ces vérités en doute : mais que cela ne nous empêche pas de ſuivre la continuation des faits dans l'ancienne Grèce, ainſi que dans l'Italie moderne. Les poëtes, les orateurs, les hiſtoriens célèbres, fixèrent leur langue par leurs écrits. Le public, par une convention tacite, adopta les tours, les phraſes, les métaphores, que les grands artiſtes avoient employés dans leurs ouvrages : ces expreſſions devinrent communes, elles rendirent ces langues élegantes ; elles les enrichirent en les ennobliſſant.

Jettons à préſent un coup d'œil ſur notre patrie : j'entends parler un jargon dépourvu d'agrément que chacun manie ſelon ſon caprice, des termes employés ſans choix ; les mots propres & les plus expreſſifs négligés, & le ſens des choſes noyé dans des mers épiſodiques. Je fais des recherches pour déterrer nos Homères, nos Virgiles, nos Anacréons, nos Horaces, nos Démoſthènes, nos Cicérons, nos Thucydides, nos Tites-Lives ; je ne trouve rien, mes peines ſont perdues. Soyons donc ſincères, & confeſſons de bonne foi que juſqu'ici les belles lettres n'ont pas proſpéré dans notre ſol. L'Allemagne a eu des philoſophes, qui ſoutiennent la comparaiſon avec les anciens, qui même les ont ſurpaſſés dans plus d'un genre : je me réſerve d'en faire mention dans la ſuite. Quant aux belles lettres, convenons de notre indigence. Tout ce que je puis vous accorder ſans me rendre vil flatteur de mes compatriotes, c'eſt que nous avons eu dans le petit genre des fables, un

Gellert, qui a su se placer à côté de Phedre & d'Esope ; les Poésies de Canitz sont supportables, non de la part de la diction, mais plus en ce qu'il imite foiblement Horace. Je n'omettrai pas les Idylles de Gesner, qui trouvent quelques partisans ; toutefois permettez-moi de leur préférer les ouvrages de Catulle, de Tibulle, & de Properce. Si je repasse les historiens, je ne trouve que l'Histoire d'Allemagne du professeur Masco que je puisse citer comme la moins défectueuse. Voulez-vous que je vous parle de bonne foi du mérite de nos orateurs ? Je ne puis vous produire que le célèbre *Quant* de Kœnigsberg, qui possédoit le rare & l'unique talent de rendre sa langue harmonieuse ; & je dois ajouter à notre honte, que son mérite n'a été reconnu ni célébré. Comment peut-on prétendre que les hommes fassent des efforts pour se perfectionner dans leur genre, si la réputation n'est pas leur récompense ? J'ajouterai à ces messieurs que je viens de nommer, un Anonyme dont j'ai vu les vers non-rimés ; leur cadence & leur harmonie résultoit d'un mélange de dactyles & de spondées ; ils étoient remplis de sens, & mon oreille a été flattée agréablement par des sons sonores, dont je n'aurois pas cru notre langue susceptible. J'ose présumer que ce genre de versification est peut-être celui qui est le plus convenable à notre idiôme, & qu'il est de plus préférable à la rime ; il est vraisemblable qu'on feroit des progrès, si on se donnoit la peine de le perfectionner.

Je ne vous parle pas du théâtre Allemand. Melpomène n'a été courtisée que par des amans bourrus, les uns guindés sur des échasses, les autres rampans dans la bouë, & qui tous rébelles à ses loix, ne sachant ni intéresser ni toucher, ont été rejettés de ses autels. Les amans de Thalie ont été plus fortunés; ils nous ont fourni du moins une vraie comédie originale; c'est le *Postzug* dont je parle: ce sont nos mœurs, ce sont nos ridicules, que le poëte expose sur le théâtre; la pièce est bien faite. Si Molière avoit travaillé sur le même sujet, il n'auroit pas mieux réussi. Je suis fâché de ne pouvoir pas vous étaler un catalogue plus ample de nos bonnes productions: je n'en accuse pas la nation; elle ne manque ni d'esprit ni de génie; mais elle a été retardée par des causes qui l'ont empêchée de s'élever en même temps que ses voisins. Remontons, s'il vous plait, à la renaissance des lettres, & comparons la situation où se trouva l'Italie, la France, & l'Allemagne lors de cette révolution, qui se fit dans l'esprit humain.

Vous savez que l'Italie en redevint le berceau, que la maison d'Est, les Médicis, & le Pape Léon X contribuèrent à leur progrès en les protégeant. Tandis que l'Italie se polissoit, l'Allemagne, agitée par des théologiens, se partageoit en deux factions, dont chacune se signaloit par sa haine pour l'autre, son enthousiasme, & son fanatisme. Dans ce même temps François I. entreprit de partager avec l'Italie la gloire d'avoir contribué à restaurer les lettres; il se consuma en vains efforts pour les

transplanter dans fa patrie; fes peines furent infructueufes. La monarchie épuifée par la rançon de fon roi, qu'elle payoit à l'Efpagne, étoit dans un état de langueur. Les guerres de la Ligue, qui furvinrent après la mort de François I. empêchoient les citoyens de s'appliquer aux beaux arts. Ce ne fut que vers la fin du regne de Louis XIII, après que les plaies des guerres civiles furent guéries fous le miniftère du Cardinal de Richelieu, dans des temps qui favorifoient cette entreprife, qu'on reprit le projet de François I. La cour encouragea les favans & les beaux-efprits, tout fe piqua d'émulation; & bientôt après fous le regne de Louis XIV, Paris ne le céda ni à Florence ni à Rome. Que fe paffoit-il alors en Allemagne? Précifément lorfque Richelieu fe couvroit de gloire en poliffant fa nation, c'étoit le fort de la guerre de trente ans. L'Allemagne étoit ravagée & pillée par vingt armées différentes, qui tantôt victorieufes, tantôt battues amenoient la défolation à leur fuite. Les campagnes étoient dévaftées, les champs fans culture, les villes prefque défertes. L'Allemagne n'eut guères le temps de refpirer après la paix de Weftphalie : tantôt elle s'oppofoit aux forces de l'empire Ottoman, très-redoutable alors; tantôt elle réfiftoit aux armées françoifes; qui empiétoient fur la Germanie pour étendre l'empire des Gaules. Croit-on, lorfque les Turcs affiégeoient Vienne, ou lorfque Mélac faccageoit le Palatinat, que les flammes confumoient les habitans & les villes, que l'afile de la mort même étoit violé par la licence effrénée des

soldats, qui tiroient de leur tombeau les cadavres des electeurs pour s'en approprier les misérables dépouilles; croit-on que dans des momens où des mères désolées se sauvoient des ruines de leur patrie, en portant leurs enfans exténués d'inanition sur leurs bras, que l'on composoit à Vienne, à Manheim, des sonnetti, ou que l'on y fesoit des epigrammes? Les Muses demandent des asiles tranquilles; elles fuyent des lieux où règne le trouble, & où tout est en subversion. Ce ne fut donc qu'après la guerre de Succession, que nous commençâmes à réparer ce que tant de calamités successives nous avoient fait perdre. Ce n'est donc ni à l'esprit ni au génie de la nation qu'il faut attribuer le peu de progrès que nous avons fait; mais nous ne devons nous en prendre qu'à une suite de conjonctures facheuses, à un enchaînement de guerres qui nous ont ruinés & appauvris autant d'hommes que d'argent.

Ne perdez pas le fil des événemens; suivez la marche de nos pères, & vous applaudirez à la sagesse qui a dirigé leur conduite; ils ont agi précisément comme il étoit convenable à la situation où ils se trouvoient. Ils ont commencé par s'appliquer à l'économie rurale, à remettre en valeur les terres, qui faute de bras étoient demeurées sans culture; ils ont relevé les maisons détruites; ils ont encouragé la propagation. On s'est partout appliqué à défricher des terres abandonnées; une population plus nombreuse a donné naissance à l'industrie; le luxe même s'est introduit, ce fleau des petites pro-

vinces, & qui augmente la circulation dans les grands états. Enfin, voyagez maintenant en Allemagne, traverſez-la d'un bout à l'autre ; vous trouverez partout ſur votre chemin des bourgades changées en villes floriſſantes : là c'eſt Münſter, plus loin c'eſt Caſſel, ici c'eſt Dreſde & Géra. Allez dans la Franconie, vous trouverez Würzbourg, Nürnberg. Si vous approchez du Rhin, vous paſſerez par Fulde & Franckfort ſur le Mein pour aller à Manheim, de là à Mayence & à Bonn. Chacune de ces cités préſente au voyageur ſurpris des édifices qu'il ne croyoit pas trouver dans le fond de la forêt Hercynienne. La mâle activité de nos compatriotes ne s'eſt donc pas bornée à réparer les pertes cauſées par nos calamités paſſées ; elle a ſu aſpirer plus haut, elle a ſu perfectionner ce que nos ancêtres n'avoient qu'ébauché. Depuis que ces changemens avantageux ſe ſont opérés, nous voyons l'aiſance devenir plus générale ; le tiers-état ne languit plus dans un honteux aviliſſement ; les pères fourniſſent à l'étude de leurs enfans ſans s'obérer. Voilà les prémices établies de l'heureuſe révolution que nous attendons ; les entraves, qui lioient le génie de nos ayeux, ſont briſées & détruites ; déjà l'on s'apperçoit que la ſemence d'une noble émulation germe dans les eſprits. Nous avons honte qu'en certains genres nous ne puiſſions pas nous égaler à nos voiſins ; nous déſirons de regagner par des travaux infatigables le temps que nos déſaſtres nous ont fait perdre ; & en général le goût national eſt décidé pour tout ce qui peut illuſtrer notre patrie, qu'il eſt preſque évident avec de telles

difpofitions, que les Mufes nous introduiront à notre tour dans le temple de la gloire. Examinons donc ce qu'il refte à faire pour arracher de nos champs toutes les ronces de la barbarie qui s'y trouvent encore, & pour accélérer ces progrès fi défirables auxquels nos compatriotes afpirent. Je vous l'ai déjà dit, il faut commencer par perfectionner la langue ; elle a befoin d'être limée & rabottée ; elle a befoin d'être maniée par des mains habiles. La clarté eft la première regle que doivent fe prefcrire ceux qui parlent & qui écrivent, parce qu'il s'agit de peindre fa penfée, ou d'exprimer fes idées par des paroles. A quoi fervent les penfées les plus juftes, les plus fortes, les plus brillantes, fi vous ne les rendez intelligibles ? Beaucoup de nos auteurs fe complaifent dans un ftyle diffus; ils entaffent parenthèfe fur parenthèfe ; & fouvent vous ne trouvez qu'au bout d'une page entière le verbe d'où dépend le fens de toute la phrafe ; rien n'obfcurcit plus la conftruction ; ils font lâches au lieu d'être abondans, & l'on devineroit plutôt l'énigme du Sphynx que leur penfée. Une autre caufe qui nuit autant aux progrès des lettres que les vices que je reproche à notre langue & au ftyle de nos écrivains, c'eft le défaut des bonnes études. Notre nation a été accufé de pédanterie, parce que nous avons eu une foule de commentateurs vétilleurs & pefans. Pour fe laver de ce reproche, on commence à négliger l'étude des langues favantes ; & afin de ne point paffer pour pédant, on va devenir fuperficiel. Peu de nos favans peuvent lire fans difficulté les auteurs claffiques tant Grecs

que

que Latins. Si l'on veut se former l'oreille à l'harmonie des vers d'Homère, il faut pouvoir le lire couramment sans le secours d'un dictionnaire. J'en dis autant au sujet de Démosthène, d'Aristote, de Thucydide, & de Platon. Il en est de même pour se rendre familière la connoissance des auteurs Latins. La jeunesse à présent ne s'applique presque pas du tout au Grec, & peu apprennent assez le Latin pour traduire médiocrement les ouvrages des grands hommes qui ont honoré le siècle d'Auguste. Ce sont cependant là les sources abondantes où les Italiens, les François, & les Anglois, nos devanciers, ont puisé leurs connoissances; ils se sont formés autant qu'ils ont pu sur ces grands modeles; ils se sont approprié leur façon de penser; & en admirant les grandes beautés dont les ouvrages des anciens fourmillent, ils n'ont pas négligé d'en apprécier les défauts. Il faut estimer avec discernement, & ne jamais s'abandonner à une adulation aveugle. Ces heureux jours, dont les Italiens, les François, & les Anglois ont joui avant nous, commencent maintenant à décliner sensiblement. Le public est rassasié des chefs-d'œuvre qui ont paru; les connoissances étant plus répandues, sont moins estimées; enfin, ces nations se croyent en possession de la gloire que leurs auteurs leur ont acquise, & elles s'endorment sur leurs lauriers. Mais je ne sais comment cette digression m'a égaré de mon sujet. Retournons à nos foyers, et continuons encore à examiner ce qui s'y trouve de défectueux à l'égard de nos études.

Je crois remarquer que le petit nombre de bons & d'habiles inſtituteurs qui ſe trouvent, ne répond pas aux beſoins des écoles; nous en avons beaucoup, & toutes veulent être pourvues. Si les maîtres ſont pédans, leur eſprit vétilleur s'appeſantit ſur des bagatelles & néglige les choſes principales. Longs, diffus, ennuyeux, vuides de choſes dans leurs inſtructions, ils excedent leurs écoliers, & leur inſpirent du dégoût pour les études. D'autres recteurs s'acquittent de leur emploi en mercénaires; que leurs écoliers profitent ou qu'ils ne s'inſtruiſent pas, cela leur eſt indifférent, pourvû que leurs gages leur ſoient exactement payés. Et c'eſt encore pis, ſi ces maîtres manquent eux-mêmes de connoiſſances. Qu'apprendront-ils aux autres, ſi eux-mêmes ne ſavent rien? A Dieu ne plaiſe qu'il n'y ait pas quelque exception à cette regle, & qu'on ne trouve pas en Allemagne quelques recteurs habiles. Je ne m'y oppoſe en rien; je me borne à déſirer ardemment que leur nombre fût plus conſidérable. Que ne dirai-je pas de la méthode vicieuſe que les maîtres emploient pour enſeigner à leurs éleves la grammaire, la dialectique, la rhétorique, & d'autres connoiſſances? Comment formeront-ils le goût de leurs écoliers, s'ils ne ſavent pas eux-mêmes diſcerner le bon du médiocre, & le médiocre du mauvais; s'ils confondent le ſtyle diffus avec le ſtyle abondant; le trivial, le bas, avec le naif; la proſe négligée & défectueuſe avec le ſtyle ſimple; le galimathias avec le ſublimé? s'ils ne corrigent pas avec exactitude les thêmes de

leurs écoliers ? s'ils ne relevent pas leurs fautes ſans les décourager, & s'ils ne leur inculquent pas ſoigneuſement les regles qu'ils doivent toujours avoir devant les yeux en compoſant ? J'en dis autant pour l'exactitude des métaphores ; car je me reſſouviens dans ma jeuneſſe d'avoir lû dans une épître dédicatoire d'un profeſſeur Heineccius à une reine, ces belles paroles : " *Ibro Majeſtät glaänzen wie ein Kar bunkel* " *am Finger der jetzingen Zeit.*" " Votre Majeſté " brille comme une eſcarboucle au doigt du temps " préſent." Peut-on rien de plus mauvais ? Pourquoi une eſcarboucle ? Eſt-ce que le temps a un doigt ? Quand on le repréſente, on le peint avec des ailes, parce qu'il s'envole ſans ceſſe ; avec un clepſydre, parce que les heures le diviſent ; & on arme ſon bras d'une faulx, pour déſigner qu'il fauche ou détruit tout ce qui exiſte. Quand des profeſſeurs s'expriment dans un ſtyle auſſi bas que ridicule, à quoi faut-il s'attendre de leurs écoliers ?

Paſſons maintenant des baſſes claſſes aux univerſités ; examinons les impartialement de même. Le défaut qui me ſaute le plus aux yeux, c'eſt qu'il n'y a point de méthode générale pour enſeigner les ſciences ; chaque profeſſeur s'en fait une. Je ſuis de l'opinion qu'il n'y a qu'une bonne méthode, & qu'il faut s'en tenir à celle-là. Mais quelle eſt la pratique de nos jours ? Un profeſſeur en droit, par exemple, a quelques juriſconſultes favoris, dont il explique les opinions ; il s'en tient à leurs ouvrages ſans faire mention de ce que d'autres auteurs ont

écrit ſur le droit ; il releve la dignité de ſon art pour faire valoir ſes connoiſſances ; il croit paſſer pour un oracle s'il eſt obſcur dans ſes leçons ; il parle des loix de Memphis quand il eſt queſtion des coutumes d'Oſnabrück, ou il inculque les loix de Minos à un bachelier de St. Gall. Le philoſophe a ſon ſyſtême favori, auquel il ſe tient à peu-près de même. Ses écoliers ſortent de ſon college la tête remplie de préjugés ; ils n'ont parcouru qu'une petite partie des opinions humaines, ils n'en connoiſſent pas toutes les erreurs ni toutes les abſurdités. Je ſuis encore indécis ſur la médecine, ſi elle eſt un art, ou ſi elle n'en eſt pas un ; mais je ſuis perſuadé certainement qu'aucun homme n'a la puiſſance de refaire un eſtomac, des poulmons, & des reins, quand ces parties eſſentielles à la vie humaine ſont viciées ; & je conſeille très-fort à mes amis, s'ils ſont malades, d'appeller à leur ſecours un médecin qui ait rempli plus d'un cimetière, plutôt qu'un jeune éleve de Hoffmann ou de Bœrhave, qui n'a tué perſonne. Je n'ai rien à reprendre en ceux qui enſeignent la géométrie. Cette ſcience eſt la ſeule qui n'ait point produit de ſectes ; elle eſt fondée ſur l'analyſe, ſur la ſynthèſe, & ſur le calcul ; elle ne s'occupe que de vérités palpables ; auſſi a-t-elle la même méthode en tout pays. Je me renferme également dans un reſpectueux ſilence à l'égard de la théologie. On dit que c'eſt une ſcience divine, & qu'il n'eſt pas permis aux profanes de toucher à l'encenſoir. Il me ſera, je crois, permis d'en agir avec moins de circonſpec-

tion avec messieurs les professeurs en histoire, & de présenter quelque petit doute à leur examen. J'ose leur demander, si l'étude de la chronologie est ce qu'il y a de plus utile dans l'histoire; si c'est une faute irrémissible de se tromper sur l'année de la mort de Belus; sur le jour où le cheval de Darius se mettant à hennir, éleva son maître sur le trône de Perse, sur l'heure où la bulle d'or fut publiée, si ce fut à six heures du matin ou à quatre heures de l'après-midi? Pour moi, je me contente de savoir le contenu de la bulle d'or, & qu'elle a été promulguée l'année 1356. Ce n'est pas que je veuille excuser des historiens qui commettent des anachronismes: j'aurai cependant plutôt de l'indulgence pour les petites fautes de cette nature que pour des fautes considérables; comme celles de rapporter confusément les faits, de ne pas développer avec clarté les causes & les événemens, de négliger toute méthode, de s'appesantir longuement sur les petits objets, & de passer légèrement sur ceux qui sont les plus essentiels. Je pense à peu-près de même à l'égard de la généalogie; & je crois qu'on ne doit pas lapider un homme de lettres pour ne pas savoir débrouiller la généalogie de Sainte Hélène, mère de l'Empereur Constantin, ou de Hildegarde, femme ou maîtresse de Charlemagne. On ne doit enseigner que ce qu'il est nécessaire de savoir; on doit négliger le reste. Peut-être trouverez-vous ma censure trop sévère. Comme rien n'est parfait ici-bas, vous en conclurez que notre langue, nos colleges, & nos universités ne

le ſont pas non plus. Vous ajoûterez que la critique eſt aiſée, mais que l'art eſt difficile; qu'il faut donc indiquer quelles ſont, pour mieux faire, les regles qu'on doit ſuivre. Je ſuis tout diſpoſé, monſieur, à vous ſatisfaire. Je crois que ſi d'autres nations ont pû ſe perfectionner, nous avons les mêmes moyens qu'eux, & qu'il ne s'agit que de les employer. Il y a long-temps que dans mes heures de loiſir j'ai ré-flechi ſur ces matières, de ſorte que je les ai aſſez préſentes pour les coucher ſur le papier & les ſou-mettre à vos lumières; d'autant plus que je n'ai au-cune prétention à l'infaillibilité.

Commençons par la langue Allemande, laquelle j'accuſe d'être diffuſe, difficile à manier, peu ſonore, & qui manque de plus de cette abondance de termes métaphoriques ſi néceſſaires pour fournir des tours nouveaux, & pour donner des grâces aux langues polies. Afin de déterminer la route que nous de-vons prendre pour arriver à ce but, examinons le chemin que nos voiſins ont pris pour y parvenir. En Italie, du temps de Charlemagne, on parloit en-core un jargon barbare; c'étoit un mêlange de mots pris des Huns & des Lombards entremêlés de phraſes Latines, mais qui auroient été inintelligibles aux oreilles de Cicéron ou de Virgile: ce dialecte demeura tel qu'il étoit, durant les ſiècles de barba-rie qui ſe ſuccédèrent. Long-temps après parut le Dante; ſes vers charmèrent ſes lecteurs, & les Ita-liens commencèrent à croire que leur langue pour-roit ſuccéder à celle des vainqueurs de l'univers;

ensuite peu avant & durant la renaissance des lettres, fleurirent Pétrarque, l'Arioste, Sannazar, & le Cardinal Bembe. C'est principalement le génie de ces hommes célèbres qui a fixé la langue Italienne. L'on vit se former en même temps l'académie de la Crusca, qui veille à la conservation comme à la pureté du style.

Je passe maintenant en France. Je trouve qu'à la cour de François I. on parloit un jargon aussi discordant pour le moins que notre Allemand l'est encore; & n'en déplaise aux admirateurs de Marot, de Rabelais, de Montagne, leurs écrits grossiers & dépourvus de grâces ne m'ont causé que de l'ennui & du dégoût. Après eux vers la fin du regne de Henry IV. parut Malherbe. C'est le premier poëte que la France ait eu; ou, pour mieux dire, en qualité de versificateur il est moins défectueux que ses devanciers. Pour marque qu'il n'avoit pas poussé son art à la perfection, je n'ai qu'à vous rappeller ces vers que vous connoissez d'une de ses odes:

« Prends ta foudre, Louis, & va, comme un lion,
« Donner le dernier coup à la dernière tête de la rebellion."

A-t-on jamais vû un lion armé d'une foudre? La fable met la foudre entre les mains du maître des dieux, ou elle en arme l'aigle qui l'accompagne; jamais lion n'a eu cet attribut. Mais quittons Malherbe avec ses métaphores impropres, & venons aux Corneilles, aux Racines, aux Despréaux, aux Bossuets, aux Flèchiers, aux Pascals, aux Fénélons, aux

Bourſaults, aux Vaugelas, les véritables pères de la langue Françoiſe; ce ſont eux qui ont formé le ſtyle, fixé l'uſage des mots, rendu les phraſes harmonieuſes, & qui ont donné de la force & de l'énergie au vieux jargon barbare & diſcordant de leurs ancêtres: on dévora les ouvrages de ces beaux génies. Ce qui plait ſe retient. Ceux qui avoient du talent pour les lettres, les imitèrent. Le ſtyle & le goût de ces grands hommes ſe communiqua depuis à toute la nation. Mais ſouffrez que je vous arrête un moment, pour vous faire remarquer, qu'en Grèce, en Italie, comme en France, les poëtes ont été les premiers, qui rendant leur langue flexible & harmonieuſe, l'ont ainſi préparée à devenir plus ſouple & plus maniable ſous la plume des auteurs, qui après eux écrivirent en proſe.

Si je me tranſporte maintenant en Angleterre, j'y trouve un tableau ſemblable à celui que je vous ai fait de l'Italie & de la France. L'Angleterre avoit été ſubjuguée par les Romains, par les Saxons, par les Danois, & enfin par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie. De cette confuſion des langues de leurs vainqueurs, en y joignant le jargon qu'on parle encore dans la principauté de Galles, ſe forma l'Anglois. Je n'ai pas beſoin de vous avertir que dans ces temps de barbarie, cette langue étoit au moins auſſi groſſière que celles dont je viens de vous parler. La renaiſſance des lettres opéra le même effet ſur toutes les nations; l'Europe étoit laſſe de l'ignorance, craſſe dans laquelle elle avoit croupi durant tant de

ſiècles, elle voulut s'éclairer. L'Angleterre, toujours jalouſe de la France, aſpiroit à produire elle-même ſes auteurs ; & comme pour écrire, il faut avoir une langue, elle commença à perfectionner la ſienne : pour aller plus vîte, elle s'appropria du Latin, du François, de l'Italien, tous les termes qu'elle jugea lui être néceſſaires ; elle eut des écrivains célèbres ; mais ils ne purent adoucir ces ſons aigus de leur langue qui choquent les oreilles étrangères. Les autres idiomes perdent quand on les traduit, l'Anglois ſeul y gagne. Je me ſouviens à ce propos de m'être trouvé un jour avec des gens de lettres ; quelqu'un leur demanda en quelle langue s'étoit énoncé le ſerpent qui tenta notre première mère ? En Anglois, répondit l'érudit, car le ſerpent ſiffle. Prenez cette mauvaiſe plaiſanterie pour ce qu'elle vaut.

Après vous avoir expoſé comment chez d'autres nations les langues ont été cultivées & perfectionnées, vous jugez, ſans doute, qu'en employant les mêmes moyens, nous réuſſirons également comme eux. Il nous faut donc de grands poëtes & de grands orateurs pour nous rendre ce ſervice, & nous ne devons pas l'attendre des philoſophes ; leur partage eſt de déraciner des erreurs, & de découvrir des vérités nouvelles. Les poëtes & les orateurs doivent nous enchanter par leur harmonie, nous attendrir & nous perſuader ; mais comme on ne fait pas naitre des génies à point nommé, voyons ſi nous ne pourrons pas faire également quelques progrès en em-

ployant des fecours intermédiaires. Pour refferrer notre ftyle, retranchons toute parenthèfe inutile; pour acquérir de l'énergie, traduifons les auteurs anciens qui fe font exprimés avec le plus de force & de grâce. Prenons chez les Grecs, Thucydide, Xénophon; n'oublions pas la Poëtique d'Ariftote. Qu'on s'applique furtout à bien rendre la force de Démofthènes. Nous prendrons des Latins le Manuel d'Epictete, les Penfées de l'Empereur Marc Aurele, les Commentaires de Céfar, Sallufte, Tacite, l'Art Poëtique d'Horace. Les François pourront nous fournir les Penfées de la Rochefoucault, les Lettres Perfanes, l'Efprit des Loix. Tous ces livres que je propofe, la plupart écrits en ftyle fententieux, obligeront ceux qui les traduiront à fuir les termes oifeux & les paroles inutiles; nos écrivains emploieront toute leur fagacité à refferrer leurs idées, pour que leur traduction ait la même force que l'on admire dans leurs originaux. Toutefois en rendant leur ftyle plus énergique, ils feront attentifs à ne point devenir obfcurs; & pour conferver cette clarté, le premier des devoirs de tout écrivain, ils ne s'écarteront jamais des regles de la grammaire, afin que les verbes qui doivent régir les phrafes foient placés de forte qu'il n'en réfulte aucun fens amphibologique. Des traductions faites en ce genre ferviront de modeles, fur lefquels nos écrivains pourront fe mouler. Alors nous pourrons nous flatter d'avoir fuivi le précepte qu'Horace donne aux auteurs dans fa Poëtique: *Tot verba, tot pondera.* Il fera plus difficile

d'adoucir les ſons durs dont la plupart des mots de notre langue abondent. Les voyelles plaiſent aux oreilles ; trop de conſonnes rapporchées les choquent, parce qu'elles coûtent à prononcer, & n'ont rien de ſonore : nous avons de plus quantité de verbes auxiliaires & actifs dont les dernières ſyllabes ſont ſourdes & déſagréables, comme *ſagen*, *geben*, *nehmen :* mettez un *a* au bout de ces terminaiſons & faites en *ſagena*, *gebena*, *nehmena*, & ces ſons flatteront l'oreille. Mais je ſais auſſi que quand même l'empereur avec ſes huit electeurs dans une diette ſolemnelle de l'empire, donneroit une loi pour qu'on prononçat ainſi, les ſectateurs zélés du Tudeſque ſe moqueroient d'eux & crieroient partout en beau Latin : *Cæſar non eſt ſuper grammaticos*, & le peuple, qui décide des langues en tout pays, continueroit à prononcer *ſagen* & *geben* comme de coutume. Les François ont adouci par la prononciation bien des mots qui choquent les oreilles, & qui avoient fait dire à l'empereur Julien, que les Gaulois croaſſoient comme les corneilles. Ces mots tels qu'on les prononçoit alors, ſont, *cro-jo-gent*, *voi-yai-gent* ; on les prononce à préſent *croyent*, *voyent* ; s'ils ne flattent pas, ils ſont toutefois moins déſagréables. Je crois que pour de certains mots nous en pourrions uſer de même. Il eſt encore un vice que je ne dois pas omettre, celui des comparaiſons baſſes & triviales, puiſées dans le jargon du peuple. Voici, par exemple, comme s'exprima un poëte, qui dédia ſes ouvrages à je ne ſais quel protecteur : « *Schieſs groſſer*

“ *Gönner, ſchiſs deine Strahlen, Arm dick, auf deinen* “ *Knecht hernieder.*” “ Répands, grand protecteur, “ répands tes rayons gros comme le bras ſur ton “ ſerviteur.” Que dites vous de ces rayons gros comme le bras ? N'auroit-on pas dû dire à ce poëte : Mon ami, apprends à penſer avant de te mêler d'écrire ? N'imitons donc pas les pauvres qui veulent paſſer pour riches ; convenons de bonne foi de notre indigence ; que cela nous encourage plutôt à gagner par nos travaux les tréſors de la littérature, dont la poſſeſſion mettra le comble à la gloire nationale.

Après vous avoir expoſé de quelle manière on pourroit former notre langue, je vous prie de me prêter la même attention à l'égard des meſures que l'on pourroit prendre pour étendre la ſphere de nos connoiſſances, rendre les études plus faciles, plus utiles, & former en même temps le goût de la jeuneſſe. Je propoſe en premier lieu, qu'on faſſe un choix plus réfléchi des recteurs qui doivent régir les claſſes, & qu'on leur preſcrive une méthode ſage & judicieuſe qu'ils doivent ſuivre en enſeignant, tant pour la grammaire & pour la dialectique qu'également pour la rhétorique ; qu'on faſſe de petites diſtinctions pour les enfans qui s'appliquent, & de légeres flétriſſures pour ceux qui ſe négligent. Je crois que le meilleur traité de logique & en même temps le plus clair, eſt celui de Wolff. Il faudroit donc obliger tous les recteurs à l'enſeigner, d'autant plus que celui de Batteux n'eſt pas traduit & qu'il ne l'emporte pas ſur l'autre. Pour la rhétorique, qu'on

s'en tienne à Quintilien. Quiconque, en l'étudiant, ne parvient pas à l'éloquence, n'y parviendra jamais. Le ſtyle de cet ouvrage eſt clair, il contient tous les préceptes & les regles de l'art; mais il faut avec cela que les maîtres examinent avec ſoin les thêmes de leurs écoliers, en leur expliquant les raiſons pour leſquelles on corrige leurs fautes, & en louant les endroits où ils ont réuſſi.

Si les maîtres ſuivent la méthode que je propoſe, ils développeront le germe des talens où la nature en a ſemés; ils perfectionneront le jugement de leurs écoliers en les accoutumant à ne point décider ſans connoiſſance de cauſe, ainſi qu'à tirer des conſéquences juſtes de leurs principes. La rhétorique rendra leur eſprit méthodique; ils apprendront l'art d'arranger leurs idées, de les joindre, & de les lier les unes aux autres par des tranſitions naturelles, imperceptibles, & heureuſes; ils ſauront proportionner le ſtyle au ſujet, employer à propos les figures, tant pour varier la monotonie du ſtyle, que pour répandre des fleurs ſur les endroits qui en ſont ſuſceptibles; & ils ne confondront pas deux métaphores en une, ce qui ne peut préſenter qu'un ſens louche au lecteur. La rhétorique leur enſeignera encore à faire un choix des argumens qu'ils veulent employer ſelon le caractère de l'auditoire auquel ils ont à s'adreſſer; ils apprendront à s'inſinuer dans les eſprits, à plaire, à émouvoir, à exciter l'indignation ou la pitié, à perſuader, à entraîner tous les ſuffrages. Quel art divin que celui, où, par le moyen de la

feule parole, fans force ni violence, on parvient à fubjuguer les efprits, à régner fur les cœurs, & à favoir exciter dans une nombreufe affemblée les paffions defquelles on veut qu'elle foit fufceptible. Si les bons auteurs étoient traduits en notre langue, j'en recommanderois la lecture comme celle d'une chofe importante & néceffaire. Par exemple, pour les logiciens, rien ne les formeroit mieux que le commentaire de Bayle fur les Cometes, & fur le *Contrains les d'entrer.* Bayle eft, felon mes foibles lumières, le premier des dialecticiens de l'Europe; il raifonna non-feulement avec force & précifion : mais il excelle furtout à voir d'un coup-d'œil tout ce de quoi une propofition eft fufceptible; fon côté fort, fon côté foible; comment il faut la foutenir, & comment on pourra réfuter ceux qui l'attaqueront. Dans fon grand Dictionnaire il attaque Ovide fur le débrouillement du cahos; il y a des articles excellens fur les Manichéens, fur Epicure, fur Zoroaftre, &c. Tous méritent d'être lus & étudiés, & ce fera un avantage ineftimable pour les jeunes gens qui pourront s'approprier la force du raifonnement & la vive pénétration d'efprit de ce grand homme. Vous devinez d'avance les auteurs que je recommanderai à ceux qui étudient l'éloquence. Pour qu'ils apprennent à facrifier aux grâces, je voudrois qu'ils luffent les grands poëtes, Homère, Virgile, quelques odes choifies d'Horace, quelques vers d'Anacréon. Afin qu'ils priffent le grand goût de l'éloquence, je mettrois Démofthène & Cicéron entre leurs mains; on

leur feroit remarquer en quoi differe le mérite de ces deux grands orateurs. Au premier on ne fauroit rien ajoûter, au fecond il n'y a rien à retrancher. Ces lectures pourroient être fuivies des belles oraifons funebres de Boffuet & de Flèchier, du Démofthène & du Cicéron François, & du petit Carême de Maffillon rempli de traits de la plus fublime éloquence. Afin de leur apprendre dans quel goût il faut écrire l'hiftoire, je voudrois qu'ils luffent Tite-Live, Sallufte, Tacite; on leur feroit remarquer en même temps la nobleffe du ftyle, la beauté de leur narration, en condamnant toutefois la credulité avec laquelle Tite-Live donne à la fin de chaque année une lifte de miracles les uns plus ridicules que les autres. Ces jeunes gens pourroient enfuite parcourir l'Hiftoire Univerfelle de Boffuet, & les Révolutions Romaines par l'Abbé de Vertot; on pourroit y ajoûter l'avant-propos de l'Hiftoire de Charles Quint par Robertfon. Ce feroit le moyen de leur former le goût & de leur apprendre comment il faut écrire; mais fi le recteur n'a pas lui-même ces connoiffances, il fe contentera de dire : Ici Démofthène emploie le grand argument oratoire; là, & dans la plus grande partie du difcours, il fe fert de l'enthymême; voilà une apoftrophe, voici une profopopée; en tel endroit une métaphore, dans l'autre une hyperbole. Cela eft bon, mais fi le maître ne releve pas mieux les beautés de l'auteur, & qu'il n'en faffe pas remarquer les défauts (parce qu'il en échappe même aux plus grands orateurs), il n'aura pas rempli fa

tâche. J'infifte fi fort fur toutes ces chofes, à caufe que je voudrois que la jeuneffe fortît des écoles avec des idées nettes, & que non content de leur remplir la mémoire, l'on s'attachât furtout à leur former le jugement, afin qu'ils appriffent à difcerner le bon du mauvais, & que ne fe bornant pas à dire, cela me plaît, ils puiffent à l'avenir donner des raifons folides de ce qu'ils approuvent ou de ce qu'ils rejettent.

Pour vous convaincre du peu de goût qui jufqu'à nos jours régne en Allemagne, vous n'avez qu'à vous rendre aux fpectacles publics. Vous y verrez repréfenter les abominables pièces de Shakefpear traduites en notre langue, & tout l'auditoire fe pâmer d'aife en entendant ces farces ridicules & dignes des fauvages du Canada. Je les appelle telles parce qu'elles péchent contre toutes les regles du théâtre. Ces regles ne font point arbitraires, vous les trouvez dans la Poëtique d'Ariftote, où l'unité de lieu, l'unité de temps, & l'unité d'intérêt font prefcrites comme les feuls moyens de rendre les tragédies intéreffantes; au lieu que dans ces pièces Angloifes la fcène dure l'efpace de quelques années. Où eft la vraifemblance? Voilà des crocheteurs & des foffoyeurs qui paroiffent & qui tiennent des propos dignes d'eux; enfuite viennent des princes & des reines. Comment ce mêlange bizarre de baffeffe & de grandeur, de bouffonnerie & de tragique, peut-il toucher & plaire? On peut pardonner à Shakefpear ces écarts bizarres; car la naiffance des arts n'eft jamais le point de leur maturité. Mais voilà encore un

Gœtz

Gœtz de Berlichingen qui paroît ſur la ſcène, imitation déteſtable de ces mauvaiſes pièces Angloiſes, & le parterre applaudit & demande avec enthouſiaſme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. Je ſais qu'il ne faut point diſputer des goûts; cependant permettez-moi de vous dire, que ceux qui trouvent autant de plaiſir aux danſeurs de corde, aux marionettes, qu'aux tragédies de Racine, ne veulent que tuer le temps; ils préferent ce qui parle à leurs yeux à ce qui parle à leur eſprit, & ce qui n'eſt que ſpectacle à ce qui touche le cœur. Mais revenons à notre ſujet.

Après vous avoir parlé des baſſes claſſes, il faut que j'en agiſſe avec la même franchiſe à l'égard des univerſités, & que je vous propoſe les corrections qui paroîtront les plus avantageuſes & les plus utiles à ceux qui voudront ſe donner la peine d'y bien réfléchir. Il ne faut pas croire que la méthode qu'employent les profeſſeurs pour enſeigner les ſciences, ſoit indifférente; s'ils manquent de clarté & de netteté, leurs peines ſont perdues; ils ont leur cours tout préparé d'avance, & ils s'en tiennent là. Que ce cours de leur ſcience ſoit bien ou mal fait, perſonne ne s'en embarraſſe; auſſi voit-on le peu d'avantage qu'on retire de ces études; bien peu d'écoliers en ſortent avec les connoiſſances qu'ils en devroient rapporter. Mon idée ſeroit donc de preſcrire à chaque profeſſeur la regle qu'il doit ſuivre en enſeignant dans ſes colleges. En voici l'ébauche. Met-

tons le géomètre & le théologien de côté, parce qu'il n'y a rien à ajoûter à l'evidence du premier, & qu'il ne faut point choquer les opinions populaires du dernier. Je trouve d'abord le philoſophe. J'exigerois qu'il commençât ſon cours par une définition exacte de la philoſophie; qu'enſuite en remontant aux temps les plus reculés, il rapportât toutes les différentes opinions que les hommes ont eues ſelon l'ordre des temps qu'ont fleuri ceux qui les ont enſeignées. Il ne ſuffiroit pas, par exemple, de leur dire, que les ſtoïciens admettoient dans leur ſyſtême, que les ames humaines ſont des parcelles de la Divinité. Quelque belle & ſublime que ſoit cette idée, le profeſſeur fera remarquer qu'elle implique contradiction, parce que ſi l'homme étoit une parcelle de la Divinité, il auroit des connoiſſances infinies qu'il n'a point; parce que ſi Dieu étoit dans les hommes, il arriveroit à préſent que le Dieu Anglois ſe battroit contre le Dieu François & Eſpagnol; que ces diverſes parties de la Divinité tâcheroient de ſe détruire réciproquement, & qu'enfin toutes les ſcélérateſſes, tous les crimes que les hommes commettent, feroient des œuvres divines. Quelle abſurdité d'admettre de pareilles horreurs! Donc elles ne ſont pas vraies. S'il touche au ſyſtême d'Epicure, il s'arrêtera ſurtout ſur l'impaſſibilité que ce philoſophe attribue à ſes dieux, ce qui eſt contraire à la nature divine: il n'oubliera pas d'inſiſter ſur l'abſurdité de la déclinaiſon des atomes, & ſur tout ce qui répugne à l'exactitude & à la liaiſon du raiſonnement. Il fera ſans doute mention de la ſecte

acataleptique & de la néceſſité où les hommes ſe trouvent ſouvent de ſuſpendre leur jugement en tant de matières métaphyſiques, où l'analogie & l'expérience ne ſauroient leur prêter de fil pour ſe conduire dans ce labyrinthe. Enſuite il en viendra à Galilée; il expoſera nettement ſon ſyſtême; il ne manquera pas d'appuyer ſur l'abſurdité du clergé Romain, qui ne vouloit pas que la terre tournât, qui ſe révoltoit contre les antipodes, & qui tout infaillible qu'il croyoit être, perdit à cette fois au moins ſon procès devant le tribunal de la raiſon. Viendra enſuite Copernic, Ticho-Brahé, le ſyſtême des Tourbillons. Le profeſſeur démontrera à ſes auditeurs l'impoſſibilité du plein qui s'oppoſeroit à tout mouvement; il prouvera évidemment, malgré Deſcartes, que les animaux ne ſont pas des machines. Ceci ſera ſuivi de l'Abrégé du Syſtême de Newton, du vuide qu'il faut admettre ſans qu'on puiſſe dire ſi c'eſt une négation d'exiſtence, ou ſi ce vuide eſt un être à la nature duquel nous ne pouvons attacher aucune idée préciſe. Cela n'empêchera pas que le profeſſeur n'inſtruiſe ſon auditoire du parfait rapport de ce ſyſtême calculé par Newton, avec les phénomènes de la nature; & c'eſt ce qui obligea les modernes d'admettre la peſanteur, la gravitation, la force centripede & la force centrifuge, propriétés occultes de la nature inconnues juſqu'à nos jours. Ce ſera alors le tour de Leibnitz, du ſyſtême des monades & de celui de l'harmonie préétablie. Le profeſſeur fera remarquer ſans doute, que ſans unité, point de nom-

bre. Donc il faut admettre des corps insécables dont la matière soit composée. Il sera observer de plus à son auditoire, qu'idéalement la matière peut se diviser à l'infini ; mais que dans la pratique les premiers corps pour être trop déliés échappent à nos sens, & qu'il faut de toute nécessité des premières parties indestructibles, qui servent de principes aux elémens ; car rien ne se fait de rien, & rien ne s'anéantit. Ce professeur représentera le systême de l'harmonie préétablie, comme le roman d'un homme de beaucoup de génie ; & il ajoûtera, sans doute, que la nature prend la voie la plus courte pour arriver à ses fins ; il remarquera qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. Viendra ensuite Spinosa, qu'il refutera sans peine, en employant les mêmes argumens dont il s'est servi contre les stoïciens ; & s'il prend ce systême du côté où il paroît nier l'existence du premier Etre, rien ne lui sera plus facile que de le réduire en poudre, surtout s'il fait voir la destination de chaque chose, le but pour lequel elle est faite. Tout, même jusqu'à la végétation d'un brin d'herbe, prouve la Divinité ; & si l'homme jouit d'un degré d'intelligence qu'il ne s'est point donné, il faut à plus forte raison, que l'Etre dont il tient tout, ait un esprit infiniment plus profond & plus immense. Notre professeur ne mettra pas Mallebranche tout-à-fait de côté. En développant les principes de ce savant père de l'oratoire, il montrera que les conséquences qui en découlent naturellement, ramenent à la doctrine des stoïciens, à l'ame

universelle dont tous les êtres animés sont partie. Si nous voyons tout en Dieu, si nos sensations, nos pensées, nos desirs, notre volonté émanent directement de ses opérations intellectuelles sur nos organes, nous ne devenons que des machines muës par des mains divines. Dieu reste seul, & l'homme disparoît. Je me flatte que monsieur le professeur, s'il a le sens commun, n'oubliera pas le sage Locke, le seul des métaphysiciens qui a sacrifié l'imagination au bons sens, qui suit l'expérience autant qu'elle peut le conduire, & qui s'arrête prudemment quand ce guide vient à lui manquer. Est-il question de morale ? Monsieur le professeur dira quelques mots de Socrate ; il rendra justice à Marc-Aurele, & il s'étendra plus amplement sur les Offices de Cicéron, le meilleur ouvrage de morale qu'on ait écrit & qu'on écrira.

Je ne dirai que deux mots aux médecins. Ils doivent surtout accoutumer leurs éleves à bien examiner les symptômes des maladies pour en bien connoître le genre. Ces symptômes sont un pouls rapide & foible ; un pouls fort & violent ; un pouls intermittant ; la secheresse de la langue ; les yeux ; la nature de la transpiration ; les sécretions, tant urines que matières fécales, dont ils peuvent tirer des inductions pour apprécier moins vaguement le genre de marasme qui cause la maladie ; & c'est sur ces connoissances qu'il doit faire choix des remedes convenables. Le professeur fera de plus soigneusement observer à ses écoliers la prodigieuse différence des

tempéramens & l'attention qu'ils exigent. Il promenera la même maladie de tempérament en tempérament ; il insistera principalement sur la nécessité d'observer combien dans la même maladie la médecine doit être proportionnée à la compétence de la constitution du patient. Je n'ose pas néanmoins présumer qu'avec toutes ces instructions ces jeunes Esculapes fassent des miracles. Le gain que le public y fera, c'est qu'il y aura moins de citoyens tués par l'ignorance ou par la paresse des médecins.

Pour abréger, je passe sur la botanique, la chymie, & les expériences physiques, afin d'entreprendre monsieur le professeur en droit, qui m'a la mine bien rébarbative. Je lui dirai : Monsieur ! nous ne sommes plus dans le siècle des mots, nous sommes dans celui des choses. De grace, pour l'avantage du public, daignez mettre un peu moins de pédanterie & plus de bon sens dans les profondes leçons que vous croyez faire. Vous perdez votre temps, monsieur, à enseigner un droit public, qui n'est pas même un droit particulier, que les puissans ne respectent pas, & dont les foibles ne tirent aucune assistance. Vous endoctrinez vos écoliers des loix de Minos, de Solon, de Lycurgue, des douze tables de Rome, du code de l'Empereur Justinien ; & pas le mot, ou peu de chose des loix & des coutumes reçues dans nos provinces. Pour vous tranquilliser, nous vous promettons de croire, que votre cervelle est formée de la quintessence de celles de Cujas & de Barthole fondues ensemble ; mais daignez considérer

que rien n'eſt plus précieux que le temps, & que celui qui le perd en phraſes inutiles, eſt un prodigue auquel vous adjugeriez le ſéqueſtre ſi on l'accuſoit devant votre tribunal. Permettez donc, monſieur, tout érudit que vous êtes, qu'un ignorant de ma trempe (ſi vous encouragez ma timidité) vous propoſe un eſpèce de cours de droit que vous pourriez faire. Vous commencerez par prouver la néceſſité des loix, parce qu'aucune ſociété ne peut ſe ſoutenir ſans elles. Vous montrerez qu'il y en a de civiles, de criminelles, & d'autres qui ne ſont que de convention. Les premières ſervent pour aſſurer les poſſeſſions, ſoit pour des héritages, ſoit pour les dots, les douaires, les contracts de ventes & d'achats; elles indiquent les principes qui ſervent de regle pour décider des limites ainſi que pour éclaircir des droits qui ſont en litige. Les loix criminelles ſont plutôt pour atterrer le crime que pour le punir ; les peines doivent être proportionnées aux délits, & les châtimens les plux doux doivent en tout temps être préférés aux plus rigoureux. Les loix de convention ſont celles que les gouvernemens établiſſent pour favoriſer le commerce ou l'induſtrie. Les deux premières ſortes de loix ſont d'un genre ſtable; les dernières ſont ſujettes à des changemens ſoit par des cauſes internes ou externes, qui peuvent obliger d'abroger les unes & d'en créer de nouvelles. Ce préambule exposé avec toute la netteté néceſſaire, monſieur le profeſſeur, ſans conſulter Grotius ni Puffendorf, aura la bonté d'analyſer les loix de la contrée où il réſide :

il ſe gardera ſurtout de donner du goût à ſes éleves pour l'eſprit contentieux ; au lieu d'en faire des embrouilleurs, il en fera des débrouilleurs ; & il emploiera tous ſes ſoins à mettre de la juſteſſe, de la clarté & de la préciſion dans ſes leçons. Pour former à cette méthode ſes diſciples dès leur jeuneſſe, il ne négligera pas ſurtout de leur inſpirer du mépris pour l'eſprit contentieux qui ſophiſtique tout, & qui ſemble un répertoire inépuiſable de ſubtilités & de chicanes.

Je m'adreſſe à préſent à monſieur le profeſſeur d'hiſtoire ; je lui propoſe pour modèle le ſavant & célèbre Thomaſius. Notre profeſſeur gagnera de la réputation s'il approche de ce grand homme ; de la gloire, s'il l'égale : il commencera ſon cours ſelon l'ordre des temps, par les hiſtoires anciennes ; il finira par les hiſtoires modernes. Il n'omettra aucun peuple dans cette ſuite de ſiècles ; il n'oubliera ni les Chinois, ni les Ruſſes, ni la Pologne, ni le Nord, comme il eſt arrivé à monſieur Boſſuet dans ſon ouvrage, d'ailleurs très-eſtimable. Notre profeſſeur s'appliquera ſurtout à l'hiſtoire d'Allemagne, comme la plus intéreſſante pour les Allemands ; il ſe gardera cependant de s'enfoncer trop avant dans l'obſcurité des origines ſur leſquelles les documens nous manquent, & qui au demeurant ſont des connoiſſances aſſez inutiles. Il parcourira ſans s'appéſantir le neuvième, le dixième, l'onzième, le douzième ſiècles ; il s'étendra davantage ſur le treizième ſiècle, où l'hiſtoire commence à devenir plus intéreſſante. A meſure qu'il avance, il entrera dans de plus grands de-

409

tails, parce que ces faits ſont liés davantage à l'hiſtoire de nos jours ; il s'arrêtera plus particulièrement ſur les événemens qui ont eu des ſuites que ſur ceux qui ſont morts ſans poſtérité, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. Le profeſſeur remarquera l'origine des droits, des uſages, des loix ; il fera connoître à quelles occaſions elles ſe ſont établies dans l'empire. Il faut qu'il marque l'epoque où les villes impériales devinrent libres, & quels furent leurs privileges, comment ſe forma la Hanze ou la ligue des villes anſéatiques ; comment les évêques & les abbés devinrent ſouverains ; il expliquera de ſon mieux comment les électeurs acquirent le droit d'élire les empereurs. Les différentes formes dont la juſtice a été adminiſtrée dans cette ſuite de ſiècles, ne doit pas être omiſe. Mais c'eſt ſurtout depuis Charles Quint, que monſieur le profeſſeur fera le plus d'uſage de ſon diſcernement & de ſon habileté : depuis cette époche tout devient intéreſſant & mémorable. Il s'appliquera à débrouiller de ſon mieux les cauſes des grands événemens : indifférent pour les perſonnes, il louera les belles actions de ceux qui ſe ſont illuſtrés, & il blâmera les fautes de ceux qui en ont commiſes. Voilà enfin les troubles de la religion qui commencent. Le profeſſeur traitera cette partie en philoſophe. Viennent enſuite les guerres auxquelles ces troubles donnèrent lieu ; ces grands intérêts ſeront traités avec la dignité qui leur convient. Voilà la Suède qui prend part contre l'Empereur ; le profeſſeur dira ce qui donna lieu à Guſtave Adolphe de ſe tranſporter en Alle-

magne, & quelles raifons eut la France de fe déclarer pour la Suède & pour la caufe proteftante; mais le profeffeur ne répétera pas les vieux menfonges que de trop crédules hiftoriens ont répandus. Il ne dira point que Guftave Adolphe a été tué par un prince Allemand qui fervoit dans fon armée, parce que cela n'eft ni vrai, ni prouvé, ni vraifemblable. La paix de Weftphalie exigera un détail plus circonftancié, parce qu'elle eft devenue la bafe des libertés Germaniques, une loi qui reftraint l'ambition impériale dans fes juftes bornes, fur laquelle notre conftitution préfente eft fondée. Le profeffeur rapportera enfuite ce qui s'eft paffé fous les regnes des Empereurs Léopold, Jofeph & Charles VI. Ce champ vafte lui fournit de quoi exercer fon érudition & fon génie, furtout s'il ne néglige rien d'effentiel; & il n'oubliera pas, après avoir expofé tous les faits mémorables de chaque fiècle, de rendre compte des opinions reçues, & des hommes qui fe font le plus diftingués par leurs talens, par leurs découvertes, par leurs ouvrages; & il aura foin de ne pas omettre les étrangers contemporains des Allemands dont il parle. Je crois qu'après avoir ainfi parcouru l'hiftoire, peuple après peuple, on rendroit un fervice aux étudians, fi l'on raffembloit toutes ces matières & qu'on les leur repréfentât dans un tableau général. C'eft furtout dans un tel ouvrage, que l'ordre chronologique feroit néceffaire, pour ne pas confondre les temps, & pour apprendre à placer chaque fait important felon l'ordre qu'il doit occuper; les con-

temporains à côté des contemporains; & pour que la mémoire ſoit moins chargée de dattes, il feroit bon de fixer les époques où les révolutions les plus importantes ſont arrivées; ce ſont autant de points d'appui pour la mémoire, qui ſe retiennent facilement, & qui empêchent que cet immenſe cahos d'hiſtoires ne s'embrouille dans la tête des jeunes gens. Un cours d'hiſtoire tel que je le propoſe, doit être bien digéré, profondément penſé, & exempt de toute minutie. Ce n'eſt ni le Théatrum Europæum, ni l'Hiſtoire des Germains de monſieur de Bunau, que le profeſſeur doit conſulter; j'aimerois mieux l'adreſſer aux cahiers de Thomaſius, s'il s'en trouve encore. Quel ſpectacle plus intéreſſant, plus inſtructif & plus néceſſaire pour un jeune homme qui doit entrer dans le monde, que de repaſſer cette ſuite de viciſſitudes qui ont changé ſi ſouvent la face de l'univers! Où apprendra-t-il mieux à connoître le néant des choſes humaines, qu'en ſe promenant ſur les ruines des royaumes & des plus vaſtes empires? Mais dans cet amas de crimes qu'on lui fait paſſer devant les yeux, quel plaiſir pour lui de trouver de loin en loin de ces ames vertueuſes & divines qui ſemblent demander grâce pour la perverſité de l'eſpèce! Ce ſont les modeles qu'il doit ſuivre. Il a vu une foule d'hommes heureux environnés d'adulateurs; la mort frappe l'idole, les flatteurs s'enfuyent, la vérité paroït, & les cris de l'abomination publique étouffent la voix des panégyriſtes. Je me flatte que le profeſſeur aura aſſez de ſens pour mar-

quer à ses disciples les bornes qui distinguent une noble émulation d'avec celles d'une ambition démesurée, & qu'il les fera réflechir sur tant de passions funestes qui ont entraîné les malheurs des plus vastes états; il leur prouvera par cent exemples que les bonnes mœurs ont été les vraies gardiennes des empires, ainsi que leur corruption, l'introduction du luxe, & l'amour démesuré des richesses, ont été de tout temps les précurseurs de leur chûte. Si monsieur le professeur suit le plan que je propose, il ne se bornera pas à entasser des faits dans la mémoire de ses écoliers; mais il travaillera à former leur jugement, à rectifier leur façon de penser, & surtout à leur inspirer de l'amour pour la vertu, ce qui, selon moi, est préférable à toutes les connoissances indigestes dont on farcit la tête des jeunes gens.

Il résulte en général de tout ce que je viens de vous exposer, que l'on devroit s'appliquer avec zèle & empressement à traduire dans notre langue tous les auteurs classiques des langues anciennes & modernes, ce qui nous procureroit le double avantage de former notre idiome & de rendre les connoissances plus universelles. En naturalisant tous les bons auteurs, ils nous apporteroient des idées neuves & nous enrichiroient de leur diction, de leurs grâces, & de leurs agrémens; & combien de connoissances le public n'y gagnera-t-il pas? De vingt six millions d'habitans qu'on donne à l'Allemagne, je ne crois pas que cent mille d'entr'eux sachent bien le Latin, surtout si vous décomptez ce fatras de prêtres ou de

moines qui ſait à peine autant de Latin qu'il en faut pour entendre tant bien que mal la ſyntaxe. Or voilà donc vingt-cinq millions neuf-cent mille ames excluës de toutes connoiſſances, parce qu'elles ne ſauroient les acquérir dans la langue vulgaire. Quel changement plus avantageux pourroit donc nous arriver que celui de rendre ces lumières plus communes en les répandant partout ? Le gentilhomme qui paſſe ſa vie à la campagne, feroit un choix de lecture qui lui ſeroit convenable, il s'inſtruiroit en s'amuſant ; le gros bourgeois en deviendroit moins ruſtre ; les gens déſœuvrés y trouveroient une reſſource contre l'ennui ; le goût des belles-lettres deviendroit général, & il répandroit ſur la ſociété l'aménité, la douceur, les grâces, & des reſſources inépuiſables pour la converſation. De ce frottement des eſprits réſulteroit ce tact fin, le bon goût qui par un diſcernement prompt ſaiſit le beau, rejette le médiocre, & dédaigne le mauvais. Le public devenu ainſi juge éclairé obligera les auteurs nouveaux à travailler leurs ouvrages avec plus d'aſſiduité & de ſoin, & à ne les donner au jour qu'après les avoir bien limés & repolis.

La marche que j'indique n'eſt point née de mon imagination ; c'eſt celle de tous les peuples qui ſe ſont policés ; il n'y en a pas d'autre. Plus le goût des lettres gagnera, plus il y aura de diſtinction & de fortune à attendre pour ceux qui les cultivent ſupérieurement ; plus l'exemple de ceux-là en animera d'autres. L'Allemagne produit des hommes à re-

cherches laborieuſes, des philoſophes, des génies, & tout ce que l'on peut déſirer; il ne faut qu'un Prométhée qui dérobe du feu céleſte pour les animer.

Le ſol qui a produit le fameux Des Vignes, chancelier du malheureux Empereur Fréderic II. celui où ſont nés ceux qui écrivirent les lettres des hommes obſcurs (bien ſupérieurs à leur ſiècle), eux qui ſont les modèles de Rabelais; le ſol qui a produit le fameux Eraſme dont l'Eloge de la Folie pétille d'eſprit, & qui vaudroit encore mieux, ſi l'on en retranchoit quelques platitudes monacales qui ſe reſſentent du mauvais goût du temps; le pays qui a vu naître un Mélanchton auſſi ſage qu'érudit; le ſol, dis-je, qui a produit ces grands hommes n'eſt point épuiſé, & en feroit éclorre bien d'autres. Que de grands hommes n'ajouterois-je pas à ceux-ci? Je compte hardiment au nombre des nôtres, Copernic, qui par ſes calculs rectifia le ſyſtême planétaire, & prouva ce que Ptolomée a oſé avancer quelques milliers d'années avant lui; tandis qu'un moine d'un autre côté de l'Allemagne découvrit par ſes opérations chymiques les étonnans effets de l'exploſion de la poudre; qu'un autre inventa l'imprimerie, art heureux qui perpétue les bons livres, & met le public en état d'acquérir des connoiſſances à peu de fraix; un Otto Géric, eſprit inventif, auquel nous devons la pompe pneumatique. Je n'oublierai certainement pas le célèbre Leibnitz, qui a rempli l'Europe de ſon nom; ſi même ſon imagination l'a entraîné dans quelques viſions ſyſtématiques, il faut toutefois avouer que ſes

écarts ſont ceux d'un grand génie. Je pourrois groſſir cette liſte des noms de Thomaſius, de Bilfinger, de Haller, & de bien d'autres ; mais le temps préſent m'impoſe ſilence. L'éloge des uns humilieroit l'amour-propre des autres.

Je prévois qu'on m'objectera peut-être que pendant les guerres d'Italie on a vu fleurir Pic de la Mirandole. J'en conviens ; mais il n'étoit que ſavant. On ajoutera, que pendant que Cromwel bouleverſoit ſa patrie & feſoit décapiter ſon roi ſur un échaffaud, Toland publioit ſon Léviatan ; & peu après lui, Milton mit en lumière ſon Paradis Perdu ; que même du temps de la Reine Eliſabeth le chancelier Bacon avoit déjà éclairé l'Europe, & s'étoit rendu l'oracle de la philoſophie, en indiquant les découvertes à faire, & en montrant le chemin qu'il falloit ſuivre pout y parvenir ; que pendant les guerres de Louis XIV. les bons auteurs en tout genre illuſtrèrent la France ; pourquoi donc, dira-t-on, nos guerres d'Allemagne auroient-elles été plus funeſtes aux lettres que celles de nos voiſins ? Il me ſera aiſé de vous répondre. En Italie les lettres n'ont véritablement fleuri que ſous la protection de Laurent de Médicis, du Pape Léon X. & de la maiſon d'Eſt. Il y eut dans ces temps quelques guerres paſſagères, mais non deſtructives ; & l'Italie, jalouſe de la gloire que devoit lui procurer la renaiſſance des beaux arts, les encourageoit autant que ſes forces le permettoient. En Angleterre la politique ſoutenue du fanatiſme de Cromwel, n'en vouloit qu'au trône : cruel envers ſon

roi, il gouverna ſagement ſa nation; auſſi le commerce de cette iſle ne fut-il jamais plus floriſſant que ſous ſon protectorat. Ainſi le Béhémoth ne peut ſe regarder que comme un libelle de parti. Le Paradis de Milton vaut mieux ſans doute: ce poëte étoit un homme d'une imagination forte, qui avoit pris le ſujet de ſon poëme dans une de ces farces religieuſes qu'on jouoit encore de ſon temps en Italie; & il faut remarquer ſurtout qu'alors l'Angleterre étoit paiſible & opulente. Le Chancelier Bacon qui s'illuſtra ſous la Reine Eliſabeth, vivoit dans une cour polie; il avoit les yeux pénétrans de l'aigle de Jupiter pour ſcruter les ſciences, & la ſageſſe de Minerve pour la digérer. Le génie de Bacon eſt comme ces phénomènes rares qu'on voit paroître de loin en loin, & qui font autant d'honneur à leur ſiècle qu'à l'eſprit humain. En France le miniſtère du cardinal de Richelieu avoit préparé le beau ſiècle de Louis XIV. Les lumières commençoient à ſe répandre; la guerre de la Fronde n'étoit qu'un jeu d'enfant. Louis XIV. avide de toute ſorte de gloire, voulut que ſa nation fût la première pour la littérature & le bon goût, comme en puiſſance, en conquêtes, en politique & en commerce. Il porta ſes armes victorieuſes dans les pays ennemis. La France ſe glorifioit des ſuccès de ſon monarque ſans ſe reſſentir des ravages de la guerre. Il eſt donc naturel que les Muſes, qui ſe complaiſent dans le repos & dans l'abondance, ſe fixèrent dans ſon royaume. Mais ce que vous devez remarquer ſurtout, Monſieur, c'eſt qu'en Italie,

en

en Angleterre, en France, les premiers hommes de lettres & leurs ſucceſſeurs écrivirent dans leur propre langue. Le public dévoroit ces ouvrages, & les connoiſſances ſe répandoient généralement ſur toute la nation. Chez nous, c'étoit toute autre choſe. Nos querelles de religion nous fournirent quelques ergoteurs, qui diſcutant obſcurément des matières inintelligibles, ſoutenoient, combattoient les mêmes argumens, & mêloient les injures aux ſophiſmes. Nos premiers ſavans furent, comme partout, des hommes qui entaſſoient faits ſur faits dans leur mémoire, des pédans ſans jugement, des Lipſius, des Freinſhemius, des Gronovius, des Grævius, peſans reſtaurateurs de quelques phraſes obſcures, qui ſe trouvoient dans les anciens manuſcripts. Cela pouvoit être utile juſqu'à un certain point, mais il ne falloit pas attacher toute leur application à des vétilles minucieuſes, par conſéquent peu importantes. Ce qu'il y eut de plus fâcheux c'eſt que la vanité pédanteſque de ces meſſieurs aſpiroit aux applaudiſſemens de toute l'Europe : en partie pour faire parade de leur belle latinité, en partie pour être admirés des pédans étrangers, ils n'écrivoient qu'en Latin; de ſorte que leurs ouvrages étoient perdus pour preſque toute l'Allemagne. De-là il réſulta deux inconvéniens, l'un que la langue Allemande n'étant point cultivée, demeura chargée de ſon ancienne rouille ; & l'autre, que la maſſe de la nation, qui ne ſavoit pas le Latin, ne pouvant s'inſtruire faute d'en-

tendre une langue morte, continua de croupir dans la plus crasse ignorance. Voilà des vérités auxquelles personne ne pourra répondre. Que messieurs les savans se souviennent quelquefois, que les sciences sont les alimens de l'ame ; la mémoire les reçoit comme l'estomac ; mais elles causent des indigestions, si le jugement ne les digere. Si nos connoissances sont des trésors, il faut non pas les enfouïr, mais les faire profiter en les répandant généralement dans une langue entendue par tous nos concitoyens.

Ce n'est que depuis peu que les gens de lettres ont pris la hardiesse d'écrire dans leur langue maternelle, & qu'ils ne rougissent plus d'être Allemands. Vous savez qu'il n'y a pas long-temps qu'a paru le premier dictionnaire de la langue Allemande qu'on ait connu : je rougis de ce qu'un ouvrage aussi utile ne m'ait pas devancé d'un siècle ; cependant on commence à s'appercevoir qu'il se prépare un changement dans les esprits ; la gloire nationale se fait entendre ; on ambitionne de se mettre de niveau avec ses voisins, & l'on veut se frayer des routes au Parnasse, ainsi qu'au temple de mémoire ; ceux qui ont le tact fin le remarquent déjà. Qu'on traduise donc les ouvrages classiques anciens & modernes dans notre langue. Si nous voulons que l'argent circule chez nous, répandons-le dans le public, en rendant communes les sciences qui étoient si rares autrefois.

Enfin, pour ne rien omettre de ce qui a retardé nos progrès, j'ajoûterai le peu d'usage que l'on a fait de l'Allemand dans la plûpart des cours d'Alle-

magne. Sous le regne de l'Empereur Joſeph on ne parloit à Vienne qu'Italien; l'Eſpagnol prévalut ſous Charles VI. & durant l'empire de François I. né Lorrain, le François ſe parloit à ſa cour plus familiérement que l'Allemand : il en étoit de même dans les cours électorales. Quelle pouvoit en être la raiſon ? Je vous le répete, monſieur, c'eſt que l'Eſpagnol, l'Italien & le François étoient des langues fixées, & la nôtre ne l'étoit pas. Mais conſolons-nous; la même choſe eſt arrivée en France. Sous François I. Charles IX. Henri III. dans les bonnes compagnies on parloit plus l'Eſpagnol & l'Italien que le François; & la langue nationale ne fut en vogue qu'après qu'elle devint polie, claire, élégante, & qu'une infinité de livres claſſiques l'eurent embellie de leurs expreſſions pittoreſques, & en même temps fixé ſa marche grammaticale. Sous le regne de Louis XIV. le François ſe répandit dans toute l'Europe, & cela en partie pour l'amour des bons auteurs qui floriſſoient alors, même pour les bonnes traductions des anciens qu'on y trouvoit. Et maintenant cette langue eſt devenuë un paſſe-partout qui vous introduit dans toutes les maiſons & dans toutes les villes. Voyagez de Liſbonne à Péterſbourg, & de Stockholm à Naples, en parlant le François, vous vous faites entendre partout. Par ce ſeul idiome, vous vous épargnez quantité de langues qu'il vous faudroit ſavoir, qui ſurchargeroient votre mémoire de mots, à la place deſquels vous pouvez la remplir de choſes, ce qui eſt bien préférable.

Voilà, monſieur, les différentes entraves qui nous ont empêchés d'aller auſſi vîte que nos voiſins ; toutefois ceux qui viennent les derniers, ſurpaſſent quelquefois leurs prédéceſſeurs : cela pourra nous arriver plus promptement qu'on ne le croit, ſi les ſouverains prennent du goût pour les lettres ; s'ils encouragent ceux qui s'y appliquent, en louant & récompenſant ceux qui ont le mieux réuſſi ; que nous ayons des Médicis, & nous verrons éclorre des génies. Des Auguſtes feront des Virgiles. Nous aurons nos auteurs claſſiques ; chacun, pour en profiter, voudra les lire ; nos voiſins apprendront l'Allemand, les cours le parleront avec délice ; & il pourra arriver que notre langue polie & perfectionnée s'étende en faveur de nos bons écrivains d'un bout de l'Europe à l'autre. Ces beaux jours de notre littérature ne ſont pas encore venus ; mais ils s'approchent. Je vous les annonce, ils vont paroître ; je ne les verrai pas ; mon âge m'en interdit l'eſpérance. Je ſuis comme Moïſe ; je vois de loin la terre promiſe, mais je n'y entrerai pas. Paſſez moi cette comparaiſon. Je laiſſe Moïſe pour ce qu'il eſt, & ne veux point du tout me mettre en parallele avec lui ; & pour les beaux jours de la littérature, que nous attendons, ils valent mieux que les rochers pelés & arides de la ſtérile Idumée.

DIALOGUE

DE

MORALE,

A L'USAGE DE

LA JEUNE NOBLESSE.

DIALOGUE
DE
MORALE.

Demande.

QU'EST-ce que la Vertu ?

Réponse.

C'eſt une heureuſe diſpoſition de l'eſprit qui nous porte à remplir les devoirs de la ſociété pour notre propre avantage.

D. En quoi conſiſtent les devoirs de la ſociété ?

R. Dans la ſoumiſſion, dans la reconnoiſſance que nous devons à nos pères des ſoins qu'ils ont pris de notre éducation ; à les aſſiſter de tout notre pouvoir ; à leur rendre dans leur caducité, par notre tendre attachement, des ſervices pareils à ceux qu'ils nous ont rendus dans notre enfance débile. Envers nos frères, la nature & le ſang nous avertiſſent de la fidélité & de l'attachement que nous leur devons, comme participant à une même origine, étant unis avec eux par les liens les plus indiſſolubles de l'humanité. La qualité de père nous oblige d'élever nos

enfans avec toute l'attention possible, surtout d'avoir soin de leur éducation & de leurs mœurs, parce que la vertu & les connoissances sont d'un prix mille fois plus précieux que tous les trésors accumulés qu'on pourroit leur laisser en héritage. La qualité de citoyen nous oblige à respecter la société en général, à considérer tous les hommes comme étant de la même espèce, à les regarder comme des compagnons, des frères que la Nature nous a donnés, & à n'agir envers eux que de la manière dont nous voudrions qu'ils en agissent avec nous. En qualité de membres de la patrie, nous devons employer tous nos talens pour lui être utiles; nous devons l'aimer sincèrement, parce que c'est notre mère commune; & si son avantage le demande, nous devons lui sacrifier nos biens & notre vie.

D. Ah çà, voilà de beaux & de bons principes, Il s'agit à présent de voir comment vous conciliez ces devoirs de la société avec votre propre intérêt. Ce respect & cette soumission filiale que vous avez pour votre père, ne vous gêne-t-elle pas quand vous êtes obligé de céder à ses volontés?

R. Il n'est pas douteux que pour obéir je ne sois quelquefois obligé à me faire violence: mais puis-je être assez reconnoissant envers ceux qui m'ont donné le jour? Et mon intérêt ne demande-t-il pas que j'encourage, par mon exemple, mes enfans à m'imiter, en ayant une même soumission à mes volontés.

D. Il n'y a rien à répliquer à vos raisons, je ne vous dis donc plus rien sur ce sujet. Mais comment

conserverez-vous l'union avec vos frères & sœurs, si, comme il arrive souvent, des affaires de famille ou des discussions d'héritage vous divisent ?

R. Croyez-vous donc les liens du sang assez foibles pour qu'ils ne l'emportent pas sur un intérêt passager ? Si notre père a fait un testament, c'est à nous à souscrire à sa dernière volonté. S'il est mort sans tester, nous avons les loix qui terminent nos différens. Ainsi donc rien ne peut m'apporter de préjudice important ; & quand même la fureur de l'envie & la rage de la chicane me posséderoient, ne sentirois-je pas que nous mangerions le fond de notre héritage par nos procès ? Ainsi je m'accommoderois à l'aimable, & la discorde ne déchireroit pas notre famille.

D. Je veux croire que vous êtes assez sage pour ne pas donner lieu, par votre faute, aux mésintelligences de votre famille : cependant le tort peut venir de la part de vos frères & de vos sœurs ; ils peuvent avoir de mauvais procédés envers vous ; ils peuvent vous envier, parler de vous en termes déshonnêtes, vous causer des désagrémens, peut-être même travailler à votre ruine. Comment concilierez-vous alors la rigidité de votre devoir avec l'intérêt de votre bonheur ?

R. Dès que j'aurois calmé les premiers momens d'indignation que leur conduite m'auroit inspirés, je me ferois gloire d'être plutôt l'offensé que l'offenseur : ensuite je leur parlerois, je leur dirois que respectant en eux le sang que mon père & ma mère leur ont

transmis, il me seroit impossible d'en agir envers eux comme envers des ennemis déclarés, mais que je prendrois mes précautions pour les empêcher de me nuire. Ce procédé généreux pourroit les ramener à la raison ; & si cela n'arrivoit pas, j'aurois toutefois la consolation de n'avoir aucun reproche à me faire ; & comme un pareil procédé doit s'attirer l'applaudissement des sages, je me trouverois suffisamment récompensé.

D. A quoi vous serviroit cette générosité ?

R. A conserver ce que j'ai de plus précieux au monde, une réputation sans tache, sur laquelle je fonde tout mon bonheur.

D. Quel bonheur peut-il y avoir dans l'opinion que les hommes ont de vous ?

R. Ce n'est pas sur les opinions des autres que je me fonde, mais sur la satisfaction ineffable que j'éprouve en me trouvant digne d'un être raisonnable, humain, & bienfaisant.

D. Vous disiez auparavant que si vous aviez des enfans, vous auriez plus de soin à les rendre vertueux que de leur amasser des richesses. Pourquoi pensez-vous si peu à établir leur fortune ?

R. Parce que les richesses n'ont aucun prix par elles-mêmes, & n'en acquièrent que par le bon usage qu'on en fait. Or si je cultive les talens de mes enfans, si je les forme aux bonnes mœurs, leur mérite personnel fera leur fortune. Au lieu que si je ne veillois pas à leur éducation, quelques grands que fussent les biens que je pourrois leur laisser, ils les

dissiperoient bien vîte. D'ailleurs, je souhaite qu'on estime en mes enfans leur caractère, leur cœur, leurs talens, leurs connoissances, & non pas leurs richesses.

D. Cela doit être très-utile à la société; mais quant à vous, quel avantage en retirez-vous ?

R. Un très-grand. Parce que mes enfans bien morigénés deviendront la consolation de ma vieillesse, qu'ils ne déshonoreront ni mon nom, ni leurs ancêtres par leur mauvaise conduite, & qu'étant prudens & sages, à l'aide de leurs talens, le bien que je pourrai leur laisser, sera suffisant pour les faire subsister honorablement.

D. Vous ne croyez donc pas qu'une origine noble & d'illustres ancêtres dispensent leur postérité d'avoir du mérite ?

R. Bien loin de là, c'est un encouragement pour les surpasser, parce qu'il n'y a rien de plus honteux que d'abâtardir sa race. Dans ce cas, l'éclat des ayeux, loin d'illustrer leurs descendans, ne sert qu'à éclairer leur infamie.

D. Il faut vous demander de même des éclaircissemens touchant ce que vous avez avancé de vos devoirs à l'égard de la société. Vous dites qu'il ne faut pas faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît; cela est bien vague; je voudrois que vous me détailliez ce que vous entendez par ces paroles.

R. Cela n'est pas difficile. Je n'aurai qu'à parcourir tout ce qui me fait de la peine, & tout ce qui

m'eſt agréable. 1. Je ſerois fâché qu'on m'enlevât mes poſſeſſions ; donc je ne dois dépoſſéder perſonne. 2. Cela me feroit une peine infinie, ſi l'on me débauchoit ma femme ; je ne dois donc pas ſouiller la couche d'un autre. 3. Je déteſte ceux qui me manquent de parole, ou qui ſe parjurent ; je dois donc fidellement obſerver ma foi & mes ſermens. 4. J'abhorre ceux qui me diffament ; je ne dois donc calomnier perſonne. 5. Aucun particulier n'a de droit ſur ma vie ; je n'ai donc pas le droit de l'ôter à qui que ce ſoit. 6. Ceux qui me témoignent de l'ingratitude m'indignent ; comment ſerois-je donc ingrat envers mes bienfaiteurs. 7. Si j'aime le repos, je n'irai pas troubler la tranquillité d'un autre. 8. Si j'aime à être ſecouru dans mes beſoins, je ne refuſerai pas mon aſſiſtance à ceux qui me la demandent, parce que je ſens le plaiſir qu'on éprouve à rencontrer une ame bienfaiſante, un cœur ſerviable, qui compatiſſant aux maux de l'humanité défend, aſſiſte, & ſauve les malheureux.

D. Je vois que vous faites toutes ces choſes pour la ſociété ; mais que vous en revient-il à vous-même ?

R. La douce ſatisfaction de me trouver tel que je déſire d'être, digne de mériter des amis, digne de l'eſtime de mes concitoyens, digne de mes propres applaudiſſemens.

D. En vous conduiſant de la ſorte, ne ſacrifiez-vous pas vous-même toutes vos paſſions ?

R. Je ne leur abandonne pas le frein ; & ſi je les

réprime, c'eſt pour mon propre avantage, pour maintenir les loix qui protègent le foible contre les attentats du fort, pour ſoutenir ma réputation, & pour ne point encourir les punitions que ces loix infligent aux tranſgreſſeurs.

D. Il eſt vrai que les loix puniſſent les crimes publics; mais combien de mauvaiſes actions, enveloppées de ténèbres, ſe cachent à l'œil pénétrant de Thémis ! Pourquoi ne feriez-vous pas du nombre de ces heureux coupables qui jouiſſent de leurs forfaits à l'ombre de l'impunité ? Si donc il ſe preſentoit une façon furtive de vous enrichir, la laiſſeriez-vous échapper ?

R. Si par des voies innocentes je pouvois faire des acquiſitions, ſans doute que je ne les négligerois pas; mais ſi c'étoit par des moyens malhonnêtes, j'y renoncerois ſur le champ.

D. Pourquoi ?

R. Parce qu'il n'y a rien de ſi caché qui ne parvienne au jour; le tems découvre tôt ou tard la vérité. Je poſſéderois des biens mal acquis en tremblant, & je paſſerois ma vie dans la cruelle attente du moment qui me déſhonoreroit à jamais devant le public, en découvrant ma turpitude.

D. Cependant la morale du grand monde eſt bien relâchée : & ſi l'on vouloit examiner à quel droit chacun poſſède ſes biens, que d'injuſtices, que de fraudes, que de mauvaiſe foi l'on découvriroit ! Ces exemples ne vous encourageroient-ils pas à les imiter ?

R. Ces exemples me feroient gémir fur la perverfité des hommes. Et comme ni boffu ni aveugle ne me donne envie de l'être à leur exemple, je crois de même qu'il eft indigne d'une ame vertueufe de fe dégrader au point de fe modeler fur le vice.

D. Il y a cependant des crimes cachés.

R. J'en conviens ; mais les criminels ne font pas heureux, ils font tourmentés comme je vous l'ai dit, par la crainte d'être découverts, & par les plus violens remords. Ils fentent qu'ils jouent un rôle impofteur, qu'ils couvrent leur fcélérateffe du mafque de la vertu : leur cœur rejette la fauffe eftime dont ils jouiffent, & ils fe condamnent eux-mêmes en fecret au dernier mépris qu'ils méritent.

D. C'eft à favoir, fi vous étiez dans ce cas, fi vous feriez ces réflexions.

R. Pourrois-je étouffer la voix de la confcience & celle des remords vengeurs ? Cette confcience eft comme un miroir ; quand nos paffions font calmes, elle nous repréfente toutes nos difformités ; je m'y fuis vu innocent, & je m'y verrois coupable ! Hélas, je deviendrois à mes propres yeux un objet d'horreur ! Non, je ne m'expoferai jamais, de ma propre volonté, à cette humiliation, à cette douleur, à ce tourment.

D. Il y a cependant des concuffions & des rapines que la guerre femble autorifer.

R. La guerre eft un métier de gens d'honneur, quand des citoyens expofent leurs jours pour le

service de leur patrie. Mais si l'intérêt s'en mêle, ce noble métier dégénère en pur brigandage.

D. Hé bien, si vous n'êtes point intéressé, au moins aurez-vous de l'ambition ; vous voudrez vous pousser, & commander à vos semblables.

R. Je distingue beaucoup l'ambition de l'émulation. Souvent cette première passion donne dans des excès, & touche de près au vice ; mais l'émulation est une vertu qu'il faut rechercher : elle nous porte, sans jalousie, à surpasser nos concurrens, en nous acquittant mieux de nos devoirs qu'ils ne font ; elle est l'ame des plus belles actions, tant militaires que civiles ; elle désire de briller, mais elle ne veut devoir son élévation qu'à la seule vertu jointe à la supériorité des talens.

D. Mais si en rendant mauvais office à quelqu'un, ce fût le moyen de parvenir à un poste éminent, ne trouveriez-vous pas cet expédient plus court ?

R. Le poste pourroit tenter ma cupidité, j'en conviens ; toutefois je ne consentirois jamais à devenir assassin pour y parvenir.

D. Qu'appelez-vous devenir assassin ?

R. Tuer un homme est pour le mort un moindre mal que de le diffamer : l'assassiner avec le poignard ou avec la langue, c'est la même chose.

D. Vous ne calomnierez donc personne. Cependant, sans être assassin, il peut arriver que vous tuïez quelqu'un ; non que je vous soupçonne de commettre un meurtre de sang froid : mais si quelqu'un

de vos égaux se déclare votre ennemi & vous persécute, si quelque brutal vous insulte & vous déshonore, la colère vous emportera, & la douceur de la vengeance vous incitera à commettre quelque action violente.

R. Cela ne se devroit pas, mais je suis homme: né avec des passions vives, j'aurois sans doute un fort combat à livrer pour réprimer la première impulsion de la colère; je devrois toutefois la vaincre. C'est aux loix à venger les offenses que reçoivent les particuliers; aucun individu n'a le droit de punir ceux qui l'outragent: mais si par malheur un premier mouvement l'emportoit sur ma raison, j'en aurois des regrets pour la vie.

D. Comment concilierez-vous cette conduite, étant militaire, avec ce que le point d'honneur exige d'un homme de condition? Vous savez que malheureusement, dans tous les pays, les loix du point d'honneur sont précisément l'opposé des loix civiles.

R. Je me proposerai de tenir une conduite sage & mesurée, pour ne point donner lieu à de mauvaises querelles; & si l'on m'en suscitoit, sans qu'il y eût de ma faute, je serois forcé de suivre l'usage reçu, me lavant les mains de ce qui en pourroit avenir.

D. Puisque nous sommes sur le sujet du point d'honneur, expliquez-moi en quoi vous le faites consister.

R. Le point d'honneur consiste à éviter tout ce qui peut rendre méprisable, & il oblige à se servir

de

de tous les moyens honnêtes qui peuvent augmenter la réputation.

D. Qu'eſt-ce qui rend un homme mépriſable ?

R. La débauche, la fainéantiſe, l'ineptie, l'ignorance, la mauvaiſe conduite, la poltronnerie, & tous les vices.

D. Qu'eſt-ce qui procure une bonne réputation ?

R. L'intégrité, des procédés honnêtes, des connoiſſances, de l'application, de la vigilance, la valeur, les belles actions civiles & militaires, en un mot tout ce qui éleve un homme au-deſſus des foibleſſes humaines.

D. A propos de foibleſſes humaines, vous êtes jeune, & dans l'âge où les paſſions ſont les plus vives. Si vous réſiſtez à la cupidité, à l'ambition déſordonnée, à la vengeance ; il me ſemble de vous voir ſuccomber aux attraits d'un ſexe enchanteur, qui bleſſe en ſéduiſant, & pouſſe les traits empoiſonnés ſi profondément au cœur qu'ils égarent la raiſon. Ah ! que je plains d'avance le mari dont la femme vous aura ſubjugué. Qu'en penſez-vous ?

R. Je ſuis jeune & fragile, je l'avoue ; cependant je connois mes devoirs, & il me ſemble que ſans troubler le repos des familles, & ſans employer la violence, un jeune homme peut appaiſer ſes paſſions par des moyens plus innocens.

D. Je vous entends. Vous faites alluſion au mot de Porcius Caton, qui voyant ſortir quelque jeune patricien de chez une fille de joie, s'écria qu'il s'en

réjouissoit, parce qu'il ne troubleroit point le repos des familles en agissant ainsi : cependant cet expédient est sujet à d'étranges inconvéniens, & séduire des filles. . . . .

R. Je n'en séduirai point, parce que je ne veux ni tromper personne, ni me parjurer. Tromper est d'un mal-honnête homme, se parjurer est d'un scélérat.

D. Mais quand votre intérêt l'exige ?

R. Un intérêt se trouveroit donc contraire à l'autre ; car si je manque de parole, je n'oserai pas me plaindre si l'on m'en manque ; & si je me joue du serment, je ne pourrai pas compter sur ceux qu'on me fera.

D. Cependant, en suivant la règle de Caton, vous vous exposez à d'autres hazards.

R. Tout homme qui s'abandonne à ses passions, est un homme perdu. Je me suis prescrit pour règle de ma vie en toutes choses : use, mais n'abuse pas.

D. Cela est fort sage. Mais êtes-vous sûr de ne vous jamais écarter de cette règle ?

R. L'amour de ma conservation m'oblige à veiller à ma santé. Je sais que rien ne la ruine plus que les excès de l'amour ; je dois donc être sur mes gardes pour ne point épuiser mes forces, pour ne point m'attirer de maladie fâcheuse qui rendroit ma florissante jeunesse languissante, valétudinaire, & misérable. J'aurois le cruel reproche à me faire d'être l'homicide de moi-même ; de sorte que si l'intérêt de la

volupté m'entraîne, l'intérêt de ma conſervation m'arrête.

D. Je n'ai rien à répliquer à ces raiſons. Mais ſi vous êtes ſi rigide envers vous-même, vous ſerez ſans doute dur envers les autres.

R. Je ne ſuis pas dur envers moi-même, je ne ſuis que ſage ; je ne me refuſe que les choſes nuiſibles à ma ſanté, à ma réputation, à mon honneur ; & bien loin d'être inſenſible, je compatis à tous les maux de mes ſemblables : je ne m'y borne pas, je tâche de les aſſiſter, & de leur rendre tous les ſervices qui dépendent de moi, ſoit en les ſecourant de mon bien dans leur indigence, ſoit en les conſeillant dans leurs embarras, ſoit en découvrant leur innocence quand on les calomnie, ſoit en les recommandant lorſque j'en trouve l'occaſion.

D. Si vous donnez beaucoup en aumones, vous épuiſerez vos fonds.

R. Je donne ſelon mes moyens. C'eſt un capital qui rapporte au centuple, par le ſenſible plaiſir que l'on éprouve en ſoulageant un malheureux.

D. Mais on riſque plus, quand on ſe rend le défenſeur des opprimés.

R. Verrai-je l'innocence perſécutée ſans l'aſſiſter ? moi ſachant & pouvant ſervir de témoin contre la fauſſeté de l'accuſation, je trahirois la vérité pouvant la faire connoître ! & je manquerois à tous les devoirs de l'honnête homme par inſenſibilité ou par foibleſſe !

D. Cependant, vu comme le monde va, toutes les vérités ne ſont pas bonnes à dire.

R. Pour l'ordinaire, c'eſt la manière dure de dire la vérité qui la rend odieuſe ; mais en l'annonçant modeſtement & ſans faſte, il eſt rare qu'elle ſoit mal reçue. Enfin, j'éprouve le beſoin d'être aſſiſté & défendu ; de qui pourrai-je exiger de pareils ſervices ſi je ne m'en acquitte pas moi-même ?

D. En ſervant les hommes, on n'oblige ſouvent que des ingrats ; que vous reviendra-t-il de vos peines ?

R. Il eſt beau de faire des ingrats ; il eſt infame de l'être.

D. La reconnoiſſance eſt un poids bien peſant, & ſouvent inſupportable ; on ne s'acquitte jamais d'un bienfait. Ne trouvez-vous pas qu'il eſt dur de le porter toute ſa vie ?

R. Non, parce que ce ſouvenir me rappelle ſans ceſſe les belles actions de mes amis, la mémoire de leurs nobles procédés eſt longue dans mon eſprit ; je n'ai la mémoire courte que ſur le ſujet des offenſes. Il n'eſt point de vertu ſans reconnoiſſance, elle eſt l'ame de l'amitié, de la plus douce conſolation de la vie. C'eſt elle qui nous lie à nos parens, à notre patrie, à nos bienfaiteurs. Non, je n'oublierai jamais la ſociété qui m'a vu naître, le ſein qui m'a allaité, le père qui m'a élevé, le ſage qui m'a inſtruit, la langue qui m'a défendu, le bras qui m'a aſſiſté.

D. J'avoue que les ſervices qu'on vous a rendus,

vous ont été utiles : mais quel intérêt propre vous oblige à la reconnoiſſance ?

R. Le plus grand de tous ; celui de me ménager des amis dans le beſoin, de mériter par ma reconnoiſſance que des ames bienfaiſantes m'aſſiſtent, parce qu'aucun homme ne peut ſe paſſer de ſecours, & qu'il faut s'en rendre digne ; enfin parce que le public abhorre les ingrats, qu'il les regarde comme les perturbateurs des plus doux liens de la ſociété, qu'ils rendent l'amitié dangereuſe, les bons offices nuiſibles à ceux qui s'en acquittent ; parce qu'enfin ils rendent le mal pour le bien. Il faut avoir un cœur inſenſible, pervers, atroce, pour être ingrat. Serai-je capable d'une pareille noirceur ? Me rendrai-je indigne de la ſociété des honnêtes gens ? Agirai-je contre cet inſtinct ſecret de mon cœur qui me crie : ne ſois pas inférieur à tes bienfaiteurs ; rends leur, s'il ſe peut, au centuple les ſervices que tu reçus de leur généroſité ? Ah ! plutôt que la mort termine mes jours, que je ne les ſouille par une telle infamie. Pour que je ſois gai & content, il faut que je ſois ſatisfait de moi-même : il faut le ſoir qu'en récapitulant mes actions, je trouve de quoi flatter mon amour-propre, & non de quoi le ravaler : plus je trouve en moi de traces de juſtice, de généroſité, de nobleſſe, de reconnoiſſance, de grandeur d'ame ; plus je ſuis ſatisfait.

D. Mais cette reconnoiſſance vous l'étendez envers la patrie ; que lui devez vous ?

R. Tout, mes foibles talens, mes ſoins, mon amour, ma vie.

D. Il eſt vrai que l'amour de la patrie a produit en Grèce, comme à Rome, les plus belles actions. C'étoit par ce principe, & tant que les loix de Licurgue furent obſervées que Lacédémone ſoutint ſon empire. C'étoit par une ſuite de cet attachement inviolable pour leur patrie que la république Romaine éleva des citoyens qui la rendirent maîtreſſe du monde. Mais comment combinez-vous votre intérêt avec celui de votre patrie ?

R. Je le combine ſans peine, parce que toute belle action enchaîne & entraîne ſa récompenſe à ſa ſuite. Ce que je ſacrifie de mon intérêt, je le regagne en réputation ; & la patrie, en bonne mère, ſe trouve même d'ailleurs obligée de récompenſer les ſervices qu'on lui rend.

D. En quoi peuvent conſiſter ces ſervices ?

R. Ils ſont innombrables. On peut être utile à ſa patrie, en élevant ſes enfans avec les principes de bons citoyens & d'honnêtes gens, en perfectionnant l'agriculture ſur ſes terres, en adminiſtrant la juſtice équitablement & avec impartialité, en maniant les deniers publics avec déſintéreſſement, en tâchant d'illuſtrer ſon ſiècle par ſa vertu ou par ſes lumières, en embraſſant le métier des armes par un pur ſentiment d'honneur, en renonçant à la molleſſe en faveur de la vigilance & de l'activité, à l'intérêt en faveur de la réputation, à la vie en faveur de la gloire, en acquérant toutes les connoiſſances qui ſont néceſſaires pour réuſſir dans cet art ſi difficile, afin de

pouvoir défendre les intérêts de ma patrie au péril de mes jours. Voilà mes devoirs.

D. C'eſt vous charger de bien de ſoins & de peines.

R. La patrie réprouve les citoyens qui lui ſont inutiles, c'eſt un fardeau qui la ſurcharge. Par une convention tacite, tout membre doit contribuer au bien de la grande famille, qui eſt l'état ; & comme on émonde dans les plants d'arbres les rameaux ſtériles qui ne portent point de fruits, on rejette également les débauchés, les fainéans, & toute cette race d'hommes oiſifs, & pour la plupart pervers, qui ſe concentrent en eux-mêmes, & contens de tirer des avantages de la ſociété, ne contribuent en rien à ſon utilité. Pour moi, je voudrois, ſi je puis y réuſſir, aller au-delà de mes devoirs. Une noble émulation m'excite à imiter de grands exemples. Pourquoi jugez-vous aſſez mal de moi pour me croire incapable des efforts de vertu dont d'autres hommes nous ont fourni les modèles ? Ne ſuis-je pas doué des mêmes organes qu'eux ? N'ai-je pas un cœur capable des mêmes ſentimens ? Ferai-je rougir mon ſiècle, & par une conduite lâche donnerai-je lieu de ſoupçonner que notre génération dégénère des vertus de ſes ayeux ? Après tout ne ſuis-je pas mortel ? Sais-je quand ma courſe ſera bornée ? & mourir pour mourir, ne vaut-il pas mieux que mon dernier moment me couvre de gloire, & perpétue mon nom jusqu'à la fin des ſiècles, que d'expirer après avoir mené une vie fainéante & obſcure, en proie à des maladies plus

cruelles que les traits de l'ennemi, & d'ensevelir avec moi dans le tombeau le souvenir de ma personne, de mes actions, & de mon nom ? Je veux mériter qu'on me connoisse, je veux être vertueux, je veux servir ma patrie, & je veux occuper mon petit coin dans le temple de la gloire.

D. En pensant ainsi, vous l'occuperez sans doute. Platon a dit que la dernière passion du sage c'étoit l'amour de la gloire. Je suis ravi de vous voir dans d'aussi bonnes dispositions. Vous savez que le véritable bonheur des hommes consiste dans la vertu. Persévérez dans ces nobles sentimens ; & vous ne manquerez ni d'amis pendant votre vie, ni de réputation après votre mort.

ÉLOGE

DE

VOLTAIRE,

Lu à l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, dans une Assemblée publique extraordinairement convoquée pour cet Objet le 26 Novembre 1778.

ÉLOGE

DE

VOLTAIRE.

MESSIEURS,

DANS tous les ſiècles, ſurtout chez les nations les plus ingénieuſes & les plus polies, les hommes d'un génie élevé & rare, ont été honorés pendant leur vie, & encore plus après leur mort ; on les conſidéroit comme des phénomènes qui répandoient leur éclat ſur leur patrie. Les premiers légiſlateurs qui apprirent aux hommes à vivre en ſociété ; les premiers héros qui défendirent leurs concitoyens ; les philoſophes qui pénétrèrent dans les abymes de la nature, & qui découvrirent quelques vérités ; les poëtes qui tranſmirent les belles actions de leurs contemporains aux races futures ; tous ces hommes furent regardés comme des êtres ſupérieurs à l'eſpèce humaine : on les croyoit favoriſés d'une inſpiration particulière de la Divinité. De-là vint qu'on éleva des autels à Socrate, que Hercule paſſa pour un

Dieu, que la Grèce honoroit Orphée, & que sept villes se disputèrent la gloire d'avoir vu naître Homère. Le peuple d'Athènes, dont l'éducation étoit la plus perfectionnée, savoit l'Iliade par cœur, & célébroit avec sensibilité la gloire de ses anciens héros dans les chants de ce poëme. On voit également que Sophocle, qui remporta la palme du théâtre, fut en grande estime pour ses talens, & de plus que la république d'Athènes le revêtit des charges les plus considérables. Tout le monde sait combien Eschine, Périclès, Démosthène, furent estimés ; & que Périclès sauva deux fois la vie à Diagoras, la première en le garantissant contre la fureur des Sophistes, & la seconde fois en l'assistant par ses bienfaits. Quiconque en Grèce avoit des talens, étoit sûr de trouver des admirateurs & même des enthousiastes : c'étoient ces puissans encouragemens qui développoient les génies, & qui donnoient aux esprits cet essor qui l'élève, & qui lui fait franchir les bornes de la médiocrité. Quelle émulation n'étoit-ce pas pour les philosophes que d'apprendre que Philippe de Macédoine choisit Aristote comme le seul précepteur digne d'élever Alexandre ? Dans ce beau siècle, tout mérite avoit sa récompense, tout talent ses honneurs ; les bons auteurs étoient distingués ; les ouvrages de Thucidide, de Xénophon se trouvoient entre les mains de tout le monde ; enfin chaque citoyen sembloit participer à la célébrité de ces génies qui élevèrent alors le nom de la Grèce au-dessus de celui de tous les autres peuples.

Bientôt après, Rome nous fournit un ſpectacle ſemblable ; on y voit Cicéron qui par ſon eſprit philoſophique & par ſon éloquence s'éleva au comble des honneurs ; Lucrèce ne vécut pas aſſez pour jouir de ſa réputation ; Virgile & Horace furent honorés des ſuffrages de ce peuple Roi ; ils furent admis aux familiarités d'Auguſte, & participèrent aux récompenſes que ce tyran adroit répandoit ſur ceux qui célébrant ſes vertus faiſoient illuſion ſur ſes vices.

A l'époque de la renaiſſance des lettres dans notre occident, l'on ſe rappelle avec plaiſir l'empreſſement avec lequel les Médicis & quelques ſouverains-pontifes accueillirent les gens de lettres ; on ſait que Pétrarque fut couronné poëte, & que la mort ravit au Taſſe l'honneur d'être couronné dans ce même Capitole où jadis avoient triomphé les vainqueurs de l'univers. Louis XIV, avide de tout genre de gloire, ne négligea pas celui de récompenſer ces hommes extraordinaires, que la nature produiſit ſous ſon regne ; il ne ſe borna pas à combler de bienfaits Boſſuet, Fénelon, Racine, Deſpréaux ; il étendit ſa munificence ſur tous les gens de lettres en quelque pays qu'ils fuſſent, pour peu que leur réputation fût parvenue juſqu'à lui.

Tel eſt le cas qu'ont fait tous les âges de ces génies heureux qui ſemblent anoblir l'eſpèce humaine, & dont les ouvrages nous délaſſent & nous conſolent des miſères de la vie ! Il eſt donc bien juſte que nous payons aux manes du grand homme dont l'Europe

déplore la perte, le tribut d'éloges & d'admiration qu'il a si bien mérités.

Nous ne nous proposons pas, Messieurs, d'entrer dans le détail de la vie privée de M. de Voltaire. L'histoire d'un roi doit consister dans l'énumération des bienfaits qu'il a répandus sur ses peuples, celle d'un guerrier dans ses campagnes, celle d'un homme de lettres dans l'analyse de ses ouvrages : les anecdotes peuvent amuser la curiosité, les actions instruisent. Mais comme il est impossible d'examiner en détail la multitude d'ouvrages que nous devons à la fécondité de M. de Voltaire, vous voudrez bien, Messieurs, vous contenter de l'esquisse légère que je vous en tracerai, me bornant d'ailleurs à n'effleurer qu'en passant les événemens principaux de sa vie. Ce seroit donc déshonorer M. de Voltaire que de s'appesantir sur des recherches qui ne concernent que sa famille. A l'opposé de ceux qui doivent tout à leurs ancêtres & rien à eux-mêmes, il devoit tout à la nature : il fut seul l'instrument de sa fortune & de sa réputation. On doit se contenter de savoir que ses parens, qui avoient des emplois dans la robe, lui donnèrent une éducation honnête ; il étudia au collège de Louis le Grand sous les pères Porée & Tournemine, qui furent les premiers à découvrir les étincelles de ce feu brillant dont ses ouvrages sont remplis.

Quoique jeune, M. de Voltaire n'étoit pas regardé comme un enfant ordinaire ; sa verve s'étoit déjà fait connoître ; c'est ce qui l'introduisit dans la maison

de Madame de Rupelmonde : cette dame, charmée de la vivacité d'efprit & des talens du jeune poëte, le produifit dans les meilleures fociétés de Paris : le grand monde devint pour lui l'école où fon gout acquit ce tact fin, cette politeffe, & cette urbanité, à laquelle n'atteignent jamais ces favans érudits & folitaires, qui jugent mal de ce qui peut plaire à la fociété rafinée, trop éloignée de leur vue pour qu'ils puiffent la connoître. C'eft principalement au ton de la bonne compagnie, à ce vernis répandu dans les ouvrages de M. de Voltaire, que ceux-ci doivent la vogue dont ils jouiffent.

Déjà fa tragédie d'Oedipe & quelques vers agréables de fociété avoient paru dans le public, lorfqu'il fe débita à Paris une fatire en vers indécens contre le Duc d'Orléans alors Régent de France : un certain La Grange, auteur de cette œuvre de ténèbres, pour éviter d'être foupçonné, trouva le moyen de la faire paffer fous le nom de M. de Voltaire : le gouvernement agit avec précipitation ; le jeune poëte, tout innocent qu'il étoit, fut arrêté & conduit à la Baftille, où il demeura quelques mois : mais comme le propre de la vérité eft de fe faire jour plutôt ou plus tard, le coupable fut puni & M. de Voltaire juftifié & relâché. Croiriez-vous, Meffieurs, que ce fut à la Baftille même que notre jeune poëte compofa les deux premiers chants de fa Henriade ? Cependant cela eft vrai : fa prifon devint un Parnaffe pour lui où les Mufes l'infpirèrent. Ce qu'il y a de certain, c'eft que le fecond chant eft demeuré tel qu'il l'avoit d'a-

bord minuté : faute de papier & d'encre, il en apprit les vers par cœur & les retint.

Peu après son élargissement, soulevé contre les indignes traitemens & les opprobres dont il avoit enduré la honte dans sa patrie, il se retira en Angleterre, où il éprouva non-seulement l'accueil la plus favorable du public, mais où bientôt il forma un nombre d'enthousiastes. Il mit à Londres la dernière main à la Henriade,,, qu'il publia alors sous le nom du Poëme de la Ligue. Notre jeune poëte, qui savoit tout mettre à profit, pendant qu'il fut en Angleterre, s'appliqua principalement à l'étude de la philosophie ; les plus sages & les plus profonds philosophes y fleurissoient alors ; il saisit le fil avec lequel le circonspect Locke s'étoit conduit dans le dédale de la métaphysique, & refrénant son imagination impétueuse, il l'assujettit aux calculs laborieux de l'immortel Newton : il s'appropria si bien les découvertes de ce philosophe, & ses progrès furent tels, que dans un abrégé il exposa si clairement le système de ce grand homme qu'il le mit à la portée de tout le monde. Avant lui M. de Fontenelle étoit l'unique philosophe qui, répandant des fleurs sur l'aridité de l'astronomie, l'eût rendue susceptible d'amuser le loisir du beau sexe. Les Anglois étoient flattés de trouver un François qui, non content d'admirer leurs philosophes, les traduisoit dans sa langue; tout ce qu'il y avoit de plus illustre à Londres, s'empressoit à le posséder ; jamais étranger ne fut accueilli plus favorablement de cette nation : mais quelque flatteur que

fût ce triomphe pour l'amour propre, l'amour de la patrie l'emporta dans le cœur de notre poëte, & il retourna en France.

Les Parisiens éclairés par les suffrages qu'une nation aussi savante que profonde avoit donnés à notre jeune auteur, commencèrent à se douter que dans leur sein il étoit né un grand homme. Alors parurent les Lettres sur les Anglois, où l'auteur peint avec des traits forts & rapides, les mœurs, les arts, les religions, & le gouvernement de cette nation : la tragédie de Brutus, faite pour plaire à ce peuple libre, succéda bientôt après, ainsi que Marianne, & une foule d'autres pièces.

Il se trouvoit alors en France une dame célèbre par son goût pour les arts & pour les sciences. Vous devinez bien, Messieurs, que c'est de l'illustre Marquise du Chatelet que nous voulons parler. Elle avoit lu les ouvrages philosophiques de notre jeune auteur; bientôt elle fit sa connoissance; le désir de s'instruire, & l'ardeur d'approfondir le peu de vérités qui sont à la portée de l'esprit humain, resserra les liens de cette amitié, & la rendit indissoluble. Madame du Chatelet abandonna tout de suite la Théodicée de Leibnitz & les romans ingénieux de ce philosophe, pour adopter à leur place la méthode circonspecte & prudente de Locke, moins propre à satisfaire une curiosité avide, qu'à contenter la raison sévère; elle apprit assez de géométrie pour suivre Newton dans les calculs abstraits; son application fut

même aſſez perſévérante pour compoſer un abrégé de ce ſyſtème à l'uſage de ſon fils. Cirey devint bientôt la retraite philoſophique de ces deux amis ; ils y compoſoient, chacun de ſon côté, des ouvrages de genres différens qu'ils ſe communiquoient, tâchant par des remarques réciproques de porter leurs productions au degré de perfection où elles pouvoient probablement atteindre. Là furent compoſées Zayre, Alzire, Mérope, Sémiramis, Catilina, Electre ou Oreſte.

M. de Voltaire, qui feſoit tout entrer dans la ſphère de ſon activité, ne ſe bornoit pas uniquement au plaiſir d'enrichir le théâtre par ſes tragédies. Ce fut proprement pour l'uſage de la Marquiſe du Chatelet, qu'il compoſa ſon Eſſai ſur l'Hiſtoire Univerſelle ; l'Hiſtoire de Louis XIV & l'Hiſtoire de Charles XII avoient déjà paru.

Un auteur d'autant de génie, auſſi varié que correct, n'échappa point à l'Académie Françoiſe ; elle le revendiqua comme un bien qui lui appartenoit ; il devint membre de ce corps illuſtre dont il fut un des plus beaux ornemens. Louis XV, de même pour le diſtinguer, l'honora de la charge de ſon gentilhomme ordinaire & de celle d'hiſtoriographe de France qu'il avoit, pour ainſi dire, déjà remplie, en écrivant l'Hiſtoire de Louis XIV.

Quoique M. de Voltaire fût ſenſible à des marques d'approbation auſſi éclatantes, il l'étoit pourtant d'avantage à l'amitié ; inſéparablement lié avec Madame du Chatelet, le brillant d'une grande cour n'offuſqua

pas ſes yeux, au point de lui faire préférer la ſplendeur de Verſailles au ſéjour de Lunéville, bien moins à la retraite champêtre de Cirey. Ces deux amis y jouiſſoient paiſiblement de la portion du bonheur dont l'humanité eſt ſuſceptible, quand la mort de la Marquiſe du Chatelet mit fin à cette belle union ; ce fut un coup aſſommant pour la ſenſibilité de M. de Voltaire, qui eut beſoin de toute ſa philoſophie pour y réſiſter.

Préciſément dans le temps qu'il faiſoit uſage de toutes ſes forces pour appaiſer ſa douleur, il fut appellé à la cour de Pruſſe ; le Roi, qui l'avoit vû en l'année 1740, déſiroit de poſſéder ce génie auſſi rare qu'éminent ; ce fut l'année 1752 qu'il vint à Berlin : rien n'échappoit à ſes connoiſſances ; ſa converſation étoit auſſi inſtructive qu'agréable, ſon imagination auſſi brillante que variée, ſon eſprit auſſi prompt que préſent : il ſuppléoit par les grâces de la fiction à la ſtérilité des matières ; en un mot, il faiſoit les délices de toutes les ſociétés. Une malheureuſe diſpute, qui s'éleva entre lui & Monſieur de Maupertuis, brouilla ces deux ſavans qui étoient faits pour s'aimer & non pour ſe haïr ; & la guerre qui ſurvint en 1756 inſpira à M. de Voltaire le déſir de fixer ſon ſéjour en Suiſſe ; il ſe rendit à Genève, à Lauſanne ; enſuite, il fit l'acquiſition des Délices, & enfin il s'établit à Ferney. Son loiſir ſe partageoit entre l'étude & l'ouvrage, il liſoit & compoſoit ; il occupoit ainſi par la fécondité de ſon génie tous les libraires de ces cantons.

La préſence de M. de Voltaire, l'effervefcence de ſon génie, la facilité de ſon travail, perſuada à tout ſon voiſinage qu'il n'y avoit qu'à le vouloir pour être bel-eſprit ; ce fut comme une eſpèce de maladie épidémique dont les Suiſſes, qui paſſent d'ailleurs pour n'être pas les plus déliés, furent atteints ; ils n'exprimoient plus les choſes les plus communes que par antithèſes ou en épigrammes : la ville de Genève fut le plus vivement atteinte de cette contagion ; les bourgeois, qui ſe croyoient au moins des Lycurgues, étoient tous diſpoſés à donner de nouvelles loix à leur patrie ; mais aucun ne vouloit obéir à celles qui ſubſiſtoient. Ces mouvemens, cauſés par un zèle de liberté mal-entendue, donnèrent lieu à une eſpèce d'émeute ou de guerre qui ne fut que ridicule. M. de Voltaire ne manqua pas d'immortaliſer cet événement en chantant cette ſoi-diſante guerre, ſur le ton que celle des rats & des grenouilles l'avoit été autrefois par Homère. Tantôt ſa plume féconde enfantoit des ouvrages de théâtre, tantôt des mêlanges de philoſophie & d'hiſtoire, tantôt des romans allégoriques & moraux : mais en même temps qu'il enrichiſſoit ainſi la littérature de ſes nouvelles productions, il s'appliquoit à l'économie rurale. On voit combien un bon eſprit eſt ſuſceptible de toute ſorte de formes : Ferney étoit une terre preſque dévaſtée, quand notre philoſophe l'acquit ; il la remit en culture ; non-ſeulement il la repeupla, mais il y établit encore quantité de manufacturiers & d'artiſtes.

Ne rappellons pas, messieurs, trop promptement les causes de notre douleur : laissons encore M. de Voltaire tranquillement à Ferney, & jettons en attendant un regard plus attentif & plus réfléchi sur la multitude de ses différentes productions. L'histoire rapporte que Virgile en mourant, peu satisfait de l'Enéide qu'il n'avoit pû autant perfectionner qu'il auroit désiré, vouloit la brûler. La longue vie dont jouit M. de Voltaire, lui permit de limer & de corriger son poëme de la Ligue, & de le porter à la perfection où il est parvenu maintenant sous le nom de la Henriade ; les envieux de notre auteur lui reprochèrent que son poëme n'étoit qu'une imitation de l'Enéide ; & il faut convenir qu'il y a des chants dont les sujets se ressemblent ; mais ce ne sont pas des copies serviles : si Virgile dépeint la destruction de Troye, Voltaire étale les horreurs de la St. Barthélémi ; aux amours de Didon & d'Enée on compare les amours de Henri IV & de la belle Gabrielle d'Etrée ; à la descente d'Enée aux enfers, où Anchise lui découvre la postérité qui doit naître de lui, l'on oppose le songe de Henri IV & l'avenir que St. Louis dévoile en lui annonçant le destin des Bourbons. Si j'osois hazarder mon sentiment, j'adjugerois l'avantage de deux des chants au François, à savoir celui de la St. Barthélémi, & du songe de Henry IV. Il n'y a que les amours de Didon, où il paroît que Virgile l'emporte sur Voltaire, parce que l'auteur Latin intéresse & parle au cœur, & que l'auteur François n'employe que des allégories ;

mais si l'on veut examiner ces deux poëmes de bonne foi, sans préjugés pour les anciens ni pour les modernes, on conviendra que beaucoup de détails de l'Enéide ne seroient pas tolérés de nos jours dans les ouvrages de nos contemporains ; comme, par exemple, les honneurs funebres qu'Enée rend à son père Anchise, la fable des Harpyes, la prophétie qu'elles font aux Troyens qu'ils seront réduits à manger leurs assiettes, & cette prophétie qui s'accomplit, la truye avec ses neuf petits, qui désigne le lieu d'établissement où Enée doit trouver la fin de ses travaux, ses vaisseaux changés en nymphes, un cerf tué par Ascagne qui occasionne la guerre des Troyens & de Rutulles, la haine que les Dieux mettent dans le cœur d'Amate & de Lavinie contre cet Enée que Lavinie épouse à la fin ; ce sont peut-être ces défauts dont Virgile étoit lui-même mécontent, qui l'avoient déterminé à brûler son ouvrage, & qui, selon le sentiment des censeurs judicieux, doivent placer l'Enéide au-dessous de la Henriade. Si les difficultés vaincues sont le mérite d'un auteur, il est certain que M. de Voltaire en trouva plus à surmonter que Virgile ; le sujet de la Henriade est la réduction de Paris dûe à la conversion de Henri IV. Le poëte n'avoit donc pas la liberté de mouvoir à son gré le systême merveilleux ; il étoit réduit à se borner aux mystères des Chrétiens, bien moins féconds en images agréables & pittoresques que n'étoit la Mythologie des Gentils. Toutefois on ne sauroit lire le dixième chant de la Henriade sans convenir que les charmes

de la poësie ont le don d'anoblir tous les sujets qu'elle traite. M. de Voltaire fut le seul mécontent de son poëme; il trouvoit que son héros n'etoit pas exposé à d'assez grands dangers, & que par conséquent il devoit intéresser moins qu'Enée qui ne sort jamais d'un péril sans retomber dans un autre.

En portant le même esprit d'impartialité à l'examen des tragédies de M. de Voltaire, l'on conviendra qu'en quelques points il est supérieur à Racine, & que dans d'autres il est inférieur à ce célèbre dramatique. Son Oedipe fut la première pièce qu'il composa; son imagination s'étoit empreinte des beautés de Sophocle & d'Euripide, & sa mémoire lui rappelloit sans cesse l'élégance continue & fluide de Racine: fort de ce double avantage, sa première production passa au théâtre comme un chef-d'œuvre; quelques censeurs, peut-être trop sourcilleux, trouvèrent à redire qu'une vieille Jocaste sentît renaître à la présence de Philoctete une passion presque éteinte: mais si l'on avoit élagué le rôle de Philoctete, on n'auroit pas joui des beautés que produit le contraste de son caractère avec celui d'Oedipe. On jugëa que son Brutus étoit plutôt propre à être représenté sur le théâtre de Londres que sur celui de Paris, parce qu'en France un père qui de sang froid condamne son fils à la mort, est envisagé comme un barbare; & qu'en Angleterre, un consul qui sacrifie son propre sang à la liberté de sa patrie, est regardé comme un Dieu. Sa Marianne & un nombre d'autres pièces signalèrent encore l'art & la fécondité de sa plume.

Cependant il ne faut pas déguifer que des critiques, peut-être trop févères, reprochèrent à notre poëte que la contexture de fes tragédies n'approchoit pas du naturel & de la vraifemblance de celles de Racine : voyez, difent-ils, repréfenter Iphigénie, Phédre, Attalie : vous croyez affifter à une action qui fe développe fans peine devant vos yeux ; au lieu qu'au fpectacle de Zayre, il faut vous faire illufion fur la vraifemblance & couler légèrement fur certains défauts qui vous choquent. Ils ajoûtent que le fecond acte eft un hors-d'œuvre : vous êtes obligé d'endurer le radotage du vieux Lufignan qui, fe retrouvant dans fon palais, ne fait où il eft ; qui parle de fes anciens faits d'armes, comme un lieutenant-colonel du régiment de Navarre devenu gouverneur de Péronne : on ne fait pas trop comment il reconnoît fes enfans ; pour rendre fa fille chrétienne, il lui raconte qu'elle eft fur la montagne où Abraham facrifia, ou voulut facrifier fon fils Ifaac au Seigneur ; il l'engage à fe faire baptifer après que Châtillon attefte l'avoir baptifée lui-même ; & c'eft là le nœud de la pièce : après que Lufignan a rempli cet acte froid & languiffant, il meurt d'apoplexie fans que perfonne s'intéreffe à fon fort. Il femble, puifqu'il falloit un prêtre & un facrament pour former cette intrigue, qu'on auroit pû fubftituer au baptême la communion. Mais quelques folides que puiffent être ces remarques, on les perd de vue au cinquième acte ; l'intérêt, la pitié, la terreur que ce grand poëte a l'art d'exciter fi fupérieurement, entraîne l'auditeur, qui, agité de paf-

ſions auſſi fortes, oublie de petits défauts en faveur d'auſſi grandes beautés. On conviendra donc que Monſieur Racine a l'avantage d'avoir quelque choſe de plus naturel, de plus vraiſemblable dans la texture de ſes drames ; & qu'il regne une élégance continue, une molleſſe, un fluide dans ſa verſification dont aucun poëte n'a pû approcher depuis : d'autre part, en exceptant quelques vers trop épiques dans les pièces de M. de Voltaire, il faut convenir qu'au cinquième acte près de Catilina, il a poſſédé l'art d'accroître l'intérêt de ſcène en ſcène, d'acte en acte, & de le pouſſer au plus haut point à la cataſtrophe : c'eſt bien là le comble de l'art.

Son génie univerſel embraſſoit tous les genres ; après s'être eſſayé contre Virgile, & l'avoir peut-être ſurpaſſé, il vouloit ſe meſurer avec l'Arioſte ; il compoſa la Pucelle dans le goût du Roland-le-furieux : ce poëme n'eſt point une imitation de l'autre ; la fable, le merveilleux, les épiſodes, tout y eſt original, tout y reſpire la gaieté d'une imagination brillante.

Ses vers de ſociété faiſoient les délices de toutes les perſonnes de goût ; l'auteur ſeul n'en tenoit aucun compte, quoiqu'Anacréon, Horace, Ovide, Tibulle, ni tous les auteurs de la belle antiquité ne nous aient laiſſé aucun modèle en ces genres qu'il n'eût égalé : ſon eſprit enfantoit ces ouvrages ſans peine ; cela ne le ſatisfaiſoit pas ; il croyoit que pour poſſéder une réputation bien méritée, il falloit l'acquérir en vainquant les plus grands obſtacles.

Après nous avoir fait un précis des talens du

poëte, passons à ceux de l'historien. L'Histoire de Charles XII fut la première qu'il composa; il devint le Quinte-Curce de cet Alexandre : les fleurs qu'il répand sur sa matière n'altèrent point le fond de la vérité ; il peint la valeur brillante du héros du Nord avec les plus vives couleurs, sa fermeté dans de certaines occasions, son obstination en d'autres, sa prospérité & ses malheurs. Après avoir éprouvé ses forces sur Charles XII, il essaya de hazarder l'Histoire du Siècle de Louis XIV ; ce n'est plus le style romanesque de Quinte-Curce qu'il employe : il y substitua celui de Cicéron qui, plaidant pour la loi Manilia, fait l'éloge de Pompée : c'est un auteur François qui releve avec enthousiasme les événemens fameux de ce beau siècle ; qui expose dans le jour le plus brillant les avantages qui donnèrent alors à sa nation une prépondérance sur d'autres peuples ; les grands génies en foule qui se trouvèrent sous la main de Louis XIV, le regne des arts & des sciences protégés par une cour polie, les progrès de l'industrie en tout genre, & cette puissance intrinséque de la France qui rendoit en quelque sorte son roi l'arbitre de l'Europe. Cet ouvrage unique méritoit d'attirer à M. de Voltaire l'attachement & la reconnoissance de toute la nation Françoise, qu'il a mieux relevée qu'elle ne l'a été par aucun de ses autres écrivains. C'est encore un style différent qu'il employe dans son Essai sur l'Histoire Universelle; le style en est fort & simple ; le caractère de son esprit se manifeste plus dans la façon dont il a traité cette

hiſtoire, que dans ſes autres écrits ; on y voit la fougue d'un génie ſupérieur, qui voit tout dans le grand, qui s'attache à ce qu'il y a d'important, & néglige tous les petits détails. Cet ouvrage n'eſt pas compoſé pour apprendre l'hiſtoire à ceux qui ne l'ont pas étudiée, mais pour en rappeller les faits principaux dans la mémoire de ceux qui la ſavent. Il s'attache à la première loi de l'hiſtoire, qui eſt de dire la vérité ; & les réflexions qu'il y ſème ne ſont pas des hors-d'œuvres, elles naiſſent de la matière même.

Il nous reſte une foule d'autres traités de M. de Voltaire, qu'il eſt preſque impoſſible d'analyſer ; les uns roulent ſur des ſujets de critique, dans d'autres ce ſont des matières métaphyſiques qu'il éclaircit, dans d'autres encore d'aſtronomie, d'hiſtoire, de phyſique, d'éloquence, de poétique, de géométrie ; juſqu'à ſes romans mêmes portent un caractère original ; Zadig, Micromégas, Candide, ſont des ouvrages qui ſemblant reſpirer la frivolité, contiennent des allégories morales ou des critiques de quelques ſyſtêmes modernes, où l'utile eſt inſéparablement uni à l'agréable.

Tant de talens, tant de connoiſſances diverſes, réunies en une ſeule perſonne, jettent les lecteurs dans un étonnement mêlé de ſurpriſe. Recapitulez, meſſieurs, la vie des grands hommes de l'antiquité, dont les noms nous ſont parvenus ; vous trouverez que chacun d'eux ſe bornoit à ſon ſeul talent. Ariſtote & Platon étoient philoſophes, Eſchine & Démoſthène orateurs, Homère poëte épique, Sophocle

poëte tragique, Anacréon poëte agréable, Thucidide & Xénophon hiſtoriens ; de même que chez les Romains, Virgile, Horace, Ovide, Lucrèce n'étoient que poëtes, Tite-Live & Varron hiſtoriens ; Craſſus, le vieil Antoine & Hortenſius s'en tenoient à leurs harangues. Cicéron, ce conſul orateur, défenſeur & père de la patrie, eſt le ſeul qui ait réuni des talens & des connoiſſances diverſes : il joignoit au grand art de la parole, qui le rendoit ſupérieur à tous ſes contemporains, une étude approfondie de la philoſophie telle qu'elle étoit connue de ſon temps ; c'eſt ce qui paroît par ſes Tuſculanes, par ſon admirable traité de la Nature des Dieux, par celui des Offices, qui eſt peut-être le meilleur ouvrage de morale que nous ayons. Cicéron fut même poëte, il traduiſit en Latin les vers d'Aratus, & l'on croit que ſes corrections perfectionnèrent le poëme de Lucrèce.

Il nous a donc fallu parcourir l'eſpace de dix-ſept ſiècles pour trouver dans la multitude des hommes qui compoſent le genre humain, le ſeul Cicéron dont nous puiſſions comparer les connoiſſances avec celles de notre illuſtre auteur. L'on peut dire, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, que M. de Voltaire valoit ſeul toute une académie. Il y a de lui des morceaux où l'on croit reconnoître Baile armé de tous les argumens de ſa dialectique ; d'autres où l'on croit lire Thucidide ; ici c'eſt un phyſicien qui découvre les ſecrets de la nature, là c'eſt un métaphyſicien qui s'appuyant ſur l'analogie & l'expérience ſuit à pas meſurés les traces de Locke. Dans d'au-

tres ouvrages vous trouvez l'émule de Sophocle : là vous le voyez répandre des fleurs ſur ſes traces ; ici il chauſſe le brodequin comique ; mais il ſemble que l'élévation de ſon eſprit ne ſe plaiſoit pas à borner ſon eſſor à égaler Térence ou Molière ; bientôt vous le voyez monter ſur Pégaſe, qui, en étendant ſes aîles, le tranſporte au haut de l'Hélicon, où le Dieu des Muſes lui adjuge ſa place entre Homère & Virgile.

Tant de productions différentes & d'auſſi grands efforts de génie produiſirent à la fin une vive ſenſation ſur les eſprits, & l'Europe applaudit aux talens ſupérieurs de M. de Voltaire. Il ne faut pas croire que la jalouſie & l'envie l'épargnaſſent ; elles aiguiſèrent tous leurs traits pour l'accabler : cet eſprit d'indépendance inné dans les hommes, qui leur inſpire une averſion contre l'autorité la plus légitime, les révoltoit avec bien plus d'aigreur contre une ſupériorité de talens, à laquelle leur foibleſſe ne put atteindre. Mais les cris de l'envie étoient étouffés par de plus forts applaudiſſemens ; les gens de lettres s'honoroient de la connoiſſance de ce grand homme. Quiconque étoit aſſez philoſophe pour n'eſtimer que le mérite perſonnel, plaçoit M. de Voltaire bien au-deſſus de ceux dont les ancêtres, les titres, l'orgueil & les richeſſes font tout le mérite. M. de Voltaire étoit du petit nombre des philoſophes qui pouvoient dire, *omnia mecum porto*. Des princes, des ſouverains, des rois, des impératrices le comblèrent des marques de leur eſtime & de leur admiration. Ce n'eſt pas que nous prétendions inſinuer que les

grands de la terre ſoient les meilleurs appréciateurs du mérite ; mais cela prouve au moins que la réputation de notre auteur étoit ſi généralement établie, que les chefs des peuples, loin de contredire la voix publique, croyoient devoir s'y conformer.

Cependant comme dans ce monde le mal ſe trouve partout mêlé au bien, il arrivoit que M. de Voltaire, ſenſible à l'applaudiſſement univerſel dont il jouiſſoit, ne l'étoit pas moins aux piqûres de ces inſectes qui croupiſſent dans les fanges de l'Hippocrène. Loin de les punir, il les immortaliſoit en plaçant leurs noms obſcurs dans ſes ouvrages ; mais il ne recevoit d'eux que des éclabouſſures legères en comparaiſon des perſécutions plus violentes qu'il eut à ſouffrir d'eccléſiaſtiques, qui par état n'étant que des miniſtres de paix, n'auroient dû pratiquer que la charité & la bienfaiſance : aveuglés par un faux zèle autant qu'abrutis par le fanatiſme, ils s'acharnèrent ſur lui, & voulurent l'accabler en le calomniant. Leur ignorance fit échouer leur projet ; faute de lumières ils confondoient les idées les plus claires, de ſorte que les paſſages où notre auteur inſinue la tolérance, furent interprétés par eux comme contenant les dogmes de l'athéiſme ; & ce même Voltaire, qui avoit employé toutes les reſſources de ſon génie pour prouver avec force l'exiſtence d'un Dieu, s'entendit accuſer à ſon grand étonnement d'en avoir nié l'exiſtence. Le fiel que ces ames dévotes répandirent ſi mal-adroitement ſur lui, trouva des approbateurs chez les gens de leur eſpèce, & non pas chez ceux qui

avoient la moindre teinture de dialectique. Son crime véritable consistoit en ce qu'il n'avoit pas lâchement déguisé dans son histoire les vices de tant de pontifes qui ont déshonoré l'église; de ce qu'il avoit dit avec Frapolo, avec Fleuri & tant d'autres, que souvent les passions influent plus sur la conduite des prêtres que l'inspiration du Saint-Esprit; que dans ses ouvrages il inspire de l'horreur contre ces massacres abominables qu'un faux zèle a fait commettre; & qu'enfin il traitoit avec mépris ces querelles inintelligibles & frivoles auxquelles les théologiens de toute secte attachent tant d'importance. Ajoûtons à ceci, pour achever ce tableau, que tous les ouvrages de M. de Voltaire se débitoient aussitôt qu'ils sortoient de la presse, & que dans ce même temps les evêques voyoient avec un saint dépit leurs mandemens rongés des vers, ou pourrir dans les boutiques de leurs libraires. Voilà comme raisonnent des prêtres imbécilles. On leur pardonneroit leur bêtise, si leurs mauvais syllogismes n'influoient pas sur le repos des particuliers; tout ce que la vérité oblige de dire, c'est qu'une aussi fausse dialectique suffit pour caractériser ces êtres vils & méprisables, qui faisant profession de captiver leur raison, font ouvertement divorce avec le bon sens.

Puisqu'il s'agit ici de justifier M. de Voltaire, nous ne devons dissimuler aucune des accusations dont on le chargea : les cagots lui imputèrent donc encore d'avoir exposé les sentimens d'Epicure, de Hobbes, de Woolston, du Lord Bolingbroke, & d'autres phi-

losophes ; mais n'eſt-il pas clair que loin de fortifier ces opinions par ce que tout autre y auroit pû ajoûter, il ſe contente d'être le rapporteur d'un procès dont il abandonne la déciſion à ces lecteurs ? Et de plus, ſi la religion a pour fondement la vérité, qu'a-t-elle à appréhender de tout ce que le menſonge peut inventer contre elle ? M. de Voltaire en étoit ſi convaincu, qu'il ne croyoit pas que des doutes de quelques philoſophes puiſſent l'emporter ſur les inſpirations divines. Mais allons plus loin, comparons la morale répandue dans ſes ouvrages à celle de ſes perſécuteurs : Les hommes doivent s'aimer comme des frères, dit-il ; leur devoir eſt de s'aider mutuellement à ſupporter le fardeau de la vie, où la ſomme des maux l'emporte ſur celle des biens ; leurs opinions ſont auſſi différentes que leurs phyſionomies ; loin de ſe perſécuter parce qu'ils ne penſent pas de même, ils doivent ſe borner à rectifier le jugement de ceux qui ſont dans l'erreur, par le raiſonnement ſans ſubſtituer aux argumens le fer & les flammes ; en un mot, ils doivent ſe conduire envers leur prochain comme ils voudroient qu'il en uſât envers eux. Eſt-ce M. de Voltaire qui parle, ou eſt-ce l'Apôtre St. Jean, ou eſt-ce le langage de l'Evangile ? Opposons à ceci la morale pratique de l'hypocriſie ou du faux zèle ; elle s'exprime ainſi : Exterminons ceux qui ne penſent pas ce que nous voulons qu'ils penſent ; accablons ceux qui dévoilent notre ambition & nos vices ; que Dieu ſoit le bouclier de nos iniquités, que les hommes ſe déchirent, que le ſang

coule, qu'importe, pourvu que notre autorité s'accroiſſe; rendons Dieu implacable & cruel pour que la recette des douanes du purgatoire & du paradis augmentent nos revenus. Voilà comme la religion ſert ſouvent de prétexte aux paſſions des hommes, & comme par leur perverſité la ſource la plus pure du bien devient celle du mal!

La cauſe de M. de Voltaire étant auſſi bonne que nous venons de l'expoſer, il emporta les ſuffrages de tous les tribunaux, où la raiſon étoit plus écoutée que les ſophiſmes myſtiques; quelque perſécution qu'il endurât de la haine théologale, il diſtingua toujours la religion de ceux qui la déſhonorent; il rendoit juſtice aux eccléſiaſtiques dont les vertus ont été le véritable ornement de l'Egliſe; il ne blâmoit que ceux dont les mœurs perverſes les rendirent l'abomination publique.

M. de Voltaire paſſa donc ainſi ſa vie entre les perſécutions de ſes envieux & l'admiration de ſes enthouſiaſtes, ſans que les ſarcaſmes des uns l'humiliaſſent, & que les applaudiſſemens des autres accruſſent l'opinion qu'il avoit de lui-même; il ſe contentoit d'éclairer le monde, & d'inſpirer par ſes ouvrages l'amour des lettres & de l'humanité. Non content de donner des préceptes de morale, il prêchoit la bienfaiſance par ſon exemple; ce fut lui dont l'appui courageux vint au ſecours de la malheureuſe famille des Calas, lui qui plaida la cauſe des Syrvens, & qui les arracha des mains barbares de leurs juges,

lui qui auroit resuscité le Chevalier la Barre s'il avoit eu le don des miracles. Qu'il est beau qu'un philosophe du fond de sa retraite élève sa voix, & que l'humanité dont il est l'organe force les juges à reformer des arrêts iniques ! Si M. de Voltaire n'avoit par devers soi que cet unique trait, il mériteroit d'être placé parmi le petit nombre des véritables bienfaiteurs de l'humanité. La philosophie & la religion enseignent donc de concert le chemin de la vertu : voyez lequel est le plus chrétien, ou le magistrat qui force cruellement une famille à s'expatrier, ou le philosophe qui la recueille & la soutient ; le juge qui se sert du glaive de la loi pour assassiner un étourdi, ou le sage qui veut sauver la vie du jeune homme pour le corriger ; le bourreau de Calas, ou le protecteur de sa famille désolée ? Voilà, messieurs, ce qui rendra la mémoire de M. de Voltaire à jamais chère à ceux qui sont nés avec un cœur sensible & des entrailles capables de s'émouvoir ! Quelque précieux que soient les dons de l'esprit, de l'imagination, l'élévation du génie, & les vastes connoissances ; ces présens que la nature ne prodigue que rarement, ne l'emportent cependant jamais sur les actes de l'humanité & de la bienfaisance ; on admire les premiers, & l'on bénit & vénere les seconds.

Quelque peine que j'aye, messieurs, de me séparer à jamais de M. de Voltaire, je sens cependant que le moment approche où je dois renouveller la douleur que vous cause sa perte. Nous l'avons laissé tranquille à Ferney ; des affaires d'intérêt l'engagèrent à

ſe tranſporter à Paris, où il eſpéroit venir encore aſſez à temps pour ſauver quelques débris de ſa fortune d'une banqueroute dans laquelle il ſe trouvoit enveloppé. Il ne voulut pas reparoître dans ſa patrie les mains vides; ſon temps qu'il partageoit entre la philoſophie & les belles-lettres, fourniſſoit un nombre d'ouvrages dont il avoit toujours quelques-uns en réſerve: ayant compoſé une nouvelle tragédie dont Irene eſt le ſujet, il voulut la produire ſur le théâtre de Paris. Son uſage étoit d'aſſujettir ſes pièces à la critique la plus ſévère, avant de les expoſer en public; conformément à ſes principes, il conſulta à Paris tout ce qu'il avoit de gens de goût de ſa connoiſſance, ſacrifiant un vain amour-propre au déſir de rendre ſes travaux dignes de la poſtérité; docile aux avis éclairés qu'on lui donna, il ſe porta avec un zèle & une ardeur ſingulière à la correction de cette tragédie; il paſſa des nuits entières à refondre ſon ouvrage; & ſoit pour diſſiper le ſommeil, ſoit pour ranimer ſes ſens, il fit un uſage immodéré du caffé: cinquante taſſes par jour lui ſuffirent à peine: cette liqueur, qui mit ſon ſang dans la plus violente agitation, lui cauſa un échauffement ſi prodigieux que pour calmer cette eſpèce de fièvre chaude, il eut recours aux opiates dont il prit de ſi fortes doſes, que loin de ſoulager ſon mal, elles accélérèrent ſa fin; peu après ce remede pris avec ſi peu de ménagement, ſe manifeſta une eſpèce de paralyſie qui fut ſuivie du coup d'apoplexie qui termina ſes jours.

Quoique M. de Voltaire fût d'une conſtitution

foible ; quoique le chagrin, le ſouci, & une grande application ait affoibli ſon tempérament ; il pouſſa pourtant ſa carrière juſqu'à la 84^{me} année. Son exiſtence étoit telle qu'en lui l'eſprit l'emportoit en tout ſur la matière : c'étoit une ame forte qui communiquoit ſa vigueur à un corps preſque diaphane : ſa mémoire étoit étonnante, & il conſerva toutes les facultés de la penſée & de l'imagination juſqu'à ſon dernier ſoupir. Avec quelle joie vous rappellerai-je, meſſieurs, les témoignages d'admiration & de reconnoiſſance que les Pariſiens rendirent à ce grand homme durant ſon dernier ſéjour dans ſa patrie ! Il eſt rare, mais il eſt beau que le public ſoit équitable, & qu'il rende juſtice de leur vivant à ces êtres extraordinaires que la nature ne ſe complaît de produire que de loin en loin, afin qu'ils recueillent de leurs contemporains mêmes les ſuffrages qu'ils ſont ſûrs d'obtenir de la poſtérité ! L'on devoit s'attendre qu'un homme qui avoit employé toute la ſagacité de ſon génie à célèbrer la gloire de ſa nation, en verroit réjaillir quelques rayons ſur lui-même ; les François l'ont ſenti, & par leur enthouſiaſme ils ſe ſont rendus dignes de partager le luſtre que leur compatriote a répandu ſur eux & ſur le ſiècle. Mais croiroit-on que ce Voltaire, auquel la profane Grèce auroit élevé des autels, qui eût eu dans Rome des ſtatues, auquel une grande impératrice, protectrice des ſciences, vouloit ériger un monument à Péterſbourg ; qui croira, dis-je, qu'un tel être penſa manquer dans ſa patrie d'un peu de terre pour couvrir ſes cendres ?

Et quoi dans le 18^{me} ſiècle, où les lumières ſont plus répandues que jamais, où l'eſprit philoſophique a tant fait de progrès ; il ſe trouvera des Hiérophantes, plus barbares que les Hérules, plus dignes de vivre avec les peuples de la Taprobane que de la nation Françoiſe ; aveuglés par un faux zèle, ivres de fanatiſme, qui empêcheront qu'on ne rende les derniers devoirs de l'humanité à un des hommes les plus célèbres que jamais la France ait portés ? Voilà cependant ce que l'Europe a vû avec une douleur mêlée d'indignation. Mais quelque ſoit la haine de ces frénétiques, & la lâcheté de leur vengeance, de s'acharner ainſi ſur des cadavres, ni les cris de l'envie, ni leurs hurlemens ſauvages ne terniront la mémoire de M. de Voltaire. Le ſort le plus doux qu'ils peuvent attendre, eſt qu'eux & leurs vils artifices demeurent enſévelis à jamais dans les ténébres de l'oubli ; tandis que la mémoire de M. de Voltaire s'accroîtra d'âge en âge, & tranſmettra ſon nom à l'immortalité.

00100372

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016